
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01329467 3
COLLÈGE STANISLAS





LES

DEUX MASQUES

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

ŒUVRES

DE

PAUL DE SAINT-VICTOR

Format in-8°.

LES DEUX MASQUES :

Tome I. — *Les Antiques.* — Eschyle. . . . . . 1 vol.

Tome II. — Sophocle, Euripide, Aristophane, Calidasa. . . . . 1 —

Tome III. — *Les Modernes.* — Shakespeare. — Le Théâtre français depuis ses origines jusqu'à Beaumarchais. . . . . 1 —

ANCIENS ET MODERNES . . . . 1 —

Format in-18.

BARBARES ET BANDITS. (La Prusse et la Commune). 1 —

HOMMES ET DIEUX . . . . 1 —

LE THÉATRE CONTEMPORAIN. . . . . 1 —

VICTOR HUGO. . . . . 1 —

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

LES

DEUX MASQUES

TRAGÉDIE — COMÉDIE

PAR

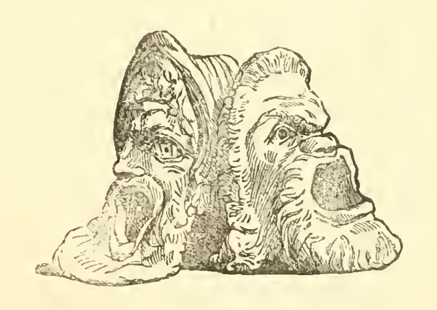
PAUL DE SAINT-VICTOR

PREMIÈRE SÉRIE

LES ANTIQUES

II

SOPHOCLE, EURIPIDE, ARISTOPHANE
CALIDASA



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

—

SOPHOCLE

LES DEUX MASQUES

CHAPITRE PREMIER

SOPHOCLE ET ATHÈNES.

I. — Sophocle type accompli du génie attique. — Ses premières victoires dramatiques. — Sa vie. — Ses légendes.
I. — Athènes après les Guerres Médiques. — Grandeur et splendeur de sa Renaissance. — Réveil éclatant des arts et des lettres. — Douceur des lois et des mœurs. — L'Atticisme. — Les Fêtes d'Athènes.

I

Sophocle succède à Eschyle, comme l'homme au Titan, moindre de taille, plus parfait de forme; différent, non point supérieur. Il ramène à sa mesure naturelle la tragédie grecque démesurément grandie par Eschyle. Il l'accorde au rythme nouveau qui, autour de lui, modère toutes choses. Eschyle avait été l'exception prodigieuse du génie attique, Sopho-

cle en est la règle harmonieuse. Athènes donne en lui son idéal et sa fleur. Il est le modèle accompli de cette race élue, le type de ses perfections spirituelles, comme le *Doryphore* de Polyclète était celui des plus belles proportions du corps humain. Sa vie séculaire remplit exactement la plus belle époque de la Grèce, pareille à un fleuve puissant et paisible qui ne traverserait que le « Jardin » d'une contrée.

La vie de Sophocle est aussi parfaite que son œuvre ; elle s'y accorde, comme la voix à la lyre, dans un sublime unisson. C'est au jour d'une glorieuse aurore qu'il apparaît pour la première fois. Du plus loin qu'on l'aperçoive, il se montre dans l'attitude d'un jeune demi-dieu. A l'âge de seize ans, sa beauté le fait choisir pour conduire le chœur des adolescents qui, après la victoire de Salamine, dansèrent nus le pœan, autour des trophées dressés sur la plage. Son visage de vierge le désigne aussi pour représenter, dans une tragédie homérique, la belle Nausicaa jouant à la balle, avec ses compagnes, au bord des lavoirs. Sa jeunesse se développe dans les luttes de l'orchestrique et de la palestre. Les poètes et les athlètes se passent tour à tour l'enfant prédestiné. Ils forment également son corps et son âme, et le remettent à Melpomène, digne de son culte et de son amour.

A vingt-cinq ans, Sophocle composait sa première tragédie. Le rude Eschyle s'éloigna lentement du théâtre, à l'apparition de ce génie lumineux, comme une sombre divinité titanique poursuivie par les flèches d'or d'Apollon naissant. On sait l'histoire de cette rivalité mémorable. L'archonte qui présidait les grandes Dionysiaques allait nommer les juges du concours. En ce moment Cimon, qui venait de vaincre les pirates de Scyros, et de rapporter à Athènes les ossements de Thésée, entrait au théâtre, avec les autres stratèges, pour offrir à Bacchus les libations prescrites. L'archonte lui ayant remis le droit de désigner le vainqueur, Cimon décerna le prix à Sophocle. Et ce fut comme si un des héros éponymes de l'antique Athènes était apparu, dans un rayonnement, pour le couronner.

A quatre-vingt-dix ans, Sophocle terminait son dernier chef-d'œuvre. Toutes les palmes s'accumulèrent sur son front : il remporta vingt fois le premier prix, quarante fois le second, jamais le troisième. Athènes le récompensa d'*Antigone* en lui décernant le commandement de sa flotte ; il alla vaincre, entre Périclès et Thucydide, les Samiens révoltés. Il ceignit les bandeaux du sacerdoce dans sa vieillesse, si l'on peut appeler vieillesse cette auguste maturité qui se perfectionne toujours, sans s'affaiblir par aucun côté. Une seule affliction sem-

ble avoir passé sur ses derniers jours ; mais ce fut le nuage d'une soirée sereine, empourpré des feux du soleil couchant. Son fils légitime, Iophon, réclama l'interdiction du vieillard devant les juges de la Phratrie où il avait fait inscrire un fils naturel. Sophocle se défendit en lisant au tribunal une scène d'*Œdipe à Colone*. Comme Hypéride, dévoilant le sein de Phryné, à l'Aréopage, mais avec une magie plus pure, il n'eut, pour gagner sa cause, qu'à montrer aux juges le visage d'Antigone en larmes

Sa mort ressemble moins à une fin humaine qu'à la rupture d'une lyre ou à l'évanouissement du feu d'un trépied. Les uns le font mourir de joie après son dernier triomphe, les autres, expirer de lassitude en récitant *Antigone*. Ainsi, comme le cygne de la Fable, il serait mort de son chant. Sa mémoire remplit la Grèce d'un parfum de vénération et d'amour qu'on respire encore. Son nom, si doux aux lèvres, n'apparaît, dans les écrits des anciens, que couronné de louanges, comme celui des dieux. Les historiens célèbrent sa piété fervente, sa bonté gracieuse, ses mœurs ingénues. Un cycle de traditions merveilleuses s'était formé autour de son nom. Sa prière avait détourné les vents de peste qui ravageaient la ville. On disait aussi qu'un de ses hymnes chanté sur un navire en péril avait, comme une incantation céleste, calmé la tempête. Une couronne

d'or ayant été dérobée dans l'Acropole, Hercule apparut en songe au poète, et lui indiqua la maison où le voleur l'avait cachée : Sophocle alla chercher la couronne et consacra à « Hercule Révélateur » le talent d'or promis par le peuple à celui qui l'aurait fait retrouver. Une autre légende, citée par Plutarque, rapporte qu'Esculape, traversant l'Attique, dormit une nuit sous son toit : le divin médecin des corps choisit pour hôte l'enchanteur des âmes. On racontait encore que, le lendemain de la prise d'Athènes, Lysandre fut visité en songe par Bacchus qui lui ordonna de racheter sa victoire par des honneurs funèbres rendus à l'homme le plus cher aux dieux. Lysandre, réveillé en sursaut, s'enquit des citoyens morts quelques jours avant : on lui nomma Sophocle : il comprit l'ordre de Bacchus et fit élever au poète un mausolée expiatoire.

Il n'y a pas une tache sur cette vie longue, candide, majestueuse comme la robe traînante d'un pontife. Elle s'écoule dans l'exercice de fonctions sublimes ou sacrées, entre les colonnes du temple et sur les gradins du théâtre. L'épitaphe inscrite sur son tombeau, auquel on sacrifiait tous les ans, ressemble à une pluie de fleurs versée par les mains d'un peuple. — « Rampe paisiblement, ô lierre ! sur le » tombeau de Sophocle, couvre-le, dans le silence, » de tes rameaux verdoyants ! Que partout on voie

» éclore la tendre rose ; que la vigne chargée de » raisins courbe ses grappes délicates autour de » son mausolée, pour honorer la science et la » sagesse de ce poète harmonieux, aimé des Muses » et des Grâces. »

Il serait difficile de retrouver, dans l'art moderne, l'image d'une semblable existence. Si Raphaël avait commandé quelque brillante guerre civile d'Italie, si Léon X, comme il en eut la pensée, l'avait revêtu de la pourpre des cardinaux, si son génie, au lieu de s'éteindre à son midi, s'était évanoui dans un magnifique crépuscule, peut-être pourrait-on comparer sa vie à celle de Sophocle. Mais il manquerait encore à cette ressemblance le fond radieux du printemps d'Athènes, cet horizon matinal sur lequel Sophocle se détache, comme une statue sur l'azur céleste.

II

Lorsque Sophocle arrive, la Grèce est dans Athènes, et Athènes est dans la lumière. L'ombre de l'Asie ne pèse plus sur elle ; le glaive de Marathon, la rame de Salamine ont dissipé, en le frappant, ce gigantesque fantôme. Les vagues et serviles armées de Xerxès, écume et poussière, se sont brisées

contre l'héroïsme d'une poignée d'hommes libres. Athènes a été l'avant-garde des grandes guerres médiques : seule, elle a espéré contre tout espoir, vaincu la première, sans attendre la lourde Sparte en retard. Ses chefs ont redressé les défaillances et confédéré les discordes ; la patrie grecque s'est reconnue et ralliée en elle. Délivré du péril barbare, le génie attique se développe avec une admirable souplesse. C'est Ulysse sorti de l'antre du Cyclope, et s'élançant, à force de rames, en pleine Odyssée. Athènes règne sur la mer : cette bordure grecque que, selon le beau mot d'un ancien, les colonies de l'Hellade ont « cousue à tous les rivages barbares, » est la frange de son manteau. Un bas-relief antique montre les Néréides attachant des festons au bas de la robe de Déméter ; les marins d'Athènes parent ainsi leur contrée. Une constellation d'îles se groupe autour d'elle ; son commerce sillonne la Méditerranée comme un champ mouvant, et lui fait rendre des moissons de richesses. Les navires partent, par myriades, de son port, et vont, en volant sur les eaux, butiner le monde. La maigre Attique qui ne produit, par elle-même, que des olives et des figues, regorge des matières précieuses de l'Orient. Sa belle nudité, comme celle de sa déesse tutélaire, se revêt d'or et d'ivoire. Trésorière armée de la Grèce, elle puise, à pleines mains, dans les tributs des alliés, et ne rend

compte qu'aux dieux des largesses auxquelles elle les fait servir. Au dedans, un peuple qui est une élite, qui règne sur lui-même en se gouvernant ; une démocratie qui s'agite et que la loi mère, et dont les tumultes même sont une harmonie. Périclès est le bon génie plutôt que le chef de sa politique, il commande par l'intelligence et par l'éloquence ; il n'entraîne le peuple vers ses desseins que par les chaînes d'or qui coulent de ses lèvres : la persuasion est sa seule puissance. Athènes renaît sous ce principat tutélaire; elle sort de ses ruines dans un triomphe de chefs-d'œuvre. L'Acropole se couronne des merveilles de la main humaine : le Parthénon et les Propylées, le temple de la Victoire Aptère et l'Erechtéion surgissent en même temps. Pour la première et la dernière fois, la perfection se dévoile et la Beauté absolue apparaît aux hommes. La ville se transforme en un immense atelier où des tribus d'artistes coulent le bronze, taillent le marbre et l'ivoire, cisèlent l'or et les pierres précieuses. Elle prend entre leurs mains la forme d'un groupe monumental que surmonte, du haut de son rocher, la Pallas Polliade dominant le golfe, dont les marins saluent, de deux lieues en mer, l'aigrette éclatante. Autant de statues que de citoyens ; elles courent les rues, débordent les temples. En chacune d'elles revit un patron national, un héros propice, tel jeune

athlète qui, sous le rayon de l'arène, dans la vigueur de la lutte, dans l'agilité de la course, a révélé, un instant, la beauté des dieux. Le peuple vivant s'agite autour d'un peuple sculpté fait à son image. Phidias est l'âme de cette renaissance : il délivre les Olympiens des liens hiératiques qui comprimaient leur grandeur ; il fait de leurs effigies les types sublimes des forces et des intelligences éternelles. Lorsqu'il eut terminé cette statue du Zeus d'Olympie qui, selon l'expression d'un ancien, « augmenta la piété publique », il demanda au Dieu s'il était content de son œuvre ; et Zeus l'acclama, dit-on, d'un coup de tonnerre qui vint tomber sur le piédestal. Polygnote couvre le Pœcile de fresques épiques : l'ancienne peinture monochrome s'anime, avec lui, des colorations de la chair : les vieux héros, teints en rouge, rompent les dures silhouettes qui les enserraient, et s'exercent aux mouvements grandioses. L'art affranchi s'élance, par toutes ses voies largement rouvertes, des conventions du sanctuaire dans l'idéal de la vie.

Ce musée sublime est en même temps l'école de l'esprit. Vis-à-vis de son Parthénon, Athènes construit sa littérature immortelle, base de toute culture humaine, type de toute science et de toute beauté. Hérodote lit, aux Jeux Olympiques, les neuf livres de son Histoire qui portent les noms des neuf Muses.

Hippocrate fait descendre la médecine des arcanes du temple, dans la lumière de l'observation et de la nature. Anaxagore conçoit un « Esprit » unique qui, de l'atome à l'étoile, inspire l'ordre de l'Univers. Socrate erre déjà par les carrefours, jetant sur les passants son filet de questions subtiles; c'est l'aube de la journée de ce pêcheur d'âmes. Les abeilles de l'Hymette partent pour le berceau de Platon.

Tout s'accorde et tout se répond dans cette civilisation harmonieuse : le groupe enlacé des Grâces semble tracer le cercle flottant qu'elle parcourt. Le travail y est un art, le culte une fête, l'éducation une initiation facile et joyeuse : un groupe de disciples ou d'auditeurs formé autour d'un maître, s'appelle une « Couronne ». Sparte est une marâtre rigoureuse qui affame et fouette ses enfants pour les dresser à ses lois; Athènes est une mère aimable et riante qui les apprivoise doucement au devoir. L'enfant naît sur les genoux de la Muse; sa pensée s'éveille au son des grandes lyres, il apprend les lettres en épelant l'*Iliade*. Les exercices du gymnase fortifient son corps, et les danses des cérémonies l'embellissent. Les discours de l'Agora délient sa jeune langue. Le voilà formé sans avoir senti la culture, apte aux fonctions multiples que la Cité exigera de lui, prêt à prononcer, sur l'autel d'Agraulé, en faisant bénir ses armes, l'héroïque

serment des Éphèbes : « Je ne déshonorerai point » ces armes sacrées, je ne quitterai point celui auprès » duquel j'aurai été rangé dans le combat, quel qu'il » soit. Je combattrai pour les Dieux et pour la patrie, » seul et avec une armée. Je ne laisserai pas la patrie » moindre que je l'aurai trouvée, mais plus grande. » Son culte sera le mien. J'en atteste Agraulé, Enga- » lios, Arès, Zeus, Thallo, Auxo et Hégémoné. »

Une douceur libérale pénètre en tous sens l'atmosphère d'Athènes. Au centre de la ville s'élève l'autel de la Pitié, unique dans le monde antique ; et les bandelettes des Suppliants exaucés dont il est chargé attestent que cette divinité touchante réside aussi dans son cœur. La servitude, si dure ailleurs, y est affable et légère. L'esclave, dans la rue, marche l'égal du citoyen : familier de son maître, plus que son captif, il converse et rit amicalement avec lui. Les animaux eux-mêmes, selon le témoignage de Platon, semblent à Athènes plus libres qu'ailleurs. « Ils vont » fièrement par les rues, heurtant sans gêne celui » qui ne se range pas. »

L'atticisme naît de lui-même sur cette terre féconde dont il est la fleur. Une mesure exquise régit la Cité ; elle y règle tout, depuis les proportions des temples jusqu'aux figures des discours ; elle imprime à la vie de nobles cadences. Damon, le maître de Périclès, peut dire, sans hyperbole, « qu'on ne saurait toucher

» à la musique sans ébranler les lois de l'État ». — « Rien de trop : » cet oracle de Delphes est la loi d'Athènes. Un geste faux ou exagéré blesse, comme un choc, le sens délicat du peuple rassemblé au théâtre ou dans l'Agora ; et « Faire un solécisme de la main, » est le blâme qu'on lui inflige. La flûte est proscrite, parce qu'elle altère, en gonflant les joues, les traits du visage. L'air est si pur, si spirituel, si vibrant, que l'accent d'un étranger y retentit comme une dissonance. Les citoyens s'abordent, non point avec un souhait de santé, comme les Romains : — *Salve* — mais avec le nom des Grâces sur la bouche — χαῖρε. Ils n'appellent les patriciens ni les « Puissants », ni les « Riches », mais les « Gracieux » et les « Agréables », οἱ χαρίοντες. — « Nous aimons le beau sans » faste et le plaisir sans mollesse, » — disait Périclès, dans l'admirable discours où il loue Athènes comme un roi couronnerait son peuple; et il ajoute ces paroles qui peignent si bien une race prédestinée à tous les beaux emplois de la vie : — « Chacun de nous, par un don » qui lui est propre, fait tout avec grâce, et notre » corps, pour toute œuvre, est aussi souple que notre » esprit. » La simplicité fait partie de la beauté athénienne, une médiocrité élégante revêt la nation. Mais les satrapes mitrés et chamarrés de la Perse paraîtraient grossiers comme des idoles, auprès de ces statues vivantes, drapées d'une fine tunique de lin

blanc, coiffées du chapeau arcadien des pâtres, n'ayant d'autre ornement que la cigale d'or qui luit sur leurs cheveux courts et bouclés. Aux Jeux solennels, une couronne de feuillage et un vase d'huile sont les seuls prix des vainqueurs. Avec une cavalcade de jeunes gens, une procession de vieillards tenant des rameaux, une file de vierges portant des patères et des corbeilles, un voile brodé suspendu au mât d'une trirème, Athènes compose des fêtes d'une beauté divine. Tout est génie, clarté, expansion de lumière, fertilité généreuse dans ce coin de terre qui concentre l'intelligence et la vie du monde.

CHAPITRE II

THÉATRE DE SOPHOCLE.

I. — Innovations et perfectionnements que Sophocle apporte à la tragédie. — Rupture de la Trilogie. — Introduction du Tritagoniste. — L'homme, dans son théâtre, se substitue aux colosses. — Il réagit contre le Destin. — Adoucissement des Dieux chez Sophocle.

II. — Force et suavité de son style. — Caractère particulier de son ironie. — Le Chœur de Sophocle.

I

Le théâtre de Sophocle s'élève au centre de cette Athènes florissante, en accord parfait avec elle, modelé sur son architecture et sur sa statuaire. On peut dire qu'il est le Parthénon de la poésie. Même grandeur simple, même correction vivante, même beauté sereine. Si les demi-dieux des bas-reliefs de Phidias prenaient souffle et voix, ils s'éveilleraient à la vie en prononçant des vers de Sophocle.

Cette tragédie nouvelle, dressée en face de celle

d'Eschyle, en semble séparée par un espace de longs âges. Tout s'y rajeunit et tout s'y transforme, l'esprit et l'ordonnance, la composition et l'inspiration. Un rite ancien contraignait le poète à faire représenter, dans la même fête, trois tragédies liées entre elles par le déroulement d'une même fable : Sophocle rompt la chaîne de la Trilogie ; chacun de ses drames vit de sa vie propre et complète une action distincte. Le spectateur n'est plus obligé de faire le tour du monument, pour suivre la scène qui se prolonge sur ses quatre frises ; il l'embrasse inscrite tout entière dans l'unité du fronton. Aux deux acteurs parlants qui, d'après une autre règle archaïque, devaient seuls occuper la scène, Sophocle ajoute un troisième, et cette innovation, dont Eschyle s'empare aussitôt, est, pour le drame, un progrès immense. C'est le troisième pas du dieu, sans lequel le monde de l'âme ne serait point parcouru. L'antagonisme constant de deux personnages réduisait le dialogue au choc d'un combat singulier, ou à l'alternance de deux répliques monotones : c'était le fer croisant le fer, la cymbale heurtant la cymbale. Le tritagoniste introduit par Sophocle élargit le cercle de l'action et de l'émotion ; il fait tourner sous tous leurs aspects les caractères jusqu'alors décrits selon la ligne tranchée du profil, il leur donne le ressort du contraste et la

ressource d'une conciliation. La tragédie ne se compose plus d'une catastrophe unique, précédée et suivie de longs soliloques, pareils aux clameurs que soulèverait l'écroulement d'un palais ou la chute d'un homme foudroyé. Les situations s'enchaînent, les incidents surgissent, les péripéties se préparent, l'intérêt s'anime. Au lieu de l'immobilité d'un fait accompli ou d'une idée fixe, on a le mouvement et les surprises de la vie. Tout en gardant sa simplicité linéaire, la construction dramatique étend son enceinte et varie ses formes : un art supérieur assouplit sa symétrie consacrée. Dans la structure du drame de Sophocle, on retrouve ces courbes délicatement insensibles qui, inclinant toutes les lignes du Parthénon vers le centre de l'édifice, impriment à leur rectitude apparente la flexibilité de la vie.

En élargissant le plan du théâtre, Sophocle transforme son ordre moral ; à la force dorique il y accouple la grâce ionienne. L'ère des géants est finie, Sophocle amène l'homme sur la scène. Il le dégage du bloc des colosses et le ramène à sa vraie stature ; il le tire de l'âge fabuleux, en le maintenant dans l'âge héroïque : il fait tenir la sublimité dans le naturel. Le Prométhée d'Eschyle est inaccessible comme sa montagne, Étéocle est d'airain comme son armure : sous la blancheur de marbre qui les recouvre, les héros de Sophocle sont de notre chair ; tout être

humain peut reconnaître en eux l'idéal de ses énergies et de ses vertus. Au lieu de subir le Destin en le maudissant, ils réagissent intrépidement contre lui, et, s'ils sont vaincus dans la lutte, ils y déploient le noble jeu de leurs facultés et de leurs passions. Leur âme se remplit de pensées, leur voix de paroles inexprimées jusqu'alors. Ils revendiquent leurs actes, ils les disculpent ou ils les condamnent ; ils disputent au hasard la direction de leur vie. La Fatalité les opprime encore, mais elle n'écrase plus leur conscience. Leur volonté redressée tient à distance tous ces Génies démoniaques de la prédestination et du meurtre qui cernaient l'âme des héros d'Eschyle, et lui fermaient toute issue vers le libre arbitre : Sophocle a des mots qui commencent à les dissiper. Ces monstres, à son approche, subissent déjà l'effacement des fantômes que surprend le jour. Les vieux mythes sanglants s'éclaircissent ; ils flottent confusément à l'horizon de la scène, au lieu de la murer dans une prison de terreurs.

Les Dieux apparaissent sous des traits nouveaux, non plus rigides et farouches comme les vieilles idoles primitives, mais tels que Phidias vient de les révéler à la Grèce rayonnants de bonté et de majesté. L'aube de la justice éclaire ces divinités épurées, une vague providence se lève au fond de leur toute-puissance ; la lumière se mêle

à l'éclair que darde le regarde fixe de Zeus. Eschyle redoute les dieux; il les blasphème quelquefois, les confondant avec les forces implacables qui pèsent sur le monde : Sophocle les aime en les adorant, parce qu'il pressent des lois équitables cachées sous leurs caprices apparents. Sa piété ne se renferme plus dans un sombre acquiescement aux coups du destin; elle est fervente et active, elle invoque un ciel qui s'ouvre aux prières. Tout son théâtre est imprégné de foi religieuse, il exhale l'odeur d'encens qu'émanent les sanctuaires. — « Souvenez-vous, » — dit Hercule descendu du ciel, dans son *Philoctète*, aux chefs grecs qui partent pour Troie : « — Souvenez-vous, au jour du butin, de vous » acquitter envers les dieux, car le père Zeus met » la piété au-dessus de tout. La piété est la seule » chose que les hommes emportent avec eux, et qui » n'est jamais perdue ni dans la vie, ni dans la » mort. »

II

Cette grandeur morale est revêtue d'une forme parfaite, le style de Sophocle est la beauté même. N'y cherchez pas une trace du faste oriental dont la poésie d'Eschyle s'enveloppe, comme d'une robe

persane trouvée, à Marathon, sous une tente de satrape : il est nu et il est divin. Nu, tantôt comme l'athlète qui raidit dans l'arène ses membres nerveux, tantôt comme la vierge aux sveltes contours, qui bondit sur le Taygète, pendant les fêtes de Bacchus. Mais cette nudité n'est point froide : voilée de suavité, dorée de lumière, elle accuse les moindres mouvements de l'âme par des reliefs d'expression, des inflexions de rythme, des cadences de coupe et de nombre comparables au réseau de fibres qu'on voit frémir sous le torse du *Thésée* et de l'*Ilyssus*. Tout y est, largeur puissante, sonorité grave, naïveté expressive, familiarité royale, profondeur paisible. L'émotion s'accroît de sa mesure même : au sein de cette pureté transparente, l'effroi paraît plus terrible, la pitié semble plus touchante. C'est le tonnerre qui roule dans un ciel serein ; ce sont des larmes qui coulent sur un visage d'une inaltérable beauté.

La force est partout mêlée à cette grâce ; aucune mollesse n'alanguit sa ferme douceur. Sophocle a ses âpretés comme Eschyle a quelquefois ses tendresses. Cette bouche mélodieuse d'où l'éloquence coule, peut se crisper et se soulever. Les tours énigmatiques, les réticences menaçantes, les retorsions incisives en partent alors comme des traits soudains. On croit voir Apollon interrompant le concert des Muses

pour tendre la flèche sur son arc d'or. Aucun poète n'a manié comme lui l'ironie tragique, cette ironie qui ne fait pas contraster seulement le sens secret des mots avec leur expression littérale, mais aussi l'apparence des choses avec le brusque revirement qu'elles vont subir. Les personnages de Sophocle se croient presque toujours sauvés au moment de périr : infatués par un dieu, ils se rassurent au bord du péril ; ils saisissent, comme une branche de salut, le glaive tendu contre leur poitrine. C'est là son mode de terreur, aussi poignant en son genre que celui d'Eschyle. Le philosophe Polémon disait entendre dans les graves axiomes de Sophocle, « les grondements d'un chien de forte race » ; il y trouvait « le goût sévère d'un vin généreux ». Les anciens l'avaient surnommé « l'Abeille » : cette abeille exquise est armée, et si elle dépose son miel dans le creux des âmes, elle sait aussi les percer d'un triple aiguillon.

Le lyrisme déborde dans Eschyle, dont le dialogue même n'est qu'un dithyrambe alterné. La poésie de Sophocle n'ouvre ses ailes que dans les Chœurs ; mais le vol du cygne, dans cette sphère, peut défier l'envergure de l'aigle. Son style alors s'exalte et s'enflamme, et l'on a peine à saisir, tant elle est rapide, la danse enthousiaste de ses idées et de ses images. C'est le train triomphal de l'Ode pindarique, dans son désordre

inspiré. On y voit passer en un vers, comme en un clin d'œil, des dieux couronnés, au passage, d'une épithète rayonnante, des visions mythologiques illuminées d'une lueur d'éclair, des paysages lumineux où tournent des nymphes, des perspectives de mer d'une fraîcheur splendide, entrevues et disparues subitement. Rien n'égale la beauté de ces chants divins, mêlés d'allégresse et de majesté, de méditation et de mélodie. Notre oreille, en partie fermée à la musique de rythmes et de mesures qu'ils recèlent, ne les perçoit qu'à demi : mais l'impression de ravissement qu'ils devaient produire sur les âmes jeunes et ailées qui les écoutaient, Aristophane nous la fait comprendre, lorsqu'il range les chœurs de Sophocle parmi les délices de la Paix. — « Autour de cette » Divinité, on ne voit qu'abondance et joie, banquets » dionysiaques, flûtes, chants de Sophocle, lierres, » passoires pour le vin, brebis bêlantes, gorges » de femmes allant aux champs, servantes dans » l'ivresse, et toute sorte d'excellentes choses. » — Ce qu'on ne saurait trop admirer encore, c'est la dignité bienfaisante à laquelle Sophocle élève le personnage multiple de ses Chœurs. Témoin idéal des conflits et des catastrophes qui s'entre-choquent sous ses yeux, il les juge avec une incorruptible équité. Il résume en lui l'expérience du vieillard, la piété du prêtre, la clairvoyance du devin, la morale

éternelle de l'humanité. Les héros lui confient leurs projets, leurs angoisses, leurs pensées secrètes, comme ils les diraient à la forêt, à la mer, à un élément de paix et de bon conseil. L'âme du spectateur, agitée ou déchirée par les péripéties de l'action, se réfugie, avec délices, dans la sérénité de ces hymnes. Elle se croit transportée hors d'un combat, comme par un dieu, dans cette prairie d'asphodèles où les Ombres pieuses contemplent, de l'autre rive, les luttes et les mystères de la vie. Ce ne sont plus des hommes, mais des voix d'en haut, des oracles sortis d'un autel, des instruments de consolation et de calme qui s'accordent pour apaiser les colères. Le Chœur de Sophocle joue, devant les personnages qui luttent sur la scène, le rôle de David endormant les fureurs de Saül, au son de la harpe : — *Adducite mihi psaltem.*

CHAPITRE III

NÉMÉSIS.

I. — La Némésis primitive. — Elle personnifie la jalousie des Dieux malveillants et hostiles à l'homme. — Martyrologe des héros et des inventeurs. — Limites imposées par Némésis au libre examen.

II. — Némésis envieuse du bonheur, jalouse de la gloire. — Avertissements que Pindare mêle aux louanges de ses Odes pour conjurer sa colère.

III. — Histoire de Polycrate, tyran de Samos.

IV. — La Némésis nouvelle corrigée par le génie grec. — Elle devient une divinité salutaire. — Les péchés contre Némésis. — Némésis muse et patronne morale des tragédies de Sophocle.

I

Némésis, dans la religion grecque, est une divinité à deux faces : l'une méchante et sinistre, l'autre effrayante encore, mais éclairée d'un rayon de vertu morale. Sous sa plus ancienne conception, elle personnifie la Jalousie des dieux, envieux de l'homme, hostiles à son génie, lésés par ses progrès, inquiets de ses travaux et de ses conquêtes, attentifs

à le refouler dans sa misère originelle, dès qu'il s'en est par trop affranchi. Selon la croyance primitive, les Dieux craignaient et suspectaient l'homme : il était pour eux une sorte de collatéral dangereux, inférieur sans doute par sa mortalité et par ses misères, mais doué d'une intelligence inquiétante dont l'audace pouvait tôt ou tard empiéter sur leurs privilèges. L'homme rendait aux dieux cette malveillance en effroi : son souci constant était d'apaiser ces Êtres redoutables, enclins à lui nuire, prompts à le punir, dès qu'il excitait leur envie. La langue trahit cette terreur : c'était même chose exprimée par un même mot, que « d'honorer » les dieux ou de les « calmer » (ιλάσκεσθαι τοὺς θεοὺς). Dans le célèbre dialogue rapporté par Hérodote, Solon dit à Crésus : « La Divinité n'est que jalousie et se plaît aux bouleversements. »

La Mythologie a tout un martyrologe de bienfaiteurs ou d'initiateurs trop hardis, victimes de cette Jalousie ombrageuse, devenue bientôt une personne divine qu'on appela Némésis. Nous avons vu Prométhée supplicié, « pour être venu au secours des hommes ». Hercule expie par de dures épreuves ses Travaux vainqueurs qui ont déblayé et purgé la terre. Bellérophon, dompteur de Pégase, vainqueur de la Chimère, personnifications de la foudre et de la tempête, est frappé d'une sorte d'hypocondrie

tragique qui le relègue au désert. — « En haine » aux dieux, — dit Homère — rongeant son cœur et » évitant les hommes, il errait seul dans la plaine de » l'Égarement. » — Esculape guérit les malades et ressuscite les mourants; les dieux s'émeuvent et s'irritent. — L'homme secouru par ce magicien va-t-il donc usurper l'immortalité? Hadès se plaint déjà que le peuple de son noir royaume cesse de s'accroître. — Zeus lance sa foudre sur le thaumaturge, et, pendant cinq siècles, l'exercice de la médecine est interdit sur la terre.

La Jalousie divine ne surveillait pas d'un œil moins hostile les conquêtes du génie humain. Poséidon s'indigne dans l'*Odyssée* des hardis vaisseaux construits par les Phéaciens, qui domptent ses flots et bravent ses tempêtes. Il fait un exemple sur la nef équipée par Alcinoüs, pour reconduire Ulysse à Ithaque, et il la change en rocher, lorsqu'elle rentre au port de la ville. C'était un sacrilège de percer les isthmes et de creuser les montagnes. Nous avons vu le Darius d'Eschyle attribuer les calamités de Xerxès au pont sous lequel il avait ployé le Bosphore.

Ils encouraient encore la Jalousie d'en haut, ceux dont la pensée téméraire questionnait de trop près les mystères des choses. La cécité physique expiait la clairvoyance morale des Devins : en leur ouvrant

sur les ténèbres de l'avenir les yeux de l'esprit, les dieux fermaient à la lumière les yeux de leurs corps. Phinéas, Tirésias, Événios vaticinaient dans la nuit: leur sceptre fatidique était en même temps un bâton d'aveugle. Démocrite et Phérécide moururent rongés vivants par les vers, châtiés ainsi, croyait-on, pour les attentats de leur esprit sur des secrets réservés aux dieux. Job, se justifiant devant Jéhovah, se fait auprès de lui un mérite de n'avoir pas posé sa main sur sa bouche, en signe d'adoration, « lorsqu'il voyait le soleil se lever dans sa gloire, » et la lune resplendir parmi les étoiles ». Par un scrupule tout semblable, Socrate, dans l'*Apologie* que lui fait prononcer Platon, se défend comme d'une impiété, d'avoir jamais scruté les phénomènes de l'air et des astres. Némésis gardait les frontières célestes qui séparent les effets des causes, le glaive levé sur qui osait les franchir.

II

Une trop haute et constante fortune attirait aussi sa colère. L'opinion que la prospérité excessive engendrait fatalement le malheur, était presque un article de la foi antique. Les « Heureux », Μάκαρες, — c'est ainsi que les Olympiens se nom-

maient eux-mêmes, — ne souffraient pas chez les hommes un bonheur comparable au leur. Quand le succès dépassait un comble permis, la Jalousie descendait sur lui, comme Dieu, dans la Bible, descend sur Babel, et elle renversait cette tour. Eschyle a là-dessus des avertissements effrayants. Pour lui, un « Mauvais œil » où l'éclair palpite, est toujours ouvert dans les nues, épiant les ambitions qui s'élèvent. — « Une gloire enviée, » — dit un chœur de son *Orestie*, — « est un lourd fardeau, » car les yeux de Zeus recèlent la foudre. » Ailleurs, il conseille à l'homme prudent de « savoir, à pro- » pos, lancer loin de lui une partie des richesses qui » chargent sa nef, pour sauver le reste d'un inévita- » ble naufrage ». Pindare couronne de strophes magnifiques l'athlète vainqueur aux jeux de l'arène ; mais, sous les palmes de son hymne, perce toujours l'épine d'un souci craintif. Au plus fort de son enthousiasme, il a peur, en chantant trop haut, de dénoncer l'homme qu'il célèbre à l'envie des dieux. De là les conseils d'humilité mêlés à ses louanges, ses rappels sévères au néant du bonheur mortel et aux revers accablants du sort. De là aussi ses évocations perpétuelles des grands foudroyés de l'orgueil, Tantale et Typhée, Ixion et Bellérophon ; fantômes comminatoires, qu'il fait vaguement surgir dans la poussière dorée d'Olympie, autour du vain-

queur. Il l'acclame, il le glorifie, et, en même temps, il prie pour lui Némésis, comme s'il était en danger de mort. La sombre Déesse est là, pareille à la fée funeste des contes, non conviée à ce baptême de l'apothéose qu'elle épie de son noir regard, prête à abattre dans l'infortune celui que le cri d'un peuple porte aux nues. Le poète la voit et il la conjure d'épargner le triomphateur. — « La Grèce l'a comblé » de ses joies glorieuses, » — dit-il, d'Hippoclès, vainqueur au double stade de Delphes, — « il a » navigué jusqu'aux extrêmes limites de la mer des » félicités. Que les dieux l'épargnent, que leur Jalou- » sie ne renverse pas son bonheur! Que serons-nous » dans un an? Qui peut le dire? Qui peut le pré- » voir? » — « O Zeus! » — s'écrie-t-il, à la fin du chant où il célèbre la victoire d'Alcimédon d'Égine, — « permets que tant de bonheur n'excite pas » contre lui la jalouse Némésis! » — Ailleurs, dans un mélancolique mémento, avec des paroles que l'Hamlet de Shakespeare semble n'avoir fait que traduire, Pindare verse la cendre du néant humain sur les lauriers d'un éphèbe couronné aux grands jeux Pythiques. « Le bonheur des mortels » grandit aussi vite qu'il tombe à terre, renversé par » une puissance ennemie. Êtres éphémères! Qui » existe? Qui n'existe pas? L'homme, rêve d'une om- » bre! » — A un jeune homme éclatant que les accla-

mations divinisent, le poète montre encore, comme aurait pu faire un ascète chrétien, le sépulcre ouvert. « — Si un homme s'élève par sa beauté au-dessus des » autres, s'il a fait éclater dans les Jeux la superio- » rité de sa force, qu'il se souvienne pourtant qu'il » a revêtu des membres mortels, et qu'au terme de » toute chose, il revêtira la terre. »

III

Mais l'exemple le plus frappant de cette envieuse Némésis, si redoutée des anciens, est dans la célèbre histoire de Polycrate, telle qu'Hérodote l'a contée.

Polycrate était le roi de la mer Égée que ses cent vaisseaux commandaient. Vainqueur de Sparte et de Corinthe, il avait fait de Samos la première des cités hellènes. Les îles de l'Archipel gravitaient comme des satellites, autour de sa suzeraineté maritime. Aucun ennemi n'avait pu tenir contre lui, ses richesses valaient sa puissance, le succès couronnait toutes ses entreprises. Amasis, roi d'Égypte, était l'ami et l'allié du tyran Samien ; l'inquiétude le prit au spectacle de cette fortune surhumaine et toujours croissante. Pressentant qu'elle ne resterait pas longtemps impunie, il adressa à Polycrate cet avertissement solennel.

« Amasis mande ceci à Polycrate. Il est doux d'apprendre qu'à un ami et à un allié toute chose réussit, mais l'excès de tes prospérités ne me plaît point, parce que je sais que la Divinité est jalouse. Pour moi-même, et pour ceux dont j'ai souci, je souhaiterais bonne chance en telles affaires, et en telles autres mauvaises, et j'aimerais mieux des vicissitudes dans leur vie qu'une félicité sans mélange. Car je n'ai jamais ouï dire que celui-là n'ait point fatalement péri, ruiné de fond en comble, à qui la fortune avait d'abord constamment souri. Toi donc, aujourd'hui, écoute et suis mon conseil. Cherche ce que tu possèdes de plus précieux et dont la perte affligerait le plus ton âme, si tu venais à le perdre ; jette cet objet de manière à ce qu'il ne puisse reparaître à la vue des hommes, et recommence de nouveau, si, après cela, tes succès sont encore sans alternatives. »

Polycrate médita ce conseil qui lui sembla bon à suivre. Évidemment sa coupe débordait, il était sage d'en faire une libation à la Jalousie. Ce qu'il avait de plus cher, la fleur de ses joyaux, l'étoile de son trésor, c'était une émeraude merveilleuse, enchâssée dans l'or d'un anneau, par un artiste Samien ; cette bague sans prix ne quittait pas son doigt. Polycrate jugea que c'était l'objet dont il devait se défaire. Il équipa un navire à cinquante rames, se fit conduire au large, jusqu'à ce qu'il ne vît plus le rivage ; puis, devant ceux qui naviguaient avec lui, comme s'il célébrait un sacrifice expiatoire, le doge de Samos détacha l'anneau de son doigt et le jeta dans la mer. La nuit suivante, Polycrate ne dormit pas, regrettant cet astre perdu. Il connut ce que c'était qu'un

chagrin, et se crut en règle avec Némésis. — Cinq jours après, un pêcheur vint lui offrir un poisson énorme qu'il avait, le matin, tiré de ses filets L'anneau fut retrouvé dans le ventre du monstre, et rapporté en triomphe au roi de Samos : la mer lui renvoyait son présent.

Polycrate s'émut du prodige, il en transmit la nouvelle à Amasis, en lui demandant un nouveau conseil. Mais le Pharaon y vit un signe d'anathème et ne voulut plus avoir rien de commun avec ce réprouvé du bonheur. Il envoya un héraut à Samos pour lui dénoncer solennellement la rupture de leur amitié. Les Dieux l'avaient évidemment condamné, puisqu'ils rejetaient sa rançon. — Quelque temps après Polycrate, attiré dans un guet-apens par un Satrape perse, fut écorché vif, et son cadavre cloué sur une croix. Cette mort affreuse, dans l'opinion de l'historien grec, n'expiait que son trop grand et constant bonheur.

IV

Telle était Némésis à son origine, conçue par la terreur que les dieux primitifs inspiraient à l'homme, expression des passions mauvaises qu'il leur attri-

buait contre lui. Mais ces dieux étaient essentiellement perfectibles ; la noble race qui les avait créés faisait leur éducation en même temps que la sienne. L'inspiration de ses poètes, la pensée de ses philosophes, le ciseau de ses sculpteurs les dégrossissaient par degrés. On les voit s'élever et se purifier à travers leurs légendes et leurs ébauches successives. Du bloc informe surgit la statue parfaite, la superstition malfaisante se transforme en vertu sublime.

Corrigée par le génie grec, la Némésis barbare s'améliore et se rectifie : tout en gardant encore une obscurité inquiétante, elle se révèle sous des traits nouveaux. Ce n'est plus la haineuse et perfide espionne de l'Olympe, c'est une déesse salutaire, ennemie des superbes, vengeresse de l'arrogance et de l'injustice. L'excès l'indigne en toute chose, et même dans la guerre ; elle en réprouve les armes traîtresses. Homère raconte qu'Ulysse ayant demandé à Ilos d'Éphyre un poison mortel pour y tremper la pointe de ses flèches, celui-ci refusa de le lui donner, « par crainte de la Némésis des dieux immortels ». Lorsqu'un héros de l'*Iliade* poursuit trop furieusement des ennemis en fuite, le tonnerre gronde sur lui dans la nue, et le somme de s'arrêter. Un beau mythe faisait naître Némésis des eaux de la mer, emblème du niveau qu'elle impose

au soulèvement des passions terrestres. Elle déteste et elle châtie la présomption insolente, la violence inique, l'ostentation de la force, l'insulte au malheur, le mépris des suppliants, l'outrage fait aux morts, l'ingratitude des enfants envers leurs parents. Il y a, dans la religion grecque, des péchés contre Némésis, comme il y a dans la théologie chrétienne des péchés contre le Saint-Esprit : les uns et les autres sont également inexpiables. Tout haussement de tête qui dépasse la stature humaine est atteint par sa verge plus sûre que la baguette de Tarquin. Les contraintes de la destinée s'accordent en elle avec les exigences du devoir. Irritable autant qu'équitable, elle s'offense non point seulement de l'action, mais de la parole et de la pensée téméraire. Le cri de joie du vainqueur plantant sa lance sur l'ennemi à terre blesse son oreille ; l'encens de l'éloge trop avidement aspiré fronce sa narine. — Lorsque Télémaque, dans l'*Odyssée*, ébloui par l'éclat du palais de Lacédémone, dit à son compagnon Pisistrate : — « Vois, fils de Nestor, cette maison toute splen-» dide d'airain et d'or, d'argent et d'ivoire. Sans » doute, telle est la demeure de Zeus, tant ces » richesses sont nombreuses ! » — le sage Ménéals se hâte de l'interrompre, comme pour empêcher cette louange malsonnante d'arriver à l'oreille des dieux. — « Non, chers enfants, aucun vivant ne

» peut lutter contre Zeus, car ses demeures et ses » richesses sont immortelles comme lui. S'il y a des » hommes plus ou moins opulents que moi, je l'ignore ; » mais c'est que j'ai longtemps erré et subi bien des » maux avant de rapporter toutes ces richesses sur » mes nefs. » — Némésis regarde de travers l'homme qui se promène drapé de pourpre, parmi ses concitoyens habillés de lin. Le triomphateur la rencontre embusquée au tournant de sa voie sablée ; l'acquéreur la voit surgir derrière la borne qu'il déplantait pour reculer encore un vaste domaine. Ésope définissait sa loi, lorsqu'il répondait à Chilon qui lui demandait quelle était l'occupation de Zeus : « C'est d'humilier ce qui est élevé et d'élever ce qui est humble. »

Cette déesse de la modération et de l'équilibre est la muse du génie de Sophocle : elle l'inspire et elle le gouverne ; tout son théâtre est rempli de ses châtiments et de ses leçons. Chacune de ses tragédies atteste Némésis et ses inévitables vindictes. C'est elle qui décrète leurs catastrophes, sanctifie leurs expiations, marque leurs victimes. Les personnages qu'elle poursuit tombent tour à tour, comme les Niobides, sous ses traits subits : si on ne voit pas la main qui les lance, on la reconnaît à ses coups. Nous avons vu Némésis à l'œuvre chez Eschyle, strictement mais âprement équitable, malveillante aux

hommes qu'elle frappe de l'odieuse loi des suspects, heureuse de les prendre en faute, ardente et prompte à les perdre : la Némésis d'Eschyle ne se distingue guère de ses Érynnies. Celle de Sophocle a dépouillé cette férocité des vieux âges : toujours sévère, mais non plus barbare, elle avertit avant de sévir, et ne châtie que les rebelles qui transgressent violemment sa loi. Le poète adore et vénère en elle l'auguste gardienne des limites imposées à l'orgueil humain : l'antique Jalousie des dieux se confond désormais avec leur justice. La sculpture représentait Némésis, l'avant-bras levé pour figurer la coudée, signe de la mesure, et tenant un frein dans son autre main. Cette statue se dresse au seuil de toutes les tragédies de Sophocle, et sur sa plinthe est écrit le vers qui résume leur moralité : — « Les Dieux frappent quiconque, né homme, ne pense pas en homme. »

CHAPITRE IV

AJAX.

I

Ajax marche en tête de ce cortège expiatoire, et il en offre le plus haut exemple. Ajax, en tout, est démesuré; la tradition lui donnait une taille de colosse. Un Mysien racontait à Pausanias qu'il avait vu ses ossements dans son sépulcre entr'ouvert, et que les rotules de ses genoux étaient larges comme les disques des Jeux olympiques. Hercule, son parrain, l'avait nommé « Fils de l'aigle », il l'avait emmailloté dans la peau du lion de Némée, et l'enfant était sorti invulnérable de ces langes fauves, excepté à l'endroit que la flèche d'Hercule avait transpercé. Cette ressemblance avec Achille, Ajax l'avait aussi

par la force et par le courage. Après le fils de Pélée, il était le premier dans l'armée des Grecs. Homère le dit lorsqu'il la dénombre :

« Muse, quel était le plus vaillant et qui avait les meilleurs chevaux, parmi ceux qui marchaient avec les Atrides? Les meilleurs chevaux étaient ceux de Phères que guide Eumélos, ils étaient rapides comme les oiseaux, du même poil, du même âge et de la même taille; et le plus brave des guerriers était Ajax, fils de Télamon, depuis qu'Achille se livrait à la colère. »

Ajax est surhumain dans les batailles de l'*Iliade;* il s'y dresse derrière son colossal bouclier d'airain, tendu de sept peaux de bœufs, comme un géant plongé à mi-corps dans une tour mouvante. A son approche, « un tremblement agite les membres des » Troyens ». Quand il se rue dans la mêlée, il la submerge comme un torrent; les hommes et les chevaux tombent à son passage, pareils aux chênes que déracine un fleuve débordé. Il a des façons prodigieuses de combattre qui ne sont qu'à lui. Par moments, la lance lui semble trop mince et l'épée trop frêle. Alors il soulève des quartiers de roes que n'ébranleraient pas douze taureaux accouplés, il arrache leurs créneaux aux tours, et les jette à la tête de ses adversaires. Son bras lapide comme une catapulte. On dirait un Titan de l'Age de pierre, transportant dans les guerres de l'Age de bronze la

balistique fabuleuse des gigantomachies thessaliennes. A lui seul, sous une tempête de flèches, avec un pieu démesuré, Ajax défend la flotte assiégée par les torches de l'armée troyenne, sautant de poupe en poupe « comme un cavalier sur quatre chevaux menés de front ». On le rencontre sur tous les points du vaste poème, sanglant et infatigable au fort des mêlées qu'il surmonte : les lances s'abattent devant lui par gerbes, comme les épis autour du faucheur.

Mais ce géant de force est aussi un géant d'orgueil. Ajax ne renie pas les dieux, mais il les dédaigne. Il entend marcher dans sa voie, sans leur protection, il veut qu'il n'y ait rien de commun, même l'assistance, entre lui et eux. Il a de ces renversements de tête vers l'Olympe qui font sourciller Zeus et trépigner l'aigle qui porte sa foudre. Quand le dieu enveloppait d'une brume noire la mêlée qui se disputait furieusement le corps de Patrocle, Ajax lui a lancé ce blasphème sublime : « Père Zeus, délivre-nous de ces ténèbres, rends-» nous la clarté. Que nos yeux puissent voir, et, à » la lumière du jour, fais-nous périr, si tu veux ! » Calchas précise, dans la tragédie de Sophocle, les griefs des dieux contre cet homme effréné. Lorsqu'il partait pour la guerre, son père, le vieux Télamon, lui a dit : « Mon fils, efforce-toi de vain-» cre, mais que toujours ce soit avec l'aide des

» dieux. » Et Ajax lui a fait cette réponse arrogante : « Mon père, avec les dieux, un lâche même » peut vaincre ; moi, je me passerai d'eux. » — Une autre fois, Pallas l'exhortant à marcher contre l'ennemi, il s'est retourné vers elle du brusque mouvement de tête que fait Achille, lorsqu'elle le prend aux cheveux pour arrêter son épée tirée sur l'Atride, et il lui a dit : « — Déesse, va donc au se- » cours des autres Grecs ! ce n'est jamais où je suis » que les Troyens forceront nos rangs. » — Une légende disait même qu'il avait effacé de son bouclier la Chouette hiératique d'Athéné : impiété comparable à celle d'un croisé qui, portant la Rose mystique ou l'Étoile matinale, symbole de la Vierge, sur son écusson, l'en aurait sacrilègement raturée.

Pallas, étant la grande offensée, prend l'office de Némésis, et sa vengeance est terrible. Ajax a péché contre elle par orgueil, c'est sur cette cime que sa colère tombe. Achille mort, Ajax a revendiqué ses armes ; les chefs les ont décernées à Ulysse. Ils ont préféré la ruse à la force, l'homme des stratagèmes à l'homme des exploits. Ajax, indigné, est pris d'une de ces fureurs héroïques dont l'*Iliade* est pleine, qui emportaient l'homme comme un ouragan. Il envahira la nuit les tentes endormies, et il tuera les chefs qui l'ont outragé. C'est là

que Pallas l'attend, c'est dans sa vengeance retournée en piège qu'elle le fait tomber. La Sagesse suprême le frappe de folie, il est aveuglé par la déesse « aux yeux clairs ». Ajax croit massacrer les Atrides et les autres rois, et il égorge les troupeaux pillés par l'armée. Voulant faire un carnage, il a fait une boucherie. Don Quichotte homérique, il a fondu, l'épée en arrêt, sur des bœufs et sur des moutons ; son champ de bataille est un abattoir.

II

La tragédie de Sophocle s'ouvre au matin de cette nuit néfaste. Le jour se lève, Ajax est rentré sous sa tente, poussant devant lui, comme un bouvier ivre, ses captifs à cornes. Il a lié contre une colonne un bélier dans lequel il voit le fils de Laërte, et il le fouette furieusement, avec de grands cris. Pallas le montre à Ulysse, s'essoufflant à cette flagellation dérisoire, elle le fait divaguer et délirer devant lui. On croirait voir une vierge spartiate s'amusant de l'Ilote pris de vin, qui danse grotesquement sous ses yeux. Sophocle, par exception, rabaisse, dans cette scène, la justice divine, que partout ailleurs il exalte. Ce n'est point l'auguste Athéné, transfigurée par Phidias, qui triomphe ici ; c'est la

Pallas d'Égine, aux traits durs et aux yeux obliques, avec le rire d'idole cruelle figé sur ses lèvres. Ulysse prend le beau rôle vis-à-vis de la déesse implacable ; il a pitié de cette vaillance tombée en démence, le spectacle du héros fou remue en lui l'amertume du néant humain. Cette ruine d'une grande âme qu'il voit s'écrouler le frappe de consternation religieuse. — « Je vois bien, dit-il, que, tous sur cette » terre, nous ne sommes que des fantômes et des » ombres vaines. » Mais Pallas reprend bientôt sa gravité majestueuse, et l'axiome de la Némésis retentit solennellement par sa voix :

« Ainsi donc — lui dit-elle — maintenant que tu as vu un pareil exemple, garde-toi de prononcer jamais une parole superbe contre les Dieux, et de t'enfler d'orgueil, si tu l'emportes sur quelqu'un par ta force ou par ta richesse. Un seul jour élève ou abaisse les choses humaines. Les Dieux aiment les modestes et ils haïssent les violents. »

Cependant la démence d'Ajax se dissipe, la raison lui revient et ses yeux se rouvrent. Il se réveille couvert de sang bucolique, comme un tueur d'hécatombes, vautré sur une litière d'agneaux et de génisses égorgées. Une immense stupeur le saisit, la réflexion lui découvre l'horrible fantasmagorie qui l'a égaré. Il y reconnaît ce qu'il y a de plus accablant pour l'homme, l'ironie des dieux ; il se voit la risée et la huée du camp. Ulysse peut le frapper du sceptre qui

bâtonna l'ignominie de Thersite. Son orgueil craque comme un cèdre dont la hache tranche les racines. Le héros éclate d'abord en cris et en menaces forcenées, puis l'horreur de sa situation le consterne; sa fougue se rompt comme le galop d'un coursier au bord d'un abîme. Il ne se repent point, mais il se résigne; il se sent et s'avoue dompté. Une conversion farouche le plie au joug qui pèse sur les hommes, il mâche le frein qu'il voulait briser. Ajax reconnaît les lois inévitables de l'ordre éternel :

« A l'avenir, — dit-il amèrement, — nous saurons donc qu'il faut céder aux dieux, et nous apprendrons à révérer les Atrides. Pourquoi non, puisque partout les forces cèdent aux dominations établies? L'hiver chargé de neige se retire devant l'été couronné de fruits; l'astre de la nuit recule, lorsque le jour rayonnant se lève amené par ses chevaux blancs; et le souffle des nues sait calmer la mer mugissante. Pourquoi donc ne saurions-nous pas nous humilier, nous aussi? »

Mais cette résignation n'est qu'un désespoir accepté ; Ajax se soumet parce qu'il va mourir, il confesse la puissance des dieux, parce qu'il va leur échapper par le glaive. Sa résolution est prise, il s'est jugé et s'est condamné. « O ténèbres, s'écrie-t-il, soyez ma lumière! » Il n'avoue pas son projet sinistre, mais de sombres réticences, de tristes énigmes le font pressentir. — Tecmesse l'a deviné, et elle essaye de l'en détourner.

III

Il faut s'arrêter devant cette figure qui est une aurore. Avec elle, la femme affectueuse et douce entre sur la scène antique, — telle que nous la connaissons du moins, — pour la première fois. Apparition voilée, silhouette indécise : Tecmesse semble se dessiner faiblement, sous un rayon tremblant, dans le clair-obscur de la tente, parmi les dépouilles du butin dont elle fait partie. Tecmesse n'est point l'épouse d'Ajax, mais sa concubine violemment conquise : c'est sous la pointe de la lance qu'elle est entrée dans son lit. « Tu m'es un époux de sang, » pourrait-elle lui dire, comme Séphora à Moïse. Un rude amour est venu ensuite, resserré par le fils qu'elle lui a donné. Mais Tecmesse n'en reste pas moins une captive, une « femme de choix » comme Homère appelle ces favorites de la servitude. Elle l'aime pourtant, cet homme terrible qui a peut-être égorgé son père. Arrachée de sa terre natale, elle s'est attachée à son ravisseur. Si elle le perd, un autre esclavage l'attend, cent fois plus avilissant et plus dur ; celui que redoute Hector pour Andromaque, lorsqu'il la voit, dans sa pensée, emmenée pleurante par « un Achéen cuirassé d'airain », et

allant puiser pour lui l'eau du fleuve, courbée sous l'urne pesante.

Tecmesse conjure donc Ajax de vivre pour elle et pour son enfant. Point de cris aigus ni de gémissements trop bruyants : la plainte même, si elle élevait par trop haut la voix, risquait d'exaspérer ces héros farouches. Il y avait, comme accroupie au fond de leur être, une férocité native qui se hérissait au moindre aiguillon. Les larmes faisaient quelquefois sur eux l'effet que le sang produit sur les fauves. — Achille s'attendrit et pleure sur le vieux Priam baisant la main qui lui a tué tant de fils ; mais Priam laisse éclater sa douleur, aussitôt la colère d'Achille se redresse, comme un lion sommeillant qu'une clameur réveille en sursaut. — « Vieillard, ne m'ir-
» rite pas davantage, ne réveille point mon âme ! Bien
» que je t'aie reçu comme un suppliant sous mes
» tentes, crains que je viole les ordres de Zeus et
» que je te tue. »

Aussi, avec quelle douceur timide Tecmesse supplie aux genoux d'Ajax ! Elle le prie à demi-voix, non comme un époux, comme un maître. C'est par la chaîne même de son esclavage, glissant de ses lèvres à travers ses plaintes, et qu'elle fait doucement frémir, que la captive essaye de prendre cette âme indomptable.

« Ajax, mon maître, il n'est pas de plus grand mal pour

les hommes que la servitude. J'étais née d'un père libre, comblé de richesses entre tous les Phrygiens, et maintenant je suis esclave : les Dieux et ton bras l'ont ainsi voulu. Depuis que je suis entrée dans ta couche, je t'ai aimé uniquement. Je t'adjure donc, par Zeus protecteur du foyer, par le lit qui nous a unis l'un à l'autre, ne me laisse pas devenir la triste risée et le jouet de tes ennemis, en me livrant à leurs mains. Car si tu meurs et si tu m'abandonnes par ta mort, songes-y bien, ce jour-là même, violemment reprise par les Grecs, je mangerai, avec ton fils, le pain des esclaves. Et bientôt sans doute quelque nouveau maître m'insultera par d'amères paroles : « Voyez, dira-t-il, l'épouse d'Ajax, le plus vaillant de l'armée! Contre quelle servitude elle a échangé un sort digne d'envie! » Voilà ce qu'il dira, et la dure nécessité pèsera sur moi; mais la honte de ces outrages retombera sur toi et ta race. Songe à ton père que tu abandonnerais accablé d'une triste vieillesse, à ta vénérable mère, chargée d'années, qui invoque les Dieux, jour et nuit, pour que tu rentres bientôt sain et sauf dans sa demeure. O roi! prends pitié aussi de ton fils qui, privé de toi, et des secours qu'on doit à l'enfance, sera opprimé par des tuteurs iniques. Que de misères tu nous prépares, à lui et à moi, si tu meurs! Pour moi, je n'ai plus que toi sur la terre; tu as ravagé mon pays par la lance, mon père et ma mère sont descendus chez les morts. Ai-je une autre patrie que toi, une autre fortune? Ma vie et mon salut sont en toi. »

Et elle ajoute ce mot d'une fine suavité, qui passe sur son discours comme une rougeur sur une joue pudique. « Pense à moi, souviens-toi de moi ; car » l'homme ne doit point oublier ce qui lui a plu. » Tecmesse pourrait dire aussi à Ajax cette douce parole que Sophocle met dans un chant du Chœur : « Je » tremble pour toi, comme l'œil de la colombe. »

Ajax ne répond rien à cette plainte touchante : attendri peut-être, il cache sa pitié, avec la pudeur sévère dont l'Hellène s'armait vis-à-vis des femmes. Mais les entrailles du père s'émeuvent, si le cœur de l'époux se tait. Il ordonne qu'on lui amène son fils Eurysacès, il le soulève de ses bras puissants : aux mâles adieux qu'il lui adresse, on dirait qu'il le berce dans le bouclier dont il lui fait don.

« Portez-le, portez-le ici. La vue de ces égorgements ne l'effrayera pas, s'il est vraiment né de moi : il faut qu'il se forme tout jeune aux mœurs farouches de son père et que son caractère soit semblable au mien. Maintenant il m'est permis de te dire heureux, car tu ne ressens rien de mes maux. Ignorer est le bonheur de la vie, jusqu'à ce qu'on ait appris à se réjouir ou à souffrir. Enfant, sois plus heureux que ton père ! pour tout le reste, ressemble-lui, et tu ne seras pas un homme méprisable... Prends ce bouclier immense, impénétrable, recouvert de sept peaux de bœufs, duquel tu as reçu ton nom ; garde-le, en le maniant par la poignée recouverte d'un nœud de lanières. Mes autres armes seront ensevelies avec moi. »

La parole tendre qu'il n'a pas eue pour Tecmesse, après sa prière, il la glisse dans cet adieu à son fils, comme une larme furtivement versée. — « Quand » tu auras grandi, songe à montrer à mes ennemis » de quel père tu es né. Jusqu'alors, nourris-toi de » douces haleines, et laisse croître ta jeune vie, dé» lices de ta mère. » — Cette libation faite aux faiblesses humaines, Ajax, pressé de mourir, reprend

sa rude voix de maître. — « Allons, femme, prends » cet enfant, ferme les portes, et ne gémis plus sous » les tentes ! Les femmes se plaisent aux lamentations. Je te dis de fermer promptement les portes. Un sage médecin ne chante pas des incantations sur la plaie que le fer seul peut guérir. »

IV

C'est sur une plage déserte, lieu préféré pour les sacrifices, qu'Ajax vient accomplir son suicide. Il a planté l'épée d'Hector dans le sable, et il va se précipiter sur la pointe, comme pour se donner l'illusion d'une mort belliqueuse. Son monologue funèbre est le plus fier congé que jamais héros ait pris de la vie : Ajax s'y concentre et s'y empreint tout entier ; il meurt indomptable, comme il a vécu. Les Dieux auront de lui l'expiation du sang qu'il reconnaît leur devoir, mais sa fierté ne fléchira pas devant eux. Aucune prière à Zeus, à peine une requête : — qu'il ne prive pas son corps de la sépulture. — Une courte invocation à Hermès, pour qu'il lui fraie promptement sa voie sanglante vers l'Érèbe. — Une dénonciation solennelle des Atrides aux Érynnies vengeresses, le meurtre domestique appelé et prophétisé sur leurs têtes : — En terminant, une pensée à son vieux

père et à sa mère vénérable, dont il entend déjà les cris désolés ; un regard d'aigle et un cri d'hymne vers le soleil, qu'il contemple pour la dernière fois ; un salut suprême à Salamine, à Athènes, aux fleuves et aux campagnes d'Ilion; vision rapide du cercle éclatant où s'est agitée son héroïque existence. — « Ce sont les dernières paroles qu'Ajax » vous adresse, je dirai le reste aux Enfers. »

Ajax ne dira plus rien aux Enfers, il s'y renfermera dans un muet courroux. Quand Ulysse l'évoque, dans l'*Odyssée*, parmi l'immense peuple des Ombres, il le voit « assis à l'écart, irrité à cause de » la victoire qu'il a remportée sur lui, auprès des » nefs, pour les armes d'Achille ». Ulysse essaye de fléchir ce ressentiment immortel : — « Ajax, fils irré» prochable de Télamon, ne devrais-tu pas, étant » mort, déposer ta colère à cause des armes fatales » que les dieux nous donnèrent pour la ruine des » Argiens? Ainsi tu as péri, toi qui étais pour eux » comme une tour. Et la faute n'en est à personne. » Zeus seul t'a livré à ta destinée. Viens, ô roi ! et » dompte ta colère et ton cœur magnanime. » Mais ces avances sont vaines, Ulysse n'obtient du sombre fantôme qu'un irréconciliable silence. — « Je parlai » ainsi, mais il ne me répondit rien, et il se mêla » dans l'Érèbe, aux autres âmes des morts. »

L'action semble terminée avec le trépas du héros : mais des nuages sanglants qui la couvrent, Sophocle fait tomber sur lui un rayon de gloire. Les Atrides vont livrer son cadavre aux oiseaux de mer ; ayant la proie, ils veulent encore avoir la curée. Teucer leur dispute les restes de son frère avec une fureur généreuse ; les invectives se croisent comme les glaives autour du corps de Patrocle. Mais, Ulysse, pris pour arbitre, est trop sage pour se mettre mal avec Némésis. On l'avait vu déjà, dans l'*Odyssée*, imposer sévèrement silence, par crainte de la déesse, à sa vieille nourrice, Euryclée, qui « hurlait de joie » comme une orfraie funèbre, sur les corps des Prétendants égorgés : — « Vieille, réjouis-toi dans ton cœur » et ne hurle pas. Il n'est point permis d'insulter des » hommes morts. C'est la colère des dieux et ce sont » leurs actions impies qui ont dompté ceux-ci par mon » glaive. » — Ulysse intervient donc dignement dans cette querelle injurieuse : il prononce sur son ennemi renversé des paroles de réconciliation et d'hommage, il salue en lui, après Achille, le plus grand des Grecs. Agamemnon cède à ses sévères remontrances : Ajax aura ses funérailles, Teucer et Tecmesse l'enseveliront avec son armure, comme il l'a prescrit.

Une belle légende que cite Pausanias raconte

que les armes d'Achille, emportées par Ulysse sur le vaisseau qui le ramenait à Ithaque, tombèrent dans la mer, après son naufrage. Indignées de n'être pas échues à Ajax, les armes héroïques flottèrent vers le promontoire où s'élevait son tombeau, et vinrent d'elles-mêmes se rendre à son Ombre.

CHAPITRE V

ÉLECTRE.

I. — L'*Électre* de Sophocle et les *Choéphores* d'Eschyle. — La fille et la mère. — Sacrifice de Clytemnestre. — Sa prière impie. — Le faux message. — Désespoir d'Électre. — Les deux sœurs.

II. — L'urne funèbre. — Oreste se fait reconnaître. — Caractère sinistre de son rôle. — Le parricide. — L'exécution d'Égisthe. — Disparition nécessaire d'Électre après le meurtre accompli.

I

Némésis est chez elle dans la maison des Atrides, où l'*Électre* de Sophocle nous ramène après les *Choéphores* d'Eschyle. C'est là qu'elle frappe ses grands coups et qu'elle complique ses vengeances; c'est là qu'elle préside aux répartitions des vindictes, aux enfantements du meurtre engendrant le meurtre. Le palais d'Argos est le temple de ses plus sanglants sacrifices.

L'*Électre* de Sophocle reproduit la fable traitée par Eschyle : même action et mêmes personnages,

dans un cadre à peine modifié. Les Grecs se préoccupaient peu, au théâtre, de sujets nouveaux. Quelques mythes et quelques légendes incessamment remaniées suffisaient à l'entretien de leur scène. Eschyle excepté, qui fut créateur, l'art des poètes qui suivirent consistait moins à inventer qu'à varier des thèmes consacrés dont on savait d'avance les péripéties et le dénouement. Leur émulation était un concours. Il en était des données de leurs tragédies comme des motifs de statues et de bas-reliefs, identiques au fond par la répétition des scènes et des types, mais d'où chaque sculpteur remaniant un groupe, entr'ouvrant une lèvre, nuançant un regard, corrigeant un geste, cadençant une attitude sur un autre rythme, tirait, à son tour, une expression différente et un trait nouveau. Leur originalité se développait à l'aise dans ce simple cercle. Ils n'innovaient que dans le détail, ils n'avaient d'autre visée qu'un degré de plus dans la perfection.

Sophocle, reprenant, après Eschyle, le châtiment de Clytemnestre frappée par son fils, refait une des pièces de l'*Orestie;* mais, en y adaptant son génie, il y introduit des beautés qui ne sont qu'à lui. Les changements qu'il apporte dans la composition de l'œuvre d'Eschyle ne sont nullement, du reste, comme on pourrait croire, dans le sens de l'atténuation. Son *Électre*, par certains côtés, est peut-être

plus terrible que les *Choéphores*. L'idée de l'expiation domine tout dans le drame d'Eschyle ; le cri du mort qui veut du sang couvre les plaintes et les complots des vivants. L'action marche d'un train d'orage, elle emporte Oreste et Électre dans son tourbillon. Ils courent au meurtre comme s'ils étaient attelés au joug du Dieu qui les presse, et piqués de son aiguillon. Sophocle les tire de ce nuage sanglant, il les fait sortir de l'ombre du spectre qui les enveloppait. Son Oreste est plus tragique, étant plus tranché ; son Électre grandit d'importance et d'âme. La sœur en elle est plus tendre, la fille plus farouche : elle aime et elle hait avec plus d'ardeur.

Tant que le meurtre d'Agamemnon n'aura pas été racheté par le sang de ses assassins, Électre errera, le cri à la bouche, sous le portique du palais de Mycènes. Comme dans l'*Orestie,* c'est par un gémissement qu'elle s'annonce : « Hélas ! malheureuse ! » s'écrie-t-elle de l'intérieur du palais. On la distingue à sa plainte avant de la voir, comme on reconnaît, à son cri, un oiseau sinistre caché dans l'épaisseur du feuillage. Elle apparaît invoquant d'abord la lumière, cette lumière qui circule dans toutes les tragédies de Sophocle, et donne à leurs plus sombres scènes l'aspect de bas-reliefs funèbres baignés par la clarté d'un beau jour. — « O lumière pure ! air cé-

» leste également étendu sur la terre ! combien de fois » avez-vous entendu mes lamentations, et les coups » précipités dont je meurtris ma poitrine, dès que » la nuit noire s'éclaircit ! » — Majestueuse et gracieuse dans son désespoir, elle se rappelle son père frappé par Égisthe et par Clytemnestre, sous l'image d'un « chêne que des bûcherons fendent en deux ». Elle-même se compare « au rossignol qui a perdu ses petits », et qui se répand en cris aigus, autour du nid vide. Puis viennent les invocations aux Dieux infernaux, aux redoutables Érynnies à « l'Imprécation révérée », qui tardent tant à lui envoyer son frère : prières jusqu'à présent stériles, et qu'elle ne se lasse point pourtant de refaire, comme une magicienne opiniâtre qui recommencerait cent fois l'incantation restée vaine.

La grandeur d'Électre est dans cette foi acharnée, dans cette attente indomptable qui lui donne une si haute attitude. Elle espère contre tout espoir, elle ne voit rien venir et elle regarde toujours. Jusqu'à ce que les dieux l'entendent, elle ne se lassera pas de faire crier le sang répandu. Ce signe de caractère est aussi un trait de nature. Les femmes croient ce que personne ne croit encore, et elles s'obstinent à croire ce que personne ne croit plus. C'est dans leur cœur que se réfugient les dieux et les idées, les haines et les amours qui s'en vont.

Le Chœur bienveillant, mais timide, essaye vainement de l'apaiser. — « Insensé, s'écrie-t-elle, qui » peut oublier ses parents morts de la male mort ! » Ce qui convient à mon cœur, c'est l'oiseau plaintif » qui pleure Itys, et toujours Itys. Hélas ! hélas ! O » Niobé qui a tant souffert, tu es pour moi comme » une déesse, ô toi qui, changée en pierre, toujours » pleures. » — Et, pour justifier sa haine inusable, elle déroule, comme les anneaux d'une longue chaîne, les opprobres de sa destinée : sa cohabitation forcée avec les meurtriers de son père, les mépris dont on l'abreuve, la robe d'esclave dont on la recouvre, les vils aliments qu'on lui jette ; surtout, — et ici on entend sa voix trembler de colère, — la vue d'Égisthe entrant dans le lit d'Agamemnon, avec sa « misérable mère ». Chaque fois qu'elle prononce ce nom de Clytemnestre, que l'Électre d'Eschyle évite de maudire, c'est avec cette haine accentuée d'un chaste dégoût. Il semble alors qu'on voie une rougeur sanglante couvrir son visage. La vierge se révolte contre l'adultère autant que la fille contre l'homicide. Ne demandez pas à cette créature de l'âge héroïque, les doutes déchirants d'Hamlet, partagé, devant Gertrude, entre le châtiment juré et les restes de l'amour filial : Électre hait sa mère furieusement et ouvertement. La hache qui est tombée sur son père a, du même coup, tranché dans son cœur tout

lien de nature. La mère ne vient qu'au second rang dans la famille primitive ; le père est son dieu, son roi, son pasteur : devant son sang versé, tous les meurtriers sont égaux.

En contraste à l'inflexible Électre, comme pour mêler de la chair au marbre pur et dur dont elle est formée, le poète a placé sa sœur Chrysothémis. Clytemnestre, agitée par l'angoisse d'un songe prophétique, l'envoie sacrifier, à sa place, sur le tombeau d'Agamemnon. Craintive et résignée, amollie par le malheur qui endurcit son aînée, Chrysothémis exhorte Électre au silence. Mais la grande sœur se retourne sur sa cadette, avec un mépris indigné : elle accuse l'enfant timide de lâche trahison, elle se raille de ses frayeurs et de ses conseils. On croit entendre des cris d'aigle répondant aux roucoulements d'une colombe.

Cependant Chrysothémis raconte le songe qui a troublé Clytemnestre. A ce récit, Électre se sent reprise d'un confus espoir. Le Chœur l'encourage d'un chant fatidique :

« C'est la Justice qui s'annonce, la Justice armée de force. Elle arrive, elle accourt, ma fille ! Le roi égorgé ne s'oublie pas dans sa tombe ; la vieille hache d'airain aux deux tranchants se souvient. Elle viendra l'Érynnis aux pieds d'airain, aux pieds et aux mains sans nombre, l'infatigable Érynnis, rapide et puissante, quoique encore cachée dans ses embuscades redoutables ! »

Voici venir Clytemnestre, amère et superbe, apostrophant Électre, comme une esclave prise en faute, bientôt pourtant radoucie et saisie du besoin de se justifier. On dirait qu'un pressentiment l'agite et qu'elle se sent déjà sous la main des dieux. Dans l'*Agamemnon* d'Eschyle, c'était avec impudence qu'elle criait son crime au peuple ameuté : ici son arrogance a fléchi, elle plaide sa cause devant l'opprimée qu'elle insultait tout à l'heure, alléguant pour sa défense le sacrifice d'Iphigénie immolée par Agamemnon. Électre réplique avec véhémence; elle glisse sur le sang de sa sœur, qu'elle impute aux dieux qui l'ont fait verser, et se rejette sur l'adultère avec une âpre insistance. « Car, dis-moi, je te prie, qui te force au-» jourd'hui à vivre dans cette honte? Tu partages » ton lit avec le maudit qui t'a aidée à tuer mon » père, et tu engendres avec lui des enfants pour les-» quels tu chasses tes enfants légitimes. » La colère lui vient en parlant : elle avait promis de se contenir, mais son cœur éclate ; elle en tire l'image vengeresse d'Oreste, et la fait apparaître, sous l'éclair d'un glaive, devant la reine atterrée. — « Oreste ! tu » m'accuses de l'avoir élevé pour qu'il te tue un jour » Sache-le, si j'en avais la force, je ne l'aurais pas » attendu. » Clytemnestre se sent frappée par cette parole meurtrière ; le parricide conspiré a levé le masque, et la regarde fixement. Elle écarte cette vi-

sion funeste en ordonnant à Électre de ne plus troubler le sacrifice qu'elle va offrir au dieu de Mycènes.

Un silence se fait : la reine s'avance, suivie d'une esclave portant son offrande, vers la statue d'Apollon. Il semble qu'on voie Électre accroupie au coin de l'autel, l'œil fixe, le coude sur son genou, la tête dans sa main, épiant les paroles qui vont tomber de ses lèvres. Aussi Clytemnestre n'implore Apollon qu'à voix basse, sa prière sacrilège et vague n'ose monter directement vers le dieu. Elle le circonvient d'allusions obliques et de réticences ambiguës ; c'est en balbutiant qu'elle lui demande la mort de son fils :

« O Apollon, qui sièges sur mes portes ! écoute ma prière secrète : car ici je ne puis parler comme si j'étais entourée d'amis, et je ne puis te révéler tout. Mais entends ce que je veux dire. Si le songe que j'ai fait cette nuit m'est propice, ô Roi ! veuille l'accomplir. S'il est funeste, détourne-le sur mes ennemis... O Apollon Lycien ! sois-moi favorable, exauce mes vœux, tels que je te les adresse. Quant aux autres, je les tais ; mais tu me comprends, car tu es un dieu. Rien n'est caché aux enfants de Zeus. »

Or le dieu auquel elle fait cette prière impie est celui dont l'Oracle vient d'ordonner sa mort ; en ce moment même, il pousse Oreste vers elle, le glaive à la main. Coïncidence tragique : la terreur s'y revêt de sublimité religieuse. Le Dieu qu'implore la suppliante vient de prononcer son arrêt : la condamnée, frap-

pée de démence, demande au juge de faire mourir son bourreau.

Clytemnestre se croit pourtant exaucée, lorsque le vieux pédagogue d'Oreste vient, par son ordre, lui annoncer la fausse nouvelle de sa mort. Le vieillard décrit, dans un morceau superbe comme une *Olympique* de Pindare, la chute d'Oreste renversé de son char, aux courses de Delphes. Il le montre traîné par ses chevaux emportés, dans la poussière de ce « naufrage équestre », sanglant et défiguré, « méconnaissable à l'œil même de ses amis ». A ce récit, la reine s'émeut un instant ; la nature reparaît dans l'être dénaturé ; l'instinct maternel tressaille dans son sein. « La maternité, dit-elle, a une grande » puissance, car, quels que soient leurs torts, une » mère ne peut haïr ses enfants. » Mais bientôt l'endurcissement la reprend ; elle se réjouit, avec éclat, de la mort d'Oreste, elle insulte à la douleur de sa fille. — « Entends-tu, Némésis vengeresse ? » s'est écriée Électre indignée ; Clytemnestre lui répond par ce sarcasme atroce : — « Némésis a entendu ceux » qu'elle devait entendre, et elle a accompli leurs » vœux. »

Cette fois, Électre a touché le fond du malheur, tout espoir est déraciné de son cœur.

« Eh bien! l'avez-vous vue? s'est-elle attristée? a-t-elle gémi sur son fils frappé d'une mort misérable? Non, elle

rit et elle part! O frère bien-aimé! je meurs de ta mort. Tu as arraché de mon âme, en mourant, cet espoir qui me restait, qu'un jour tu reviendrais venger ton père, et moi, malheureuse! Et maintenant, de quel côté aller n'ayant plus ni père, ni frère? Il me faut rester esclave de ces assassins que je hais. Eh bien! me trouve-t-on assez heureuse? Mais non, jamais je n'habiterai plus sous leur toit; ici, à leur porte, étendue sur la pierre, je me consumerai dans les pleurs. Après cela qu'ils me tuent, si je suis à leur charge; sinon la douleur me tuera. Je ne veux plus de la vie. »

Sourde aux consolations du Chœur, elle repousse, comme de vains rêves, les présages que Chrysothémis rapporte du tombeau d'Agamemnon qu'elle a trouvé couronné d'offrandes. Un seul sentiment survit à sa dernière affection détruite, l'inextinguible vengeance. C'est à elle maintenant de tuer Égisthe, puisque Oreste n'est plus là pour accomplir sa fonction de fils, et elle s'efforce de gagner sa sœur à l'action sanglante qu'elle médite.

Le chant d'Harmodius, les odes de Tyrtée n'ont pas de plus mâles accents que cette exhortation enthousiaste, où éclate ce pur amour de la gloire qui était l'âme de la Grèce. Ce qu'Électre fait reluire aux yeux de Chrysothémis, pour la décider à agir, ce n'est ni la splendeur du sceptre, ni la jouissance du trône reconquis ; mais la palme héroïque, le marbre décerné aux actions sublimes, et l'acclamation du peuple assemblé.

« Quelle renommée illustre pour nous, si tu m'écoutes! Quel citoyen, quel étranger, à notre aspect, ne s'écriera pas : « Voyez, amis, ces deux sœurs qui ont sauvé la mai-
» son paternelle, et qui, au péril de leur vie, ont renversé
» leurs ennemis tout-puissants! Elles sont dignes d'amour,
» elles méritent le respect de tous. Il est juste d'honorer leur
» vertu dans les fêtes, de les louer dans les assemblées. »
Chacun dira cela de nous, tant que nous vivrons, et même après la mort, notre gloire ne décroîtra pas.

Mais Chrysothémis n'a pas le cœur tragique de sa grande aînée : elle objecte la force de leur adversaire et la faiblesse de leur sexe, la mort certaine au bout d'une entreprise inutile. Électre renie cette fille craintive, sœur de son sang et non de son âme. —
« J'admire ta prudence et je hais ta lâcheté. Va, va
» tout raconter à ta mère! »

II

Oreste arrive enfin ; sous un déguisement étranger, portant l'urne funèbre qui est censée contenir ses cendres. Électre la saisit comme la tête même de son frère, et répand sur elle sa plainte immortelle. Sa voix, tout à l'heure querelleuse et âpre, se fait aussi douce que celle d'une mère, pour bercer sur son cœur l'Ombre fraternelle. Oreste l'a quittée tout enfant, c'est sous les traits de l'enfance qu'elle le voit encore. Elle couvre son urne de paroles qui résonnent comme de légers baisers sur le front d'un

nouveau-né endormi, elle parle à ce tombeau, comme à un berceau.

— « O souvenir du plus chéri des hommes! voilà donc tout l'espoir que j'avais déposé sur toi, lorsque je t'envoyai, loin de ce palais, brillant de jeunesse! Maintenant je porte tout ce qui reste de toi dans mes mains. Ah! que ne suis-je morte avant de t'envoyer sur la terre étrangère, pour te sauver du massacre! En mourant ici, tu serais entré, avec ton père, dans le même tombeau. Et voilà que tu as péri, tristement exilé hors de ton pays, et loin de ta sœur! Et mes mains aimées, misérable! n'ont pu laver ton corps, ni l'enlever du bûcher, comme je l'aurais dû! Des mains d'hommes étrangers ont remué tes restes, et tu me reviens, poids léger dans une urne étroite! Hélas! à quoi me sert-il de t'avoir élevé avec de si douces peines? Car jamais tu ne fus plus cher à ta mère qu'à moi-même. C'était moi qui te faisais manger, et, chaque nuit, enfant, c'était avec ta sœur que tu t'endormais. Maintenant, tout est perdu et tout me manque à la fois; en un jour, ta mort m'a tout ravi, comme une tempête. J'ai perdu mon père; toi-même tu n'es plus, je meurs avec toi... Hélas! infortunée! corps misérable!... Frère, attends-moi; reçois-moi dans ce vase funèbre. Que j'y devienne cendre comme toi; que j'y habite avec toi!... »

Que de grâce dans la douleur! quelle mélodie dans le gémissement! La poésie grecque a ce don divin de faire chanter le sanglot. Comme cette veuve de l'Orient qu'un voyageur nous montre couchée sur la tombe de son mari, et creusant le moule de son sein dans la poussière du sépulcre, Électre, inclinée sur les cendres de son frère, n'y laisse que des vestiges de beauté.

Oreste, témoin des regrets qu'il inspire, se fait

enfin connaître. La joie d'Électre s'exhale en tendre délire. « O chère lumière ! ô douce voix ! est-ce » bien toi que j'entends ? » — Et les exclamations se pressent sur ses lèvres, réprimées bientôt par son frère, que le destin pousse, et qui ne pense qu'à agir.

'Oreste d'Eschyle pâlit devant ce parricide impassible. Lui, du moins, ne marche au forfait que sous la contrainte inéluctable d'un dieu ; il a besoin de s'exalter pour frapper sa mère, de s'enivrer de prières, de conjurations, de formules, des vapeurs de sang qui montent du tombeau de son père, comme d'un trépied infernal. L'Oreste de Sophocle n'a ni hésitation, ni scrupule ; il marche, absorbé dans une vision démoniaque. L'Oracle n'est point pour lui une menace terrible qui l'effraie, mais un dogme infaillible qui le tranquillise. Il se sent élu et inévitable. Ce possédé est calme comme un extatique. Il semble la créature d'un sculpteur plutôt que celle d'un poète. On croirait voir un de ces guerriers des bas-reliefs Éginètes qui tuent leur ennemi, sans qu'une expression quelconque anime leurs traits immobiles. Sa morne sérénité ne se dément pas, sa parole est brève, comme le glaive est court. A peine laisse-t-il échapper un faible mouvement de tendresse, lorsque Électre le reconnaît. Exécuteur des hautes œuvres d'Apollon, il tue sans colère. C'est avec

une sombre piété qu'il entre dans le palais où il va égorger sa mère. — « Ce ne sont plus de longs dis- » cours qu'il nous faut, mais entrons, au plus tôt, » après avoir salué les statues des dieux, dans le ves- » tibule. » Bientôt on entend les cris de Clytemnestre qui se débat sous le glaive, la voix d'Oreste ne se mêle pas à la sienne. Comme un Sacrificateur, il tue en silence. L'Électre d'Eschyle disparaît, au moment où le fils va tuer sa mère : c'est assez de consentir, elle ne veut pas voir. L'Électre de Sophocle reste sous le portique, et l'excite au meurtre, avec des cris d'Euménide : — « Frappe! frappe encore une fois! » Pourtant sa fureur semble moins terrible que le mutisme d'Oreste. Elle est humaine et vivante dans son délire forcené, il est fatal et spectral dans la fixité de son crime. Dans les *Choéphores*, il recule un instant devant le sein maternel : ici pas un frisson, pas un trouble, aucune réponse à ce cri poignant : « Mon fils! aie pitié de ta mère! »

Après Clytemnestre, c'est le tour d'Égisthe : Sophocle, comme Eschyle, l'a jugé indigne du premier plan de sa tragédie ; il ne la traverse que pour marcher au supplice. C'est en triomphe qu'il s'avance, infatué par la mort d'Oreste, dont le bruit lui est parvenu. Électre le raille par de lugubres énigmes, elle joue avec la victime pour l'attirer vers la hache, elle lui fait croire que le cadavre d'Oreste gît dans

le palais. Il ordonne qu'on ouvre les portes et qu'on soulève le linceul : Clytemnestre morte apparaît, et Oreste se dresse devant lui, armé de l'épée fumante qui sort de sa plaie. Égisthe se sent perdu, pourtant il se cramponne à la vie : « Malheureux ! au milieu » des pièges de quels hommes suis-je tombé ! » — Et Oreste lui fait cette réponse effrayante : — « Ne vois-tu pas que toi, vivant, tu parles à des morts ? » Il dit encore à Oreste : — « Permets que je te parle ! » Encore quelques mots ! » Vaine prière, Électre est pressée. Ce n'est pas qu'elle craigne que son frère fléchisse, mais sa vengeance est une soif qu'irrite le sang répandu. « Par les Dieux ! frère, ne permets » pas qu'il parle plus longtemps. Car qu'importe à un » homme qui va mourir le délai de quelques instants ? » Mais égorge-le sur-le-champ, et jette son corps » aux chiens qui doivent l'ensevelir. »

Ce sont là ses dernières paroles : Égisthe, l'épée dans les reins, marche devant Oreste, au lieu marqué pour l'immolation. Mais Electre ne parle plus, et si le drame se prolongeait, on ne concevrait pas qu'elle pût reparaître. Son existence dramatique se termine avec celle de Clytemnestre et d'Égisthe. Vengeresse, il ne convient pas qu'elle survive à la vengeance consommée ; l'abeille sauvage doit mourir du coup de son aiguillon. Tout intérêt se retire d'elle, dès qu'elle a accompli son œuvre; il ne lui reste que l'horreur

d'un crime inexpiable. Euripide, qui a fait aussi une *Electre*, lui prête une fin indigne de son type : au dénouement de son mauvais drame, il lui fait épouser Pylade, dont elle aura sans doute des enfants. Némésis, mariée et mère de famille, ne serait pas plus ridicule. La vraie fin d'Électre serait celle de Niobé dont Sophocle lui fait envier le sort. — Du marbre en larmes, un rocher qui pleure, c'est bien ainsi qu'on se figure l'Électre immortelle.

CHAPITRE VI

LES TRACHINIENNES

I. — Fureurs d'Hercule. — Griefs de Némésis contre lui. — Meurtre d'Iphytos. — Son expiation par l'esclavage. — Hercule chez Omphale. — Récidive d'Hercule. — Sa parole téméraire au pied de l'Etna. — Jalousie de Déjanire. — La robe de Nessus.

II. — Déjanire dans la tragédie de Sophocle. — Son délaissement, sa tristesse. — Retour d'Hercule. — Tendre et touchant accueil que Déjanire fait aux captives que Lichas amène. — Iole. — Poésie du silence dans le drame grec. — La tunique du Centaure.

III. — Hercule en feu. — Son agonie héroïque. — Le bûcher de l'Œta.

I

Dans les *Trachiniennes*, Némésis s'attaque à Hercule, et sa vengeance est herculéenne. Elle lui prépare une mort surhumaine, elle lui inflige des tortures aussi extraordinaires que ses travaux. Comme toujours, c'est par la colère qu'Hercule a failli. Hercule, le plus fort et le plus juste des hommes, en est aussi le plus irritable. « Il fit beaucoup de violences et il en supporta beaucoup : » un hymne antique ré-

sume ainsi sa vie héroïquement tourmentée. Son ancienne nature solaire, orageuse aussi, — Héraclès, *Gloire de l'air* — couvait sourdement sous sa forme humaine, et elle éclatait parfois en accès terribles Homère l'appelle la « Force Héracléenne, » faisant ainsi de lui presque un élément. Cette force magnanime qui écrasait les monstres et balayait le chaos, avait ses tempêtes; des rages aveugles, des fureurs inouïes, qui exterminaient au hasard, comme l'insolation et comme le tonnerre. Ivre du sang trop âpre qui bouillonnait dans ses veines, souvent aussi affolé par les démences que lui soufflait Héra, son ennemie, Hercule, à de certains jours, devenait sauvage comme une bête en rut. L'âme se retirait du colosse, il ne restait plus qu'une masse abrupte emportée par un ouragan. On eût dit que les monstres qu'il avait broyés se vengeaient en s'assimilant à son être. Le Lion de Némée, dont il s'était fait un manteau, la hure du Sanglier d'Erymanthe qui couvrait sa tête, semblaient alors s'incarner et revivre furieusement en lui. C'est ainsi qu'il assomma Linos son maître de chant, du manche de sa lyre; qu'il tua d'un soufflet écrasant comme un coup de ceste, Eunomos qui lui versait maladroitement à boire ; et que, pris de délire, au milieu d'un sacrifice domestique, il perça de flèches ses fils rassemblés autour de l'autel.

Cette fois, le tort est plus grave, la violence s'étant

aiguisée de ruse. Eurythos, roi d'Œchalie, a promis sa fille Iole à qui le surpasserait au combat de l'arc ; Hercule s'est présenté et il a vaincu : mais le roi parjure lui a refusé le prix de la lutte. Quelque temps après, Eurythos envoie son fils, Iphytos, réclamer à Hercule des cavales qu'il lui avait enlevées. Hercule emmène l'éphèbe sur le sommet d'une montagne, comme pour voir s'ils les apercevront dans la plaine ; puis, profitant du moment où Iphytos regarde au loin, la main sur ses yeux, il le précipite du haut des rochers.

Zeus s'irrita, « ne pouvant souffrir — dit Sopho-
» cle — qu'Hercule eût, pour la première fois, fait
» périr un homme par la ruse. S'il l'eût attaqué à
» force ouverte, Zeus lui eût pardonné sa vengeance :
» mais les dieux détestent l'injustice. »

L'expiation doit se mesurer au forfait : l'Oracle a ordonné qu'Hercule se ferait esclave pour racheter le sien. L'esclavage étant une mort, Hermès, le conducteur des Ombres, est chargé de vendre le demi-dieu dégradé. Pour que le châtiment soit plus dur, il le conduit en Lydie, l'impure contrée des hermaphrodites, où l'on fabriquait des eunuques pour les sérails de l'Asie, où l'obscène Astarté et l'équivoque Atys présidaient aux prostitutions liturgiques. L'athlète fut jeté dans un lupanar. Omphale, la reine du pays, voyant ce mâle formidable exposé

sur le marché aux esclaves, l'acheta, comme Pasiphaë aurait acheté le Taureau. Une légende qui semblait pressentir le génie grec corrompu par la volupté asiatique, le montre avili dans cette lascive servitude, livrant son âme après avoir loué son corps, follement épris de la cruelle reine, qui s'amusait à bafouer cette force humiliée. Omphale fit d'Hercule un bouffon de harem. Elle enveloppait de la robe lydienne son corps musculeux, elle souffletait d'une pantoufle sa face héroïque. La main redoutable qui brandissait la massue débrouillait gauchement la quenouille ; et Samson, attelé à la meule des Philistins, est moins misérable qu'Hercule, tournant le rouet d'Omphale. L'épreuve terminée, honteux de lui-même, et la rage au cœur, Hercule s'en prit à l'homme qui lui avait valu cet opprobre. Il attaqua Œchalie, la ville d'Eurythos, la livra aux flammes, et, comme un joyau tiré de la cendre, il en rapporta la jeune Iole, dont la beauté puérile lui tenait au cœur.

Son expiation fut effacée par ce nouveau crime ; Némésis avait, d'ailleurs, d'autres griefs contre lui. — Un jour, cheminant dans une plaine aride, et irrité par les ardeurs de midi, il avait lancé une flèche contre le Soleil. Une autre fois, ses grands travaux accomplis, comblé de gloire, chargé de dépouilles, Hercule, en sueur, s'était assis au pied de l'Etna. Voyant au loin la terre purgée et assainie par son

bras, ce cri lui était échappé : « Il me semble que je deviens dieu ! » — La parole téméraire avait été entendue, l'oreille qui retient tout l'avait recueillie. Hercule deviendra dieu, mais il expiera l'orgueil de l'avoir prédit.

Sa femme, Déjanire, depuis longtemps délaissée, l'attend dans Trachine. Il arrive enfin d'Œchalie, et il envoie au-devant de lui les femmes esclaves qu'il y a conquises. La beauté d'Iole inquiète Déjanire, et elle apprend que son mari l'aime. Alors Déjanire se ressouvient du don perfide de Nessus, quand, expirant sous les flèches d'Hercule, au moment où il allait s'assouvir sur elle, le Centaure, mêlant son sang avec son écume, lui fit croire que ce philtre rallumerait l'amour de l'époux, s'il venait, un jour, à s'éteindre. La femme crédule teint une tunique de ce sang imprégné des poisons de l'Hydre, et elle l'envoie à Hercule pour le sacrifice qu'il va offrir à Zeus Cénéen, sur le promontoire de l'Eubée. Le héros la revêt, elle le pénètre de flammes venimeuses. Exaspéré par la douleur, Hercule se brûle lui-même sur le mont Œta.

II

C'est cette mort d'Hercule que raconte la tragédie

de Sophocle, inférieure sans doute, par quelques côtés, à ses autres drames, mais clairsemée de beautés divines. Elle rassemble, dans son large cadre, ce qu'il y a de plus tendre et de plus terrible, l'angoisse d'un cœur passionné et le supplice d'un corps torturé, la jalousie d'une femme aimante et le martyre d'un héros. Il y a deux chefs-d'œuvre dans les *Trachiniennes*, la figure de Déjanire et la mort d'Hercule. Imaginez un temple de l'Acropole, moins parfaitement beau que les autres, mais décoré d'un fronton superbe, et qui contiendrait une statue exquise.

Cette statue rappelle celle de la Pitié, à qui les Athéniens avaient dédié un autel. Le trait distinctif de Déjanire est une bonté délicate, une douceur d'âme délicieuse qui attendrit sa pure forme antique. C'est comme une veine rose insinuée dans la blancheur d'un beau marbre. Le mariage, pour elle, est presque un veuvage : Hercule est toujours absent. Son métier de dompteur de crimes, d'exterminateur de fléaux le disperse à travers le monde. Qu'il s'agisse de redresser le tort d'un tyran ou le cours d'un fleuve, d'abattre un monstre ou de dessécher un marais, de sauver une femme ou de délivrer Prométhée, il faut qu'il parte et se mette à l'œuvre. Le rugissement et le gémissement l'appellent à la fois. Il court en Thrace, s'il entend hennir, dans le vent qui souffle, les chevaux anthropophages de Diomède ; il

plonge aux Enfers si de la terre fraîchement remuée s'exhale doucement le sanglot d'Alceste. Ce grand corvéable du genre humain est à la tâche de ses exploits ; aucun repos, nulle trêve : Hercule est l'Hellène-errant du labeur.

Déjanire souffre de cet exil perpétuel. Elle est dans la situation de ces dames des vieilles épopées gothiques, dont le mari, paladin hasardeux, est parti pour la croisade ou pour l'aventure. Les années passent, il ne revient pas. La châtelaine esseulée languit dans le sombre ennui du manoir. — Qu'est devenu l'époux disparu ? A-t-il été écrasé par un dragon étreint corps à corps, ou enlevé par un hippogriffe ? Est-il l'esclave d'un soudan de Babylone, ou l'amant d'une fée qui le captive, sous un baiser magique, au fond de sa fontaine étoilée ? De temps en temps, la dame éplorée monte au haut de la tour, ne voit rien venir. Le cor interroge tristement l'horizon qui ne répond pas.

On trouve aussi des légendes de fées dans l'histoire d'Hercule. Comme Raymond de Lusignan, il eut sa Mélusine, la nymphe Échidna, femme au-dessus des hanches, serpent en dessous. Elle l'enchanta trois ans dans sa grotte, et il en eut trois enfants.

Déjanire n'est pas moins veuve, ni moins délaissée que les suzeraines de nos vieux romans, et elle

s'en plaint doucement avec ses esclaves. Hercule ne rentre dans sa maison que pour repartir. Son foyer n'est qu'une halte entre deux voyages. — « Je » lui ai enfanté des fils qu'il connaît à peine, comme » le laboureur qui, possédant un champ, ne le voit » que lorsqu'il l'ensemence et qu'il le moissonne. »

Il revient pourtant, l'époux si longuement attendu; Lichas l'annonce, et il amène avec lui la troupe des captives prises dans Œchalie. Il les présente à Déjanire, et l'épouse est émue d'une angoisse secrète à la vue de ces femmes qui vont sans doute troubler son foyer. Mais la pitié l'emporte; avant de s'inquiéter pour elle-même, son cœur s'attendrit sur leur infortune. Une tendre sympathie la pénètre; « les larmes des choses », qui couleront plus tard du vers ineffable de Virgile, naissent dans ses yeux. —

« Chères amies, une pitié profonde me saisit, lorsque je vois ces malheureuses chassées de leur demeure sur une terre étrangère, loin de leurs parents, sans asile, et qui, nées de pères libres, vont subir maintenant une vie servile. O Zeus secourable! que je ne te voie jamais étendre ainsi ta main sur ma race, ou, si tu le fais, que ce ne soit pas tant que je serai vivante! »

Iole se détache, par sa beauté virginale et son air royal, sur ce triste groupe. Une curiosité qui est aussi un pressentiment attire vers elle Déjanire; elle l'interroge avec une bonté maternelle; sa pa-

role caresse la colombe sauvage qui palpite entre les mailles du filet.

« Pauvre enfant! qui es-tu? vierge ou mère? Si j'en crois ton visage, tu ne sais rien de ces choses, et on voit que tu es née libre et de noble sang. Lichas, de quelle famille est cette jeune fille étrangère? Quelle est sa mère? Quel père l'a engendrée? Parle, je l'ai prise en pitié plus que toutes les autres, cette enfant qui porte si fièrement son sort. Est-elle issue de la race des rois? N'est-elle pas la fille d'Eurythos? Réponds toi-même, infortunée, car ceci est triste qu'on ne sache qui tu es. »

Iole se tait, et son silence la dessine mieux qu'aucun discours ne pourrait le faire. On la voit toute brillante de rougeurs et de larmes, mordant sa lèvre rétive, baissant à terre un œil ombrageux d'où jaillit parfois un éclair subit, le sein soulevé par des soupirs étouffés. Que de signes dans ce silence, que de voix confuses y murmurent! L'embarras de la concubine devant l'épouse, la pudeur de la jeune fille violemment conquise, séduite peut-être par son ravisseur héroïque, un sentiment de rivalité qui s'éveille, l'orgueil d'une fille de roi humiliée par l'apparence de la servitude. Sa bouche muette exhale le secret qui trouble son cœur.

Les Grecs, qui vivaient entourés de statues, avaient appris d'elles la poésie du silence, le mystère qu'il ajoute à la beauté, la dignité dont il revêt la douleur. Leurs tragédies, comme nous l'avons vu chez

Eschyle, étaient pleines de figures muettes, sculptées vivantes dans une fixe attitude, à demi engagées déjà dans l'immobilité du tombeau. L'excès du désespoir déterminait souvent ce mutisme. Le voile que Timanthe jeta sur le visage d'Agamemnon assistant au sacrifice de sa fille, leurs poètes en faisaient un bandeau sacré dont ils fermaient la bouche des victimes de la destinée. Quelquefois aussi, le personnage foudroyé par une soudaine catastrophe cesse aussitôt de parler : il se retranche la parole comme le dernier lien qui l'attachait à terre, et disparaît pour aller mourir. C'est ainsi que, tout à l'heure, Déjanire, apprenant que c'est elle qui a tué Hercule, quittera subitement la scène, « prête à partir pour le dernier voyage, d'un pied immobile ». — Moins tragique, le silence d'Iole n'est pas moins frappant. Quelques pierres antiques la représentent nue et folâtre, égayant d'un sourire de nymphe la gueule horrible du lion de Némée qui recouvre à demi sa tête enfantine. Après la tragédie de Sophocle, on se la figure plutôt avec l'inquiétant visage d'un jeune Sphinx. Fatale et taciturne comme un Génie funèbre qu'elle est en effet, elle entre, le doigt sur les lèvres, dans la maison qu'elle va mettre en deuil.

La douce Déjanire ne s'irrite pas de ce silence opiniâtre, elle traite Iole en mère indulgente qui souffre la bouderie d'un enfant farouche : « Lais-

» sons-la donc et qu'elle entre dans la demeure, si » cela lui plaît mieux. Qu'un chagrin venant de moi » ne s'ajoute pas à ses peines : c'est bien assez de » celles qu'elle endure. »

Cette bonté mélancolique ne se dément pas. Même quand elle apprend qu'elle est trahie pour Iole, Déjanire garde sa compatissante indulgence.

« Au nom de Zeus qui lance la foudre, ne me cache rien, » dit-elle au Messager qui lui révèle ce cruel secret, — « car tu ne parles point à une femme qui ignore la nature des hommes, et qui ne sait pas qu'ils ne peuvent toujours goûter les mêmes joies. Quiconque veut comme un lutteur en venir aux mains avec l'Amour, a perdu le sens. Eros règne à son gré, même sur les dieux ; et, puisqu'il m'a domptée moi-même, pourquoi ne dompterait-il pas une autre femme semblable à moi? Je serais insensée si j'accusais mon époux, s'il est atteint de ce mal, ou cette femme qui ne m'a fait nul outrage.... Hercule n'en a-t-il pas possédé bien d'autres? et jamais aucune de ces femmes n'a reçu de moi une mauvaise parole. Il en sera de même pour celle-ci, dût-il sécher d'amour pour elle. Car j'ai été prise d'une pitié profonde en voyant que sa beauté l'avait perdue, malheureuse! et qu'elle avait, sans le vouloir, ruiné et asservi sa patrie. »

Elle sent bien, pourtant, quelle rivale victorieuse entre sous son toit. Déjanire pâlit et décline, Iole est aussi fraîche que l'Aurore qu'elle personnifie dans le mythe cosmique d'Héraclès. L'épouse fanée s'est comparée à la jeune maîtresse, et elle a compris que la fille d'Eurythos est irrésistible. « L'œil de

» l'homme, » dit-elle tristement — « aime à ravir la » fleur et dédaigne la beauté flétrie ».

Déjanire aime pourtant, et elle essaiera de retenir l'amour qui la quitte. Une ressource lui reste, le philtre magique de Nessus. Elle le répand sur une robe triomphale qu'elle envoie à Hercule pour son sacrifice. Quand elle sait ce qu'elle a fait, et que ce *charme* recélait la mort, silencieusement elle s'échappe, et va s'égorger sur le lit nuptial.

III

La seconde partie de la tragédie est remplie par ce qu'on pourrait appeler l'incendie d'Hercule. L'expression n'est pas outrée quand on a lu ce morceau terrible où la douleur physique, étendue sur une stature de colosse, apparaît immense comme un cataclysme. On voit Hercule, revêtu de la tunique meurtrière, s'embraser en approchant du feu de l'autel. Des flots de sueur ardente ruissellent de son corps, une flamme intérieure l'envahit ; l'Hydre semble renaître de la liquéfaction de son sang, et le mordre, de ses cent têtes, aux entrailles. Sa vaste clameur ébranle les montagnes, elle y réveille les échos qui répercutent le tonnerre ; Hercule mugit comme l'hécatombe qu'il vient d'immoler. Il essaye

d'arracher cette chemise de Furie, il la déchire des mêmes ongles dont il écorchait la peau du lion néméen. Mais la robe incendiaire s'attache à ses flancs, se colle à sa chair, pareille aux draperies fondues dans le brasier du moule, avec le corps de bronze auquel elles s'ajustent. On se figure un Laocoon gigantesque, se tordant sous les nœuds d'un serpent de flamme. Lichas, qui lui a porté le tissu mortel, s'est imprudemment approché ; Hercule l'a saisi par le pied, l'a fait tourner comme une fronde, et l'a lancé contre un écueil, où il est resté suspendu, les reins brisés et le crâne vide.

L'agonie qu'on écoutait avec épouvante s'étale bientôt sur la scène. On apporte, dans une litière, Hercule un instant endormi sous le poids du mal. Le volcan de douleur qui fermente en lui fait éruption, quand il se réveille. Il en sort des cris déchirants, des invectives formidables, des appels lancés vers la foudre qui la somment de l'achever. Le héros apostrophe ses membres détruits, il leur parle comme à des compagnons de guerre et de gloire qu'il verrait tomber, il leur rattache, en les évoquant, les bêtes fabuleuses qu'ils ont terrassées. Eschyle n'a rien de plus grandiose. On se rappelle, à ce moment, le mythe de l'Hercule solaire dont les douze Travaux sont les douze Signes du firmament. Une image extraordinaire surgit dans l'esprit, celle d'un

corps zodiacal constellé de monstres, qui grandirait jusqu'au ciel.

« O mains, mains, dos, poitrine ! O chers bras ! est-ce vous qui jadis avez dompté le Lion funeste aux bouviers, et l'Hydre de Lerne, et les Centaures monstrueux, aux jambes de chevaux, race injurieuse, sans loi, orgueilleuse de ses forces, et la bête d'Erymanthe, et le Chien souterrain à trois têtes, monstre invincible né de la terrible Echidna, et le Dragon gardien des pommes d'or, aux dernières limites du monde ? »

Bientôt pourtant cette fureur s'apaise, et le héros domine son supplice. Son fils Hyos, entre deux crises, lui prouve l'innocence de Déjanire : Hercule ne pardonne point, mais ne maudit plus. Le souvenir d'Iole l'attendrit, il la lègue impérieusement à son fils, ne la jugeant digne, après lui, que d'un Héraclide. C'est avec une sérénité magnanime qu'il commande le bûcher funèbre que la main d'Hyllos allumera ; c'est d'un élan presque joyeux que, tirant son âme des ruines de son corps, il l'entraîne vers l'apothéose. — « Allons, âme endurcie aux souffrances !
» Avant d'en affronter de nouvelles, étouffe mes cris
» avec un frein d'airain, et subissons avec joie la
» suprême épreuve. »

Bientôt l'holocauste sera consommé. Du sommet de l'Œta, dans un tourbillon rayonnant, Hercule, transfiguré, va s'élancer vers l'Olympe, et s'asseoir, tout en feu, au milieu des dieux.

CHAPITRE VII

PHILOCTÈTE.

I. — L'arc d'Hercule. — Légende de Philoctète. — Troie imprenable sans lui. — Ulysse et Néoptolème. — Simplicité de la tragédie de Sophocle.

II. — Philoctète dans son île. — Sa prière à Néoptolème. — Réveil de son mal. — Le vol de l'arc. — Désespoir et supplications du héros. — Ses imprécations contre Ulysse. — Il refuse de quitter Lemnos.

III. — *Græcia mendax.* — Les dieux trompeurs. — Ruses et fourberies d'Hermès nouveau-né.

IV. — Néoptolème tenté par Ulysse. — Son repentir généreux. — Ulysse, homme d'État de l'âge héroïque. — Apparition d'Hercule.

I

Philoctète se rattache aux *Trachiniennes* par l'arc d'Hercule et par l'intervention merveilleuse du demi-dieu à la fin du drame. Cet arc divin est le ressort presque vivant de la tragédie de Sophocle, le talisman qu'on se dispute et autour duquel tout s'agite. Hercule mourant l'avait légué à Philoctète, avec défense de jamais révéler le lieu de sa sépulture. Les Grecs, partant pour Troie, voulurent la con-

naître ; car les flèches d'Hercule avaient été ensevelies avec lui, et l'oracle de Delphes annonçait que les murs d'Ilion ne crouleraient que frappés par ces traits sacrés. On envoya des messagers à Philoctète pour qu'il indiquât le tombeau d'Hercule ; Philoctète rusa avec son serment. Il ne prononça point une parole, mais il frappa du pied la terre qui recouvrait les ossements du héros. Quelque temps après, dans une marche de l'expédition, comme il maniait les flèches exhumées, une d'elles tomba sur son pied parjure, et le frappa d'une plaie incurable. D'autres traditions, suivies par Sophocle, disent que Philoctète, cherchant, dans l'île de Chrysa, le sanctuaire occulte d'une Nymphe ombrageuse, fut piqué par le serpent qui défendait sa retraite. — Parjure ou sacrilège, Philoctète est puni d'un crime ou d'une faute. Némésis n'est jamais absente des drames de Sophocle, tous leurs châtiments sont des expiations.

Les blessures divines sont terribles : l'ulcère de Philoctète ne mordait pas seulement son pied, par instants il envahissait tous ses membres et les brûlait jusqu'aux os. Le patient poussait alors des cris effroyables qui affolaient l'armée comme une clameur de panique : l'infection de sa plaie soufflait sur la flotte, comme un vent de peste ; elle corrom-

pait ses sacrifices et mêlait des miasmes putrides à la fumée des victimes montant vers le ciel. Ulysse conseilla aux Atrides de se débarrasser du chef importun. On aborda Lemnos, et on jeta sur la plage ce pestiféré. Les armées antiques et barbares étaient impitoyables à ceux qui gênaient leur marche, elles ne supportaient pas la fatigue ou la maladie de leurs membres. L'*Iliade* et les *Niebelungen* ignorent l'ambulance : qui tombe sur leurs chemins, est foulé aux pieds. — Une légende germanique raconte que l'armée de Wittikind, vaincue par Charlemagne, à Engter, fuyait vers le fleuve ; un vieillard ne put aller plus loin et se coucha sur la route. Les Saxons, ne voulant point qu'il tombât entre les mains de l'ennemi, l'enfouirent vivant sous un tas de sable. En l'enterrant, ils lui criaient : « Enfonce! enfonce!
» personne ne s'inquiète plus de toi, le monde t'est
» à charge ; tu ne peux plus suivre le rappel. »

Neuf ans après, pourtant, devant Troie toujours imprenable, les Grecs se ressouviennent de Philoctète et de l'arc d'Hercule. Un devin leur a rappelé que, sans lui, ils n'abattraient jamais la ville de Priam. Ulysse, le génie prudent de l'armée, l'homme des transactions et des stratagèmes, s'offre à le tirer de son île, par l'astuce ou par la violence. Mais il sait la haine mortelle que lui a vouée le proscrit :

s'il se présente seul devant Philoctète, c'est en lui lançant une des flèches d'Hercule qu'il répondra à ses remontrances. Il emmène donc avec lui Néoptolème, nouveau venu dans l'armée, et fils d'Achille cher au vieux banni. L'adolescent, dressé par son guide, se présentera à Philoctète comme l'adversaire d'Ulysse et l'ennemi des Atrides, et il l'attirera, par un piège savamment frayé, au vaisseau qui doit l'emporter à Troie.

Philoctète cédera-t-il à la persuasion, ou sera-t-il contraint par la force? C'est l'unique sujet de ce simple et parfait chef-d'œuvre. Il ne puise sa beauté morale, sa vie pathétique, son trouble sublime que dans la rencontre des caractères qu'il met en présence. La lutte se forme de leur groupe naturellement contrasté : aucun événement extérieur ne vient s'y mêler. La tragédie de Sophocle, figurée par l'art, tiendrait dans un bas-relief de la dimension d'une métope, et l'imagination le compose. — Un vieux guerrier en haillons, aux traits sillonnés, gisant au seuil d'une grotte ébauchée ; devant lui, un jeune homme d'une beauté divine, appuyé sur sa lance, dans une attitude de respect troublé et de pitié combattue : à l'autre angle, le profil dur et fin d'Ulysse coiffé du bonnet conique des marins de l'Archipel, fixerait sur la scène un œil vigilant. Toute l'intelligence du drame est dans l'étude de ces trois

figures, comme toute son action est dans leur contraste.

II

Philoctète est le type de l'héroïsme souffrant. Hercule, avec ses armes, lui a légué son supplice; il brûle à petit feu de la flamme qui consuma son glorieux ami. La solitude et le dénuement ajoutent à sa douleur leurs horreurs. L'île où on l'a jeté est déserte. Il habite une grotte que ses cris font rugir comme l'antre d'un lion blessé. Il vit des oiseaux sauvages que ses traits atteignent. Déchéance auguste et touchante! l'arc d'Hercule, qui sauvait le monde, ne sert plus maintenant qu'à nourrir un guerrier malade. Au lieu de percer les oiseaux monstrueux du Stymphale, elle abat au vol les colombes qui tournoient autour d'une caverne. Quand la proie qu'il vise est tombée, Philoctète va la ramasser en boitant, parmi les broussailles; il rampe vers les sources où sa soif s'étanche, il extrait péniblement du choc des cailloux le feu nourricier. Aucun visage humain ne lui apparaît, il n'entend plus que le bruit des flots et le cri des bêtes. Depuis neuf ans, spectre douloureux, le héros traîne la chaîne de son pied saignant dans un cachot fermé par la mer.

Prométhée, sur sa montagne, n'avait qu'un vautour; Philoctète, dans son île, en a deux également acharnés : la plaie qui ronge son pied et la haine qui dévore son âme, la haine d'Ulysse et des Atrides qui l'ont banni de l'espèce humaine. Mais cette blessure, il ne veut pas en guérir ; il la nourrit et il l'envenime, il se repaît de son fiel. Son âme, comme son corps, n'est d'ailleurs ulcérée que d'un seul côté ; de toute autre part, elle reste saine et humaine, magnanime et tendre : ce désespéré a la candeur d'un enfant.

Quelle joie touchante quand Néoptolème lui apparaît, au seuil de sa grotte, image vivante de la patrie hellénique dont il reconnaît « l'habit qui lui est si cher » ! Son cœur éclate à sa vue, une source de sentiments purs en jaillit. La parole grecque résonne à ses oreilles, comme une voix de résurrection. Il épanche à flots son âme opprimée par le poids d'un si lourd silence. Sa première pensée est pour l'amitié ; le héros se souvient de ses anciens compagnons : les questions affectueuses se pressent sur ses lèvres ; et il a une larme pour chacune des Ombres sanglantes que les réponses de Néoptolème font défiler sous ses yeux. — Achille est tombé sous les traits d'Apollon, Antolichos est mort et Patrocle aussi : Ulysse survit en revanche et Thersite existe. — Et Philoctète s'écrie amèrement : « Cela devait être,

jamais le méchant ne meurt. » — Qu'il est grandement et naïvement pathétique lorsqu'il conjure le fils d'Achille de le prendre sur son vaisseau et de le ramener au pays natal! Sa prière est l'idéal de l'éloquence suppliante : on croit entendre un naufragé cramponné au navire dont il est parvenu à saisir la proue, et jetant ses cris de détresse, dans le bruit des vagues, aux mariniers penchés sur le bord.

« Par ton père, par ta mère, ô fils! par tout ce que tu as de cher dans ta maison, je te supplie et t'implore! ne me laisse pas dans ce désert en proie aux maux que tu vois! Prends-moi comme un surcroît de charge sur ton navire; je sais que le fardeau sera lourd : supporte-le pourtant, car les magnanimes ont horreur des actions honteuses et se glorifient des belles œuvres. Quelle louange pour toi, si tu me ramènes vivant sur la terre de l'Œta! Ce ne sera que la peine d'un jour; fais cet effort, jette-moi où tu voudras, dans la sentine, à la proue, à la poupe, partout où je serai moins gênant à tes compagnons. Consens, mon fils, au nom de Zeus vengeur des Suppliants! laisse-toi fléchir, je me prosterne à tes genoux, perclus et boiteux comme je suis, misérable! Ne me laisse point dans ce désert où il n'y a nul vestige d'hommes, mais ramène-moi dans ton pays, ou sur la rive de l'Eubée : de là le trajet ne sera pas long jusqu'au mont Œta et aux bords du Sperchios aux belles eaux. Rends-moi à mon père qui m'est très cher : peut-être, hélas! depuis longtemps est-il mort. Car souvent, par ceux qui abordaient ici, je lui envoyai des paroles suppliantes, pour qu'il vînt me chercher sur un navire et me reconduire dans sa maison. Mais ou il est mort, ou les hommes qui s'étaient chargés de mon message n'en tinrent nul compte, je pense, comme cela arrive, et se hâtèrent de regagner leur pays. Maintenant j'ai recours à toi, pour que

tu sois mon messager et mon conducteur. Sauve-moi, aie compassion ! Songe que la vie des mortels est chose redoutable, pleine de terreurs et de périls, de chances heureuses et malheureuses. Il faut, hors de l'infortune, prévoir qu'on peut aussi y tomber. »

On composerait un admirable bréviaire humain, répondant à tous les malheurs, approprié à toutes les angoisses, si l'on rassemblait les prières éparses dans les poèmes et les tragédies de la Grèce. Avec l'invocation du vieux Priam à Achille, celle de Philoctète est peut-être la plus émouvante. En se rappelant l'infirmité du héros qui l'adresse à Néoptolème, elle semble presque une divinité gémissante; une de ces « Prières boiteuses et ridées » qu'Homère nous montre dans l'*Iliade*, suivant de loin l'injustice, et obtenant de leur père Zeus, qu'il châtie ceux qui les repoussent.

Toutes les souffrances de l'âme et du corps s'ébranlent dans cette nature héroïque, et développent tragiquement sa grandeur. Comme il avait montré Hercule brûlé sur la scène, Sophocle n'a pas craint d'y exposer Philoctète torturé par un accès de son mal. Tout d'un coup, le poison se remet à fermenter dans sa plaie rouverte, il monte à ses veines, le ronge aux entrailles ; l'ulcère de son pied se rompt et darde un sang noir. Le héros essaye d'abord de comprimer sa douleur, il se contracte sous son ai-

guillon ; mais la violence du tourment l'emporte, alors il éclate en cris dont le poète note les sons déchirants. On lui a reproché ces transports de douleur physique ; c'était l'accuser de créer des êtres de chair au lieu de fabriquer des statues d'airain. Philoctète n'est pas un sectaire stoïque, mais un héros homérique, un fils de la nature naïvement soumis à ses lois. L'*Iliade* est pleine de pleurs et de plaintes ; les larmes y coulent aussi largement que le sang y roule, chaque blessure y gémit. Les plus vaillants crient et se lamentent quand ils tombent : Arès lui-même, le dieu de la guerre, percé par la lance de Diomède, pousse un hurlement « pareil aux cris de dix mille guerriers rassemblés ». Les Grecs n'avaient pas honte des faiblesses humaines ; ses héros n'étaient pas des gladiateurs dressés aux agonies muettes et aux convulsions cadencées : ils affrontaient la mort, sans nier qu'elle fût un mal. L'âme lançait vaillamment le corps au combat ; mais lorsqu'il était tranché par le glaive, elle le laissait crier sa douleur ; il avait gagné le droit de gémir.

Cette vertu de l'âme surmontant les défaillances de la chair va se déployer dans Philoctète, avec une admirable énergie. Une surprise horrible l'attend : ce jeune homme qui lui paraissait si loyal, qu'il implorait comme un dieu propice, auquel il

confiait ses armes, a trompé sa foi. Néoptolème est le complice du perfide Ulysse ; ce n'est point au mont Œta, c'est à Troie qu'il va le conduire, auxiliaire forcé des Atrides. Il lui a dérobé l'arc d'Hercule pendant le sommeil profond qui a suivi son accès. L'indignation du héros trahi est terrible; l'enlèvement de son arc achève de le mutiler, c'est sa vie qu'on arrache en le lui prenant. Les invectives et les prières se heurtent éperdument sur ses lèvres ; il adjure et il injurie, il fait honte au fils d'Achille de s'attaquer à lui, presque un mort, « un vain fantôme, l'ombre d'une fumée ». D'un élan farouche le héros désarmé se rejette vers les rochers de son île, et leur dénonce la trahison des hommes, comme à de sombres Pénates.

« O grotte sauvage, je reviens à toi, privé de mes armes, sans moyen de vivre ! Et je me dessécherai, seul, sous ta voûte, ne pouvant plus percer de mes flèches, ni l'oiseau qui vole, ni la bête sauvage : mais moi-même, malheureux, je serai tué et mangé par ceux dont je me nourrissais. Moi qui les chassais, ils me chasseront à leur tour ; j'expierai leur sang par mon sang, grâce à cet homme qui semblait ignorer le mal. »

Quand Néoptolème repentant va lui rendre cet arc, nerf et ressort de sa vie, Ulysse le lui enlève à son tour. Mêmes lamentations et même désespoir. Mais Philoctète repousse comme une opprobre le pacte

de paix qu'on lui propose : « J'écouterais plutôt » l'odieuse vipère qui m'a rendu boiteux. »

Ce pacte, pourtant, c'est le salut et la gloire. Les Dieux ont parlé par la bouche de leur devin. Troie ne tombera que sous les flèches d'Hercule lancées par Philoctète ; et, s'il consent à rentrer dans le camp des Grecs, Esculape guérira la plaie de son pied. — Le vieux guerrier est inexorable ; son ressentiment est plus fort que le salut proposé. Les instances de Néoptolème, les menaces et les raisonnements d'Ulysse, les graves remontrances du Chœur ne peuvent le fléchir. Ses griefs sont inexpiables, il tient à sa haine comme à son honneur. C'est par d'insultantes ironies qu'il répond aux promesses du fils de Laërte : — « Comment donc, » homme détesté des dieux ! ne suis-je donc plus » pour toi boiteux, et infect ? Vous sera-t-il permis » davantage, si vous m'embarquez avec vous, de » prier les dieux, de brûler les cuisses des victimes » et de faire encore des libations ? Car ce fut là ton » prétexte pour me rejeter de l'armée. » Sa plaie ne cessera jamais de saigner, s'il lui faut, pour la fermer, cicatriser son outrage. Aux réconciliations offertes, il renvoie des imprécations. — « Terre » sacrée ! et vous, Dieux qui voyez tout ! châtiez-les » un jour, châtiez-les tous, si vous avez quelque » pitié de moi ! Vous voyez ma vie misérable ; eh

» bien ! faites-les périr à mes yeux, et je me croirai » guéri de mes maux. » Plutôt que de vaincre à Troie, entre les Atrides et Ulysse, il se renfoncera dans la vie sauvage ; il aime mieux se livrer aux loups et aux aigles que de combattre avec eux.

« Oiseaux que je chassais, bêtes fauves aux yeux luisants, qui habitez la montagne, vous ne fuirez plus à mon approche, car mes mains n'ont plus leurs flèches redoutées, infortuné que je suis ! Maintenant ce lieu mal défendu n'est plus à craindre pour vous. Approchez ! l'heure est venue de rendre tuerie pour tuerie, et de vous repaître de ma chair tachée de plaies, car je vais bientôt quitter la vie. D'où tirerais-je en effet ma nourriture ? Qui peut vivre d'air, privé des aliments que produit la terre nourricière ? »

Le Chœur s'obstine à l'apaiser, et lui, s'entête à maudire. — « Jamais ! jamais ! sache-le ; dût Zeus, » qui lance le tonnerre, m'écraser de sa foudre. » Périsse Ilion, et, parmi ceux qui l'assiègent, » périssent tous ceux qui ont proscrit la plaie de » mon pied ! »

C'est ce conflit d'abattements et de résistances qui fait la grandeur pathétique de Philoctète. Sa passion triomphe âprement des angoisses et des tortures de son corps. Au dehors, cris et convulsions, des membres qui se tordent, des muscles qui tressaillent ; au dedans, une âme inflexible. Le rocher retentit sous le choc des vagues qui l'assiègent,

mais il reste droit sur sa base, et aucune tempête ne peut l'ébranler.

III

Mais la vraie péripétie de *Philoctète* n'est point tant la résistance d'un cœur héroïque que la conversion d'une jeune âme, instinctivement droite et loyale, un instant séduite par l'astuce, faussée par le subterfuge, et revenant d'elle-même à sa vraie nature. C'est dans la conscience de Néoptolème, dans les plus délicates fibres de sa vie morale que Sophocle a placé le nœud de sa tragédie. En ceci il semble avoir fait œuvre d'enseignement direct : *Philoctète* prêchait à la « Grèce menteuse » la vertu de la vérité.

Le mensonge était, en effet, un des défauts de l'esprit hellène. Sa subtilité native l'induisait aux sentiers obliques, aux déguisements de la pensée, aux sinuosités de l'action et de la parole. Printanier et léger comme l'hirondelle, il volait comme elle en spirales. Un beau temple renfermant un labyrinthe, on pourrait définir ainsi le génie de la Grèce. Ses dieux faits à son image, coulés dans le type de son caractère, lui divinisaient l'artifice. L'Olympe de l'*Iliade* est rempli de tromperies célestes; les

Immortels trichent au jeu des batailles; ils se revêtent de figures humaines pour donner des conseils perfides aux chefs qu'ils veulent perdre; ils façonnent des fantômes pareils aux guerriers qu'ils aiment, pour égarer ceux qui les poursuivent. Toute une sublime mascarade de dieux s'agite, dans la poussière des mêlées, entre les deux camps.

Hermès, le patron de la jeunesse grecque, l'éphèbe divin aux talons ailés qui plane sur les gymnases, naît menteur et fourbe accompli. L'Hymne Homérique qui lui est dédié, célèbre, avec une grâce toute divine, ses ravissants stratagèmes. Né au matin, il invente la lyre à midi, en la façonnant d'une écaille de tortue trouvée sur la plage; le soir, il vole les vaches d'Apollon. Pour dérouter les poursuites, il retourne leurs sabots en arrière, et lui-même marche à reculons derrière le troupeau, chaussé de sandales qu'il s'est tressées avec du feuillage. Quand Apollon vient le relancer dans la grotte de sa mère Maia, où il est rentré en se glissant par la serrure de la porte, « semblable à un » souffle d'automne », il trouve l'enfant dans son berceau « aux langes parfumés » qui fait semblant de dormir, « tenant sous son aisselle la tortue » récemment travaillée ». Hermès nie tout avec une espièglerie impudente, et le dieu volé admire l'adresse qu'il met à mentir. C'est « en souriant dou-

cement » qu'il lui dit : — « O petit enfant, menteur, » et plein de ruses, puisque tu dis de telles choses, » certes je pense que tu pénétreras souvent dans » les riches demeures, et que, pendant la nuit, » ayant dévalisé sans bruit la maison, tu feras cou- » cher plus d'un homme sur la terre. Tu auras dé- » sormais cet honneur, parmi les Immortels, d'être » appelé toujours le prince des voleurs. » — Apollon l'emmène cependant, comme par l'oreille, sur le sommet de l'Olympe, et il l'accuse, devant Zeus, du vol de son troupeau. Hermès continue à nier, à mentir; les serments à double sens, les équivoques ingénieuses, toutes les finesses de la parole attique naissent d'elles-mêmes sur ses lèvres. Et Zeus rit de la fourberie de l'enfant, dans sa barbe odoriférante : ce petit dieu effronté lui semble doué et plein d'avenir. — « Hermès parla ainsi en clignant des » yeux, et il avait ses langes sur le bras, et il ne » les rejeta pas. Et Zeus rit beaucoup en voyant » cet enfant plein de ruse nier adroitement et » subtilement au sujet des vaches. »

IV

Ce qui est vertu chez les dieux ne peut être vice chez les hommes. Ulysse était, pour la Grèce, l'in-

carnation de cet esprit d'artifice qui lui était cher. Elle glorifiait son astuce autant que l'héroïsme d'Achille. Leurs deux figures accolées, comme sont souvent les bustes antiques, résumeraient son double génie. Ulysse ment, dans l'*Odyssée*, avec une intarissable abondance. Il se complaît, même sans motif, à inventer et broder des fables. Comme sa femme Pénélope défaisait la nuit la toile qu'elle tissait le jour, Ulysse recompose incessamment sa légende. Il a dans sa mémoire cent romans et déguisements de rechange, pour répondre aux questions des hôtes qui l'accueillent ou des passants qu'il rencontre. On dirait qu'il cache dans un coin de sa tunique et qu'il s'applique, selon l'occurrence, tous les masques que le théâtre grec façonnera plus tard. Proscrit, pirate, mendiant, fils de roi, il prend toutes les conditions et joue tous les rôles. — Lorsqu'il se réveille sur la plage d'Ithaque, où les Phéaciens l'ont déposé pendant son sommeil, Pallas lui apparaît sous la figure d'un jeune pâtre : selon son habitude, il lui débite une histoire. Loin de s'en fâcher, la déesse l'admire, elle reconnaît son disciple ; la menteuse divine applaudit au menteur humain. Elle le flatte d'une ironie bienveillante, l'avertissant seulement que ce n'est pas à elle qu'on en fait accroire. C'est l'artiste fier de l'élève qui excelle, comme lui, au jeu des fictions.

— « Il parla ainsi, et la déesse Athènè aux yeux clairs se mit à rire, et, le caressant de la main, elle prit la figure d'une femme belle et grande, et habile aux travaux, et elle lui dit ces paroles ailées : — O fourbe, menteur subtil et insatiable de ruses ! qui te surpasserait en adresse, si ce n'est peut-être un dieu ? Tu ne veux donc pas, même sur la terre de la patrie, renoncer aux ruses et aux paroles trompeuses qui t'ont été chères dès ta naissance ? Mais ne parlons pas ainsi. Nous connaissons tous deux ces ruses ; et, de même que tu l'emportes sur tous les hommes par la sagesse et par l'éloquence, ainsi je me glorifie de l'emporter par là sur tous les dieux. »

C'est ce génie de l'astuce, ce « Daïmon » insidieux qui tente Néoptolème aux premières scènes de la tragédie de Sophocle. Il s'agit d'obtenir de lui qu'il trompe Philoctète, en se présentant comme l'ennemi mortel des chefs auquel il doit le livrer, et qu'il lui dérobe, par cette fraude, son arc invincible. L'entreprise est difficile : Néoptolème est de pure souche héroïque, exempt du vice de sa race, fils de cet Achille qui répond à Ulysse même, dans l'*Iliade* : « Je hais plus que le seuil des Enfers » celui qui cache sa pensée dans son âme, et ne dit » pas la vérité. » Ulysse va droit au but : il faut mentir pour prendre Ilion, le salut de l'armée l'exige : il ne demande d'ailleurs à Néoptolème qu'une heure d'imposture : « Je sais, mon fils, que ta nature ré» pugne à ces artifices ; il est doux pourtant de con» quérir la victoire. Ose donc, nous redeviendrons » ensuite justes et sincères. Mais, à présent, consens

» à être un instant trompeur, et, après, sois appelé à » jamais le plus véridique des mortels. » — Le premier mouvement de Néoptolème est de reculer en se hérissant : le coursier généreux se cabre à la vue du piège :

« Pour moi, fils de Laërte, je hais de faire ce que je suis indigné d'entendre. Je ne sais rien faire par fraude ; et il l'ignorait aussi, le père qui m'a engendré. Mais je suis prêt à enlever cet homme par force, et non par ruse. Comment nous résisterait-il avec son pied mutilé? Ma tâche est de l'aider ; mais je redoute le nom de traître ; et j'aime mieux, ô roi ! échouer avec honneur que réussir honteusement. »

Le tentateur insiste ; il agite devant le fils d'Achille un rayon de gloire ; il le pique de cet éclatant aiguillon, pour l'attirer pas à pas vers le guet-apens ; il lui montre de loin Troie, conquise par ses jeunes mains de sagittaire lançant les flèches d'un demi-dieu. Néoptolème est séduit ; il hésite pourtant et il lutte encore : tous ses instincts résistent aux arguments captieux qui l'obsèdent. Des clairs et des ombres passant sur le marbre d'une statue candide, la voilant et l'illuminant tour à tour, peindraient le trouble de cette conscience ingénue. Il cède enfin, fasciné par la promesse de la gloire si puissante sur l'âme d'un jeune Grec : Ulysse a vaincu.

Néoptolème va donc mentir à Philoctète, et il

jouera d'abord hardiment son rôle. Mais la pitié entre dans son âme avec les prières du suppliant et les gémissements du malade. Ses entrailles s'émeuvent, son cœur se révolte, un généreux remords le tourmente. Quand il lui faut avouer au héros qu'il a trahi sa confiance, la honte le fait balbutier ; on voit de nobles rougeurs monter à son front. Bientôt il n'y tient plus ; le masque est trop lourd, l'opprobre est trop fort. Cette jeune âme, un instant inclinée aux fraudes, se redresse de toute sa droiture, avec le vif élan d'un arbuste échappant aux mains qui l'ont plié vers la terre. Il accourt, ayant hâte de se purifier, criant sa faute et la confessant. « J'ai trompé un héros par de honteu- » ses fourberies ! » Ulysse essaye de le contenir, il affronte ses menaces et il réfute ses sophismes. — « Tu ne parles et tu n'agis pas sagement, » lui dit le fils de Laërte. Néoptolème lui jette cette réplique qui semble lancée par l'arc vertueux d'Hercule : — « Si mes actions sont justes, elles valent » mieux que des actions sages. » Il s'humilie devant Philoctète, il lui rend ses armes, acceptant, comme l'ayant méritée, sa défiance injurieuse, et se contentant de répondre : « N'est-il donc pas possible » de se repentir ? »

Noble et touchante victoire ! Ulysse, dans l'*Odyssée*, parlant à l'Ombre d'Achille qui l'interroge sur son

fils, lui conte ses exploits, et comment « il a tué » beaucoup de guerriers dans le combat terrible. » Il lui dit que, dans les flancs du Cheval introduit au milieu de Troie, les autres chefs effrayés tremblaient et pleuraient. — « Mais lui, je ne le vis » jamais pleurer ni trembler. Et il me suppliait de » le laisser sortir du Cheval, et il secouait son épée » et sa lance lourde d'airain, en méditant la perte » des Troyens. » — « Alors l'âme d'Achille, aux » pieds rapides, s'éloigna, marchant fièrement sur » la prairie d'asphodèles, joyeuse, parce que je » lui avais dit que son fils était illustre par son » courage. » Si Ulysse lui avait aussi raconté l'action chantée par Sophocle, Achille, qui haïssait le mensonge « autant que le seuil des Enfers » qu'il avait passé, aurait foulé plus fièrement encore la prairie funèbre, son fils étant deux fois digne de lui.

Ulysse, dans cette lutte, n'a pas le beau rôle; Sophocle s'est gardé pourtant de le rendre odieux. C'est l'homme d'État de l'âge héroïque, enclin sans doute au mensonge, tendant toujours à ses intérêts, mais aussi, fermement dévoué à son peuple et à son armée, estimant bon tout moyen qui aboutit au salut commun. Il représente l'intelligence politique débutant en pleine épopée. L'éloquence de la tribune aux harangues sort toute armée de sa bouche. Au temps où la force domine encore, où le

fer seul tranche et juge, il annonce l'ère de la raison persuasive. — « Fils d'un père généreux, » — dit-il à Néoptolème — « moi aussi, quand j'étais » jeune, j'avais la langue paresseuse et le bras » prompt à agir ; mais aujourd'hui, instruit par » l'expérience, je vois que c'est la langue et non le » bras qui gouverne. » Sophocle lui prête sur la moralité de la chose publique des idées singulièrement raffinées. Tel vers qu'il prononce semble un axiome de Machiavel, traduit en grec par un humaniste de la Renaissance, sur la marge d'un manuscrit de Sophocle, et qu'un copiste aurait ensuite interpolé dans le texte. Le monde épique qui l'entoure paraît déjà lui être étranger. Il ne comprend rien à la résistance de Philoctète refusant, par rancune, de venir s'illustrer et guérir à Troie ; il lui parle hautement et impérieusement du droit que la raison a sur la passion, le sang-froid sur l'emportement. Lorsque son captif menace de se tuer, il le fait lier, comme pris de démence. Ulysse avance tellement sur Philoctète par le caractère et par les idées, qu'on ne les croirait pas du même âge. Vous diriez un stratège de Thucydide vis-à-vis d'un héros d'Homère.

Toute conciliation étant impossible, il faut bien u'un dieu dénoue le litige. Mais ce dieu n'est point le figurant banal qu'Euripide et ses successeurs fe-

ront sortir, au moment voulu, pour les besoins du dénouement, de leurs machines de théâtre. C'est Hercule, l'ami de Philoctète, son ancien chef et son maître, arbitre naturel de cette lutte dont son arc est l'unique objet.

Vision grandiose et glorieuse. Hercule, monté vers le ciel, dans les flammes tourbillonnantes du bûcher, en redescend entouré des calmes rayons de l'apothéose. On croit le voir, tel que la statuaire antique représente son type olympien, colossal encore, mais revêtu d'une douceur auguste, rajeuni par les baisers d'Hébé et la fraîcheur du nectar. Sa tête courte d'athlète au front bas a pris l'ampleur d'une face olympienne. Une sérénité divine coule sur ses membres; ses grands muscles, si longtemps tendus par l'âpreté de l'effort, se sont assouplis ; ils ondulent, au lieu de s'enfler, sur le rythme des vies immortelles; son torse a l'air d'une mer au repos. Il parle de haut, d'un ton souverain, avec l'accent d'une bonté majestueuse. Il rappelle Philoctète aux voies héroïques qu'il lui a frayées, et l'envoie à Troie, comme au poste qui lui est marqué par les Dieux.

« A toi aussi, fils d'Achille, je donne le même avertissement ; tu ne pourras renverser Troie sans lui, ni lui sans toi : mais, tels que deux lions unis, ne vous séparez pas. Et moi, à Troie, j'enverrai Esculape qui te guérira de ton mal ; car Ilion est destinée à être prise deux fois par mes flèches. »

Philoctète va donc partir, puisque Hercule l'ordonne; mais, avant de quitter Lemnos, il adresse des adieux sublimes à l'île sauvage qui l'a recueilli. Malgré les maux qu'il y a soufferts, il éprouve, en se détachant d'elle un déchirement mystérieux. C'est la première fois, dans la poésie grecque, que la nature est embrassée avec cet amour. On la sent vivre dans ce chant d'adoration et d'action de grâces; on voit clairement que Philoctète n'y invoque pas des éléments insensibles, mais les grands Êtres éternels, divins, vivifiants, que la Grèce entrevoyait à travers les formes des choses.

« Allons! Mais, en partant, je saluerai cette terre. Adieu, cher antre, qui m'as abrité! Adieu, nymphes coulantes qui arrosez ces prairies; violente clameur de la mer heurtée contre les promontoires, et dont l'écume, poussée par le Notos, mouilla souvent ma tête. Et toi, mont Hermœon qui me renvoyas tant de fois le bruit de mes gémissements. Et vous, claires fontaines, que je vais quitter contre tout espoir! Adieu, terre de Lemnos, entourée des flots! Renvoie-moi sans offense, par une heureuse traversée, là où le puissant Destin me conduit. »

CHAPITRE VIII

PHILOCTÈTE ET ROBINSON CRUSOÉ.

L'analogie est un éclair qui relie les extrêmes et rejoint les âges. Quelle distance du Philoctète de Sophocle au Robinson Crusoë de Daniel de Foë ! Le temps et la race, l'art et le milieu qui les a produits sont aux antipodes l'un de l'autre. Et pourtant l'imagination les rapproche. Philoctète, dans son île de l'Archipel, évoque Robinson dans son île de la mer du Sud. Debout, sur leurs rives, ils semblent se faire de lointains signaux à travers les siècles. L'épaisseur d'un monde les sépare, mais leur situation est pareille. Même dénuement et même abandon, même séquestration de l'humanité. Ce rapprochement est aussi le plus frappant des contrastes. En passant de Philoctète à Robinson, on peut mesurer, à deux mille ans d'intervalle, toutes les conquêtes de l'industrie humaine sur la nature. D'un côté, l'homme primitif, réduit aux ressources grossières de la vie sauvage, dès qu'il est retranché de l'état social; de l'autre, l'homme d'une civilisation avancée, muni de

ses inventions et de ses progrès, capable de la refaire, à lui seul, au sein du désert.

Philoctète dépend de son arc, il n'existe que par cette arme rudimentaire du chasseur nomade errant dans les bois. « La terre sacrée — dit le Chœur — » ne lui fournit pas ses graines nourricières, ni les » autres aliments qu'ont trouvés les hommes industrieux. Il n'a, pour se nourrir, que les oiseaux que » ses flèches ailées peuvent atteindre. » Quand l'arc lui est enlevé, Philoctète se sent et se crie perdu. Entrez dans sa grotte, avec Néoptolème, vous n'y trouverez qu'un lit de feuilles, un briquet de silex et une coupe de bois. Un troglodyte de l'âge de pierre, accroupi dans le creux d'un roc, n'aurait rien eu à lui envier.

Maintenant quittons Lemnos et abordons l'île de Robinson ; fermons la tragédie de Sophocle et ouvrons le livre de Daniel de Foë : nous y verrons ce dont est capable l'héritier du travail des siècles, de quelles forces et de quelles souplesses la civilisation peut armer les mains dégrossies qui ne servaient à Philoctète qu'à tendre son arc.

L'Esprit, dans la Bible, prend un prophète par les cheveux et le transporte subitement au désert : c'est la sensation que produit ce livre. Il arrache l'Homme

par une tempête à la société, le roule dans une vague et le jette dans une île déserte, en face de la nature farouche et hostile comme au premier jour. Le voilà nu devant les flèches du soleil et les vapeurs de la nuit, affamé sur un sol inculte, sans autre abri que l'ombre d'un arbre. Il est reporté à l'état d'Adam chassé de l'Éden ; mais d'un Adam né dans une ville, habitué aux aises d'une société avancée, et à qui le bien-être élémentaire de l'état social est aussi nécessaire que l'air respirable. La chute d'un roi précipité brusquement du haut de son trône dans le fond du peuple, représenterait faiblement la déchéance de ce souverain de la création, détrôné par un coup de vent de l'empire dont il jouissait sur elle, et réduit en sa servitude. La nature qu'il dominait lui a tendu un guet-apens sous les flots, il y est tombé, elle l'a pris. Elle le tient maintenant, comme dans un cachot, dans cette île perdue où règne sa fatalité tyrannique ; elle peut, à son aise, l'affamer et le torturer, le glacer de froid et l'exténuer de chaleur, le dégrader de son rang d'homme et faire de lui une bête sans défense. — Va paître l'herbe, Nabuchodonosor ! — Le renard qui a sa tanière rit de ce bipède dénudé, rôdant désespérément sur la plage. L'oiseau le siffle du haut de son nid, en le voyant grimper péniblement à l'arbre épineux sur lequel il passe sa première nuit.

Mais l'homme, dépouillé des forces acquises dont la civilisation l'avait revêtu, a gardé, avec leurs notions, son intelligence et sa volonté. Avec elles, il refait un monde. Des épaves du vaisseau brisé qui l'a lancé sur cette côte, Robinson recompose, pièce à pièce, l'industrie humaine. La nécessité lui révèle les problèmes de la géométrie et les lois de la dynamique, les secrets du mécanisme et les procédés du métier. Elle ramasse en lui les dextérités et les forces d'une multitude d'ouvriers. Ce marchand naufragé déploie les cent bras d'un Titan d'Hésiode. Le voilà charpentier et mineur, bûcheron et mécanicien. Il se dresse une tente avec des lambeaux de voile, il se creuse un souterrain dans le roc, il se bâtit un fort avec des pieux enfoncés en terre. Sa hache semble *fée*, comme les épées des légendes ; elle fait à elle seule l'ouvrage d'un chantier. L'île silencieuse devient retentissante comme la montagne des Cyclopes ; un démon laborieux la possède qui fait trembler ses rochers et tomber ses arbres. On suit Robinson, avec un intérêt passionné, dans l'accroissement de ses œuvres et le progrès de son outillage. Toute la légion des inventeurs se réveille et revit en lui. Aux poings du travailleur, il joint les mains de l'artisan : il tresse des corbeilles ; il se délasse d'avoir creusé un canal en fabriquant un parasol. Le temps ne lui coûte pas plus que la peine : il met quarante-deux

jours à faire une planche, deux mois à façonner des vases, cinq mois à construire son premier canot. Les jours ne comptent plus au désert, on les distingue à peine l'un de l'autre. Comme une plaine monotone qui se perd dans le bas du ciel, le temps s'y confond dans l'Éternité.

Le chef-d'œuvre de Robinson est le pain qu'il tire de cette terre sauvage. D'une poignée de poussière trouvée au fond d'un sac et jetée au vent, surgissent des épis. D'abord, il croit à un prodige, et il se prosterne devant cette gerbe miraculeuse, comme Moïse devant le Buisson ardent. Il sème, à la saison suivante, les grains merveilleux; une moisson germe, le blé en jaillit. Robinson fauche sa première récolte; tous les instruments du labourage, de la meunerie, de la boulangerie lui sont comme inspirés tour à tour. Une pelle de bois lui sert de soc, une branche d'arbre de herse, un billot de bois de moulin. D'un vieux linge usé, il fait un tamis, un pavé de brique recouvert d'un vase lui tient lieu de four. Robinson, retirant son premier morceau de pain de ce four grossier, aurait pu l'élever religieusement vers le ciel. En le créant, il faisait descendre le viatique sacré sur son île, il rentrait, en s'en nourrissant, dans la grande communion des hommes.

Le champ appelle le troupeau; Robinson passe à l'état patriarcal. Étape par étape, on peut suivre

en lui la marche de l'humanité. Il prend au trébuchet des chevreaux et les apprivoise; un pâturage clos de haies les sépare de leur troupe errante, leur chair et leur lait approvisionnent ses repas. Il était laboureur, le voilà pasteur. Des chats à demi sauvages deviennent les commensaux de sa hutte; un perroquet lui rend l'illusion de la voix humaine. Les animaux de l'île entrent, l'un après l'autre, dans le cercle de l'enchanteur qui les élève à la dignité domestique. Au milieu de ce *home* agreste qui est son ouvrage, Robinson reprend l'orgueil de sa race ; il jouit, en Anglais, de l'ordre qu'il y a mis et de l'abondance qui y règne, il s'y complaît dans sa souveraineté solitaire. — « J'étais le roi et le seigneur » de toute l'île, maître absolu de tous mes sujets ; » j'avais sur eux droit de vie et de mort; je pouvais » les priver de leur liberté ou la leur rendre : point » de rebelles dans mes États. Je dînais comme un » roi, à la vue de toute ma cour. Mon perroquet, » comme s'il eût été mon favori, avait seul la permis- » sion de me parler. Mon chien était toujours assis » à ma droite, mes deux chats étaient l'un à un bout » de la table, et l'autre à l'autre bout, attendant » que, par une faveur spéciale, je leur donnasse » quelque morceau de viande. »

Un Père du désert en activité, on pourrait définir ainsi Robinson. Les miracles, il les fait lui-même, au

lieu d'attendre qu'ils lui tombent du ciel. Il récolte et broie de ses mains le pain que le corbeau apportait dans son bec aux anachorètes. Les biches ne viennent pas d'elles-mêmes mettre leurs pis gonflés sous ses doigts, il faut qu'il dompte la chèvre qui l'allaitera et le bélier qui fécondera son troupeau futur. L'étoile ne descend pas du firmament pour éclairer sa caverne; c'est avec le suif d'un bouc, et un plat de terre cuit au soleil, qu'il façonne la lampe de ses nuits. — « Toutes les choses au moyen desquelles » les hommes naviguent, construisent et labourent, » obéissent à la vertu, » a dit sublimement un Ancien. C'est à l'aide de cette vertu vigoureuse que Robinson convertit à son usage tous les matériaux de son île. La bête et la plante, le bois et la pierre lui obéissent, parce qu'il les subjugue par la force ou par l'invention. Robinson est le thaumaturge du travail et de la patience.

Dieu pourtant n'est pas absent de sa solitude; mais c'est le Dieu biblique, abstrait, invisible, qui, des hauteurs du Sinaï, est descendu dans la conscience protestante, et n'y règne pas moins absolument. — Un jour, pendant une fièvre, Robinson ouvre la vieille Bible qu'il a apportée du vaisseau, et ce verset sort de la page ouverte, avec l'éclat d'une voix qui lui parlerait face à face : « Invoque-moi au jour de » ton affliction, et je te délivrerai, et tu me glorifie-

» ras. » — « A l'instant, l'idée me vint que ces pa-
» roles étaient pour moi : car pourquoi m'auraient-
» elles été adressées de cette façon, juste au moment
» où je m'affligeais de ma condition, me croyant
» abandonné de Dieu et des hommes ? » Dès lors, Robinson n'est plus seul : le Dieu de la Bible remplit son île de sa présence et de sa puissance, il s'y adapte, en quelque sorte, comme au désert hébraïque. Mieux qu'au temple et qu'à la mosquée, Jéhovah se révèle dans la solitude. Calviniste et puritain, Robinson n'a besoin ni d'intermédiaires ni de prêtres ; son culte se concentre dans sa Bible, le Décalogue devient son code intérieur. Il met à cultiver son âme la même constance qu'à défricher la glèbe, il perfectionne son être moral aussi patiemment qu'il améliore son habitation. L'Écriture, qu'il interroge quatre fois par jour, apaise toutes ses angoisses et répond à toutes ses questions. Solitaire et vêtu de peaux comme Eli, Robinson vit, comme lui, face à face avec l'Éternel.

Mais sa piété n'a rien d'extatique ; ce travailleur est trop occupé pour s'adonner à la contemplation ou au songe. Ne cherchez ni tendresse, ni rêverie dans ce livre ; il est nu et sans ornements. Absence étonnante, la femme n'y apparaît jamais, même sous la forme vague du regret ou du souvenir. Ce cénobite involontaire est plus dur à la tentation que les

ascètes de l'Égypte. Le Démon du midi dont ils se plaignaient tant, n'ose pas l'approcher. Saint-Jérôme, obsédé par les voluptueux fantômes des dames romaines, se roulait nu dans le sable en feu : l'image lointaine des blondes jeunes filles du Yorkshire ne distrait pas un instant l'âpre Robinson. Supposez un narrateur moins austère racontant un récit pareil ; ce n'est pas Vendredi qu'il aurait amené dans l'île, mais une jeune vierge enfantine et douce, coiffée de fleurs marines, mollement voilée de ses longs cheveux. Il aurait tiré une Ève à demi sauvage de la mer ou de la forêt, pour la donner à ce sombre Adam. — « Quelle est celle qui s'élance du fond du désert, brillante de clarté ! » — Au lieu d'une compagne, c'est un néophyte que Daniel de Foë donne à Robinson, un Cannibale à civiliser, à catéchiser, à instruire. Il a épousé la solitude, et il lui reste fidèle jusqu'à ce qu'il la quitte.

L'intérêt décroît d'ailleurs lorsque Vendredi intervient ; il cesse tout à fait quand des matelots débarquent dans l'île. Une vertu se retire de Robinson, dès qu'il rentre en contact avec les autres hommes. L'isolement était son élément ; son originalité était dans le combat singulier qu'il soutenait contre la nature. Il la perd aussitôt qu'on lui vient en aide.

Jamais livre ne fut plus universel et plus populaire :

comme son héros, il a fait le tour des deux mondes. Un voyageur le trouva, traduit en arabe, sous le titre de *Dour-El-Bakout:* « la Perle de l'Océan », et l'entendit lire tout haut, sous la tente, à la clarté des étoiles. L'enfant le lit et le relit avec enthousiasme: une sorte de pressentiment des souffrances sociales pousse son imagination vers la solitude; il accepte comme un idéal cette existence ascétique et pure. Qui n'a rêvé, à douze ans, la hutte de Robinson ou les grottes de la Thébaïde?

Son influence a été immense: *Robinson Crusoë* a prophétisé les États-Unis. Il a été, avec la Bible, le bréviaire de ces pionniers indomptables qui, en un siècle, ont défriché tout un monde. Qui pourrait dire les courages qu'il a suscités, les patiences qu'il a soutenues? Mieux que la gourde pleine d'un feu liquide, il a fortifié de son énergie le *squatter* perdu dans les bois sans fond. Plus fécond que les patriarches de la Genèse, le héros imaginaire de Daniel de Foë a engendré des peuples, transformé des continents et fondé des villes. C'est sa hache infatigable, léguée à ses fils, qui retentit encore dans les forêts des montagnes Rocheuses et de l'Australie. L'Amérique lui doit une statue autant qu'à Colomb.

Mais ce qui manque à Robinson, c'est la poésie du Philoctète de Sophocle, son pathétique naïf et sa

grandeur simple. On ne peut plaindre un naufrage si industrieux, si habile à pourvoir son dénuement et à sustenter sa détresse. Robinson a le génie pratique de la civilisation dont il sort, il en a aussi la sécheresse et le réalisme. Quelle tragédie ou quel bas-relief voudrait de ce colon positif, confortablement installé, abrité par un parasol, coiffé de son bonnet à poils de chèvre, culotté des peaux de bouc cousues par son aiguille de tailleur? Enfermé, comme dans son île, dans la narration prosaïque qui l'a créé, Robinson n'en saurait sortir. — L'art, même après Sophocle et Pythagore de Léontium, qui fit la statue de l'homme de Lemnos, peut chanter et sculpter encore Philoctète. Étant idéal, il est immortel.

CHAPITRE IX

L'ŒDIPE SOLAIRE.

I. — Œdipe, une des personnifications du Soleil. — Conception de la nature par les Aryens primitifs. — Idées qu'ils se faisaient du soleil. — Indra. — Les troupeaux des nuages. — Les drames de l'atmosphère. — Combats et victoires d'Indra sur le Dragon des ténèbres. — Le *Rig-Véda*. — Transparence des dieux naturels.

II. — Dispersions et migrations de la race Aryenne. — Transformations des dieux et des mythes du pays natal. — Le Génie hellénique les adapte à son nouveau milieu. — Ils persistent à travers les métamorphoses de la Fable grecque.

III. — Origine Aryenne des Dieux de l'Olympe. — Les Demi-Dieux et les Héros solaires. — Les tragédies du Soleil. — Le Mythe d'Œdipe.

I

La science moderne, appliquée aux origines des mythologies et des langues, a fait d'étranges découvertes. Qu'est-ce qu'Œdipe, le meurtrier de son père, l'époux de sa mère, le vainqueur du Sphinx, le roi errant et aveugle, l'Œdipe des poètes, couvert du sang et des larmes de la tragédie, horreur et attendrissement de la Muse? — Œdipe est une des incarnations du Soleil.

Les origines mythologiques de la Grèce, comme celles de la Germanie et de Rome, des Celtes et des Slaves, remontent aux premières croyances de la race Aryenne, mère de l'Inde et de la Perse, aïeule lointaine et immémoriale de l'Europe. Les *Védas*, nouvellements ouverts, plus récemment encore compris et interprétés, ont révélé cette parenté sacrée, aussi sûrement que des parchemins exhumés rétabliraient la généalogie perdue d'une famille. On y a trouvé les Dieux grecs à l'état d'enfance, ou plutôt de formation cosmique, sans traits définis, sans figure précise, inconscients d'eux-mêmes, encore flottants dans le vague des choses, mélanges animés d'eaux et de rayons, de bruits et de souffles. L'imagination primitive a ébauché ses premières visions, avec de la lumière et de l'ombre, sur la toile infinie du ciel.

Les Aryens, en s'éveillant au spectacle de la nature, sur les plateaux de la haute Asie, la regardèrent avec les yeux naïvement éblouis de l'enfant. Elle leur apparut sensible et vivante ; non pas seulement créatrice, mais actrice d'un drame éternel. Leur âme, mêlée aux forces élémentaires, conçut un monde fait à son image. Chaque phénomène devint un prodige, chaque météore une personne, chaque lumière une divinité.

L'esprit humain, dans les temps modernes, instruit par la science, rassuré par l'expérience, juge et cal-

cule la nature. Il a éprouvé son indifférence impassible, il la sait régie par des lois immuables qu'aucun accident ne saurait enfreindre. L'Aryen nouveau-né la supposait capable d'amour et de haine; il voyait, dans l'atmosphère, un théâtre immense de luttes pathétiques entre de grands Êtres vivants et mouvants, enflammés de passions furieuses, doués d'intelligence et de volonté. Nous sommes sûrs, aujourd'hui, que le soleil, couché le soir, se relèvera le matin ; les bergers du Sapta-Sindhou n'avaient pas cette certitude, ils n'en avaient que l'espoir. Pour eux, autant de soleils nouveaux que de jours. Ils y voyaient, tantôt la roue d'un char embrasé parcourant le ciel, tantôt un disque allumé par les Génies de l'aurore. Mais cette roue brillante, heurtée à quelque obstacle énorme de l'espace, pouvait tomber dans les précipices de la nuit; les Génies lumineux pouvaient manquer à leur tâche. De là l'anxiété profonde qui saisissait l'homme, lorsqu'il voyait l'astre disparaître dans les vapeurs du couchant. Chaque renaissance de l'aube était un miracle, chaque lever de soleil une résurrection.

Plus tard, la conscience aryenne s'entr'ouvre à des vues plus hautes. Une Divinité suprême, formée de tous les éléments propices de la création, surgit et triomphe. Indra monte sur le char solaire et saisit les rênes de ses chevaux azurés. Il est le roi

des saisons, le maître de l'air, l'archer de la foudre, le protecteur des tribus sur lesquelles il verse les sources d'en haut. L'Aryen transporte dans le firmament l'idylle agitée de son existence pastorale ; il lui fait refléter, comme un miroir infini, ses troupeaux et ses migrations, ses étables et ses pâturages. Une vaste bucolique défile confusément sur des prairies bleues. Les beaux nuages fauves, tachés d'or, se transforment en vaches célestes, aux mamelles gonflées des pluies fécondantes. Le troupeau terrestre était presque l'unique vie de ces pâtres à demi nomades, chez qui la jeune fille était appelée « Celle qui trait : » *Duhitri* — ils le revoyaient, transfiguré, dans ce troupeau aérien, fécond en eaux fertiles, comme l'autre l'était en lait nourricier. Indra, nourri du beurre des sacrifices, abreuvé du *Soma*, la liqueur ardente que les prêtres versaient sur ses autels de gazon, renvoyait en échange aux hommes le breuvage dont la terre a soif. Il faisait traire les vaches du ciel par les Vents humides, et une voie lactée s'épanchait des nues sur le sol brûlant.

Mais ce règne bienfaisant d'Indra était, dans ce climat variable, le prix d'un combat presque quotidien ; son peuple ne vivait que de ses victoires. Qu'est-ce, pour nous, que l'orage ? une éphémère commotion de l'air, une décharge électrique entre deux nuages qui se hurtent, qu'une tige d'acier sou-

tire, et dont le vain bruit n'est guère plus effrayant qu'un choc de cymbales. Pour les patriarches et les bouviers du Sapta-Sindhou, c'était un duel prodigieux, une lutte formidable d'où la vie du monde dépendait. Vritra, le démon de la sécheresse, de la tempête, des ténèbres, le Dragon à trois têtes, le perturbateur de l'ordre aérien, vole les vaches pluvieuses, nourrices de la terre; il les attire, et il les enferme dans sa caverne flottante qu'il enlace de ses noirs replis. Mais leur mugissement trahit le larcin. Indra se lève alors, tonnant et terrible, coiffé d'une tiare éblouissante dont les escarboucles sont des astres, monté sur son char d'or, tenant d'une main l'arc d'or, de l'autre, la foudre qui en est la flèche. Son cri de guerre lève et rallie subitement l'armée des Vents, — les *Marouts*, — épars aux quatre points de l'espace. Ils accourent à fond de train, emportés par leurs attelages d'antilopes ; ils bondissent tumultueusement autour de leur chef, agitant leurs lances qui flamboient, faisant claquer leurs fouets qui déchiquettent les brouillards, sonnant des fanfares tonitruantes dans leurs clairons éoliens. En avant d'eux court et hurle le chien *Mâtariçwan*, qui n'est lui-même qu'un Vent de chasse, dressé à flairer les bêtes dérobées. Indra s'élance sur sa piste, il attaque à coups d'éclairs l'antre difforme du monstre. Sa grande voix retentit au milieu du fracas des

rochers qui croulent ; des flammes livides en jaillissent ; la langue fourchue du serpent darde entre les créneaux de sa forteresse. Bientôt le cachot obscur se crevasse, ses escarpements démolis s'effondrent, des brèches énormes fendent ses murailles. Le dieu se jette sur le dragon, il le frappe de sa massue fulgurante, il délivre les vaches captives et fait ruisseler à flots leur lait sur la terre. L'édifice infernal qui encombrait le jour, s'évanouit en fumées diffuses, et la face radieuse du vainqueur reparaît dans la gloire du ciel pacifié.

Cette lutte gigantesque, incessamment répétée, qui renaît de chaque ouragan, domine le premier culte védique. Les mille hymnes du *Rig-Véda* en sont remplis comme d'une Iliade de l'éther. A la passion qui les enflamme, aux alternatives d'angoisse ou d'espoir qui les abattent ou qui les exaltent, on sent qu'ils étaient chantés souvent pendant la tempête, en face du combat sublime livré dans le ciel. Leurs poètes étaient là, gonflés des souffles et des électricités de l'orage, comme la Pythie, des exhalaisons du trépied. Leur enthousiasme a la trépidation des tourmentes ; les strophes se succèdent haletantes, comme des messagers rapportant les nouvelles d'une bataille aux prises ; un cri final d'allégresse répond au dernier éclat de la foudre, et retentit presque aussi haut qu'elle. Chacun de ces can-

tiques est une tragédie naturelle, avec son exposition d'ombres et de vapeurs amassées, ses péripéties de trombes et de rafales, son épilogue fulminant. Aujourd'hui encore, ces vieux poèmes, cinquante fois séculaires, palpitent de la terreur, tressaillent de la joie qui les inspira : il semble qu'on les déchiffre à la lueur des éclairs.

Aucune incarnation plastique, aucune formule dogmatique n'enveloppe d'ailleurs, à sa naissance, cette théologie de pasteurs. Ses dieux transparents laissent voir, à travers leurs appellations mobiles, le jeu réel des éléments et des météores. Une ligne de personnalité fuyante les distingue à peine du phénomène qu'ils expriment. Le nuage les ébauche, l'eau les esquisse, la lumière les dessine d'un trait fugitif. Mais l'œil redevient bientôt un rayon, le front s'efface dans la rondeur du ciel, la bouche qui gronde montre une brume qui s'ouvre, le bras sorti de la nue y rentre avec son glaive remis au fourreau de l'éclair. L'aurore reprend le sourire de femme qu'elle avait donné ; les vaches célestes se déforment et s'éparpillent en flocons diffus, leur lait se change en eau pure sur les prés qu'il fait reverdir. C'est le songe de la nature enchantant et épouvantant tour à tour l'enfance visionnaire de l'humanité.

II

Les races indo-européennes emportèrent, en se dispersant, les dieux du berceau natal. Comme la Rachel de la Bible, elles n'eurent pas besoin de les serrer, sous la forme de grossières idoles, dans les bâts de leurs ânes et de leurs chameaux; ils voyageaient avec eux. Leurs tribus errantes n'avaient qu'à lever la tête, pour retrouver dans l'azur ces guides divins escortant leur marche. Le soleil naît, resplendit et meurt sur les déserts de la Perse, comme sur les plateaux de la Bactriane, sur les vallées de la Grèce comme sur les plaines du Latium. Partout la pluie allaitait la terre affamée par la sécheresse. L'orage, vaincu par la foudre, recommençait la lutte d'Indra et de Vritra sur tous les horizons de leurs routes.

Mais ce patrimoine religieux s'accrut et s'altéra, à la longue, en se déplaçant. Des mythologies nouvelles, de moins en moins ressemblantes au type créateur, sortirent du culte disséminé des Aryens. L'arbre central, essaimant ses germes sur l'Europe entière et sur la moitié de l'Asie, y fit éclore, sous des greffes diverses, des rejetons différents. Chacune des tribus de la race mère, transplantée dans un autre climat,

sous un nouveau soleil, sur une terre dissemblable, modifia ses mythes d'après la nature de cette contrée d'adoption. Son génie spécial, marié et mêlé aux « Génies des lieux », engendra des divinités et des légendes authochtones qui rappellent quelquefois, par des traits visibles, l'origine Aryenne, mais qui souvent aussi la dérobent sous un croisement d'influences et de variantes étrangères. Tandis qu'en Perse, la lutte atmosphérique d'Indra et de Vritra se fixe et s'agrandit dans le dualisme moral d'Ormuzd et d'Ahrimane, elle s'amplifie démesurément en entrant dans l'Inde. Une effroyable forêt d'idoles, un fouillis de transformations effrénées la recouvrent : elle s'y perd, comme un combat singulier englouti dans les masses d'une mêlée compacte. Un panthéisme monstrueux dévore la religion simple qui lui donna l'être : à deux pas de son premier jet, la source s'engloutit dans une mer sans fond.

En Grèce, la métamorphose est tout autre ; c'est l'œuvre d'art au lieu du chaos. Cette race d'élite, fleur de la souche Aryenne, l'enfant de génie de la grande famille, aborde, après de longues migrations aussi insaisissables que celles des oiseaux, sur une terre taillée en relief, comme par le marteau d'un sculpteur divin, éclairée d'un jour transparent, réjouie par un air subtil, ceinte d'une mer lumineuse. Elle y porte des dons merveilleux refusés aux races

fraternelles : une imagination enchanteresse et inépuisable, l'instinct de l'ordre et de la mesure, l'idéal de la beauté pure, le sens exquis de la grâce, l'art d'ajuster harmonieusement l'image à l'idée, une liberté d'esprit joyeuse et agile que peint sa figure de l'âme, Psyché souriante entre ses deux ailes. Elle y joint un amour de la vie parfaite, un mépris du monstrueux et de l'excessif, qui tend à tout ramener aux proportions de la forme humaine. Les Grecs n'avaient conservé qu'un vague souvenir de leurs origines. On eût dit qu'en quittant l'Asie, ils avaient respiré cette fleur du lotos qui faisait perdre toute mémoire du passé. Les impressions et les aventures de leur vie nouvelle absorbèrent vite les traditions de leur existence antérieure. Ils rajeunirent et ils incarnèrent dans des corps superbes les géants informes que leurs pères avaient vus lutter sur le ciel de la « Région des Sept Fleuves » ; ils les recouvrirent de chair et de marbre ; ils substituèrent à leur force inconsciente, à leurs actes frappés d'une fatalité monotone, l'activité libre des Olympiens et les exploits intelligents des héros.

Mais l'ancien fonds naturel persiste toujours à travers les figures précises qui l'ont recouvert. La trame originelle, tissue d'air et d'eau, de lumière et d'ombre, perce sous les mille arabesques des fables grandioses ou charmantes, brodées par les poètes et

par les rapsodes. L'ancêtre Aryen se réveille dans Homère et dans Hésiode, dans Eschyle et Sophocle même. Comme le regard ou le son de voix d'un aïeul revivent parfois dans la fraîche beauté d'une jeune fille, l'atavisme védique reparaît entre les doux rêves et les fins sourires de la Muse grecque. Scrutez ses dieux et ses personnages, les moins symboliques en apparence, les plus plastiques et les plus solides, entre-ouvrez-les, pressez-les, vous en ferez jaillir l'onde ou la lumière, les éclairs ou les vents du ciel. Comme la pierre mystérieuse du temple de Salomon, chacune des statues divines de la Grèce recèle un rayon de soleil. Le mot du polythéisme est inscrit dans cette sentence d'Épicharme, le disciple de Pythagore : « Les Dieux sont les vents, l'eau, la terre, le soleil, le feu et les étoiles. »

III

Pour les Grands Dieux, cette nature première est visible ; elle émane du sens et du caractère, de toutes les formes et de tous les attributs de leur être. Le Ciel qui brille et qui tonne, qui lance la foudre et répand la pluie, qui enveloppe et qui porte tout, se concentre dans la majestueuse royauté de Zeus. « Zeus pleut », disaient les paysans de l'Attique, en

voyant l'ondée tomber sur leurs oliviers. Plus tard, à Rome, Ennius dira dans un vers qu'on croirait traduit littéralement des *Védas*, qu'il est « Cette sublime blancheur ardente que tous invoquent sous le nom de Jupiter ».

Adspice hoc sublime candens quem invocant omnes Jovem.

Les querelles et les jalousies de Héra agitent l'air, dont elles sont les caprices fantasques et les variations turbulentes. La splendide pureté de l'éther, éclairci et rafraîchi après les orages, forme l'énergique virginité de Pallas. Apollon inaugure la dynastie du soleil que tant d'autres demi-dieux figureront plus tard. Diane est la lune errante sur les bois et sur les montagnes que son arc d'argent illumine, dont ses traits vibrants percent les feuillages; et son front clair domine, la nuit, l'armée des étoiles, comme sa tête altière dépasse, le jour, la troupe de ses nymphes. Hermès plane, indécis sur les bandes d'or du crépuscule qu'il achève de peindre avec son génie de transitions et d'échanges. Aphrodite sort des écumes de l'Océan, père du monde, et rit sous les éclosions du printemps. Les tempêtes se ramassent dans les fureurs d'Arès. Les oscillations de la flamme et les zigzags de l'éclair se répètent dans les jambes boiteuses d'Hœphestos. Tout l'Olympe n'est que l'univers animé et divinisé.

Les demi-dieux et les héros gravitent dans le même cycle, autour des Divinités supérieures, presque tous éclairés d'un reflet solaire. Le soleil n pouvait être figuré par un dieu unique, son action étant trop multiple et ses influences trop diverses. Toute une légion de guerriers surnaturels, d'archanges fabuleux, de justiciers invincibles, s'élança bientôt de son disque, chargée de représenter sur la terre ses hauts faits et ses bienfaits éthérés.

Hercule remplit le ciel de ses victoires lumineuses qui se reflètent sur la terre en travaux et en exploits héroïques. C'est le Soleil militant, l'exterminateur radieux des monstres de l'air. Les nuages que l'astre naissant déchire à son lever, lorsqu'il sort du lit de l'horizon, deviennent les serpents que l'enfant divin étrangle dans les langes de son berceau. Le nuage qui rugit sur la montagne, et que crève le pesant midi tombant à pic sur sa masse fauve, projette sur les vallées de l'Argolide l'ombre horrible du Lion Néméen que le héros étouffa, en l'étreignant corps à corps. Les miasmes des marais pestiférés, desséchés par les rayons de la canicule, se condensent et s'échevèlent dans les mille têtes de l'Hydre percée par les flèches enflammées d'Alcide. Les nuées qui encombrent le ciel de l'hiver, et qu'un flot de lumière balaie au printemps, s'écroulent en avalanches de fumier dans les étables d'Augias pu-

rifiées par la débâcle du fleuve qu'il lâche à travers. Antée, qu'il ne peut étouffer qu'en le dressant au-dessus du sol, personnifie les sombres vapeurs terrestres qui ne se dissipent que dans la haute atmosphère. Il emporte, avec les Pygmées pendus aux crins de sa peau de lion, les tourbillons de sable que le soleil abat sous le nuage pluvieux dont les taches imitent celles du poil des fauves. — Un mythe d'une splendeur tragique couronne cette double carrière. La robe triomphale et fatale que Déjanire envoie à Hercule, ce sont les nuages de pourpre dont s'enveloppe le soleil couchant. Il déchire ici-bas la robe incendiaire, il arrache là-haut les nuées ardentes qui l'étreignent. Mais ses bras s'épuisent, ses rayons se brisent à cette tâche : alors le bûcher du mont Œta s'allume sur la terre, et le brasier du crépuscule sur le ciel. Le héros et l'astre disparaissent, au même instant, dans les flammes d'un incendie colossal.

Hercule et le Soleil ressuscitent dans une postérité de héros qui se passent le rayon céleste, comme le flambeau de l'arène, et reprennent le combat sans fin. — Persée, chevauchant Pégase, le coursier ailé fait d'un nuage orageux, armé du glaive tordu de la foudre, décapite Méduse dont la tête spectrale, aux traits immobiles, figure la beauté mortelle et muette de la nuit. La lune reluit à tra-

vers la blanche nudité d'Andromède qu'il arrache au dragon hideux des ténèbres. Méléagre égorge le même monstre, revenu dans le sanglier de Calydon, qui déracine les chênes et broie les campagnes : le tison fatal qui doit brûler sa vie en se consumant, c'est la lumière inséparable de l'astre; le soleil meurt quand elle s'éteint. Thésée poursuit le perpétuel adversaire au fond du labyrinthe, dont les dédales représentent les circuits innombrables du monde étoilé : Ariane, une nymphe lunaire, lui prête le rayon qui lui servira de fil conducteur. — D'autres fois, c'est le Soleil qu'on sauve et qu'on délivre à son tour. Il s'est perdu dans la mer ; les Argonautes partent à sa recherche, sur leur navire qu'oriente une branche de chêne de Dodone plantée à la proue : ils le retrouvent à l'Orient, dans un jardin de la Colchide, enchanté sous une toison d'or que garde un dragon.

Mais le Soleil n'est pas toujours incarné dans des corps glorieux ; il ne donne pas toujours l'idée d'un héros vainqueur, planant et triomphant dans l'azur. On l'envisageait aussi, dans la saison de l'âpre chaleur, sous son aspect lent, torride, monotone, alors qu'il semble tourner dans l'aire immuable du firmament, d'un pas d'esclave rivé à l'ornière creusée par ses pieds. Une sensation de supplice succédait à la vision de l'apothéose, le flamboiement rem-

plaçait le rayonnement. Le dieu défiguré tournait au damné, la sphère céleste dardait les flammes d'un enfer. La légende d'Ixion n'est, à l'origine, que la figuration du soleil tournant éternellement sur sa roue de feu. On retrouve aux antipodes du monde antique cette conception de l'astre captif de son orbite, serf accablé de son sillon lumineux. — Garcilaso de la Vega raconte que l'Inca péruvien, Yupanqui, refusait de reconnaître dans le soleil le créateur tout-puissant qu'adorait son peuple. — « S'il était » libre, disait-il, il irait visiter d'autres parties du » ciel où il n'a jamais été. Il ressemble à une bête » de somme attelée dans un manège, qui fait tou- » jours le même tour. » Ce sens douloureux donné aux fonctions des forces naturelles se retrouve dans d'autres mythes de l'antiquité. On entrevoit l'ascension et l'écroulement sans fin de Sysiphe poussant son rocher, dans le mouvement éternellement inutile de la vague montante et descendante sur la plage.

C'est aussi sous une des faces sinistres du soleil qu'Œdipe se présente dans sa formation primitive. Le Jour tue la Nuit, dont il est l'enfant. Chaque matin dénonçait ce meurtre cosmique dans les rougeurs du levant qui ensanglantaient les ténèbres. Œdipe tue donc Laïos, dont on a retrouvé l'étymologie dans le mot védique *Dyasu* « l'ennemi » qui

représente le Démon nocturne. Ses crimes sont des effets de lumière, son inceste est physique comme son parricide. Il s'unit à l'Aurore « aux teintes violettes » que peint le nom de Jocaste, et du sein de laquelle il était sorti. Son propre nom, « les pieds gonflés », figure le soleil à l'heure où les vapeurs du crépuscule semblent le grossir. Le Sphinx qu'il précipite de sa montagne est le nuage qui éclate et qui tombe en pluie. L'énigme qu'il lui propose bégaye sourdement dans la nuée qui gronde, voix prophétique à laquelle les Anciens attribuaient la profondeur d'un oracle. « Ces sons inintelligibles aux hommes, » les dieux seuls peuvent les comprendre, » dit Hésiode parlant de Typhon, qui n'est qu'une autre forme du Sphinx. — L'aveuglement d'Œdipe, c'est la cécité du soleil; c'est l'œil éclatant du ciel qui s'éteint dans l'ombre, lorsqu'il disparaît.

Nous allons voir maintenant ce que la poésie grecque a fait de ce mythe bizarre et obscur, chargé des symboles du premier âge. Du moule archaïque, aux contours frustes, chargé de scories, la statue tragique va sortir.

CHAPITRE X

ŒDIPE-ROI.

I. — Les Mythes aryens s'incarnent en Grèce. — Légende humaine de l'Œdipe solaire. — La tragédie de Sophocle.
II. — La peste de Thèbes. — Le Peuple et le Roi. — Réponse de l'Oracle. — L'anathème d'Œdipe.
III. — Tirésias pontife et devin de Thèbes. — Son entrevue avec Œdipe. — Colère d'Œdipe. — L'homme hostile aux prophètes.
IV. — Trouble d'Œdipe. — Défection du chœur. — Railleries impies de Jocaste. — Le messager de Corinthe. — Indices effrayants. — Fuite de Jocaste.
V. — Infatuation d'Œdipe. — Chant pastoral du Chœur. — Le berger du Cithéron. — Révélation qu'il apporte. — Le parricide et l'inceste. — Œdipe aveuglé.

I

Les Grecs, comme nous l'avons dit, transformèrent vite en légendes et en personnages les mythes naturels qu'ils avaient emportés du centre de la Grande-Asie. Ces germes flottants ne pouvaient rester en l'air sans s'évaporer. Ils tombèrent sur un sol d'une admirable fertilité poétique, ils s'imprégnèrent de sa sève vive, ils s'implantèrent dans les

traditions locales mêlées aux histoires et aux aventures de la migration ; et la Mythologie hellénique sortit, abondante et fraîche, magnifiquement harmonieuse, de ces semences mélangées. Les passions et les vertus, les sentiments et les caractères ennoblirent l'antique guerre des météores promus à la dignité humaine. Ils prirent un idéal et une âme, ils passèrent de la sphère des forces cosmiques dans le monde de la loi morale. Il y eut du courage dans les exploits du soleil, de l'amour dans l'union des choses, du châtiment dans les éclats du tonnerre. Le ciel, historié de figures fières et secourables, puissantes et souffrantes, raconta la gloire de l'homme, sa justice et même ses douleurs.

Les chefs-d'œuvre de la poésie grecque peuvent, du reste, se glorifier de leur origine toute physique ; elle leur donne quelque chose de céleste et de sidéral. Ces divinités de l'art sortent de la nue. C'est dans une matière d'aérolithes détachés des astres, imprégnés de foudre, tout chauds des feux de l'éther, qu'ont été taillés les groupes immortels de la scène et de l'épopée. On sait l'histoire du Bouclier Salien, tombé du ciel sur un champ de Rome. Imaginez ce bouclier merveilleux, lancé, nu, sur la terre de l'Hellade ou de l'Ionie, et les sculpteurs accourant en foule pour le recouvrir, comme celui d'Achille, d'ornements exquis et de reliefs héroïques. C'est

l'image de la théogonie aryenne, enrichie et décorée par le génie grec.

Comment l'Œdipe solaire, abattant un Sphinx aérien, épousant l'Aurore, obscurci par la Nuit, est-il devenu un roi thébain, vainqueur d'un monstre terrestre, meurtrier de son père, époux de sa mère, exilé ensuite et aveugle? Il est probable qu'après l'avoir personnifié tout à fait, l'imagination du second âge de la Grèce voulut éclaircir son histoire abstruse dont elle avait oublié le sens. Elle fit un parricide de sa victoire sur la Nuit, un inceste de son union avec l'Aurore qui l'avait porté dans son sein ; puis elle l'aveugla pour le punir de ces forfaits désormais horribles, puisqu'un être intelligent les avait commis. Ce qui resta du mythe primitif, c'est la fatalité qui les imposa. L'Œdipe des poètes n'est pas plus responsable de ses attentats que l'Œdipe solaire ne l'est de ses phénomènes.

Les grands traits de la légende d'Œdipe étaient sans doute dessinés lorsque Sophocle la mit sur la scène: le marbre était marqué, le bloc était prêt. Mais le chef-d'œuvre qu'il en a tiré est incomparable, unique dans tout le théâtre grec, par l'intérêt prodigieux qui l'oppresse et qui le remplit. Avec le fond du pathétique, on touche celui de l'angoisse; l'attente perd haleine et le cœur étouffe. Rien d'immobile comme dans quelques parties de ses autres

drames : l'action est une pente tombant sur un gouffre, dont chaque scène ou, pour mieux dire, chaque vers descend les degrés. On est emporté et on est étreint. Un autre Sphinx, né des cendres de celui que vainquit Œdipe, et, cette fois, victorieux, vous tient dans ses griffes; il vous attire et vous épouvante. Ses ailes palpitent ; ses yeux divergents, où le dilemme alterne, vous regardent avec une effrayante fixité ; l'énigme qu'agitent ses lèvres divague d'abord et murmure : elle éclate enfin dans un cri fatal qui creuse un abîme bouillonnant de sang et de larmes.

II

Les expositions de Sophocle sont célèbres ; il y a une sorte de grandeur royale dans la façon dont il ouvre la porte de ses tragédies comme à deux battants. Celle de l'*Œdipe-Roi* est d'une majesté sans pareille, et telle que Phidias l'aurait composée.

Une peste, qui exhale la colère d'un dieu, ravage Thèbes ; elle s'attaque aux hommes et aux animaux, elle dessèche les germes dans les entrailles de la terre, et les enfants sur le sein des mères. Les morts s'abattent, « plus rapides que des vols d'oiseaux, sur le rivage ténébreux ». La ville retentit d'hymnes

et de gémissements, les famillés décimées pleurent et crient au pied des autels, et la trompette funéraire perce leurs sanglots de ses longs éclats. Une troupe d'enfants et de vieillards, conduits par le grand-prêtre de Zeus, tenant dans leurs mains des branches d'olivier, s'est rassemblée devant le palais. Ils viennent demander le salut présent au sauveur du fléau passé ; c'est un peuple filial en face d'un roi paternel. Œdipe apparaît sur le seuil, comme un dieu qui descendrait de son temple, à l'appel de ses suppliants : il interroge le grand-prêtre, et il lui répond, lorsqu'il a parlé, avec une compassion magnanime. Toutes ses paroles trahissent le haut sentiment qu'il a de lui-même, la conscience d'une sagesse parfaite et d'une vigilance sans défaut. Ce qu'il a pu faire il l'a fait, en envoyant Créon au temple de Delphes, consulter l'Oracle. Le peuple qui parle par la voix du prêtre n'a pour lui que des louanges et des prières : on dirait qu'il l'encense en même temps qu'il l'implore.

« Dans les calamités de la vie, tu nous parais le plus grand des hommes ; c'est toi qui, arrivant dans cette ville, nous as délivrés de l'horrible Sphinx : non averti ni instruit par nous, mais à l'aide d'un secours divin, tu nous rendis l'existence. Et maintenant, tête glorieuse d'Œdipe ! dont tous révèrent la puissance, nous venons vers toi, en suppliants, afin que tu trouves quelque remède à nos maux. A l'œuvre ! ô le meilleur des hommes, relève cette ville abat-

tue, et prends soin de ta gloire ! sois aujourd'hui égal à toi-même ; car c'est toi que la cité appelle son sauveur, en se rappelant les actions passées. »

Avant de l'abattre au fond du malheur, Sophocle a voulu nous montrer Œdipe dans sa gloire et dans sa sagesse, génie de la cité, bienfaiteur du peuple dont il a été le libérateur. Il l'a dressé dans une sublime attitude, sur le trône d'où il va le précipiter. C'est ainsi que Job, avant sa ruine, était « l'homme le plus haut de tout l'Orient ». Plus tard, Œdipe errant à tâtons et mendiant son pain, appuyé sur l'épaule nue d'Antigone, pourrait dire comme le patriarche de l'Idumée : « Quand je sortais pour » m'asseoir à la porte de la ville, — et que je posais » mon siège sur la place publique, — à ma vue les » jeunes gens se cachaient, — les vieillards se le- » vaient et se tenaient debout. — Les princes rete- » naient leurs paroles, — et posaient leur main sur » la bouche... — Je recueillais la bénédiction de » l'homme près de périr, — je remplissais de joie » le cœur de la veuve. — J'étais vêtu d'innocence » comme d'un vêtement, — ma justice était mon » manteau et ma tiare. — J'étais l'œil de l'aveugle, » — et le pied du boiteux. — Je brisais la mâchoire » de l'injuste, — et j'arrachais sa proie d'entre ses » dents. »

Cependant Créon, qu'il a envoyé à Delphes, re-

vient rapportant l'oracle du dieu. La peste sévira sur Thèbes, tant qu'elle gardera dans ses murs le meurtrier inconnu et impuni de Laïos. Ici, naît l'intérêt tragique, point obscur, presque imperceptible, et qui couve un si noir orage. Œdipe somme le peuple assemblé de rechercher et de dénoncer l'assassin. Il le proscrit par avance, il le chasse des temples et des sacrifices, il lui interdit l'eau lustrale, il le voue à l'isolement qui cerne les sacrilèges. Il se maudit lui-même, si jamais il lui ouvrait son foyer, se déclarant responsable de la vengeance de Laïos, dont il occupe le trône et dont il a épousé la femme. Un mot lui échappe, soufflé par Némésis, et qu'il répète sans en comprendre le terrible sens : « Je vengerai Laïos, comme si c'était mon père. » Ces traits de feu se retournent contre celui qui les lance et le désignent déjà à l'anathème qu'il prononce. Quel coup de terreur ! et combien devait l'accroître la foi aux Imprécations si puissante alors ! Qu'on se figure un Pape du moyen âge s'excommuniant lui-même, à son insu, dans une bulle formidable dont tous les termes se seraient retournés sur lui.

Œdipe a hâte de savoir, il va droit à l'énigme, comme autrefois il alla au Sphinx : revanche horrible du monstre vaincu. Il envoie chercher Tirésias, le Voyant aveugle, dont les yeux fermés scrutent le passé et percent au loin l'avenir.

III

Imaginez Samuel appelé ou évoqué par Saül. La haute antiquité grecque n'avait pas de plus vénérable figure que celle de ce vieillard fabuleux, sept fois séculaire, investi de la science du prophète et du double sexe de l'hermaphrodite. Il était fils de Phorbas et de la nymphe Chariclo. Il avait pour ancêtre Udée, un des « hommes semés » — *Spartes*, — qui étaient nés tout armés des dents du dragon tué par Cadmus. La légende de sa cécité était merveilleuse. Un jour, par mégarde, il avait vu Athéné se baigner, avec sa mère Chariclo, dans la fontaine d'Hippocrène. Les nudités divines étaient de terribles splendeurs, elles aveuglaient comme les éclairs. Les vierges de l'Olympe surtout châtiaient sévèrement le viol du regard : ces neiges des cimes se croyaient tachées, lorsqu'elles étaient vues. Artémis fit déchirer par ses chiens Actéon coupable d'une pareille offense : Athéné, moins cruelle, ne tua pas Tirésias, mais elle passa sur ses yeux sa main lumineuse, et les éteignit. Chariclo pleurant sur le malheur de son fils, la déesse attendrie lui ouvrit, en revanche, les yeux de l'esprit. Elle le doua de la seconde vue des devins, et lui révéla la

langue des oiseaux. — « Le berger des oiseaux », c'est ainsi que l'appelle Eschyle. — Elle lui donna encore un bâton de cornouiller, clairvoyant et vigilant comme un guide, qui le menait par les chemins et le garait de tout achoppement. Un autre miracle consomma sa science prophétique. Un jour, sur le mont Cyllène, Tirésias aperçut deux serpents accouplés; il les sépara du bout de son bâton, tua la femelle, et devint femme à l'instant. Sept ans plus tard, il rencontra deux autres serpents également enlacés; il tua le mâle et aussitôt il redevint homme. Il fut ainsi initié aux mystères contradictoires des deux sexes; avec les secrets d'Adam, il sut les énigmes d'Ève; les deux faces de l'âme humaine lui furent révélées. Thèbes l'institua son pontife, il y prophétisait et y sacrifiait. Il en était l'âme et l'oracle, cet aveugle menait la cité; le Cycle Thébain tourne autour de lui. On montrait, aux portes de la ville, un observatoire appelé l'*Oionoscopion*, que Sophocle appelle « le rendez-vous des présages », — Παντός ὄιωνον λυμὴν, — du haut duquel il interprétait les cris des oiseaux volant dans les nues. Par un privilège unique, il obtint de rester voyant dans les ténèbres, intelligent dans la léthargie des Enfers. Lorsque Circé, au dixième chant de l'*Odyssée*, envoie Ulysse au bord de l'Érèbe, c'est pour qu'il consulte « l'âme de Tirésias, le devin aveugle

» dont l'esprit est toujours vivant ». — « Persé-» phone, lui dit-elle, n'a accordé qu'à ce seul mort » l'intelligence et la pensée ; les autres ne seront » que des ombres autour de toi. » Et elle prescrit à Ulysse de lui sacrifier « un bélier noir, le plus beau » de ses troupeaux ». Ainsi fait le prudent Ulysse, et le prophète d'outre-tombe lui apparaît, comme sur la terre, une petite crosse d'or à la main, et il lui prédit les traverses de son retour.

C'est ce vieillard sacré, chargé de siècles, comblé de prodiges, dont la vue est une vision, et dont les yeux, tournés en dedans, sont illuminés par la vraie lumière, qu'Œdipe a fait mander devant lui. Il n'y a rien de plus solennel dans aucun théâtre, que l'entrée de Tirésias arrivant au seuil du palais. Tout au plus pourrait-on lui comparer de très loin, dans le *Don Carlos* de Schiller, l'apparition de ce Grand Inquisiteur, vieux et aveugle comme le devin grec, qui, au dénouement, sort de sa cellule, pour proférer un sanglant oracle. Tirésias s'avance courbé sur son bâton augural ; Œdipe l'interroge d'abord avec un respect religieux. Mais le devin refuse de parler, il maudit sa clairvoyance infaillible. « Hélas ! » hélas ! à quoi sert de savoir quand la science est » vaine ? je n'aurais jamais dû venir ici. » Aux questions pressantes du roi de Thèbes, il ne répond que par des mots obliques et à double sens, comme les

aimait l'Apollon de Delphes, et qui l'avaient fait surnommer Loxias, le « Loucheur ». — Plus il redouble d'obscurité et plus s'allume la violence d'Œdipe ; il lui dit « qu'il mettrait les pierres en colère ». De la prière il passe à la sommation injurieuse. Tirésias, fort de son sacerdoce, résiste à l'outrage. — « Je ne suis pas ton sujet, » — lui dit-il, en se redressant d'une hauteur pontificale qui monte jusqu'au ciel, — « je suis celui d'Apollon. » Il a pitié de l'insensé qui le presse, mais une terrible et triste ironie sillonne déjà ses paroles. Enfin, poussé à bout par l'insulte, il tire la vérité de son nuage, il en multiplie les éclairs. Le parricide surgit comme un spectre, à cette lueur fatidique. Œdipe s'emporte jusqu'à l'accuser d'être le meurtrier de Laïos : — « Sache donc que tu me parais avoir pris part au » meurtre, et l'avoir même commis, bien que tu » n'aies pas tué de ta main. Si tu n'étais aveugle, je » t'accuserais seul de ce crime. » Alors, Tirésias éclate : — « En vérité ! Et moi, je t'ordonne d'obéir » au décret que tu as rendu. Dès aujourd'hui, ne me » parle plus, ni à moi, ni à aucun habitant de Thè- » bes ; car tu es l'Impie qui souille cette cité. » Il n'a plus rien à ménager, rien à feindre ; tous les horribles secrets dont son âme est grosse s'en échappent : après le parricide, c'est l'inceste qu'elle met au jour. « Je te déclare que tu ignores l'infa-

» mie dans laquelle tu vis avec tes plus chers, et » que tu ne connais pas tes malheurs. » — Œdipe, furieux, insulte l'augure, il le renvoie à l'école du Sphinx. Comme le serpent d'Aaron qui dévora ceux des mages de l'Égypte, sa sagesse n'est-elle pas supérieure à celle du devin, puisqu'il a deviné ce que ce disciple des oiseaux n'a pas su comprendre. — « Allons! dis-moi où tu t'es montré bon divinateur? » Pourquoi, quand elle était là, la Chienne aux pa- » roles obscures, le Sphinx qui proposait ici ses énig- » mes, n'as-tu dit le mot qui devait délivrer la ville? » C'était pourtant la tâche des devins, et non celle » du premier venu. Mais moi, Œdipe, l'ignorant, » je fis taire le Sphinx, par la force de mon esprit, » et non sous la dictée des oiseaux. » — Il rit aussi de l'aveugle qui prétend prévoir et ne peut pas voir. — « La vérité est forte, » lui dit le vieillard. — « Oui, — répond-il, — mais non dans ta bouche. » Ne l'invoque pas, toi qui es aveugle des oreilles, » de l'esprit et des yeux. » — La réplique de Tirésias est terrible : — « Malheureux! tu me repro- » ches ce que bientôt chaque Thébain te repro- » chera à toi-même. » — La cécité bafouée se venge en allant frapper l'insulteur, les yeux éteints jettent leur ombre sur les yeux ouverts. Mais Œdipe ne veut rien comprendre; son entêtement s'endurcit. Il chasse outrageusement Tirésias, qui se retire

en grossissant ses menaces, comme la foudre qui ne tonne jamais si fort que lorsqu'elle va s'éloigner.

On comprend d'ailleurs la colère d'Œdipe devant les réticences et sous les anathèmes du vieux prêtre. Le héros qui, comme Samson, est allé chercher le mot des énigmes dans la gueule d'un monstre, doit s'indigner d'errer à tâtons dans la nuit que souffle sur lui la bouche d'un aveugle. L'homme est, de sa nature, hostile aux prophètes; il les redoute ou il les méprise. Ce qu'il va leur demander, c'est l'éclaircissement de ses espérances : que la baguette du devin les trouble ou les brise, la défiance lui vient, la colère le prend, et le hiérophante, à ses yeux, n'est plus qu'un jongleur. — « Prophète de malheur ! » — dit, dans l'*Iliade*, Agamemnon à Calchas — « jamais tu ne m'as rien annoncé d'a-» gréable, ton esprit ne se plaît à prophétiser que » le mal; jamais tu ne m'as fait ni réalisé une » heureuse prédiction. » — Cassandre est le jouet des enfants de Troie. La Bible est pleine de prophètes, hués ou martyrisés par les rois auxquels ils prédisent des malheurs. — Balak se fâche lorsqu'il entend Balaam vaticiner la gloire d'Israël : « La colère de » Balak s'enflamma contre Balaam : — C'est pour » faire des imprécations contre mes ennemis que je » t'ai appele, et voilà que tu les as déjà bénis par » trois fois. — Et maintenant, fuis vers ton endroit ;

» j'avais dit que je te récompenserais honorablement, » mais Dieu t'a refusé cet honneur. » — Michée est souffleté et emprisonné par Achab, quand il lui annonce la perte de la bataille qu'il va livrer au roi d'Arame : « Mettez-le en prison, et faites-lui manger » le pain de l'oppression et boire l'eau de l'angoisse » jusqu'à ce que je revienne en paix. » — Amos irrite Atmasia, prêtre des idoles auxquelles Jéroboam sacrifiait, par ses prédictions menaçantes contre le roi sacrilège. — « Voyant! va-t-en au pays de Judas, » mange là ton pain et prophétise là tant que tu » voudras. — Mais ne prophétise plus à Béthel, car » c'est le sanctuaire du roi! » — Amos répondit et dit à Atmasia : « Je n'étais ni prophète, ni fils » de prophète; j'étais un bouvier et j'épluchais les » figues sauvages. — Jéhovah me prit lorsque j'étais » derrière mes bœufs, et me dit : « Va, prophétise » à mon peuple d'Israël. » — Prêtre Atmasia, tu » écouteras donc maintenant la parole de Jého- » vah... » — Alors, Jéroboam fait arracher les dents à Amos, ces dents qui grinçaient de la colère de Dieu. — Manassé, roi d'Israël, fait scier en deux Isaïe. Ezéchiel est lapidé par ses compagnons de captivité. Après avoir crié « Malheur! » aux quatre vents du ciel, presque tous les prophètes peuvent crier aussi : « Et malheur à moi! » comme ce Voyant *in extremis* de Jérusalem, qu'abattit la pierre d'une

catapulte romaine, au moment où il chantait son dernier verset.

D'une autre part, la violence d'Œdipe explique à l'avance la catastrophe qui va le frapper. L'affreux mystère de sa destinée pose devant lui, encore muet et masqué ; il lui arrache son mot et son voile. L'oracle équivoque vacillait sur sa tête, il l'affermit entre les mains de l'augure, et s'enferre lui-même dans ses deux tranchants.

IV

Cependant le Chœur s'inquiète, il ne veut pas croire qu'Œdipe soit coupable, il vénère pourtant le vieux Tirésias. Des strophes magnifiques expriment son incertitude ; d'autres agitent sur le meurtrier inconnu des vers ardents et vagues comme des flammes :

« Quel est celui dont le rocher fatidique de Delphes accuse les mains sanglantes? Il est temps pour lui de fuir plus prompt que les chevaux rapides comme le vent. Déjà le fils de Zeus fond sur lui, armé de feux et d'éclairs ; les Erynnies inévitables se lancent à sa poursuite. — Du Parnasse neigeux a jailli une Voix éclatante. Elle ordonne de rechercher l'homme qui se cache. Comme un taureau sauvage, il rôde dans les bois, il s'enfonce dans les antres et grimpe aux rochers ; il bat les lieux déserts d'un pied misérable, pour échapper à l'oracle sorti de l'ombilic de la terre. Mais la Voix immortelle vole autour de lui. »

Le venin des paroles de Tirésias est entré jusqu'au cœur d'Œdipe, il l'aigrit et le dénature. On ne reconnaît plus dans l'homme emporté qui, maintenant, accuse Créon d'avoir suborné l'augure, pour s'emparer de son trône, le sage roi du prologue. Mais déjà un rayon, effrayant comme une lueur de glaive, perce les ténèbres où il se débat. Jocaste veut le rassurer : elle lui dit que Laïos a été tué par des brigands sur le rond-point d'un triple sentier, et son récit fait reparaître les premières traces du sang répandu. Il conduit Œdipe, d'indice en indice, au défilé de la Phocide, où, dans sa jeunesse, il tua un homme dont le char insolent lui barrait la route. Cet homme est-il Laïos? Il peut douter encore : le seul témoin qui reste du meurtre en accuse une troupe de bandits. Œdipe envoie chercher cet homme qui garde les troupeaux du domaine royal. Mais cette première agitation du passé trouble son esprit ; elle fait remonter à sa surface les souvenirs lugubres d'un ancien oracle. Apollon lui a prédit autrefois qu'il serait l'assassin de son père et le mari de sa mère. Œdipe médite devant ce problème plus monstrueux que la face du Sphinx.

Un signe funeste se déclare ; le Chœur n'est déjà plus si certain de son innocence. Il se désintéresse de sa cause, il s'en détache et s'en purifie. Il abandonne le roi néfaste et passe du côté des dieux

courroucés. Son chant s'envole vers les hauteurs qui dominent l'existence humaine; il y proclame des axiomes sublimes qui retentissent sur Œdipe, comme la foudre dans un ciel serein. On dirait qu'en se répandant en prières, il cherche à voiler, sous une fumée d'encens, l'horreur entrevue.

« Puisse la Fortune me faire garder toujours la pureté des paroles et des actions, les soumettant aux Lois suprêmes, filles célestes dont l'Olympe seul est le père, dont l'origine n'a rien de mortel, que l'oubli ne peut abolir! Un grand Dieu a inspiré ces lois, et la vieillesse ne les atteint point. — L'orgueil enfante le tyran, l'orgueil est vainement rassasié de mauvais succès, monté au faîte le plus haut, il est précipité au fond de son destin d'où il tente vainement de sortir. L'épreuve qui vient heureusement pour cette ville, je supplie le Dieu de ne point permettre qu'elle reste inachevée. Qu'il n'abandonne pas la poursuite d'où le salut dépend. Je ne cesserai pas d'avoir le Dieu pour guide. — Si quelqu'un se manifeste avec insolence, par ses actions ou par ses paroles, s'il ne vénère point la justice, s'il méprise les autels des Dieux, que la mauvaise fortune le saisisse pour prix de ses misérables joies. Quel homme ainsi coupable se flatte d'écarter de son âme les traits de la colère? Si de telles impiétés sont honorées, faut-il encore mener des chœurs sacrés? — Non, je n'irai plus porter mon offrande au centre sacré de la terre, ni au temple d'Abès, ni à celui d'Olympie, si la vérité de ces choses ne se fait pas toucher du doigt à tous les mortels. Mais, ô maître souverain! si tu es justement nommé, ô Zeus! le roi de toutes choses, que ceci n'échappe pas à tes regards et à ton éternel empire. Déjà les oracles qui concernent Laïos sont dédaignés; Apollon a perdu ses honneurs, les Choses divines disparaissent! »

La haute ironie particulière à Sophocle, ce sou-

rire amer qui donne parfois à son Masque tragique une expression si poignante, ne paraît nulle part plus terrible que dans l'égarement de Jocaste tournant en dérision les oracles, au moment même où ils s'accomplissent. Elle raillait tout à l'heure la vanité de l'art prophétique, et c'était de sa bouche que la première dénonciation de la vérité sortait, à son insu, entre ses sarcasmes. Maintenant elle reprend encore ses moqueries impies et la catastrophe s'accélère : chaque scène apporte sa torche à la recherche du crime, une sanglante gradation de lumière le produit lentement au jour.

Un Messager arrive, annonçant la mort du roi de Corinthe, de Polybe qu'Œdipe croit son père. Œdipe respire, l'écrasant souci s'écarte un instant. Comment tuerait-il celui que la vieillesse vient d'abattre « de cette petite secousse qui renverse les vieux corps » ? Déjà il rit, avec Jocaste, des dieux qui mentent et des devins qui délirent. — « Qui voudra » désormais, ô femme ! consulter l'autel prophétique » de Delphes, ou le chant des oiseaux ? » — Un mot du Messager rejette sur sa poitrine le poids étouffant ; il n'est pas le fils de Polybe. L'homme qui lui parle l'a recueilli dans une gorge du Cithéron, des mains d'un berger de Laïos. Ce berger lui-même l'avait trouvé suspendu par une courroie qui perçait ses pieds, à un chêne de la montagne. Cette révéla-

tion, c'est le premier coup de la foudre qui va tout illuminer et tout dévorer. Mais il n'éclaire encore que Jocaste. Elle se voit, se juge, se condamne, ramène le pan de sa robe sur sa tête souillée, et s'enfuit de la scène, en poussant ce cri déchirant : — « Hélas ! hélas infortuné ! Voilà tout ce que je » puis te dire, et te dirai pour la dernière fois. » — Rien d'effrayant comme cette fuite soudaine, elle émeut plus que ne ferait l'accès d'un furieux désespoir. C'est le voile jeté sur la victime, au moment où, enveloppée par le cortège de l'autel, les prêtres la traînent sous le couteau sacré.

V

Œdipe persiste encore, il reste incrédule, la cécité de son esprit précède celle de ses yeux. Il attribue la fuite de la reine à la honte d'avoir épousé l'enfant du hasard. Pour lui, il se glorifie de cette origine ; il se proclame « Fils de la Fortune, » à l'instant où la déesse va l'écraser sous sa roue. Le Chœur encourage son espoir : peut-être feint-il de le partager, peut-être aussi veut-il bercer d'un beau songe sa dernière heure de lumière. Dans une ode qui a la douceur des flûtes pastorales, il se demande si Œdipe n'est pas un bâtard divin de la montagne, né

de la rencontre d'une nymphe et d'un dieu errant sur le Cithéron.

« O Cithéron ! j'en atteste l'Olympe ; avant la fin d'une autre lune nous te célébrerons, par nos danses, comme le père et le nourricier d'Œdipe, ô mont propice à nos rois !

» O mon fils ! quelle fille des Immortels t'a conçu, mêlée à Pan qui erre sur les montagnes, ou à Phœbus Apollon ? car il se réjouit, lui aussi, des sommets boisés Ou bien le dieu du Cyllène, ou Bacchus, qui hante les collines, t'aurait-il reçu d'une des nymphes de l'Hélicon, avec lesquelles il aime à jouer ? »

Ces strophes enchanteresses, ce sont les Grâces qui dansent devant l'homme que les Furies vont poursuivre. On croirait voir encore une ronde de Sylvains mêlés aux Dryades, tournant autour d'un sarcophage, dans les spirales d'une guirlande. Dante, lui aussi, a de ces images agrestes jetées aux plus noires parties de l'*Enfer*. Du fond de l'abîme, il évoque des vols de colombes ; il déploie sur ses cratères des mirages de prairies en fleurs.

Le pâtre qu'Œdipe a mandé, arrive du fond de sa montagne ; le Messager le reconnaît pour l'homme qui lui remit l'enfant exposé. Le vieillard veut nier d'abord, mais Œdipe lui parle en roi et en maître, il l'aiguillonne de ses questions acérées. L'infortuné met à se perdre lui-même un zèle héroïque qui suffirait à l'absoudre. La soif de la vérité le dévore, il

boit ardemment le poison qu'elle lui distille goutte à goutte. Enfin le mystère que bégayait l'augure, se révèle par cette bouche agreste : Œdipe a tué son père, Jocaste est sa mère ! — Comme Jocaste, Œdipe pousse un de ces cris qui fendent les entrailles, et il s'échappe de la scène avec une sinistre pudeur.

Le Chœur entonne une mélancolique élégie ; puis un homme, sorti du palais, vient raconter l'expiation sanglante accomplie dans sa profondeur. Œdipe, ouvrant la chambre royale, s'est heurté contre les pieds de Jocaste pendue à la solive du plafond : avec les agrafes d'or de sa robe, il a frappé et crevé ses yeux.

Voici venir l'auguste misérable, la face souillée du sang noir que suintent ses paupières. Le rythme du sanglot saccade ses paroles, il blasphème à la façon du vieux Job : — « Périsse celui qui me délivra des entraves douloureuses de mes pieds, m'arracha à la mort et sauva ma vie ! » — « Périsse le jour où je suis né et la nuit qui a dit : un homme est conçu ! » — lui répond de loin le lépreux arabe, accroupi sur le fumier où il râcle ses ulcères avec un tesson. A la douleur, l'horreur succède : Œdipe se complaît dans son ignominie, il débrouille l'exécrable désordre de sa parenté, il le tord comme un nœud de reptiles, il en exprime lon-

guement la souillure. Aucune révolte, aucun reproche : rien n'est touchant comme l'humilité de ce roi, naguère si superbe. Tant que la lutte a été possible, il a résisté, il s'est débattu ; maintenant qu'il est renversé, il s'étend et il reste à terre. La pitié du Chœur le touche, comme une clémence magnanime, il obéit, comme un enfant, aux commandements de Créon. C'est en tremblant qu'il le supplie de lui amener ses deux filles. Lorsqu'il les tient serrées dans ses bras, et qu'il pleure sur l'opprobre de leur naissance, sur les liens odieux qui les rattachent à leur père, sur la virginité infamante qui va les flétrir, alors on a devant les yeux un groupe plus pathétique que celui du *Laocoon*. La famille, enlacée par la monstruosité de l'inceste, frémit à la fois d'horreur et de tendresse sous la complication de ses nœuds.

CHAPITRE XI

ŒDIPE A COLONE.

I. — Œdipe et Antigone. — Apaisement d'Œdipe. — Le bois des Erynnies.
II. — Pourquoi Œdipe est tranquille. — Il se justifie contre le Chœur et contre Créon.
III. — Arrivée d'Ismène. — Oracle qu'elle apporte. — Œdipe réhabilité par les Dieux.
IV. — Créon. — Thésée délivre son hôte. — Polynice. — Imprécation d'Œdipe sur le fils ingrat. — Le crime de lèse-paternité dans les temps antiques. — Οἰδίπους τύραννος. — Traditions de la *Thébaïde*.
V. — Antigone. — Sœur autant que fille. — Elle intercède pour Polynice. — Rendez-vous tragique pris avec son frère, sous les murs de Thèbes.
VI. — Signes célestes de la mort d'Œdipe. — Sa disparition dans le bois sacré. — Sublimité vénérable d'*Œdipe à Colone*.

I

Œdipe Roi serait inexplicable sans *Œdipe à Colone ;* le roi de l'énigme serait insoluble, s'il restait dans le gouffre où le Destin l'a jeté. Est-il vraiment criminel, l'homme qui a tué sans savoir et qui s'est souillé sans vouloir? Est-on justiciable du crime qui

s'est présenté déguisé en droit, et couvert du masque d'une action permise ! Est-on coupable pour être tombé dans le piège où des mains violentes vous ont poussé, dans la nuit ?

Ce problème, Sophocle l'a sublimement résolu dans son *Œdipe à Colone ;* tragédie sacrée entre toutes : la conscience s'y lève comme un soleil, sur les ténèbres fatales qui l'obscurcissaient. L'homme accusé par le hasard est absous par l'intelligence ; le roseau écrasé par une puissance aveugle se redresse, grandi jusqu'au ciel, sachant ce que cette puissance ne sait pas.

« Fille d'un vieillard aveugle, Antigone, en quel lieu, près de quelle ville sommes-nous arrivés ? De qui l'errant Œdipe recevra-t-il aujourd'hui quelque maigre don ? Il demande peu et il reçoit moins encore, mais c'est assez pour lui ; car les misères, la vieillesse et le courage du cœur, m'ont appris à me résigner. »

C'est l'immortel début du poème, le groupe idéal de la Pitié menant par la main la Misère. Œdipe, après sa chute, est resté quelque temps à Thèbes ; ses fils se sont partagé son trône. Mais ce spectre de roi déchu importunait leur orgueil : ne croyant pas régner tant qu'il était là, ils ont banni leur vieux père, ils l'ont chassé de la ville. Les Thébains, épouvantés par ses crimes, n'ont pas défendu leur ancien sauveur ; sa propre cité l'a vomi. Œdipe s'est éloi-

gné, et Antigone l'a suivi. Voilà longtemps qu'il erre sur les chemins de l'exil ; il a vieilli et il a souffert. L'imagination le revoit dévasté et défiguré, le front chenu et les yeux vides, drapé d'un haillon qui fut une pourpre et qui fait encore des plis royaux sur ses membres, un reste de couronne rouillée dans ses cheveux blancs. Il tâte les sentiers de son long sceptre devenu un bâton d'aveugle. L'enfant qui l'a suivi dans son exil est maintenant une jeune fille, l'épaule d'Antigone a grandi jusqu'à la main tremblante de son père. L'horreur qui l'environne lui fait un désert parmi les contrées qu'il parcourt, le soupçon gronde autour de lui ; une Renommée monstrueuse le précède, soufflant dans ce que Shakspeare appellera plus tard « la trompette hideuse des malédictions ». Œdipe a subi tous les affronts et toutes les misères, il a mangé tous les pains amers, il dort sous la pluie ou sous les étoiles. L'aumône même lui est jetée de ce geste hostile qui en fait une pierre de lapidation. La vieillesse achève ce qui lui restait de son corps, la force s'est retirée de lui comme la lumière ; il ne tâtonne plus seulement, il chancelle. Ses malheurs sont aussi inouïs que ses crimes.

Et pourtant le maudit est calme, le criminel est tranquille, l'aveugle est serein comme une nuit pleine d'étoiles. D'une tragédie à l'autre, Œdipe reparaît

transformé. Nous l'avons laissé déchiré d'angoisses, horrible à lui-même ; nous le retrouvons majestueusement apaisé. Sa douleur a mûri comme un fruit d'automne, et, comme le fruit mûr, elle s'est détachée. Il apprend, par un passant effrayé, qu'il a violé un seuil redoutable, que le bois où il est entré est consacré aux Erynnies ; et ce nom, qui mettrait Oreste en fuite, le rassure. Œdipe salue comme un lieu d'asile le lieu de terreur ; il s'enfonce dans le taillis des sombres Déesses, comme l'homme de la Bible descendait dans la fosse aux lions, d'un pied ferme et la tête haute, sachant qu'elles ne lui feront aucun mal. Tout à l'heure, lorsque les vieillards de Colone, accourus au bruit du sacrilège, le sommeront de quitter le bois inviolable, Œdipe en sortira docilement. Il fera même, par les mains d'Ismène, le sacrifice expiatoire qu'ils lui prescriront : trois libations d'une coupe d'eau couronnée de poils de brebis. Mais ce rite, il l'accomplira pour se conformer aux lois du pays, ainsi qu'il sied à un hôte, n'en sentant d'ailleurs nul besoin. Il a tout expié par avance : qu'importe une goutte lavant une tache, à l'homme qu'a couvert l'immense souillure, sur laquelle les flots ont passé ?

Que craindrait-il ? Un Oracle lui a prédit qu'il mourrait le jour même où il atteindrait cette forêt sacrée, qu'il déposerait à son ombre l'écrasant far-

deau de sa vie. Sa tombe est là marquée et ouverte par la main des dieux. Les divinités farouches qui l'habitent ne peuvent l'effrayer ; il a fait sa paix avec elles, c'est leur hospitalité qui l'accueille, leur sein gonflé de haine s'attendrit pour le recevoir. Il va dormir dans leur antre, les « Chiennes de l'Enfer » garderont amicalement son sépulcre. Œdipe peut les saluer du nom euphémique qu'Athènes leur a donné : elles sont véritablement pour lui les « Euménides », les « Bonnes Filles ». Leurs yeux ardents le regardent fixement, à travers les branches, avec une lueur de bonté. Leur repaire semble s'être paré pour sa bienvenue ; la peinture qu'en fait Antigone est celle de ces clairières de Sicile, où les bergers viennent alterner de leur flûte avec les oiseaux. La vigne suspend aux arbres ses draperies de pampres, les rossignols chantent sur les lauriers roses : c'est dans le jardin de la mort que les Érynnies lui ont donné rendez-vous.

Aussi la prière qu'Œdipe leur adresse est celle d'un suppliant qui se sent d'avance exaucé. Elle respire une confiance pieuse, une reconnaissance presque tendre. Il invoque en elles les Vierges de la délivrance, il leur apporte son âme comme un dépôt attendu.

« O Vénérables et Terribles! Puisque le premier lieu de cette terre où je me suis arrêté vous est consacré, ne soyez

contraires ni à Apollon ni à moi. Ce dieu, lorsqu'il me prédit autrefois tant de misères, m'annonça aussi que j'en trouverais le terme, au bout d'un long temps, à mon arrivée dans la terre où je deviendrais l'hôte des Vénérables Déesses, et que là je tournerais la borne de ma triste vie. L'Oracle déclarait les signes qui devaient m'en annoncer l'heure ; un tremblement de terre, des éclairs, un grand bruit de foudre. Et certes, je reconnais aujourd'hui que j'ai été conduit vers ce bois sacré, par votre assistance. Comment sans elle vous aurais-je rencontrées les premières, dans ma course errante ? Comment serais-je venu d'abord m'asseoir sur cette roche abrupte, dans votre enceinte révérée, ô sobres Déesses ! sobre moi-même comme vous. Consommez donc l'oracle et accordez-moi de mourir ici, si toutefois je vous parais assez éprouvé, depuis le temps que j'endure les plus grands maux que l'homme puisse souffrir. Au secours, douces Filles des antiques Ténèbres ! Et toi qui portes le nom de la grande Pallas, Athènes, la plus illustre des villes ! aie pitié de l'ombre misérable d'Œdipe, car ce n'est plus là mon corps d'autrefois. »

II

Pourquoi cette paix et cette assurance ? D'où vient que le coupable se livre volontairement aux Inexorables ? A-t-il charmé leurs serpents et soufflé leurs torches ? Œdipe a tué son père, et Oreste est là, avec ses fureurs, pour montrer ce que les Érynnies font du parricide. Il a épousé sa mère, et l'inceste était un des crimes qui excitaient le plus leur colère. La proie se jette-t-elle dans la gueule béante qui la guette ? Où a-t-on vu le criminel frapper à la porte

des bourreaux et les adjurer de le prendre? — Le nœud moral de la tragédie est là tout entier, et Sophocle, en le tranchant, a rompu une des plus dures chaînes qui aient meurtri l'âme antique. Du souffle d'une parole nouvelle, il a fait fuir le vautour qui la torturait; l'*Immortale jecur* est guéri.

Œdipe ne craint plus les Furies, parce qu'il n'a plus de remords. Son âme a soulevé d'un sublime effort les catastrophes écroulées sur elle, un rayon a déchiré leurs ténèbres. Il s'en rend compte et il y voit clair; du cloaque sanglant qui la noircissait, il a tiré son innocence intacte et candide. Sa volonté n'ayant pas été complice de ses crimes, il n'est pas coupable ; l'intention fait l'action. Laïos étant ignoré de lui, ce n'est plus son père qu'il a fait mourir, c'est un passant qui l'attaquait par le glaive, et qu'il avait le droit de tuer par le glaive. Ce n'est plus sa mère qu'il a épousée, c'est une femme voilée pour lui d'une figure étrangère, à qui il pouvait justement s'unir. Ses mains sanglantes ne l'incriminent pas ; son lit nuptial où la nature a été violée, où le sang de l'homme a remonté vers sa source, ne l'a pas souillé. La Fatalité est seule responsable; elle a tout fait, tout prémédité; elle seule est l'incestueuse et la parricide. Il n'a été, à son bras, que l'instrument sacrifié qu'on brise après s'en être servi. Le fer répond-il des vies qu'il arrache? La torche que l'in-

cendiaire attache aux murs d'une cité, doit-elle rendre un compte? Œdipe, réveillé de l'affreuse stupeur de sa chute, a tâté sa vertu et l'a trouvée sauve ; il s'est jugé et il s'est absous. Si le bois des Vengeresses garde le silence quand il y pénètre, c'est que sa conscience reste calme lorsqu'il y descend. Si les Filles de la Nuit ne battent plus son front de leurs ailes noires, c'est qu'il fait jour dans son âme. Car, qu'est-ce au fond que les Érynnies, sinon les remords incarnés et divinisés, armés de griffes qui sont leurs étreintes et de fouets qui sont leurs morsures? Le coupable, dans l'antiquité, les voyait en dehors de lui, et elles s'agitaient au fond de son être. Il se fuyait lui-même en se croyant talonné par leurs pieds de fer. Leurs vipères naissaient de son envenimement intérieur, leurs torches s'allumaient à la fièvre de ses insomnies.

Aussi de quel haut accent, avec quelle certitude éclatante, Œdipe proclame son innocence recouvrée ! Le Chœur, en apprenant son nom, s'est écarté de lui comme d'une peste vivante ; il chasse, à grands cris, le proscrit des lois, l'excommunié des foyers ; il refait autour de lui ce cercle d'horreur qui est, depuis si longtemps, son seul horizon. Mais Œdipe réclame et proteste : c'est au nom des dieux qu'on l'accuse, c'est au nom des dieux qu'il récrimine ; il traite ses insulteurs en blasphémateurs :

« Que disaient donc ceux qui assuraient qu'Athènes était la ville pieuse entre toutes, et que seule elle accueillait les hôtes affligés? Après m'avoir attiré hors de l'asile que j'avais choisi, voilà que vous m'en chassez, par la seule crainte de mon nom! Ce ne sont point mes actions que vous redoutez; car ces actions, je les ai subies et non point commises. S'il faut parler de mon père, chose qui vous épouvante, je le vois, suis-je donc pervers de nature pour m'être défendu, quand on m'attaquait violemment? Ce que j'ai fait, je l'ai fait à mon insu... C'est pourquoi, étrangers! je vous adjure de me protéger, et, sous prétexte d'honorer les Dieux, de ne pas les outrager en effet. Songez que leurs yeux sont également ouverts sur les hommes pieux et sur les pervers, et que jamais l'impie n'a échappé à leur châtiment. Ne ternissez pas d'une action mauvaise la splendeur d'Athènes. Mais, puisque vous avez accueilli le Suppliant qui s'est fié à votre foi, sauvez-le, défendez-le, n'insultez pas sa tête accablée. Car je viens à vous comme un homme pur et sacré. »

On s'apaise, il se fait une trêve; mais un tel hôte est une rapsodie vivante que chacun veut lire. Le Chœur interroge cruellement Œdipe sur ses infortunes : faire une question, c'est quelquefois la donner. La rude curiosité des paysans de Colone ne le ménage pas : ils rouvrent ses plaies vives, ils fouillent âprement dans l'infamie de sa couche, ils insistent sur la fraternité hideuse qui fait que ses filles sont aussi ses sœurs. On dirait une troupe de Satyres mis sur la piste d'un mystère obscène, et s'acharnant à la suivre. Œdipe se débat sous cette grossière insistance, des rougeurs brûlantes montent à son front;

chaque réponse qu'on lui arrache est un vomissement. Il s'écrie : « C'est la mort que de les entendre! » Mais, sous les coups de cette torture, il crie toujours qu'il n'est pas coupable : — « Tu as com-» mis... » — « Je n'ai point commis!... Ces horreurs, » je les ai subies, ma volonté n'y était pour rien. »

Quand, plus tard, Créon, en face de Thésée, s'étonne qu'Athènes accueille un incestueux et un parricide, Œdipe proteste encore de son innocence. Non plus en suppliant cette fois, mais comme aurait fait un orateur du temps de Sophocle, se défendant devant Périclès, avec une dialectique éloquente. L'indignation le saisit, il veut enfin avoir raison des crimes menteurs qui l'obsèdent. Il marche droit sur ces fantômes, et il les transperce d'une réfutation lumineuse. Comme le Sphinx, ils se dissipent d'eux-mêmes dès qu'ils sont scrutés. La tragédie grecque nous montre, pour la première fois, la Fatalité et le libre arbitre aux prises dans cette plaidoirie solennelle. L'homme affronte l'absurde et cruelle idole qui rejetait sur lui le sang qu'elle versait, il la détruit en la discutant.

« O le plus impudent des hommes! sur qui crois-tu lancer tes outrages ? Est-ce sur moi, vieillard? Ou ne retombent-ils pas plutôt sur toi-même qui me reproches des meurtres, des noces impies, des calamités involontaires et infligées par les Dieux irrités sans doute, depuis longtemps, contre notre race, à cause de quelque ancienne faute? Car

tu ne saurais trouver en moi un vrai crime contre moi-même ou contre les miens. Dis-moi donc? Si un Oracle a prédit à mon père qu'il serait tué par son fils, de quel droit m'accuserais-tu de ce meurtre, moi qui n'étais pas né alors, pas même engendré ni conçu? Et si, né pour le malheur, comme on sait, j'en vins aux mains avec mon père et le tuai, ne sachant ce que je faisais, ni qui il était, comment pourrais-tu justement me reprocher cette action comme un crime ? N'as-tu pas honte, misérable, de me contraindre à parler du mariage de ma mère, elle qui fut ta sœur ? Eh bien, soit, j'en parlerai, puisque tu as prononcé cette parole impie. Certes, elle m'a enfanté! elle m'a enfanté, hélas ! et j'ignorais qui elle était, et elle ignorait qui je suis! et elle a ensuite conçu de moi des enfants qui sont son opprobre. Je m'unis avec elle, sans rien savoir, et si j'en parle, c'est que tu m'y forces; mais on ne me trouvera coupable ni dans ce mariage, ni dans le meurtre de mon père que tu m'allègues toujours outrageusement. Réponds à une seule question : si quelqu'un se jetait tout à coup sur toi, l'homme juste, pour t'ôter la vie ; avant de te défendre, irais-tu t'enquérir si l'agresseur est ton père? Non, si tu aimes la vie, tu combattrais l'assaillant, sans t'informer d'autre chose. Tel est cependant le destin que m'ont fait les Dieux, et si mon père revivait, certes, il ne contredirait pas mes paroles. »

III

Œdipe n'est pas seulement disculpé, il est glorifié. Du haut de la colline, Antigone voit une jeune fille courir vers eux, dans la plaine, au galop de son cheval sicilien. Elle est coiffée du large chapeau thessalique, évasé en parasol, pareil à la fleur d'une ombel-

lifère, que les bas-reliefs nous montrent gracieusement rabattu sur les épaules des voyageurs, comme une couronne renversée. C'est Ismène, la sœur d'Antigone : « Elle lui sourit des yeux, à mesure qu'elle approche ; » et c'est une vision ravissante que ce sourire virginal qu'on voit poindre de loin, sur le groupe tragique, et l'éclairer d'un rayon d'aurore. Œdipe a maintenant ses deux yeux, ayant ses deux filles ; ses bras sont pleins comme son cœur.

Ismène arrive de Thèbes que la discorde déchire; la colombe s'est évadée de l'aire des oiseaux de proie. Étéocle a chassé Polynice du trône sur lequel ils devaient s'asseoir tour à tour : Polynice, réfugié à Argos, en revient avec une armée levée contre Thèbes. La guerre est ouverte, le fratricide se prépare. Mais, en même temps que ces messages de malheur, Ismène apporte un oracle de bénédiction. La voix du sanctuaire de Delphes annonce que le corps d'Œdipe protégera la terre qui le possédera, qu'il la rendra invincible et la maintiendra florissante. Son tombeau, plus fort qu'une Acropole, défendra la cité gardienne de ses ossements.

Ainsi les Dieux ont réfléchi et ils se sont repentis. La lumière qui s'est faite dans l'âme rassurée d'Œdipe, a remonté jusqu'à eux, la conscience humaine a éclairé la raison divine. Ils ont revisé sa cause et ils ont cassé leur arrêt. Ils ont dit à la Fatalité, comme

le Jéhovah du livre de Job à Satan : — « As-tu re-
» marqué notre serviteur? Il n'y a pas d'homme
» comme lui sur la terre, intègre, droit et éloigné
» du mal. Il persévère toujours dans sa piété, et tu
» nous as provoqués à le ruiner sans raison. » — Les Érynnies ont déjà fait amende honorable, Apollon se retourne, Delphes se rétracte à son tour; la Pythie fait volte-face sur son trépied jadis noirci de fumées sinistres, maintenant baigné d'une vapeur d'encens. Les Dieux comblent d'honneurs celui qu'ils avaient accablé d'opprobres : le réprouvé devient un élu, ce corps caduc et sordide se change en un corps glorieux qui fait des miracles. Œdipe peut l'offrir à Thésée, qui le couvre d'une hospitalité magnanime, comme un don sans prix. Pour l'obole qu'il reçoit, ce mendiant verse un trésor : il paye un jour de repos avec des siècles de prospérité, le sol qui recevra ses cendres récoltera des moissons de gloire. L'Ombre d'Œdipe va sortir de sa tombe, tutélaire et sainte, radieuse et propice, portant sur sa main, comme la statue de Zeus, une Victoire sans ailes.

C'est alors que le Chœur entonne les strophes immortelles que Sophocle lut à ses juges : sorte de Panathénées lyriques, où les Dieux de la cité défilent, aux sons d'un rythme de fête, sous l'arc de triomphe des vignes et des oliviers de l'Attique. Comme au fronton du Parthénon, le cheval sorti du

rocher frappé par le trident de Neptune se cabre au coin de l'ode triomphale ; et, du sommet de la dernière strophe, on entrevoit le navire agile, guerrier à Salamine, marchand au Pirée, qui fend la mer brillante de ses rames.

« O Étranger ! tu es arrivé dans la plus belle région de la terre, dans le pays des beaux chevaux, la blanche Colone, où les rossignols mélodieux gazouillent dans les vallées vertes, cachés sous le lierre noir à fleurs rouges, et sous le feuillage sacré chargé de mille fruits, à l'abri des feux du soleil et des souffles froids de l'hiver. Là Bacchus, qui aime les orgies, se promène entouré des divinités nourricières.

» Là, sous une rosée céleste, le narcisse, aux belles grappes, fleurit toujours, couronne antique des Grandes Déesses ; là fleurit aussi le safran doré. Les inépuisables sources du Céphyse répandent leurs eaux limpides dans la plaine. Et les chœurs des Muses n'abandonnent jamais cette terre, ni Aphrodite aux rênes d'or.

» Et il y a ici un arbre, — et je n'ai point entendu dire qu'il en ait poussé de pareil sur le sol d'Asie, ni dans l'île dorienne de Pélops, — né de lui-même, non planté par la main des hommes, qui verdoie grandement sur cette terre, et qu'aucun chef ennemi ne déracinera de sa lance : l'Olivier aux feuilles glauques, nourricier de l'enfance, que gardent l'œil de Zeus et la prunelle bleue d'Athénée.

» Mais j'ai encore à célébrer un autre honneur de cette ville, ses chevaux et ses navires, don magnifique d'un dieu puissant. O roi Poseidon ! tu l'as élevée toi-même à cette gloire, en inventant le frein qui, le premier, dompta les chevaux dans les rues, et la nef armée d'avirons, qui, poussée par nos bras, bondit sur la mer, rivale des Néréides aux cent pieds. »

IV

L'oracle s'est répandu, sa voix a retenti dans la Grèce ; on se dispute maintenant cet aveugle qui guide la Victoire. C'est à qui le possèdera mort ou vif ; on part pour sa conquête comme pour celle d'une Toison d'or. Créon accourt en tête d'une troupe de guerriers, résolu à le ramener, de force ou de gré, dans l'enceinte de Thèbes ; Œdipe repousse avec colère ses exhortations hypocrites. Le tyran fait enlever ses deux filles pour le contraindre à les suivre. Thésée, averti, s'empare de l'intrus qui ose violer le foyer d'Athènes ; il le retient en otage et lance ses cavaliers sur les ravisseurs. Les deux sœurs sont bientôt rendues à leur père, Œdipe mourra dans leurs bras : cette dernière épreuve passe comme un nuage sur le couchant du vieillard.

Après Créon, c'est Polynice ; il veut attacher à son armée cette relique vivante qui fait vaincre : Œdipe peut dire comme le Psalmiste : « Ils ont compté tous mes os. » — Le fils ingrat se présente en suppliant à son père ; il s'apitoie sur sa misère, il pleure sur ses haillons lamentables, sur ses yeux éteints, sur ses cheveux blancs remués par le vent. Il a

péché contre lui, et il le confesse ; mais aujourd'hui le même destin les rapproche. N'est-il point banni comme lui, comme lui détrôné? Désormais leur cause est commune : l'usurpateur les réconcilie dans a même injure à venger : — « Si tu m'écoutes, si
» tu entres dans mon dessein, je l'aurai bientôt ren-
» versé. Alors je te rétablirai dans ta maison, et j'y
» rentrerai moi-même, victorieux, après l'en avoir
» violemment chassé. Ton secours, c'est la victoire ;
» sans toi je perds tout, même la vie. »

Œdipe se tait longuement, Polynice prie un dieu d'airain. C'est malgré lui qu'il a donné audience à ce fils rebelle ; ne pouvant l'éloigner, il s'est reculé dans un silence courroucé. Il rompt enfin ce silence noir comme une nuée d'orage, la foudre en jaillit. Le père, divinisé par sa mort prochaine, la lance sur ses fils, d'un geste qui semble l'aller prendre au ciel. Le tonnerre tragique n'est jamais tombé de si haut. Comme ce « roi des hymnes », dont parle Pindare, on pourrait dire que cette invective formidable est la reine des malédictions.

« Si le roi de cette terre n'eût amené cet homme devant moi, le jugeant digne d'une réponse, certes il n'aurait jamais entendu ma voix. Cependant je parlerai, puisqu'on l'en croit digne, mais mes paroles ne réjouiront pas ses oreilles. Méchant ! lorsque tu tenais ce sceptre et ce trône que ton frère possède maintenant dans Thèbes, tu as chassé ton père, tu l'as poussé hors des murs dans l'exil, où tu le

revois couvert de ces lambeaux qui te font pleurer, aujourd'hui que te voilà tombé dans les mêmes misères! Je ne pleure pas sur ces maux, et, tant que je vivrai, je les porterai sans fléchir ; mais je me souviens de ton parricide. C'est toi qui m'as jeté dans cette détresse, toi qui m'as proscrit, toi qui m'as réduit à mendier le pain de chaque jour. Si je n'avais pas engendré ces filles, nourrices du vieillard, il y a longtemps que je serais mort, et par toi. Ce sont elles qui m'assistent et qui me font vivre, elles qui supportent mon fardeau, femmes avec le courage de l'homme : mais vous autres, vous n'êtes pas mes fils ! Aussi un dieu se lève déjà, et tu le sentiras dressé devant toi, quand ton armée marchera sur Thèbes. Ne te vante pas de pouvoir renverser la ville; vous tomberez avant, ton frère et toi, dans le même sang.

» J'ai déjà lancé contre vous ces Imprécations, et je les répète maintenant, afin qu'elles viennent à mon aide, et que vous appreniez, fils d'un père aveugle, à révérer vos parents. Mes Imprécations assiégeront vos trônes, et elles s'y dresseront à vos places, s'il est vrai que l'antique Némésis, gardienne des lois éternelles, siège encore près du trône de Zeus. Va donc au malheur, fils exécrable, renié par ton père; emporte avec toi ces malédictions ! Puisses-tu ne posséder jamais la terre paternelle, ni rentrer jamais dans le creux Argos, mais tomber sous la main de ton frère et l'égorger du même coup ! J'invoque les odieuses Ténèbres du Tartare, pour qu'elles t'engloutissent; j'invoque aussi les Déesses de ce bois terrible, et Arès qui vous a inspiré cette haine affreuse. — Il a entendu, qu'il parte maintenant! et qu'il aille annoncer aux Thébains quels présents Œdipe a faits à ses fils ! »

Œdipe paraît dur dans cette vindicte suprême. Réconcilié qu'il est avec les dieux, ne pourrait-il les imiter en pardonnant à ses fils? Est-ce l'heure de susciter sur eux l'Erynnie, au moment où elle

vient de lui faire grâce ? L'homme épargné par une bête fauve la lance-t-il vers une autre proie? L'imprécation est-elle une bonne préparation à la mort? Ne souille-t-elle pas de son fiel la bouche par laquelle l'âme va passer? Appartient-il d'ailleurs au parricide de maudire des enfants ingrats? La main qui a tué peut-elle se lever justement contre ceux qui n'ont fait que bannir?

Ces objections modernes n'auraient pas touché un esprit antique. Œdipe ignorait qu'il était le fils de Laïos, lorsqu'il l'a percé de son glaive ; il peut donc, sans iniquité, maudire les fils qui ont sciemment exilé leur père. Il voudrait d'ailleurs pardonner qu'il ne pourrait pas. Les Dieux se sont emparés de lui à cette heure extrême ; ils l'inspirent et ils le possèdent, ils prophétisent et ils condamnent par sa voix. Il n'est que leur ministre en vengeant sur Polynice et sur Etéocle la majesté paternelle ; les crimes qui la lésaient étaient inexpiables. Le Père, aux temps antiques, n'était pas seulement l'auteur de la vie, le γενητηρ ou le *genitor :* roi souverain de la famille, prêtre du foyer, sacrificateur domestique, être divin après sa mort, toutes les religions de la vie résidaient en lui. L'offenser, c'était les insulter toutes ; c'était encore outrager la dynastie des ancêtres qu'il perpétuait et personnifiait sur la terre. La racine sentait l'ébranlement de l'arbre et

souffrait de l'injure faite à ses rameaux. Aussi le père, dans l'antiquité, ne pardonnait-il presque jamais l'impiété filiale. Il n'y avait pas de veau gras dans son étable, pour fêter le retour de l'enfant prodigue.

Ajoutez à ces sévérités supérieures le caractère d'Œdipe, dont la violence est un trait saillant. Sa grande âme est naturellement irascible ; il y a en lui un flot de colère toujours prêt à monter et à déborder. On l'a vu, à Thèbes, s'emporter contre Tirésias, et le contraindre ainsi à le dénoncer. Ce n'est pas pour rien que Sophocle a intitulé la première tragédie, qui le met en scène, « Œdipe, le Tyran ». Le titre *Œdipe Roi* a prévalu dans les traductions, le sens pourtant est tout différent. Le grec dit Τυραννος, et non Βασιλευς. Tyran sage, sans doute, clément, équitable, mais tyran réel, porté au trône par une catastrophe et par une conquête, habitué aux soumissions et aux commandements absolus. — Deux légendes rapportées par un fragment du poème perdu de la *Thébaïde*, et marquées au coin d'un âpre archaïsme, accusent rudement en lui ce trait de nature. Elles attribuent les malédictions d'Œdipe sur ses fils, non aux forfaits de l'ingratitude, mais à des fautes toutes vénielles, méritant le reproche et non l'anathème. — D'après l'une de ces traditions, Polynice, un jour, servant Œdipe

à table, lui avait présenté, malgré sa défense, la coupe d'argent où buvait Laïos : Œdipe crut sans doute y voir écumer le sang de son père, et il maudit l'échanson néfaste qui le lui versait. — Une autre fois, ses fils qui lui réservaient toujours l'épaule des victimes immolées dans les sacrifices, lui envoyèrent la hanche à la place. On sait quelle importance les hommes et les dieux mêmes de l'*Iliade* attachent aux cuisses grasses des brebis, et aux dos succulents des bœufs rôtis devant le grand feu des tentes; ils se croient outragés si on leur sert un morceau infime des viandes préparées. — « Ils étendi-
» rent les mains vers les mets offerts, ils assouvi-
» rent leur faim et leur soif; et nul ne se plaignit,
» dans son âme, d'une part inégale : » c'est le refrain homérique de tous leurs banquets. Œdipe, selon la *Thébaïde*, mis par ses fils à cette portion d'avanie, entra en fureur, et répéta sur eux ses malédictions.

V

Le Chœur s'est tu pendant que Polynice suppliait, Antigone a seule intercédé pour son frère. C'est ici, dans l'ordre des faits, qu'elle apparaît pour la première fois, divinement ébauchée, voilée, pour mieux

dire, se tenant dans l'ombre du grand vieillard qu'elle éclaire. Elle s'en détache pourtant, par intervalles, comme sous un rayon, et on voit déjà qu'elle est adorable. Son originalité est bien simple, c'est l'amour des siens. Amour exclusif et unique, qui est chez elle à l'état de culte, en même temps que d'instinct profond. Le foyer d'Œdipe est éteint, mais le feu qui l'alimentait, cette flamme vivante, génie de la famille, âme de la maison, Antigone l'a emportée dans son cœur, et elle y brûle plus fervente que sur l'autel renversé. Antigone est l'héroïne et elle est aussi l'esclave des sentiments naturels ; jusqu'à la mort, elle marchera chargée de ces saintes chaînes. Depuis son enfance, elle suit son vieux père, « nu-pieds, sous l'ardent soleil, à travers » les ronces des forêts ». C'est par ses yeux qu'il voit, c'est par sa main qu'il mendie. Elle est sa « nourrice », comme il l'appelle; Œdipe est allaité par ce sein de vierge. Son dévouement est sévère, sa tendresse est grave, le malheur l'a un peu roidie. Comme sa sœur future Cordélia, Antigone n'est point expansive, sa vertu garde le maintien sérieux du devoir. Sa bonté ne fait pas de bruit, elle se répand en silence, comme une source dont l'homme qu'elle abreuve entend à peine le murmure. Antigone ne parle guère que quand Œdipe l'interroge, et ne lui répond que par quelques mots doux et tristes. Mais

on la voit aller et venir autour du vieillard, dans les attitudes d'une noble servante; on suit ses gestes secourables qui s'élèvent ou qui s'inclinent selon ses besoins. Elle lui tend son bras, elle le fait asseoir, elle le conduit par la main, devant les hôtes ou les étrangers qui arrivent. Chacun de ses mouvements a la douce inquiétude d'une aile d'ange gardien. Nullement passive d'ailleurs, Antigone a des avis qu'elle fait prévaloir; quelquefois même, elle prend sur son père une autorité ferme et tendre. C'est elle qui le fait sortir du bois des Érynnies où, au risque d'irriter ses hôtes, il s'obstinait à rester. Elle est le tact de ses mains tremblantes, la clairvoyance de ses yeux éteints.

Quand il repousse l'approche de Polynice, c'est elle encore qui le décide à l'entendre. Antigone est sœur autant qu'elle est fille, ses entrailles ne se partagent pas, la famille entière est entrelacée dans leurs fibres. La fleur tient à sa branche autant qu'à sa tige. Née dans une maison de discorde, elle a horreur des haines domestiques; elle ne comprend pas que le cœur reste sourd à la voix du sang. Ici, sa prière prend l'accent hardi de l'avertissement; elle ose admonester son vieux père : on peut dire, dans le sens chrétien du mot, qu'elle lui « prêche » la miséricorde.

« Père, obéis-moi, toute jeune que je suis. Fais-moi cette

grâce, laisse mon frère venir. Tu ne peux craindre que ses prières contraignent ta résolution. Quel danger y a-t-il à l'entendre ? les pensées bonnes ou mauvaises ne se révèlent que par la parole. Il est ton fils, tu l'as engendré, et, quoi qu'il se soit montré impie envers toi, il ne t'est pas permis, père, de lui rendre le mal pour le mal. Laisse-le donc venir ; d'autres aussi ont eu de mauvais enfants, et leur colère s'était allumée contre eux ; mais, apaisés par des voix amies, ils se sont laissé adoucir. Rappelle-toi, non tes maux présents, mais ce que, par ton père et par ta mère, tu as eu jadis à souffrir. En y pensant, tu reconnaîtras que la colère est funeste; tes yeux aveuglés devraient t'avertir. Cède-nous donc, laisse-toi fléchir, car une prière juste ne doit pas attendre. »

Œdipe ne fléchira pas, et Antigone n'interrompra plus ses imprécations. On ne détourne point la foudre qui tombe; on ne fait pas non plus rebrousser chemin aux fureurs lancées dans les voies prédites; Polynice va se précipiter vers le fratricide. Antigone essaye de le retenir, il n'écoute rien, se sentant voué, mais il lui fait promettre de l'ensevelir lorsqu'il sera tombé avec Étéocle; il l'assigne près de son corps sanglant, dans le champ de Thèbes: Antigone ne manquera pas à ce rendez-vous.

VI

Cependant l'heure est venue, un orage prodigieux s'amasse dans le ciel. La foudre y sonne comme un clairon chantant un signal; des éclairs passent sur

les nues, comme les flambeaux d'un cortège funèbre courant escorter de glorieuses obsèques. Œdipe a reconnu ce présage, les Mystères de sa fin vont se célébrer. Il appelle Thésée à la hâte, il lui confie comme un testament le secret de sa sépulture. L'enthousiasme de la mort saisit le vieillard : l'épreuve est finie, la chaîne est brisée. Il va sortir de la vie par une porte à part; cet orage éclatant qui gronde est le roulement de ses gonds. Il s'élance seul vers le bois sacré, repoussant toute aide, écartant tout guide. Ses yeux se rallument, non de la lueur qu'ils avaient perdue, mais d'une lumière surnaturelle qui les fait voir sans regard. Des mains invisibles ont saisi les siennes et l'entraînent vers son tombeau, comme on conduit un pontife aveugle à l'autel. — « Suivez-moi, mes filles! Vous qui me meniez par la » main, c'est moi maintenant qui vais vous conduire. » Marchez et ne me touchez pas! laissez-moi trouver » seul la tombe sacrée où je vais entrer. Ici! Par ici! » Hermès, conducteur des âmes, et Perséphone » m'indiquent le chemin. » — Et Œdipe, suivi par ses filles, disparaît avec Thésée dans le bois sacré.

Le Chœur, agenouillé sans doute, prononce sur lui une Prière des agonisants; il conjure les Dieux infernaux d'accorder un passage paisible au vieillard ; il supplie la Mort, « fille de la terre », elle « qui

» endort tous les hommes », de lui ouvrir doucement son lit.

Un récit nous entr'ouvre les célébrations de cette mort. Œdipe s'est assis sous un poirier sauvage, creusé par le temps ; il s'est dépouillé de ses haillons et s'est revêtu d'une robe blanche, comme un prêtre s'habille sur le seuil d'un temple, avant de monter vers le tabernacle : ses filles l'ont lavé et l'ont purifié. Les rites accomplis, le « Zeus infernal » a tonné, il s'est agité sous la terre. Une voix terrible en est sortie, bienveillante pourtant dans son insistance impérieuse, comme celle d'un roi qui presse un hôte attardé : cette voix est celle du dieu impatient de l'Ombre qu'il a charge de recevoir. — « Œdipe! » Œdipe! qu'attends-tu? Viens! tu es en retard! » Œdipe s'est arraché des bras de ses filles, il a versé sur elles ses dernières larmes ; Thésée seul l'a suivi dans l'épaisseur du bois obscurci. Lorsqu'elles ont retourné la tête, Œdipe avait disparu. Thésée était debout, immobile, la main sur ses yeux, dans l'attitude d'un homme ébloui par le flamboiement d'une vision. — Œdipe a-t-il été foudroyé? la terre soudainement ouverte l'a-t-elle englouti? Thésée, seul témoin du prodige, ne révèlera pas le secret des Dieux.

Ainsi finit, par une apothéose mystérieuse, l'Œdipe

de Sophocle. Il meurt, non point seulement pardonné, mais transfiguré. L'exception est sa destinée dans la mort comme dans la vie. Si les religions pouvaient donner l'une sur l'autre, on verrait le vieux héros grec allant rejoindre dans quelque limbe inconnu les deux patriarches hébraïques, Enoch et Moïse, disparus comme lui de la terre sans y laisser vestige de leurs restes. Dénouement unique et incomparable : il épouvante et il console, il consterne et il tranquillise. Cette mort sacrée dans ce bois qui tonne, où les Dieux divinisent l'homme qu'ils sacrifient, remplit l'âme d'une inexprimable émotion ; la terreur s'y mêle au ravissement. L'impression qu'on en rapporte est celle de ces crépuscules extraordinaires, d'un rayonnement si glorieux, d'une transparence si profonde, si pleins de métamorphoses et de vibrations enflammées, qu'on croirait, en les contemplant, que quelque chose d'insigne se passe dans le ciel.

Cette dernière tragédie de Sophocle n'est point seulement sublime, elle est vénérable. Sophocle avait quatre-vingt-neuf ans quand il composa *Œdipe à Colone*. Séculaire lui-même et déjà immémorial comme son héros. On était presque aussi loin, à Athènes, des grandes guerres Médiques, au temps d'Alcibiade, que de l'époque de Thésée et des Labdacides. L'antiquité de la fable s'accorde à la vieil-

lesse du poète : c'est bien la voix d'un vieillard qu'on entend dans ce drame auguste. Voix nullement cassée d'ailleurs, ni débile, et qui n'est qu'harmonieusement affaiblie. Rien de froid ni de languissant, mais une mélancolie religieuse, une douceur austère, une couleur voilée comme celle d'un beau soir. C'est une Ombre vivante encore, qui évoque une autre Ombre que bientôt elle ira rejoindre ; et toutes deux parlent ensemble cette langue lente et lasse que les anciens attribuaient aux Mânes des héros et des vieux aëdes se promenant, sur la prairie d'anémones, au clair du crépuscule éternel.

CHAPITRE XII

PROLOGUE D'ANTIGONE.

I. — La religion de la Sépulture, dans l'antiquité. — La vie d'outre-tombe. — Privation de la sépulture équivalant à une damnation.

II. — Prières désespérées des Ombres qui la réclament. — Elpénor. — Palinure. — Achille et Hector. — Les généraux des Arginuses.

I

La tragédie d'Antigone, écrite par Sophocle longtemps avant *Œdipe à Colone*, en est pourtant la continuation immédiate. Elle ferme la trilogie thébaine commencée par les deux *Œdipe*. L'ordre interverti de la composition se restitue de lui-même : il y a une transition en retour du dernier drame au drame antérieur qui, régulièrement, aurait dû le suivre. *Œdipe à Colone* retourne se placer derrière *Antigone*, par un raccordement indiqué.

Vers la fin du second *Œdipe*, Polynice frappé par l'Imprécation paternelle, sûr de périr avec Étéocle, faisait promettre à Antigone de lui rendre

les honneurs funèbres. Après la mort de son père, Antigone a demandé à Thésée de la faire reconduire à Thèbes. La Fille a fini sa tâche, la Sœur va remplir la sienne. Point de trêve dans cette vie vouée, le devoir succède au devoir. Quand le feu d'un sacrifice est éteint, l'autre se rallume : celui-ci va la dévorer.

Les deux frères se sont entre-tués; Créon, promu à la royauté de Thèbes, a prononcé sur leurs funérailles. Étéocle, héros de la cité, défenseur de ses foyers et de ses remparts, « tombé là », — comme dit Eschyle dans les *Sept Chefs* — « où il est beau aux jeunes hommes de tomber », sera glorieusement inhumé dans la terre natale : Polynice qui l'a violée par la guerre, qui y a porté le fer et le feu, n'entrera pas dans son sein. Son corps sera jeté hors des remparts, en curée aux chiens et en pâture aux vautours.

C'est pour ensevelir ce mort condamné, pour rouvrir la patrie mortuaire à ce banni de la tombe, qu'Antigone va se sacrifier.

Pour bien comprendre le dévouement d'Antigone, il faut se reporter aux idées antiques sur la sépulture. Elle était alors la vraie fin de l'homme, le fond étroit et immuable de son avenir. Le salut, dans le sens religieux du mot, tenait à l'observance de ses

rites. — Être enseveli ou ne l'être pas, c'était la question de la vie future : un Hamlet hellénique ne l'aurait pas autrement posée.

Depuis des siècles, l'homme sait qu'au fond, le tombeau est vide, qu'on n'y dépose que le costume bientôt déchiré et pulvérisé de la vie. Il sait que l'âme dépouille, en partant, cette enveloppe éphémère, comme un vêtement usé qui ne peut plus resservir. La haute Antiquité ne concevait pas cette séparation. L'âme, pour elle, restait attachée au corps après le trépas ; elle continuait à vivre avec lui, sous la terre, d'une vie sourde et muette, mais indestructible. L'étincelle vitale couvait sous les cendres et ne s'éteignait jamais entièrement. Le sépulcre était la maison de cette seconde existence. On y brûlait les vêtements du mort, trop lourds pour le couvrir de leur étoffe matérielle, mais qui, transformés par la flamme en fumée tissue, suffisaient à draper ses Mânes. — Hérodote raconte que Périandre, tyran de Corinthe, ayant évoqué sa femme Mélisse, pour obtenir d'elle la révélation d'un trésor caché, l'Ombre refusa de répondre : « Car, » dit-elle, j'ai froid, je suis nue ; les vêtements » qu'on a mis en terre avec moi, n'ayant pas été » brûlés, ne peuvent m'être d'aucun usage. » — On rangeait aussi auprès du défunt ses vases et ses armes ; quelquefois on égorgeait ses chevaux et ses

esclaves, pour entourer son spectre d'une domesticité de fantômes. En cet état de survivance léthargique, l'homme souterrain avait, de temps en temps, besoin d'aliments. Il mangeait et il buvait par une sorte d'inhalation mystérieuse, pareille, de bas en haut, à celle des dieux de l'Olympe nourris eux aussi par le fumet des viandes de l'autel. A sa faim, à sa soif posthumes, la famille offrait, en de certains jours, un repas funèbre : des gâteaux, des fruits et du sel, servis sur une nappe d'herbes et de fleurs, jetés ensuite par un trou creusé dans la fosse. Mais, le plus souvent, comme le mort était censé retombé dans une sorte de lugubre enfance, on se contentait de verser du lait miellé et une bouillie farineuse sur la terre qui le recouvrait. Le tombeau était allaité comme le berceau. On abreuvait aussi les Ombres du sang des victimes dont elles étaient spécialement avides. L'anémie était leur maladie d'outre-tombe. « Les vaines têtes des » morts », « les fantômes des humains fatigués » : c'est ainsi que les nomme Homère. Atténuées et exténuées qu'elles étaient par la consomption de leur être, la rouge liqueur les tirait de leur apathie; comme un cordial énergique, elle réveillait par sa transfusion leur vie somnolente. Dans l'*Odyssée*, les âmes appelées par Ulysse s'abattent, avec une soif si famélique, sur la mare de sang qu'il leur verse,

que le héros est forcé de les écarter avec son épée. Voulant les interroger tour à tour, il ne leur permet de boire que l'une après l'autre, sans quoi la voix leur manquerait; elles ne lui répondent qu'après avoir bu.

Mais, pour que l'homme jouît de cette seconde vie, il fallait que son corps fût abrité sous la terre. L'habitacle était la condition essentielle de son repos : point de sommeil sans le lit du bûcher ou du cénotaphe. La privation de sépulture équivalait pour lui à une damnation. Ni mort ni vif tout à fait, ballotté entre le monde qui le rejetait et la tombe qui ne s'ouvrait pas, il devenait une sorte d'amphibie horrible mis au ban des deux existences. L'âme sans feu ni lieu, affamée et dénudée, vaguait misérablement dans l'espace, réclamant un asile avec des cris lamentables. D'Ombre heureuse qu'elle aurait pu être, elle tombait à l'état de Larve funeste. Psyché sortait, non plus belle et pure, mais effrayante et immonde de sa chrysalide rejetée. Le masque troué du squelette, odieux à la Grèce, devenait alors son visage. Exaspérée par cette proscription vagabonde, tourmentée par le jeûne, brûlée par la soif, l'Ombre tournait bientôt au vampire. Elle obsédait les vivants d'apparitions hideuses, elle les empestait de miasmes putrides, elle saccageait leurs champs et décimait leurs troupeaux. Comme une

sorcière demandant l'aumône d'une main pleine de maléfices, l'œil prêt à lancer l'éclair du Mauvais Regard, c'était avec des menaces et des contraintes formidables qu'elle leur mendiait le gîte du tombeau. La noire spirale de revenants qui a si longtemps tourbillonné sur le monde, est sortie de là.

II

Aussi, avec quelles instances pathétiques les âmes des morts non ensevelis réclament leur poignée de terre au vivant qui les évoque ou qui les visite ! — Elpénor, tombé de la terrasse du palais de Circé, s'est rompu le cou dans sa chute, et est resté gisant sur le sol : — « O roi ! » — dit en pleurant son âme à Ulysse : — « Je te supplie par ton père qui t'a nourri » tout petit, par Télémaque, le fils unique que tu as » laissé dans ta maison, souviens-toi de moi, et ne » me laisse point non pleuré et sans sépulture, de » peur que je ne te cause la colère des Dieux ! Mais » brûle-moi, avec toutes mes armes ; élève sur le » bord de la mer écumeuse le tombeau de ton mal» heureux compagnon ! » — Dans l'*Énéide* même, lorsque les idées religieuses se sont agrandies, quand le gouffre du noir Tartare et les jardins lumineux de l'Elysée bordent, en deux zones, l'horizon de la vie

future, les âmes des corps sans abri continuent à traîner une vie désolée. Ces naufragés de la terre rôdent désespérément sur les bords du Styx, repoussés par la rame impitoyable du nocher des Ombres. — « Fils d'Anchise, » — dit la Sibylle à Énée, — « toute cette foule que tu vois est celle des malheu- » reux restés sans sépulture. Ce batelier, c'est Cha- » ron. Ceux qui passent l'onde ont été ensevelis. Il » n'est point permis de les transporter au delà de » cette rive horrible, de ces torrents rauques, » avant que leurs ossements n'aient reposé dans une » tombe. »

> Hæc omnis, quam cernis, inops inhumataque turba est.
> Portitor ille, Charon. Hi, quos vehit unda, sepulti.
> Nec ripas datur horrendas et rauca fluenta
> Transportare prius, quam sedibus ossa quierunt.

Et Palinure, le pilote d'Énée, tombé de la poupe dans la mer, pendant une tempête, adjure le héros, « par l'air, par la douce lumière, par son père, par » l'espoir naissant du jeune Iule ! » de tirer des flots son corps en détresse. — « Jette sur mon corps un » peu de terre ! tu le peux ; cherche-le au port de » Vélie. Tends la main à un malheureux, entraîne- » moi avec toi au delà de ces ondes, afin que je me » repose dans les demeures tranquilles de la mort ! »

> Aut tu mihi terram
> Injice, namque potes, portusque require Velinos.

Da dextram misero, et tecum tolle per undas,
Sedibus ut saltem placidis in morte quiescam.

Pour les vivants, la préoccupation de la sépulture était une anxiété tragique, un souci poignant. L'idée de n'être pas rendu à la terre troublait les âmes les plus fortes, fléchissait les plus fiers courages. Quand un guerrier, dans l'*Iliade*, plante sa lance sur l'ennemi terrassé, « à la jointure du cou et de l'épaule, » là où la fuite de l'âme est plus prompte », la prière extrême du vaincu n'est point d'épargner sa vie, mais de laisser racheter son corps : la plus cruelle menace du vainqueur n'est point d'achever l'homme à terre, mais de le jeter aux chiens et aux oiseaux de proie.

Je te supplie, — dit Hector frappé par Achille, — par ton âme, par tes genoux, par tes parents, ne laisse pas les chiens me déchirer devant les vaisseaux ! Accepte l'or et l'argent que te donneront mon père et ma mère vénérable. Renvoie mon corps dans mes demeures, afin que les Troyens et les Troyennes me déposent avec honneur sur le bûcher !

Mais Achille le regardant d'un œil torve, répond au mourant :

Chien ! ne me supplie ni par mes genoux, ni par mes parents ! Que ne puis-je manger ta chair crue, pour le mal que tu m'as fait ! Qu'il arrive celui qui sauvera ta tête des chiens ! Quand même on m'apporterait dix et vingt fois ta rançon, et qu'on me promettrait encore davantage, quand même Priam voudrait te racheter ton poids d'or, jamais la

mère vénérable qui t'a enfanté ne te pleurera étendu sur le lit funèbre. Les chiens et les oiseaux te dévoreront tout entier.

Cette inquiétude funéraire persista jusque dans l'âge philosophique de la Grèce. Platon n'estimait parfaitement heureux que « l'homme qui, après avoir » dignement enseveli ses parents, était conduit par » ses enfants, au tombeau, avec la même piété et les » mêmes honneurs. » On n'infligeait la privation des funérailles qu'aux plus odieux criminels, aux traîtres à la patrie et aux meurtriers. C'était un sacrilège exécrable que de laisser sans sépulture le cadavre d'un citoyen. Le mort, alors, saisissait le vif et l'entraînait dans la tombe qu'il lui avait refusée.

L'exemple terrible des généraux d'Arginuse atteste l'horreur qu'excitait ce crime. La bataille navale qu'ils venaient de gagner contre la flotte du Péloponèse, remettait à flot la fortune d'Athènes en péril : soixante-dix galères prises ou coulées, l'amiral de Sparte tué au premier choc. Mais les Stratèges, surpris par une tempête, pendant qu'ils chassaient l'ennemi, avaient négligé de faire recueillir leurs morts flottants sur les vagues. Mille cadavres perdus, à vau-l'eau, s'étaient engloutis dans l'abîme. A cette nouvelle, un deuil affreux éclipsa subitement la gloire du triomphe, l'acclamation pour les victorieux se retourna en malédiction contre les impies. Les pa-

rents des soldats et des matelots submergés, la tête rasée, couverts de voiles noirs, parcoururent la ville, en poussant des cris de vengeance. En avant, marchaient, visibles sans doute pour l'œil terrifié du peuple, les fantômes des morts délaissés, échevelés et livides, meurtris aux déchirures des écueils, ruisselants des baves et des sanies de la mer. Athènes fut prise d'un violent accès de fureur sacrée. Cette victoire, qui avait laissé sombrer ses vainqueurs, lui parut infâme, elle lui arracha ses lauriers souillés qui sentaient la putréfaction. Elle l'exécuta après l'avoir dégradée, et la traîna aux Gémonies, au lieu de la dresser sur les Propylées. Les six Stratèges, condamnés par le peuple, burent la ciguë et furent jetés dans la Barathron. Seul entre les Prytanes qui présidaient l'assemblée, Socrate vota pour leur acquittement.

On conçoit mieux maintenant l'intérêt puissant du drame de Sophocle, de quelles émotions sublimes, de quelles pitiés déchirantes, il devait saisir le public d'Athènes. On comprend que ce cadavre à inhumer est aussi pathétique qu'un homme à sauver, et pourquoi la vivante va s'immoler à un mort. Imaginez une Sainte chrétienne courant au martyre, pour retirer une âme de l'Enfer : c'est ce que fait Antigone se dévouant au supplice pour ensevelir le corps de son frère.

CHAPITRE XIII

ANTIGONE.

I

Le décret est proclamé, son retentissement fait sortir Antigone indignée du palais de Thèbes. A l'instant, sa résolution est conçue ; elle se forme en elle, dans un transport passionné, comme un fruit tragique de ses entrailles déchirées, qu'elle accomplira, dût-elle en mourir. Elle la déclare à sa sœur Ismène, elle la somme, plus qu'elle ne l'exhorte, de l'aider à ensevelir Polynice. Ismène hésite devant le péril,

elle essaye de dissuader l'héroïne, elle lui objecte la loi portée, la peine menaçante, la témérité de s'attaquer au plus fort. C'est le murmure du roseau qui plie sous l'orage. Antigone n'insiste plus, l'épreuve est faite, sa sœur est jugée : — « Je ne te demande » plus rien, et même maintenant si tu voulais agir, » je ne me servirais pas volontiers de toi. Fais ce » qui te convient, sois celle que tu veux être. Mais » moi, je l'ensevelirai, et il me sera beau de mourir pour cette action sainte. Aimée alors, je reposerai près de l'être aimé. » — Et elle ajoute ce mot sublime qui signe son pacte avec la mort : — « J'ai plus longtemps à plaire aux Dieux infernaux » qu'aux hommes qui vivent sur cette terre, car » c'est chez eux que je reposerai, et ce sera pour » toujours. »

C'est la scène entre Électre et Chrysothémis, répétée dans un autre cadre : la grande sœur dominant d'une vertu superbe sa cadette de cœur comme d'âge. Derrière le visage héroïque sculpté en plein marbre et en haut relief, le profil subalterne, léger comme une ombre, qui glisse dans une pâleur d'éloignement. Mais Antigone est encore plus dure envers sa sœur que la sombre Électre. Dès la première objection d'Ismène, on voit une moue de mépris terrible soulever sa lèvre. Elle a tenté de l'entraîner vers le sacrifice, l'enfant timide a re-

culé ; elle la renvoie vers la vie d'un geste hautain. L'âme de haut vol lâche l'âme débile qui ne peut la suivre, et la laisse retomber dédaigneusement sur la terre. Leurs voies se séparent ; leurs destinées se détachent. Ce bras qui tremble, Antigone n'en veut plus pour porter son mort ; à ce fardeau sacré, le sien suffira. La fossoyeuse rejette la bèche qui a plié lorsqu'elle allait s'en servir, elle creusera la tombe de ses propres mains.

Cette inflexibilité qu'elle tient d'Œdipe, et que le Chœur lui reprochera plus tard, est un des signes marqués d'Antigone. Ce cœur si tendre s'arme du devoir, comme d'un triple airain. Inabordable à la crainte, il ne l'admet pas chez les autres ; sa force n'excuse pas la faiblesse. De ce côté, une ligne de rigidité la dessine, pareille au trait dur et pur, qui décrit en silhouette les figures tragiques représentées sur les Vases grecs.

Créon vient promulguer lui-même sa sentence ; il l'explique et la justifie par ce qu'on appellerait aujourd'hui la raison d'État. Strictement, il est dans son droit. La loi grecque était formelle sur le citoyen mort en s'insurgeant contre la Cité ; elle le jetait hors du tombeau, comme il s'était mis lui-même hors de la patrie. Mais cette loi sévère, Créon l'aggrave à outrance, et la justice devient inique en passant par

lui. Son caractère haïssable perce sous l'emphase de sa harangue redondante. C'est celui d'un despote têtu et borné, fanatique de l'autorité, ignorant de l'humanité, inaccessible à la pitié et à la clémence, à toute notion de miséricorde et de circonstance atténuante. Sa cruauté est drapée d'emphase ; il se guinde dans sa pourpre neuve de roi parvenu, il tranche du philosophe couronné, il tourne ses menaces en maximes et ses vengeances en dissertations. C'est à la façon d'un pédagogue courroucé secouant sa férule, qu'il agite la hache du bourreau. Comme Denys de Syracuse, à défaut d'un peuple, il aurait fait trembler une école. L'intention évidente de Sophocle était de marquer au type tragi-comique cette face sourcilleuse : une grimace scurrile la tourmente, elle est terrible et elle est risible. Le poète fait son Ilote de ce roi, enivré du pouvoir comme d'un vin grossier. A la libre et railleuse Athènes, il voulait montrer quel « animal politique » était un tyran.

L'acte, pour Antigone, a suivi de près la pensée. Un des gardes chargés de surveiller le mort condamné vient raconter à Créon qu'au lever du jour, ils ont trouvé le corps de Polynice aspergé d'une couche de poussière. Cet ondoiement de terre suffisait à la sépulture : on n'exigeait pas que la mère commune étreignît l'enfant qu'on lui rapportait ;

pourvu qu'elle le couvrît de son voile, il était censé remis dans son sein. Renvoyé à la recherche du coupable, le garde ramène bientôt Antigone surprise en flagrant délit d'ensevelissement : son récit fait assister à la scène et met l'action sous les yeux.

Le cadavre, déjà putréfié, avait été dépouillé de son suaire de sable, et rejeté sur le sol ; puis les soldats s'étaient embusqués derrière une colline, l'œil aux aguets, épiant l'horizon. A l'heure où le soleil pesait d'aplomb sur la terre, une trombe a éclaté soudaine et brûlante. Un vent de ravage a soufflé, rasant et dépouillant la campagne, une éclipse de débris a voilé le ciel ; les feuilles arrachées des arbres obscurcissaient l'air. Quand l'ouragan est tombé, Antigone a surgi dans la plaine, comme si une divinité funèbre l'avait apportée dans ce tourbillon. Debout auprès du cadavre, un vase d'airain à la main, elle poussait des cris aigus, « semblable » à un oiseau désolé qui retrouve son nid vide de » ses petits ». Elle maudissait, entre ses sanglots, ceux qui l'avaient exhumé ; puis elle ramassait à pleines mains la poussière, et la reversait sur le mort. On l'a vue ensuite répandre, avec des gestes de Choëphore, trois libations de lait et de miel. Alors les gardes sont accourus, et elle s'est livrée en silence.

Dans les deux tragédies où elle apparaît, Antigone

se fixe ainsi sous le double aspect que la statuaire lui aurait donné. L'Antigone filiale d'*Œdipe à Colone* conduit par la main son vieux père aveugle : on a ici l'Antigone tumulaire, plus grandiose et aussi touchante, sous ce soleil de feu, dans cette bourrasque ardente, penchée sur le corps fétide qu'elle ne se lasse pas de remettre en terre, comme une prêtresse obstinée à rouvrir son temple au Suppliant qu'on s'acharne à en arracher.

II

Alors commence l'interrogatoire immortel, où une jeune fille, substituant hardiment sa conscience aux lois, vient demander à la justice humaine, non point de l'absoudre, mais de la reconnaître. Antigone est là devant Créon, toute poudreuse des rites funéraires. Son juge se méprend sur son attitude : elle ne s'incline que pour se redresser de plus haut, ses yeux baissés couvent les éclairs qui vont en jaillir. — « Te voilà, toi qui courbes maintenant la » tête contre la terre ! Avoues-tu ou nies-tu ce dont » on t'accuse? » — « Je l'avoue et ne le nie pas. » — « Connaissais-tu l'édit que j'ai proclamé? » — « Comment ne l'aurais-je pas connu? tu l'as fais » crier publiquement. » — « Et tu as osé transgres-

» ser cette loi? » — Ici un Verbe divin descend sur Antigone, une langue de flamme frémit sur ses lèvres ; il en sort la plus haute parole qui ait retenti dans le monde antique :

« C'est que ni Zeus, ni la Justice, concitoyenne des Dieux infernaux, ne l'avaient promulguée. Et je n'ai pas cru que tes édits pussent l'emporter sur les lois non écrites et immuables des dieux, puisque tu n'es qu'un mortel. Ce n'est pas d'aujourd'hui, ce n'est pas d'hier qu'elles existent, elles sont de tous les temps, et personne ne peut dire quand elles ont commencé. Devais-je donc, par crainte des ordres d'un homme, mériter d'être châtié par les dieux? Je sais que je dois mourir un jour, comment l'ignorer? même sans ta volonté, et si je meurs avant le temps, ce sera pour moi un très grand bienfait. Et comment la mort me paraîtrait-elle une peine, dans l'abîme de maux où je suis tombée? C'en eût été pour moi une bien plus cruelle, si j'avais laissé sans sépulture le cadavre du fils de ma mère. Voilà ce qui m'eût désespérée, le reste ne m'afflige point. Et si je te semble avoir agi follement, peut-être suis-je accusée de folie par un insensé. »

Ces Lois innées, incréées, antérieures et supérieures à toutes les règles terrestres, qui ne sont inscrites sur aucune table, décrétées par aucun juge, sanctionnées par aucune chaîne ni par aucun glaive, mais qui résident souverainement dans le sanctuaire des âmes justes, et qu'aucune force humaine n'y saurait détruire, une vierge grecque les révèle au monde. L'Esprit qui vivifie abolit par sa voix la lettre qui tue.

Créon s'emporte, sa voix s'enfle, son courroux grossit, mais que peut-il contre l'assurance d'une telle âme ? Elle s'est trempée dans la pensée de la mort, et elle en est sortie invulnérable aux terreurs. D'un mot, Antigone brise les menaces et les foule aux pieds. — « Je suis ta captive, veux-tu donc de moi » plus que ma vie? » — Elle sent bien que le Chœur l'approuve malgré son lâche et servile silence ; elle lui arrache sa pensée secrète, et la démasque en face du tyran : — « Ils pensent comme moi, mais la » crainte leur ferme la bouche. » — Créon tressaille à ce mot, comme à un bruit sourd de révolte : il a peur, le soupçon l'agite, on le voit parcourir la foule d'un regard oblique. — « Tu es la seule à voir de telles » choses. » — « Ils les voient aussi, mais c'est pour te » flatter qu'ils se taisent. » — Son juge essaye alors de lui tendre un piège, Antigone le franchit comme d'un coup d'aile. — « Pourquoi rendre à Poly- » nice un honneur qui outrage son frère, son » ennemi? » — « Le mort me rendra un autre té- » moignage. » — « Non vraiment, si tu rends des » honneurs pareils à l'impie. » — « Il est mort, non » pas son esclave, mais son frère. » — « L'un dé- » vastait sa patrie, l'autre combattait vaillamment » pour elle. » — Ici, Antigone semble ramener sur Polynice un pan du linceul qui couvre Étéocle, et les coucher côte à côte dans un cercueil fraternel.

— « Tous sont égaux devant la mort. » — Créon s'entête dans son argutie : — « L'homme de bien » doit-il être traité comme le méchant? » — Antigone, initiée aux mystères de l'autre monde qu'ignore ce profane, lui répond : — « Qui sait si l'on pense de » même aux Enfers? » — Elle avance ainsi, grandissant toujours, devant le tyran qui recule sous cette réplique acérée. Au bout de la scène, son front touche au ciel, un dernier mot y met l'auréole : — « Certes, lui dit Créon, jamais un ennemi, même » mort, ne deviendra mon ami. » — Antigone répond : — « Moi je suis née pour aimer et non pour » haïr. »

Dans les Actes du Martyrologe, on voit souvent deux vierges conduites au même tribunal. L'une confesse hautement sa foi, crie : « Je suis chré- » tienne ! » et défie la mort. L'autre faiblit devant le supplice, les rugissements du cirque font trembler son cœur. Mais, au moment suprême, la grâce rentre en elle, un *Sursum corda* divin la ranime. Elle rejette l'encens qu'elle allait offrir aux idoles, et court rejoindre sa compagne entre les griffes du lion dressé sur sa tête.

Ismène, revenue d'une même défaillance, se redresse d'un même élan. Elle se déclare complice de sa sœur, elle revendique sa part dans l'action, sa

part dans la peine. La sévère Antigone n'accepte pas ce retour tardif. Il est trop tard, l'abîme est creusé, leurs voies ne peuvent plus se rejoindre. Elle la disculpe de haut en bas, et condamne à vivre celle qui n'a pas voulu mourir à temps avec elle. Sans doute, Antigone veut aussi sauver sa sœur en la repoussant ; mais qu'elle est âpre dans ce secours dédaigneux ! Elle renie son dévouement en niant sa complicité, elle la met hors de sa tombe comme elle la chasserait de son toit. Cependant, à une plainte d'Ismène, une larme roule dans son œil altier : « Ce n'est pas sans douleur que je me ris de » toi. » Mais cette larme ne tombe pas, un regard orgueilleux la brûle. « Ah ! malheureuse ! — s'écrie » Ismène — tu me refuses de partager même ta » mort ! » Elle lui répond avec une dureté sublime : — « Nous avons choisi, toi de vivre, moi » de mourir. » — Et elle ajoute ces mots qui ont déjà l'accent du monde souterrain : — « Prends cou- » rage, c'est à toi de vivre ; pour moi depuis long- » temps mon âme est morte, et je ne puis plus être » utile qu'aux morts ». — Ismène survivra donc, irréconciliée et inconsolable ; elle languira sur le seuil du sépulcre qui l'a rebutée. On comprend que Dante l'ait montrée, dans les Limbes, assombrie d'un deuil éternel. — « Là, — dit Virgile à Stace qui le rencontre dans le Purgatoire, — là se voient

» celles que tu as chantées ; Antigone, Déiphile, » Argia, et Ismène triste encore comme elle a été. »

Et Ismene si trista come fue.

Cet interrogatoire d'Antigone est le prélude des grands dialogues qui s'engageront, à travers les âges, entre les héroïnes et leurs juges. Il marque leur ton, et semble inspirer leurs réponses. Ses « paroles ailées » volent, de siècle en siècle, sur les bouches qui confessent leur foi et qui proclament la justice. Il y a de l'âme d'Antigone dans les réponses héroïques qui ont ébranlé les voûtes des prétoires impies, fait pâlir la tyrannie sous sa pourpre, et trembler l'iniquité sur son siège. Cécile et Eulalie, Agnès et Perpétue parleront aux Proconsuls le même langage qu'elle a fait entendre à Créon. Elle les précède dans le sacrifice volontaire ; la Coryphée païenne mène la procession des Vierges chrétiennes. Ses ïambes tragiques valent leurs versets mystiques, ses strophes sonnent aussi haut que leurs hymnes. On dirait Artémis, le croissant au front, au milieu d'un chœur de jeunes Anges ceints de l'auréole, et leur distribuant, pour un combat céleste, les flèches sanctifiées de son carquois d'or. Antigone s'avance en tête du chaste et sanglant cortège, de toute race et de

toute époque, qui marche dans la voie de l'immolation. Son esprit plane sur cette postérité virginale. La plupart de ces sœurs étrangères ne connaissent même pas son nom ; elle n'en est pas moins leur initiatrice et leur jeune aïeule. Derrière elle, la troupe des Martyres en robes blanches, *albis indutæ vestibus*, les yeux au ciel, et tenant leurs palmes : plus loin, l'intrépide armée des victimes qui se sont dévouées au droit ou à la patrie. Telles des réponses de Jeanne d'Arc aux bourreaux de Rouen semblent dictées par la fille d'Œdipe, mêlée aux *Saintes* qui fortifiaient son courage. Un rayon du soleil de Thèbes tombe sur la chemise rouge de Charlotte Corday allant au supplice. Elle était de la religion d'Antigone, on pourrait dire sa contemporaine d'héroïsme et d'âme, et son souffle brûlait sa lèvre, lorsqu'elle lançait à ses juges des mots immortels.

III

Hémon, le plus jeune fils de Créon, est le fiancé d'Antigone, il vient la défendre. L'Amour s'introduit avec lui, pour la première fois, sur la scène antique. Mais quelle entrée craintive et contrainte! Le tyran futur du théâtre, son roi absolu, son do-

minateur souverain, y paraît enchaîné et à demi bâillonné. Il semble rougir de lui-même, il se voile pour n'être pas reconnu. Hémon va mourir pour Antigone, et il ne dira pas une seule fois qu'il l'aime. Antigone aime peut-être Hémon, et elle ne prononce pas une seule fois son nom ; on dirait presque qu'elle l'ignore. Les deux amants ne se rencontrent même pas sur la scène. Une épée nue, étendue sur le lit, sépare, dans un chant de l'Edda, le guerrier dormant avec la jeune fille, avant le mariage ; ici l'obstacle entre les fiancés qui vont reposer dans la même sépulcre, a l'interception de l'absence. Leurs visages et leurs voix s'évitent ; ils ne se parlent pas plus que deux statues retournées, debout aux coins d'un tombeau. Il faut sans doute attribuer, en partie, cette morne pudeur à la loi de séparation dressée à Athènes entre les deux sexes, à l'exclusion de l'amour des fêtes religieuses du théâtre grec. Voyons-y aussi une pensée plus haute. Antigone est vouée au devoir, à la fatalité, au malheur ; les joies communes sont interdites à la sublime réprouvée du sort. Et puis, cette fille de douleur est aussi la fille de l'opprobre. S'il lui échappait un cri de passion, on la reverrait toute souillée et toute enveloppée de l'inceste, attirant Hémon dans ses nœuds hideux qui se dérouleraient autour d'elle. Sophocle a bien fait de sceller son cœur.

Hémon veut donc sauver Antigone, mais ce n'est pas leur amour qu'il invoque pour plaider sa cause, c'est la justice de son action, la beauté de son dévouement, le respect dû aux Dieux souterrains. Ses graves remontrances que le respect incline ne font qu'irriter le tyran; l'intercession de son fils l'exaspère comme une rébellion. Il s'endurcit dans sa cruauté opiniâtre, il fait retentir en maximes ronflantes le respect dû à la chose jugée, l'autorité monarchique, l'infaillibilité légale qui réside en lui. Sa rhétorique ampoulée finit par écumer et grincer des dents. Si Hémon persiste à défendre Antigone, il la fera tuer sous ses yeux. — A ce moment, on voit distinctement Némésis mettre la main sur cet homme et lui attacher le bandeau qui précède ses exécutions. Elle ferme ses yeux aux présages, elle bouche ses oreilles aux avertissements. — « Non, jamais tu ne » l'épouseras vivante! » s'est-il écrié. — Son fils lui répond : « Elle mourra donc, mais elle ne mourra » pas seule. » Créon entend et ne comprend pas, assourdi qu'il est par le bruit que fait sa propre fureur. — « Jamais tes yeux ne me reverront! » lui dit encore Hémon qui s'éloigne, et il le laisse partir sur ce mot néfaste, sans voir que c'est un mourant qui lui dit adieu.

Mais le Chœur a deviné la pensée d'Hémon. Il interprète son silence, il fait jaillir la flamme qu'il re-

cèle ; il signale la présence du dieu invisible, « plus fort que la mort, plus jaloux que le sépulcre, » et que Créon n'a pas vu marquant sa victime. Ce que l'amant a murmuré, la lyre l'entonne dans l'éclat d'un hymne ; elle chante ce qu'il n'a pas osé dire.

« Eros ! Eros invincible ! qui t'abats sur les puissants, qui habites sur les joues délicates de la jeune fille, qui te transportes par delà les mers, et dans les étables agrestes ! Et nul parmi les Immortels, ni parmi les hommes éphémères ne peut t'éviter ! Mais qui te possède est plein de fureur !

» Les justes eux-mêmes, tu pervertis leurs esprits et tu les entraînes à leur perte. C'est toi qui viens de susciter la discorde entre le père et le fils. Le Désir délicieux triomphe dans les yeux brillants de la femme, et il l'emporte sur les grandes lois. L'invincible Aphrodite rit et se joue de tout. »

L'effroi religieux que l'Amour inspirait à la tragédie grecque, éclate dans ces strophes pleines de sa puissance. Le Chœur l'adore en le redoutant, il le déclare céleste et funeste ; il voit en lui un fléau sacré, l'agitateur effréné des êtres, le principe vital et fatal qui poursuit, à travers les déchirements et les ravissements, les harmonies et les discordances, l'œuvre des créations éternelles. Un sourire enchanteur brille dans le vers, qui le peint, « habitant les joues délicates de la jeune fille » : éclaircie rapide, lueur fugitive : l'Amour reprend bientôt son caractère me-

naçant. Le Chœur le prend à sa plus haute origine : l'Eros qu'il chante, est « celui qui rompt les forces » — comme dit Hésiode, — « et qui de tous les » hommes, dompte l'intelligence et la sagesse dans » leur poitrine. » Cette crainte de l'amour qui le fit bannir si longtemps du théâtre grec, comme on garderait, contre un incendiaire, la porte d'un temple, Sophocle paraît l'avoir éprouvée lui-même. Cicéron raconte que Socrate lui demandant, dans sa vieillesse, s'il aimait encore : « Les Dieux m'en gardent ! » répondit-il. « J'ai échappé au maître furieux et sau- » vage. » *A domino agresti ac furioso profugi.*

IV

Créon a prononcé le supplice, contrefaçon atroce du délit. Pour avoir enseveli un mort, Antigone sera enterrée vivante dans une caverne creusée sous le roc. Le tyran est en plein délire; plus il va, plus il s'enfonce dans la perdition : ce pédant du pouvoir en devient le monstre. Son crime tient moins à une cruauté naturelle qu'à un farouche entêtement. A un certain degré de rigueur, l'étroitesse d'esprit s'ouvre aisément aux idées sinistres : c'est par les fentes que s'introduisent les serpents. Au moment où Créon rend son horrible arrêt, l'insensé blasphème les Dieux in-

fernaux. Le poète donne en lui le type du possédé *Némésien*, — comme nous dirions démoniaque, — forçant, par ses secousses, le bras qui l'étreint à l'entraîner vers la catastrophe où il le poussait pas à pas. Les Prières d'Homère, qui suivent en boitant l'Injure dont elles n'obtiennent ordinairement qu'une tardive justice, atteignent, d'un bord, les hommes de cette sorte : ils donnent tête baissée sur le châtiment.

Antigone revient, conduite par les gardes, à la caverne qui va l'engloutir. A ce moment son courage fléchit, la femme amollit et attendrit l'héroïne. Toute intrépide qu'elle soit, Antigone n'est point du bronze dont Rome forgera plus tard ses Porcie et ses Virginie. La Grèce n'endurcissait jamais ainsi la nature : elle aimait trop la vie, elle en faisait un trop noble et gracieux usage pour ne pas la pleurer, en s'en séparant. L'âme humaine, chez ses poètes, n'est pas tout d'une pièce ; les plus fortes chancellent sous la contrainte de la mort. Si la vertu persiste, la chair s'abandonne : le roc intérieur reste inébranlable, mais une source plaintive coule de son flanc déchiré. Entre les prodiges rapportés par l'histoire antique, on voit, à la veille des grandes catastrophes, les effigies sacrées s'émouvoir : une sueur de sang couvre les statues des dieux, les yeux de marbre des déesses se remplissent de larmes. — C'est l'image des héros

et des héroïnes de la Grèce faiblissant au moment fatal.

Antigone ne regrette pas sa vertueuse action, elle la referait si elle était à refaire ; mais l'instinct de la vie et la faiblesse de la femme gémissent dans son sein. Sa nature qui l'a emportée vers le dévouement, l'incline ensuite à la défaillance, elle plie aussi simplement qu'elle s'est élancée. Combien elle nous paraît ainsi plus touchante que si elle portait à la mort des yeux secs et un front hautain ! Ses plaintes sont un chant de cygne ; la tragédie antique brise mélodieusement ses victimes, elle fait de la musique avec leurs sanglots : — « Voyez-moi faire » mon dernier chemin, voyez-moi regarder mon » dernier soleil ! Hadès, qui endort tout ce qui respire, » m'entraîne vivante aux Enfers. Sans que j'aie » connu les noces, sans que l'hymne nuptial m'ait » été chanté, j'épouserai l'Achéron. »

Le Chœur l'abandonne et la trahit indignement. Sophocle qui l'élève, dans ses autres drames, à l'auguste impartialité du juge, le rabaisse ici à l'infamie du sicaire ; il lui prête les basses complicités de la peur. Transformation pathétique qui agrandit Antigone en lui retirant tout appui. Partout ailleurs la victime trouve dans le Chœur une conscience vivante où se réfugier ; elle marche à la mort, soutenue par des exhortations secourables, portée par

des acclamations triomphales. Une lyre sublime raffermit ses pas et leur imprime l'élan d'une course applaudie. Elle voit de loin une statue votive surgir de sa tombe, dans un rayonnement de lauriers.

Antigone ne connaît pas ces consolations, elle meurt reniée et désespérée. Autour d'elle, toutes les mains se ferment et tous les cœurs se resserrent ; sa voie douloureuse est bordée de gestes hostiles et de visages insultants. Elle se déchire à des ronces où des reptiles sifflent, en gravissant son rocher funèbre. On a discuté le sens ambigu des premières paroles de ce Chœur transfuge ; les strophes suivantes le démasquent ; il n'y a pas à s'y méprendre, c'est celui d'une lâche moquerie. Les vieillards de Thèbes saluent ironiquement, comme les spectateurs d'un Cirque romain, celle qui va mourir ; ils mêlent du fiel à la myrrhe qu'ils font boire à son agonie. — « Tu marches glorieuse et admirée vers » la caverne des morts, sans être atteinte par la » maladie dévorante, sans être vendue par le glaive » vainqueur à la servitude. Libre et vivante, seule » entre tous les mortels, tu vas descendre aux En- » fers. » — Et lorsqu'Antigone compare son sort à celui de Niobé enfermée, comme elle, toute vive sous la pierre, les bouffons de Créon raillent ce souvenir cueilli comme une fleur, au bord du tombeau. — « Elle était déesse, fille des dieux ; nous

» sommes mortels, et fils de mortels. Cependant, » il est glorieux, pour qui va mourir, de partager » la destinée qu'ont subie des êtres divins. » — Antigone ne se méprend pas sur ces louanges méchantes; elle sent les épines de la couronne déri soire que le Chœur enfonce sur son front : —

« Hélas ! on se rit de moi ! Par les dieux de la patrie! pourquoi m'outrager ainsi avant que je sois morte, et lorsque je vois encore la lumière? O ville ! O fontaines de Dircé! bois sacrés de Thèbes aux beaux chars! Je vous prends à témoins que pas un ami ne me pleure. Malheureuse! Je n'habiterai ni parmi les vivants, ni parmi les morts.»

Sa plainte ne fait qu'irriter l'insolence de ses insulteurs : — « Tu as porté ton audace au comble, tu » as heurté violemment le trône de la Justice, ma » fille. Sans doute, tu expies le crime de ton père. » A cette cruelle parole, Antigone se sent atteinte au fond de son être. Jamais elle n'avait parlé de l'opprobre de sa naissance ; le lys, sorti de la fange, semblait ignorer sa souillure natale : une sombre pudeur recouvrait son âme à cet endroit-là. Lorsqu'Œdipe en parlait, elle se taisait, jetant son silence comme un voile sur la turpitude paternelle. Comme l'enfant de Sparte, dont la bête cachée sous sa robe fouillait les entrailles, elle se laissait ronger par la honte, sans révéler sa morsure. Cette

fois, elle n'y tient plus ; l'ignoble reproche lui arrache le cri de la douleur révoltée. L'inceste s'échappe de ce cœur de vierge, dans un cri d'horreur, comme l'impur Démon des légendes chrétiennes, que la possédée, souvent innocente de son infection, vomit, lorsqu'elle s'en délivre, avec un chaste dégoût. — « Ah ! s'écrie-t-elle, tu touches ma plaie » vive ! Horreurs du lit maternel ! Embrassements » de ma triste mère avec mon père qu'elle-même » avait enfanté, et d'où je suis née, misérable ! vouée » aux imprécations, entraînée sur cette route ex- » trême ! Et je ne verrai plus l'Œil sacré de la lu- » mière ! et pas un ami ne me pleure ! »

Créon est pressé, sa sommation brutale pousse la victime, comme le poing d'un licteur : « Emmenez- » la, ensevelissez-la ! personne n'en finirait, s'il fal- » lait tant de lamentations et de gémissements pour » mourir. » C'est ainsi que les Anglais disaient au moine qui assistait Jeanne d'Arc, au pied du bûcher : « Comment, prêtre, nous ferez-vous dîner » ici ? »

Antigone fait alors ses derniers adieux à la vie, l'héroïne se relève et reprend son élan vers le sacrifice. Peut-être regrette-t-elle sa nature trop haute qui l'a emportée vers cette affreuse mort, mais elle ne doute pas de son œuvre, elle affirme sa justice et sa sainteté. Il y a un reproche muet

dans le regard d'angoisse qu'elle lève vers le ciel qui ne s'ouvre pas. Abandonnée des hommes, délaissée des dieux, l'âme vertueuse se rend témoignage qu'elle a bien agi, se sentant peut-être plus divine que ces dieux qui la laissent mourir pour avoir respecté leurs lois.

« O sépulcre! ô chambre nuptiale! demeure souterraine d'où l'on ne sort plus, où je vais retrouver les miens que Perséphone a déjà reçus! Je descends la dernière de vous chez les morts, et aussi la plus misérable; et la part de vie qui m'était due, je ne l'aurai pas vécue! Là, du moins, j'espère être la bienvenue de toi, mon père, et de toi, ma mère et de toi aussi, tête chérie de mon frère! Car j'ai lavé de mes mains vos corps, je les ai parés pour le tombeau et j'ai versé sur eux les libations consacrées. Et maintenant, Polynice, pour t'avoir rendu le culte funèbre, tu vois quelle récompense je reçois! Cependant je t'ai justement honoré, au jugement des sages... C'est pour cela, frère, que Créon m'opprime et qu'il dit que j'ai fait une chose exécrable. Et voilà qu'il m'a saisie par la force et que ses mains m'entraînent, vierge sans hymen, n'ayant eu ma part ni du mariage, ni de l'enfantement. Quelle loi divine ai-je donc violée? Quel défenseur appeler à mon aide? A quoi me sert-il de regarder en haut, pour chercher les Dieux, puisqu'on m'accuse, pour ma piété, du crime des impies? Si les Dieux approuvent le sort qui m'est fait, je me reconnais justement punie; sinon, je ne souhaite pas à ceux qui me persécutent plus de maux qu'ils ne m'en font subir. »

V

La mesure est comble, la goutte qui fait déborder

le vase est tombée. Voici venir Tirésias, couronné de son auréole d'oiseaux fatidiques : un enfant guide par la main le vieillard aveugle. Tel qu'il apparut à Œdipe, Tirésias paraît devant Créon, non plus mandé cette fois, et ne révélant que par force le secret qu'il voulait garder, mais venant de lui-même au-devant du crime, noir de l'orage, chargé du tonnerre qui va le frapper. Réapparition formidable. C'est celle du spectre attaché à certaines dynasties royales, qui, aux heures funestes, se dresse dans le palais, grandit jusqu'aux voûtes, et se replonge ensuite dans l'ombre d'où il est sorti. Tirésias joue dans la maison des Labdacides le rôle d'Eli dans celle d'Israël. Eli passe et repasse ainsi devant Achab ou Ochozias, lorsqu'ils « ont fait le mal devant l'Éternel ». Il surgit, le feu du ciel dans les yeux, suivi des chiens qui dévoreront Jézabel, et qui lècheront le sang du roi idolâtre. Comme le devin grec, le prophète hébreu a aussi un vol sur le front, celui des corbeaux qui lui « apportaient du » pain le matin, et de la viande le soir, près du » torrent de Kérith ».

Tirésias avertit solennellement le tyran, il lui dit qu'il est « sur le tranchant d'un rasoir ». Une effroyable conjonction de présages plane sur la cité; le cadavre de Polynice la bouleverse, une peste morale s'en dégage; toute sa vie religieuse en est

corrompue. Les oiseaux sacrés, saoûls du sang, repus de la chair d'un homme égorgé, sont pris de fureur ; ils se battent avec des cris frénétiques, comme au sortir d'une orgie barbare. La flamme dégoûtée refuse de manger les viandes des victimes, elle les noircit au lieu de les consumer ; car les autels sont souillés par les chairs fétides arrachées au corps, et que le bec des vautours laisse tomber sur eux.

Créon fait comme Œdipe, il rudoie le prophète de mauvais augure ; comme Œdipe aussi, il l'accuse de vendre pour de l'argent ses divinations. Même aberration et même entêtement : l'aveugle d'esprit raille la cécité du Voyant, l'insensé maltraite le messager redoutable qui lui apporte l'ultimatum du Destin. Comme jadis, Tirésias se contient d'abord, il laisse au condamné le temps de maudire son juge, mais Créon abuse de l'injure et lasse sa patience. Alors le devin déchaîne l'Esprit qui grondait en lui ; le trépied tisonné éclate et il en sort des flammes qui foudroient.

« Eh bien ! sache qu'après quelques tours de roue du soleil,
» tu auras payé par la mort du fils de ton sang, les morts
» que tu as faits, et que ce fils descendra aux Enfers,
» revanche de l'âme que tu as enfouie vivante au sépulcre,
» et de cet autre cadavre que tu retiens sur la terre, et qui
» appartient aux Dieux infernaux. Car ni toi, ni les dieux
» de ciel n'avez droit sur lui. Aussi les Erynnies venge-

» resses sont déjà sur toi. Tu verras bientôt si c'est à prix
» d'argent que je parle. Encore quelques instants, les cris
» des hommes, les lamentations des femmes retentiront
» dans tes demeures. Tu as irrité l'archer, sa colère te
» lance ses flèches, et tu n'éviteras pas leur blessure ar-
» dente. »

Tirésias s'éloigne, mais le trait qu'il a lancé sur Créon a mordu sur son rude esprit. Il en reste percé et empoisonné, saisi des frissons mortels de l'effroi sacré. Achab a de ces peurs quand Eli prophétise sur lui les représailles du Très-Haut. —
» Il arriva qu'aussitôt qu'Achab eut entendu ces
» paroles, il déchira ses vêtements, mit un sac sur sa
» chair, et jeûna. Il se coucha dans un sac, et il mar-
» cha en chancelant, ainsi qu'un homme affligé. » —
Créon se sent aussi atteint et perdu ; ses yeux se rouvrent, sa dureté se brise, la terreur lui rend sa conscience. Il veut défaire en un instant tout ce qu'il a fait : vite un tombeau à Polynice, des pics et des leviers pour déterrer Antigone ! Le misérable sent que le temps le presse, que Némésis le talonne : entre elle et lui, c'est une lutte de vitesse ; c'est à qui arrivera le premier du repentir ou du châtiment.

VI

Il est trop tard, le crime contremandé est commis,

tout est consommé. Lorsque Créon est arrivé à la caverne, il l'a entendue sangloter, et dans ces cris du sépulcre il a reconnu la voix de son fils. Les rochers soulevés ont découvert un spectacle horrible : Antigone pendue par sa ceinture, Hémon l'étreignant de ses bras et la couvrant de ses larmes. Créon, éperdu, l'a supplié de sortir ; alors le fils lui a jeté un regard farouche : sans répondre, il lui a craché au visage, et il a tiré son épée. Le misérable a fui, croyant que le coup menaçait sa tête. Mais Hémon a retourné le glaive contre sa poitrine, il s'en est transpercé le cœur : puis, revenant à la morte, il a rendu le dernier soupir « sur ses joues pâles », dans un flot de sang.

Ce crachat du père sur le fils soulève un peu notre goût moderne. Qu'il est significatif pourtant et tragique ! Lééna, la maîtresse d'Harmodios et sa compagne de conspiration, se coupa la langue avec les dents, et la lança à la face du tyran qui l'interrogeait : comme elle, dans cette imprécation muette, Hémon semble cracher au visage de Créon la langue qui l'a vainement supplié.

Les expiations s'accumulent ; le tombeau d'Antigone n'est point rassasié, il dévore, en se rouvrant, une autre victime. Lorsque Créon revient, le cadavre de son enfant dans les bras, on lui annonce que sa femme, Eurydice, s'est tuée sur l'autel domestique en

le maudissant. Qu'il est changé ce tyran superbe! dans quelle prostration son arrogance est tombée! Le politique reconnaît maintenant qu'au-dessus des édits gravés sur les tables, vociférés sur la place publique, il y a les lois « non écrites » que proclamait Antigone. Il se repent et il se lamente : ce n'est point l'auguste douleur d'Œdipe, c'est un désespoir lâche et sénile, où le balbutiement du remords se mêle au vagissement du sanglot. — « Hélas! hélas! O vains tra-
» vaux des mortels!... O mère infortunée! O mal-
» heureux fils!... Qui me frappera d'un glaive à deux
» tranchants!... Que je ne voie plus un autre jour!
» O mes amis! emmenez-moi, enlevez-moi, moi qui
» ne suis pas plus que celui qui n'est pas! »

Némésis le laisse vivre encore ; elle le destine, d'après une légende, à la massue de Thésée, le tueur du Minotaure, de Cercyon, de Périphétès, de Procuste, de tous les monstres au front bas et au cœur cruel.

Que reste-t-il de Sophocle? sept tragédies sur cent treize. Eschyle n'a pas été plus détruit. Sept colonnes seules restées debout sur les décombres d'un Parthénon poétique. L'antiquité est une ruine immense : le groupe clairsemé de ses monuments survit à une myriade de merveilles rivales, irrévocablement abolies. Le cycle de poèmes qui tournaient autour de l'épopée d'Homère, a disparu comme un système planétaire éteint, dont le soleil seul brillerait encore. Pindare excepté, tous les Lyriques grecs ont péri. Aristophane mutilé, survit seul à la troupe détruite des Comiques d'Athènes. Que de génies ensevelis en pleine gloire ! que d'œuvres mortes qui méritaient d'être immortelles ! On croit voir leurs Ombres sans voix, errantes sur la rive du Styx de l'oubli : elles entrent jusque dans ses flots, elles supplient, avec des gestes de détresse, des appels de divinités délaissées, la barque impitoyable qui les repousse de sa rame, et n'emmène vers l'avenir que le groupe épargné des élus du Temps.

Mais cinq chefs-d'œuvre de Sophocle : *Philoctète, Électre*, *Antigone, Œdipe Roi, Œdipe à Colone*, sont restés intacts. D'après ces débris, on peut recomposer son théâtre entier, de même que sur quel-

ques chapiteaux et quelques fragments conservés de frises, l'archéologue restitue l'ordre et le plan d'un temple. Tant l'accord appelle l'accord dans le concert de ses proportions, tant un rythme générateur en module les moindres parties.

L'harmonie est la loi de ce beau théâtre, la grandeur simple en est la mesure, la Cité, enracinée dans la religion, construite sur le foyer, basée sur le droit social et le devoir naturel, en est le modèle. On sent qu'il est le produit du plus beau des siècles. Zeus n'agitait point les rayons tordus de la foudre, il ne fronçait pas ses sourcils terribles, lorsque Pallas sortit de son front; mais il méditait, rentré en lui-même, sur les choses divines et humaines, et la Victoire au repos dormait à ses pieds. De même, la tragédie de Sophocle n'a pas été conçue, comme celle d'Eschyle, dans les transports de la guerre et au bruit des armes; elle est née du génie d'Athènes pacifique et libre, amoureuse du beau et du bien, menant encore, comme un Chœur dont le désordre même est un rythme, sa démocratie si vite déréglée.

C'est cette civilisation, un instant parfaite, que réfléchit le drame de Sophocle. Il en personnifie toutes les vertus et toutes les noblesses : le zèle de la justice, l'horreur de l'iniquité et de la violence, la piété sans superstition, l'héroïsme maître de lui-même, l'ingénuité des mœurs et des cœurs. Les

vieilles légendes homériques se dépouillent de leur férocité native, avant de monter sur sa scène. Leurs cruautés persistent sans doute, fixées qu'elles sont par le récit de la fable, mais l'humanité athénienne remplit de sa douce influence ces grands traits barbares. La Muse retourne pieusement vers le monde farouche des ancêtres, pour le civiliser et pour le polir ; elle jette sa draperie décente sur leur nudité. Le poète étend sur son lit d'ivoire, comme le tyran fabuleux sur son lit de fer, les héros démesurés, les femmes indomptables des vieilles traditions : ils en sortent, non pas mutilés, mais ramenés aux proportions harmonieuses de la vraie nature. Leurs passions acceptent un frein, leurs durs cerveaux s'ouvrent à des idées moins âpres, à des sentiments plus humains ; l'éloquence assouplit leurs lèvres que contractait l'invective. Les plantes sauvages, greffées par l'olivier attique, portent désormais des fruits bienfaisants.

Les Dieux, eux-mêmes, corrigés de leurs fureurs épiques, de leurs iniquités mythiques, se révèlent, dans Sophocle, sous un nouveau jour. Leur puissance physique s'illumine de lumière morale, leurs vindictes ne sont plus des forfaits de haine arbitraire, ni des talions incompréhensibles. Ce sont de justes expiations sagement imposées, courageusement supportées, qui se terminent par la glorification du héros

élevé ou purifié par l'épreuve. Les despotes violents de l'ancien Olympe se transforment en juges équitables; ils cassent ou réforment, selon l'esprit d'une justice meilleure, les arrêts cruels qu'ils avaient portés.

Par la modération de son style et de sa pensée, sa force contenue qui s'interdit les audaces, son respect des forces qui gouvernent l'existence humaine, son interprétation religieuse de leurs décrets et de leurs mystères, Sophocle se montre le digne prêtre de la Némésis dont tout son théâtre célèbre les lois. C'est à son culte qu'il dut sa vie sereine et sa tranquille renommée.

Car la puissance de la Déesse s'étend à tous les empires, et Némésis ne semble pas moins jalouse des excès du génie de l'homme que des abus de son orgueil et de sa fortune. Les esprits qui dépassent la grandeur normale attirent sa colère ; les géants, dans la sphère de l'art et de la pensée, ne l'offusquent pas moins que les Titans dans l'ordre physique. Toute ascension trop haute est pour elle une rébellion : elle traite en assaillants les transgresseurs de limites, elle vise de son arc ceux qui escaladent les points culminants. Il semble que l'*os non mortale sonans* la blasphème : on dirait que les poèmes prodigieux et retentissants lui font l'effet des chars de bronze de

Salmonée, lancés sur un pont d'airain, que Jupiter foudroya parce qu'ils imitaient trop bien le bruit du tonnerre. L'œuvre de ces génies excessifs échappe sans doute à ses coups : l'aile du vautour de Prométhée, battant sur sa plaie, n'éteint pas le feu dérobé au ciel, dont il a réchauffé la terre. Mais Némésis frappe le ravisseur, si elle ne peut empêcher le rapt : à défaut de l'inextinguible flambeau, elle écrase l'homme qui l'allume et qui le transmet.

Homère, légendaire ou réel, — le symbole ici équivaut au fait, — mendie, vieux et aveugle, par les sentiers des Cyclades. Eschyle, répudié par Athènes, s'embarque sur le vaisseau de l'exil. Dante expie par la proscription son effraction surhumaine des portes de l'Éternité, son vol vers l'infini par l'âpre montée *della scala d'altrui*. Accusé d'hérésie — *accusatus est hereseos*, — l'inquisiteur sublime des flammes éternelles frise le bûcher de l'auto-da-fé. Michel-Ange, vaincu avec Florence qu'il a vainement fortifiée, contraint à tailler le marbre, comme Samson à tourner la meule, pour ses oppresseurs, vieillit désespéré dans son atelier solitaire. Avant d'être le maître du théâtre, Shakspeare en est le valet : un masque d'histrion dégrade sa jeunesse, il meurt avant le lever de sa gloire dont il ne voit pas les premiers rayons.

L'œuvre de ces hommes est aussi tourmentée que

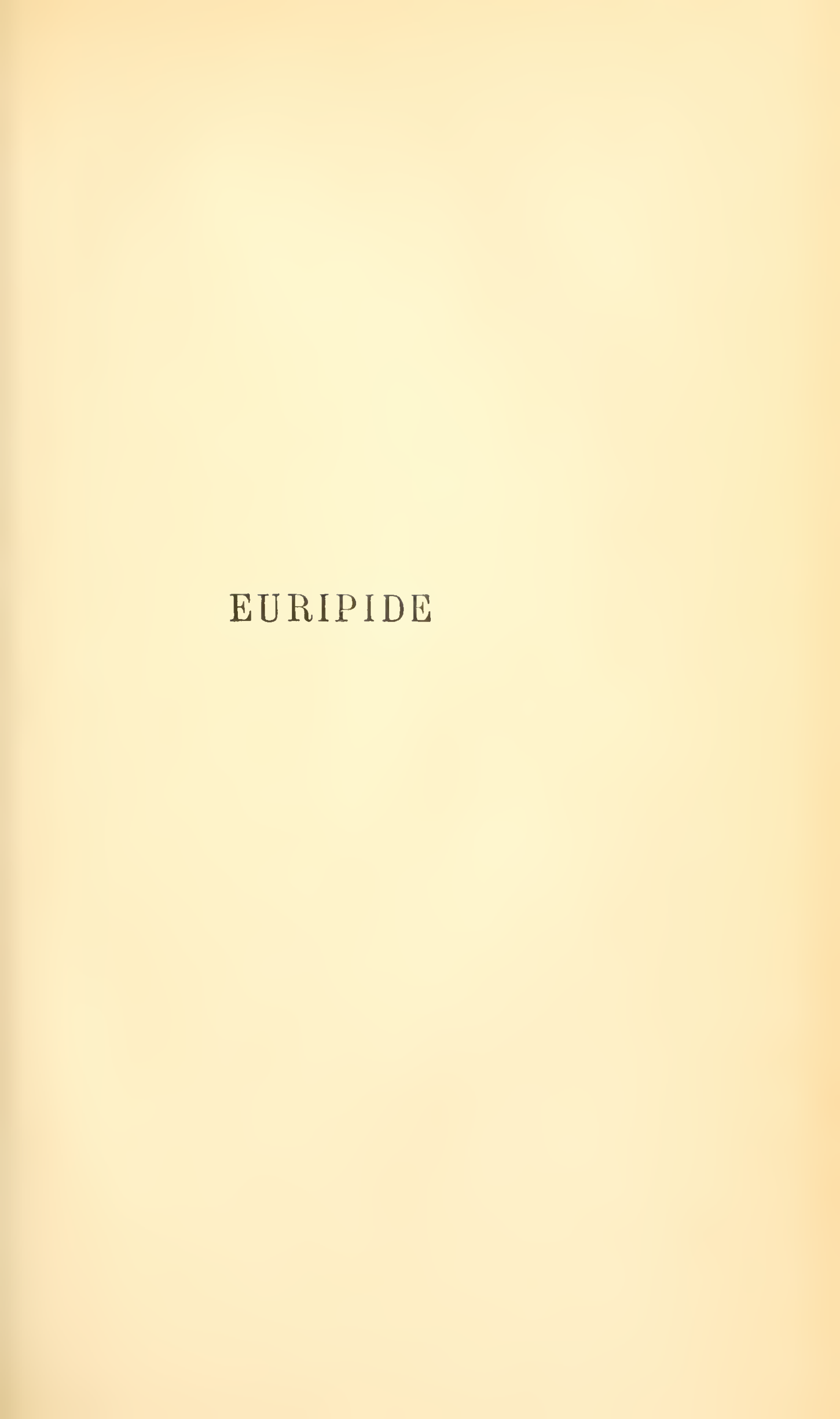
leur destinée. Des éclipses souvent totales, parfois séculaires, l'obscurcissent; il y a autant de huées que d'acclamations dans le bruit soulevé autour de leurs noms. Homère a Zoïle, en attendant La Motte. Nous avons vu Eschyle longtemps rejeté du temple classique, comme un génie barbare qui troublait son ordre établi. Dante passe par des intermittences de gloire et d'outrage, dont le contraste égale celui des ténèbres de son *Enfer* et des flamboiements de son *Paradis*. Intronisé dans l'église, commenté en chaire, aux quatorzième et quinzième siècles, il décline au seizième, au dix-septième, il s'efface ; le dix-huitième l'envoie aux Petites-Maisons. Voltaire le siffle, Bettinelli appelle la *Divine Comédie* « un monstre » ; ce ne sont plus, comme de son vivant, les petits enfants de Ravennes, c'est tout le groupe des académiciens et des *Cruscanti*, attroupés au seuil de l'abîme, qui bafouent « celui qui sort de l'Enfer ». Michel-Ange fut longtemps subi plutôt qu'accepté. Shakspeare a été renié pendant deux siècles, par l'Angleterre, avant d'être adoré par elle comme son génie national. Pope haussait sa bosse devant le colosse, Dryden ricanait, en le régentant, lord Shaftesbury le déclarait « passé de mode ». Nos écrivains du même temps allaient à son théâtre comme à celui de la Foire, rire des parades de ce « Gille ».

Tout au contraire, les génies modérés et purs, d'une grandeur naturelle, d'une beauté ou d'une expression toute humaine, Sophocle, Ménandre, Virgile, Horace, l'Arioste, Molière, Racine, Raphaël, passent de plain-pied, d'une vie heureuse, à une gloire tranquille comme un jour d'été. Ils traversent les siècles dans l'harmonie des louanges unanimes, sur la voie fleurie d'une longue ovation; leur nom vole, en cadence et d'une aile égale, sur la bouche des hommes. La Renommée, qui les précède, ne souffle pas dans le clairon qui crie le signal des guerres aussi bien que l'acclamation des triomphes; elle ressemble plutôt à la joueuse de flûte qui, au sortir d'un banquet réjoui par les Muses, promenait par la cité bienveillante les convives en habits de fête. L'admiration qu'ils inspirent a l'attrait d'une persuasion. Venus dans des époques tempérées, ils sont purgés de tous les excès, dégrossis de toutes les rudesses primitives. La colline sacrée sur laquelle ils siègent n'a point d'Encelade qui la fasse trembler en s'agitant sous sa base. Rien d'altier dans leur art ni de trop ardu; ils ne sont à pic par aucun côté : rien d'orageux ni de torrentiel; on n'a pas à doubler, en les parcourant, de caps des Tempêtes. Tous les esprits peuvent naviguer sur leur transparence avec la sécurité qu'inspire un beau fleuve. Aucun Sphinx ne propose chez eux

des énigmes, du haut d'une crête escarpée : leur clair langage ne reflète que des idées simples. Aucun dragon ne défend en rugissant leurs trésors ; ils pendent à la portée de la main, comme les fruits des vergers. Leur sévérité même est revêtue de douceur ; leur rire, sensé jusque dans l'éclat ; leur pathétique, toujours contenu par la dignité. Les images qui décorent leur style ne sont jamais taillées en colosses, elles ne forcent pas la tête à se renverser pour les regarder : c'est le tableau encadré, le bas-relief inséré dans une architecture harmonieuse, et qui s'assouplit aisément à ses proportions. Ils parlent une langue contemporaine de tous les âges, par la clarté des symboles, la morale universelle des pensées, la simplicité ornée du discours. La postérité se presse autour d'eux, comme une famille renouvelée autour d'un chef immortel : le vulgaire même s'y mêle à l'élite ; ils laissent venir à eux la foule des esprits.

Vénérons ces maîtres augustes, ces demi-dieux affables et sociables dont Sophocle nous offre l'exemple accompli. Attachons à leurs monuments les branches de lauriers roses que les Grecs suspendaient aux autels propices. Mais allons sacrifier sur les hauts lieux hantés par la foudre, dans la région des orages où la respiration même exige un effort,

aux dieux suprêmes et extraordinaires qui planent et qui tonnent au-dessus des sommets gravis. Reconnaissons en eux une race décidément supérieure, les souverains de l'esprit humain, les types primordiaux d'où tout descend et d'où tout dérive, même les littératures cultivées et les arts polis. C'est des flancs abrupts de la montagne, sillonnée de torrents, hérissée d'éclairs, que sortent les statues parfaites qui vont décorer les temples paisibles et sourire aux hommes assemblés.



EURIPIDE

CHAPITRE PREMIER

EURIPIDE.

I. — Fin de la belle époque. — Transformations inévitables de l'art arrivé à sa perfection.

II. — Euripide et l'Athènes nouvelle. — Sa vie peu connue. — Ses luttes dramatiques et ses malheurs domestiques. — Son caractère, sa tristesse. — Sa retraite à la cour d'Archélaos. — La flagellation de Décaménique. — Mort d'Euripide.

III. — Euripide poète de décadence. — Le scepticisme entre avec lui sur la scène. — Disparates de ses tragédies. — Altérations des mythes consacrés. — Diminution des héros. — Abus du pathétique et de la pitié. — Ses personnages rhéteurs et sophistes. — Déchéance du Chœur.

IV. — Les mérites après les défauts. — La tragédie remuée et renouvelée en tous sens. — Sentiments nouveaux qu'Euripide y a introduits.

I

« Arrête! tu es parfaite ainsi! » s'écrie quelque part le Faust de Gœthe, à une heure bienheureuse qu'il voudrait fixer. Ce cri, on l'adresserait volontiers à l'heure pleine et sublime où le génie hellénique se révéla dans sa perfection. — Arrête! dirait-on à l'architecture d'Ictinos, à la sculpture de Phidias, à la tragédie de Sophocle. Mais l'art ne

peut rester immobile ; la vie qui change autour de lui, décompose ses formes et les renouvelle : l'aiguille n'a rétrogradé qu'une fois sur le cadran d'Ézéchias. Arrivé à la beauté pure, l'art s'altère en s'enrichissant. La complexité succède à l'unité, les accords variés avec les dissonances qu'ils entraînent, à l'harmonie simple, les raffinements d'un esprit moderne à l'ingénuité primitive. Il faut que la colonne dorique se charge de l'acanthe touffu de Corinthe. Il faut que le ciseau de Lysippe remue et tourmente les marbres tranquilles. Il faut encore qu'Euripide bouleverse le théâtre parfait de Sophocle pour l'ouvrir, plus large et plus libre, aux idées d'un génie nouveau.

II

Contemporain de Sophocle, Euripide semble séparé de lui par l'épaisseur d'une génération. Dans la vie si rapide de la Grèce, quatorze années d'intervalle entre la naissance des deux poètes ont suffi pour tout transformer. Le grand âge d'Athènes est passé ; les héros s'en vont et les sophistes arrivent. L'antique religion s'ébranle sur ses bases enracinées dans la patrie même. Les philosophes prennent devant les Dieux l'attitude d'Œdipe vis-à-vis du

Sphinx ; mais ce sont eux qui les questionnent, prêts à les percer du glaive tortueux de leur dialectique, s'ils n'expliquent pas l'énigme de leur propre essence. Sophocle, né de race noble, qui avait vu les triomphes Médiques, qui, reluisant de l'huile sainte, dans la nudité du gymnaste, avait chanté l'hymne de victoire après Salamine ; prêtre ensuite et initié aux Mystères, personnifie la Grèce idéale et presque divine. Euripide, fils d'un cabaretier et d'une marchande d'herbes, athlète dans sa jeunesse, rhétoricien sous Prodicos, disciple d'Anaxagore et condisciple de Socrate, représente l'Athènes inquiète et troublée de l'époque nouvelle. Ils ne sont plus du même monde, quoique vivant dans la même cité.

La vie d'Euripide n'eut ni la grandeur de la vie d'Eschyle, ni la beauté de l'existence de Sophocle. On y entrevoit, à travers l'obscurité qui la couvre, des luttes ingrates et des déchirements domestiques. La gloire lui fut tardive et presque posthume. Cinq de ses tragédies seulement furent couronnées sur soixante-quinze, tandis que Sophocle triompha vingt fois dans les concours, et obtint toujours le second prix quand il ne remporta pas le premier. Plusieurs fois, les clameurs du peuple chassèrent, en pleine représentation, ses drames de la scène. Tout le parti de la vieille Athènes était évidemment contre lui, et les satires d'Aristophane disent combien son ani-

mosité fut ardente. Euripide se maria deux fois, ces mariages ne furent pas heureux : il répudia sa première femme, la seconde tourmenta sa vie. Le *Misoginie* qu'on lui reprochait, n'était sans doute que l'amertume d'un cœur ulcéré. Athénée rapporte que quelqu'un disant à Sophocle : « Comme Euripide hait les femmes! » — « Oui, — répondit le poète, — dans ses tragédies ; mais il les adore dans le gynécée. » — Quelques traditions le représentent en proie à une mélancolie ombrageuse qui lui faisait fuir la ville et les hommes. Aulu-Gelle vit, à Salamine, un antre sauvage, plein de dédales et de ténèbres, et c'était là, lui dit-on, qu'Euripide écrivait ses drames. On a sur lui une épigramme d'Alexandre l'Étolien, qui marque sa physionomie d'une ride d'austérité triste : — « Le disciple du vieil Anaxagore » me paraît d'un abord farouche ; il n'est pas ami » du rire, et le vin même ne le réjouit pas. Mais tout » ce qu'il écrit a la douceur du miel et la voix char- » mante des Sirènes. »

A soixante-huit ans, Euripide quitta Athènes et se retira à Pella, appelé par Archélaos, roi de Macédoine. Archélaos, vrai prédécesseur de Philippe, attirait à lui les poètes et les philosophes athéniens, pour civiliser son peuple à demi barbare. Plus tard Alexandre dira des purs Grecs enrôlés dans ses rudes phalanges « qu'ils semblaient des Esprits au milieu

des bêtes ». Archélaos combla son hôte de dons et d'honneurs : mais la vertu grecque semble s'être retirée d'Euripide devenu le favori d'un despote. Aristote rapporte que Décaménique, un des pages du roi, ayant raille Euripide sur sa mauvaise haleine, Archélaos le livra au poète qui le fit fouetter jusqu'au sang. Vengeance indigne d'un fils de la libre Athènes. On peut croire que le moqueur paya pour les poètes comiques qui l'avaient si souvent bafoué sur la scène : peut-être fut-ce Aristophane qu'Euripide flagella sur le dos du Macédonien. Archélaos expia cruellement cette fustigation ; Décaménique lui garda une rancune mortelle des coups de fouet d'Euripide : six ans plus tard, il l'assassina dans une partie de chasse. Euripide avait péri l'année d'avant, d'une affreuse mort, pareille aux supplices mythologiques qu'on voit dans les Fables. Un jour qu'il errait dans la campagne, il fut déchiré par une troupe de ces chiens féroces qui rôdent encore aujourd'hui dans les montagnes de l'Épire. La légende, s'inspirant sans doute du dénouement de ses *Bacchantes*, substitua bientôt à ces molosses dévorants des femmes furieuses contre l'insulteur de leur sexe. Euripide fut enseveli à Pella ; la foudre tomba, dit-on, trois fois sur sa tombe. Était-ce un feu d'apothéose ou une flamme de réprobation lancée par le ciel ? les textes qui citent ce prodige ne l'expliquent pas. Aris-

tophane y aurait vu sans doute le foudroiement posthume de celui qu'il appelle « corrupteur de la cité et ennemi des dieux ».

III

Quel changement quand des tragédies de Sophocle on passe aux drames d'Euripide! Il semble que de l'Acropole couverte de sanctuaires augustes et d'images divines, on descende dans l'Agora tumultueux, retentissant de plaidoiries et de controverses. L'idéal s'éteint et les dieux pâlissent ; ces dieux, si terribles chez Eschyle, si grands et si vivants chez Sophocle, ne sont plus que des ombres vagues. Ils flottent dans un crépuscule dissolvant, entre la religion qui décline et la philosophie qui se lève. Le poète a perdu l'intelligence des mythes augustes qu'ils personnifient ; il les met toujours en scène, mais il n'y croit plus. Tantôt, il en fait des comparses de prologue et de dénouement : — c'est des coulisses d'Euripide que le *Deus ex machina* est sorti. — Tantôt, il les censure aigrement, et leur reproche des crimes légendaires dont il méconnaît le sens symbolique. — Ion, enfant de chœur d'Apollon, nourri dans le sanctuaire, interrompt ses libations et ses hymnes pour critiquer le Dieu auquel il est consacré : — « Je ne puis m'empêcher de

» blâmer Apollon qui, je ne sais pourquoi, viole de » jeunes vierges, les abandonne, et laisse mourir les » enfants qu'il en a eus secrètement. Ah ! n'agis pas » ainsi, et puisque tu règnes sur les mortels, sois » fidèle à la vertu ! » — Thésée, dans *Hercule Furieux*, disserte en libre penseur sur les méfaits de l'Olympe : — « Non, je n'ai jamais cru, je ne croirai » jamais que les dieux se livrent à des amours im- » pudiques, ni qu'ils chargent leur père de chaînes, » ni qu'un d'eux se soit rendu maître d'un autre. » Quel besoin un dieu, s'il est vraiment tel, a-t-il » d'un autre dieu ? Ce sont de misérables contes in- » ventés par les poètes. » — Lycos, dans le même drame, raille Hercule sur ses travaux épiques qu'il réduit à des stratagèmes de chasseur : — « Qu'a-t-il » donc fait de si grand pour avoir vaincu l'hydre » de Lerne, ou le lion de Némée qu'il prit dans ses » filets, et qu'il prétend avoir étouffé dans ses bras ? » Héros sans courage, qui s'est fait une gloire en » combattant de vils animaux ! » — Hélène, dans la tragédie qui porte son nom, doute du Cygne paternel et de l'œuf natal. — « La renommée publie que Zeus » vola dans les bras de ma mère Léda, sous la » forme d'un cygne qui s'unit à elle, si toutefois ce » récit est vrai. » — Le Chœur, dans *Électre*, parlant du soleil qui recula devant le festin d'Atrée, fait ensuite l'esprit fort, et rit du miracle qu'il a raconté :

— « Telle est la tradition ; mais j'ai grand'peine à » croire que le Soleil détourna son char d'or étin- » celant, et changea sa route, pour punir les mu- » tuelles vengeances de deux frères. » — Partout, dans le théâtre d'Euripide, au milieu de l'appareil religieux qui l'encadre encore, circule un esprit sceptique en contradiction avec les légendes qu'il déroule. La flèche de la polémique siffle jusqu'entre les strophes des cantiques. Les Dieux n'en remplissent pas moins de leurs apparitions et de leurs merveilles ces drames mêmes où ils sont reniés. Contraste choquant, presque sacrilège. Imaginez une tragédie chrétienne de Voltaire, pleine d'épigrammes incrédules, où les miracles des *Mystères* gothiques interviendraient subitement.

Comme il attaque les Dieux, Euripide dénature les traditions vénérables du polythéisme. Il les complique d'intrigues romanesques et leur substitue des dénouements arbitraires. Telle de ses pièces fait l'effet d'un palimpseste menteur, où quelques fragments de texte sacré reparaîtraient, çà et là, sous les surcharges d'un conte apocryphe. — Égisthe, dans son *Électre*, contraint, pour l'avilir, la fille d'Agamemnon à épouser un paysan de la banlieue de Mycènes. Un mariage de comédie dénoue, dans *Oreste*, le terrible problème de son parricide. Ménélas, d'après Euripide, ne ramena de Troie qu'un spectre

aérien qui s'évanouit dans les airs, lorsqu'il retrouva en Égypte l'Hélène véritable. — Ovide, cinq siècles après, ne jouera pas plus témérairement avec les mythes primitifs. Leurs trames, immémoriales, aussi saintes que les voiles de la Pallas athénienne, disparaissent sous ces broderies illusoires. Les prodiges font place aux prestiges, au prêtre évocateur succède un magicien licencieux. La mythologie n'est plus qu'une fantasmagorie de théâtre qu'on peut défaire et recomposer à son gré.

« J'ai peint les hommes tels qu'ils devraient être, — disait Sophocle — et Euripide, tels qu'ils sont. » Rien de plus juste que ce mot sévère tombé de si haut. En revoyant, sur sa scène, les personnages qu'Eschyle et Sophocle y ont portés avant lui, on dirait que leur stature a diminué d'une coudée. Tout décroît en eux : la fierté, la noblesse, la vertu, le mal même. Les héros épiques se rapetissent, chez Euripide, à la taille moyenne des contemporains ; la grandeur qu'ils affectent semble tenir à l'exhaussement du cothurne. Il y a du déshabillé dans la façon dont ils portent leurs draperies royales. Les passions mesquines qu'il leur prête sont indignes de l'âge héroïque : on croit voir des demi-dieux devenus bourgeois. Ils ne luttent plus contre le destin avec une mâle énergie ; ils le subissent, avec une rage impuissante, comme des esclaves qui se cabrent

sous le fouet d'un tyran méchant. Leur pathétique déclamatoire s'attaque aux fibres infimes de l'émotion et de la pitié. Comme les accusés des tribunaux romains qui, pour attendrir les juges, déchiraient leurs tuniques et découvraient leurs membres meurtris, les personnages d'Euripide étalent les plaies de leur souffrance et secouent les haillons de leur pauvreté. Il y a du radotage dans les lamentations de ses vieillards accablés sous le poids des ans. Quand un coup du sort vient à frapper ces tristes héros, ils s'affadissent dans les pleurs, et se plaignent tellement eux-mêmes qu'on ne les plaint plus. Le Jupiter Pluvieux des Latins règne en permanence sur le théâtre d'Euripide. C'est sur son masque tragique que la sentimentalité a grimacé pour la première fois.

Par un contraste plus choquant encore, ces personnages héroïques sont tous des rhéteurs. Euripide les a mis à l'école des sophistes avant de les faire entrer sur la scène, il les a rompus à l'escrime de l'argument et de la riposte. La robe de l'avocat perce sous leurs baudriers homériques et à travers leurs peaux de lions fabuleux. Qu'ils soient à Argos ou à Thèbes, dans la mêlée d'un combat ou sur le rempart d'une ville assiégée, ils sont toujours à la tribune aux harangues. Leur éloquence se noie dans un froid verbiage, leur dialogue tourne à la passe

d'armes oratoire. Tantôt ce sont de longues tirades parallèles qui se répondent en s'équilibrant, tantôt des répliques alternées qui croisent leurs pointes avec symétrie. La Portia de Shakspeare plaidant pour Bassano contre Shylock, devant le tribunal de Venise, n'est pas plus subtile que l'*Hécube* d'Euripide, se justifiant auprès d'Agamemnon d'avoir crevé les yeux à Polymestor. Son Jason et son Thésée en remontreraient à Gorgias. Souvent encore aux endroits les plus agités du drame, en pleine catastrophe, ces rhétoriciens légendaires tirent de leur draperie une dissertation ou une thèse artistement composée, et la récitent au public. — Hippolyte, indigné des aveux incestueux de Phèdre, suspend sa colère pour débiter une satire sur les femmes savantes. Lycos, prêt à faire périr les enfants d'Hercule, discute, avec Amphitryon, la question de savoir si l'usage de l'épée est plus honorable pour un guerrier que celui de l'arc et des flèches. — Quelquefois même, le poète souffle à l'un de ses personnages une critique littéraire, et ses propres scènes parodient les scènes analogues de ses prédécesseurs ou de ses rivaux. C'est ainsi que son Électre raille les signes au moyen desquels Eschyle lui fait reconnaître, dans les *Choéphores*, l'arrivée d'Oreste. — « Re-
» garde cette chevelure — lui dit un vieillard —
» rapproche-la de la tienne; vois si elle n'est pas de

» la même couleur. Pose ton pied sur l'empreinte » de ces pas, afin de voir s'ils sont de mesure pa- » reille. » — A quoi Électre répond en héroïne raffinée, rougissant des invraisemblances que lui a fait commettre un poète primitif :

« O vieillard ! tu tiens des propos peu dignes d'un homme sage. Pourquoi les cheveux de mon frère ressembleraient-ils aux miens ? Les uns sont ceux d'un homme formé aux exercices de la palestre ; les autres, peignés avec soin, sont fins et délicats. Et tu peux trouver bien des personnes avec des cheveux semblables, qui, pour cela, ne sont pas nées du même sang..... Comment encore ses pas auraient-ils laissé une empreinte sur la pierre? Et quand cela serait, les pieds d'un homme et d'une femme, fussent-ils frère et sœur, ne sont jamais égaux : celui du frère est plus grand. »

Ce n'est pas seulement dans leur grandeur, mais dans leur moralité native qu'Euripide rabaisse les héros de l'ancien théâtre. Il n'a ni la fière droiture d'Eschyle, ni l'équité sereine de Sophocle. Sa conscience, généreuse au fond, est troublée à la surface par les arguties de l'éducation sophistique. Il y a en lui un avocat perpétuel, toujours prêt à plaider le pour et le contre. De là les apologies spécieuses qu'il prête souvent aux scélérats de ses drames ; de là encore ces maximes équivoques, ces apophthegmes à double tranchant qui scandalisaient le parterre attique. — Dans sa tragédie de *Bellérophon*, le héros, louant la richesse et l'exaltant au-dessus de toutes

les joies domestiques, disait que si « Aphrodite d'or », ainsi que l'appelle Homère, brillait comme l'or en effet, elle méritait bien d'être adorée des mortels. Un grand cri sortit alors de la foule, et des pierres furent lancées sur l'acteur. Pour apaiser cette émeute morale, le poète dut s'élancer sur le devant de la scène et crier aux spectateurs irrités : — « Attendez, » attendez, il le payera bien à la fin ! » — Une autre fois, son Oreste disant à Tyndare, pour justifier le meurtre de Clytemnestre : — « Mon père m'a en- » gendré, et ta fille m'a mis au jour, comme une » terre reçoit la semence qu'un autre lui confie : » mais, sans père, il n'y a jamais d'enfants. » — « Et sans mère, infâme Euripide ? » s'écria une voix indignée. — Il est telle de ses sentences dont la tyrannie a pu se faire une maxime. César répétait souvent ce vers tiré d'une de ses pièces : « Il vaut » la peine de commettre une injustice pour arriver à » l'empire ; mais d'ailleurs on doit être juste. » — Tel autre mot de lui semble devancer les casuistes. Quand il dit : « La bouche a juré, mais l'âme ne s'est » point engagée », on croit voir transparaître sous le masque antique la double face d'Escobar.

L'infériorité poétique de la tragédie d'Euripide est encore signalée par la décadence du Chœur. Celui d'Eschyle et de Sophocle est incorporé à leur

œuvre, comme le bas-relief au marbre du temple. Le Chœur est la conscience vivante de leur tragédie, le témoin idéal de ses antagonismes et de ses passions. Il intervient dans les luttes, pour les modérer et les adoucir ; il exprime, avec une impartialité religieuse, les idées supérieures auxquelles les adversaires de l'action doivent se soumettre. Mais le Chœur d'Euripide n'exerce plus cette fonction sublime. Il écoute les projets pervers, reçoit l'aveu des crimes qu'on prépare, s'engage par serment à ne pas les trahir : de conseiller, il se fait complice. Aussi remplace-t-i souvent les jugements suprêmes qu'il n'est plus digne de porter, par des intermèdes lyriques presque étrangers au sujet. Ce n'est plus qu'une académie de virtuoses qui exécutent de brillantes variations sur la maison de Cadmus ou la guerre de Troie. On dirait qu'ils sont loués par le personnage principal pour remplir les lacunes de la tragédie. Ils vont ainsi d'une pièce à l'autre, portant leur répertoire musical. Médée les a retenus, les Phéniciennes les réclament, Hercule n'attend plus qu'eux pour égorger ses enfants.

On comprend qu'Aristophane, homme du passé par excellence, conservateur acerbe des traditions nationales, ait si fortement haï Euripide. Avec quelle verve acharnée il le persifle dans les *Grenouilles*, quand il le fait lutter avec Eschyle, devant Bacchus,

aux Enfers! Rien n'échappe à sa critique acérée, les guenilles de ses rois mendiants, ses monologues interminables, ses « décoctions de niaiseries philosophiques », ses amplifications redondantes, son emploi « des lignes droites et des angles dans le langage », son art « de tromper, de ruser, de soupçonner le mal, de songer à tout ». On pense à l'écorchement de Marsyas. Mais, tout au contraire de la fable, ici c'est le Satyre au large rire et à l'œil ardent qui dissèque l'Apollon dégénéré, d'un couteau cruel.

Aristophane est injuste : on le serait comme lui, si, ne voulant voir que les mauvais côtés d'Euripide, on méconnaissait ses admirables beautés. Il y a tant de contrastes dans ce génie si complexe que la critique la plus sévère doit, après l'avoir dénigré, chanter forcément la palinodie Si Euripide n'est point de la grande race poétique d'Eschyle et de Sophocle, il vient immédiatement après eux, dans la glorieuse carrière qu'ils ont parcourue. Il ressemble à Pédasos, le troisième cheval du char d'Achille, qui n'était pas de sang divin comme les deux autres, Xanthos et Balios ; mais qui, dit Homère, « suivait pourtant les coursiers immortels ».

IV

Du revers d'Euripide passons à sa face, à ce nouveau masque tragique qu'il a le premier montré sur la scène, incomparablement moins noble et moins pur que ceux de ses deux émules, plus vivant et plus varié en revanche, mêlant la chair et le sang des réalités humaines au marbre incorruptible du type. L'intérêt, la curiosité, l'investigation, la surprise, pénètrent son drame et l'animent de mouvements inconnus. Des fils d'une valeur inégale s'ajoutent à la trame étroite de l'action, des cordes de fer ou d'or à la lyre : toutes deux en restent singulièrement élargies. Avec lui, la vie du dehors fait irruption dans le temple consacré à la Tragédie. Elle trouble sans doute ses solennités, elle dérange sa lente et grave ordonnance ; mais elle y entraîne, en même temps, une foule de sentiments, de détails, d'idées, de tendances, qui renouvelleront la face du théâtre. Les dieux et les héros que l'art religieux formait à son image, terminent, avec Sophocle, le cycle de leur existence idéale. Leur groupe stationnaire ne pourrait que pâlir et se refroidir, en persistant sur la scène. Les hommes, tels que les a faits la nature, avec leurs misères, leurs contradictions et leurs égarements, ont le droit de la remplir à leur tour.

C'est la nature en effet qui entre au théâtre avec Euripide. Eschyle et Sophocle, trop près des dieux encore pour y condescendre, n'en avaient montré que les côtés parfaits ou grandioses. Euripide la dévoile sous tous ses aspects ; il fait crier ses souffrances, défaillir ses caractères et saigner ses plaies ; il agite en tous sens les corps et les âmes, et tire du cœur, toutes vives, des passions qui n'avaient point encore été exprimées. Ce que Shakspeare appelle « le lait des tendresses humaines », Euripide l'a versé à flots pour la première fois.

Les femmes surtout, chez lui, sont incomparables. Par un singulier contraste, ce poète qui faisait profession de les mépriser et de les haïr, qui a intercalé contre elles, dans ses tragédies, tant de froides satires et d'épigrammes injurieuses, a créé les plus touchantes héroïnes. Il a des vierges qui ne profaneraient pas les autels chrétiens, et qui semblent dignes, non point seulement de la palme, mais de l'auréole. Il a des épouses et des mères en qui les traits les plus tendres se rehaussent d'une beauté souveraine que l'art moderne n'a pu surpasser.

CHAPITRE II

LES FEMMES D'EURIPIDE.

IPHIGÉNIE A AULIS.

I. — L'arrivée à Aulis. — Équivoques pathétiques de la situation et du dialogue. — Le chant funèbre.

II. — Agamemnon et Iphigénie. — La suppliante. — L'héroïne. — Son sacrifice enthousiaste. — Le miracle.

I

C'est d'abord Iphigénie à Aulis, la plus noble, après Antigone, de toutes les victimes du théâtre antique, fleur royale de ce jardin moissonné. La tragédie qui porte son nom n'est point, comme on l'a dit, un complet et parfait chef-d'œuvre, mais elle le devient dès qu'elle y paraît.

La voici qui arrive à Aulis, avec sa mère Clytemnestre : tableau charmant entre toutes les peintures domestiques qui décorent les drames d'Euripide, et où l'antiquité se rapproche de nous par des familiarités qui ne changent pas. On dirait une descente

de coche homérique : le char s'arrête sur la plage, devant la tente d'Agamemnon, et la reine veille aux détails du déchargement, avec la sollicitude d'une ménagère attentive. Elle a l'œil à tout et sur tout : ce sont les mêmes soins vigilants, les mêmes recommandations minutieuses qu'une mère de famille d'aujourd'hui adresse aux serviteurs qui l'attendent à son retour de voyage.

« Sortez du char les présents de la dot, transportez-les dans la demeure. Descends, ma fille ; affermis bien ton pied délicat. Vous, jeunes femmes, recevez-la dans vos bras et déposez-la sur le sol. Que l'une de vous me donne aussi la main pour descendre. Vous autres, tenez-vous devant l'attelage ; car l'œil du cheval est ombrageux. »

Le petit Oreste s'est endormi « au mouvement du char », la mère l'éveille doucement : — « Réveille-
» toi, cher enfant, pour voir l'heureux hymen de ta
» sœur. Déjà noble par ta naissance, tu vas entrer
» encore dans l'alliance du fils de Thétis, égal aux
» dieux. Iphigénie, viens auprès de moi, et que ces
» étrangères m'appellent une mère bien heureuse :
» dès à présent, salue ton père chéri. »

Rien de plus doux et de plus intime, rien aussi de plus pathétique. L'horreur cachée de la situation remplit d'angoisses cette scène familière. C'est la mort qu'Iphigénie est venue chercher à Aulis, ce char de fête l'arrête au seuil du sépulcre ouvert. Un

glaive se cache sous le voile nuptial qui, agité de loin comme un signal perfide, l'a attirée de son gynécée d'Argos, vers l'autel sanglant de Calchas. Ce père qu'elle embrasse avec de tendres transports, l'a déjà livrée au bourreau sacré ; l'éclair du couteau sillonne les réponses qu'il fait à ses questions ingénues. A chaque élan d'amour filial, elle se heurte, sans le sentir, au tranchant du fer qui va l'égorger. — « Pourquoi ces larmes qui coulent de tes yeux? » — « C'est qu'une longue absence va nous séparer » encore. » — « Je ne te comprends pas, père chéri ; » je ne te comprends pas. » — « Plus il y a de sens » dans tes paroles, plus tu m'attendris. » — Elle dit alors avec un accent de saillie enfantine que l'on croit entendre : — « Eh bien, je dirai donc des folies, » si je puis t'égayer ainsi. » — Et le dialogue se poursuit sur ce ton oblique, dans cette amphibologie effrayante qui donne aux mots les plus doux des sens meurtriers. Les yeux de la jeune victime sont déjà bandés, et elle s'avance à tâtons dans sa voie tragique, prenant pour des apprêts de fête les instruments du supplice.

« Tu vas donc naviguer au loin et m'abandonner? — » Ah ! que ne puis-je faire avec toi le trajet ! » — « Toi aussi, » ma fille, tu auras un trajet à faire. » — « Partirai-je seule ou » avec ma mère? » — « Seule, sans ton père ni ta mère. » — « Hâte-toi, mon père, de revenir victorieux de la Phrygie. » — « Il est un sacrifice que je dois d'abord accomplir ici. »

— « C'est avec les prêtres que tu le célébreras ? — « Tu auras » ta place près du vase des libations. » — « Formerons-vous » des chœurs de danse autour de l'autel ? »

A ce mot, le père n'y tient plus ; son cœur se déchire et laisse entrevoir l'horrible secret. Mais la pensée d'Iphigénie en est si loin qu'elle ne comprend ni ses cris d'angoisse, ni ses larmes. — « Rentre » dans la tente, retourne vers tes compagnes. Donne- » moi ta main, donne-moi un baiser ! Qu'il est doux » et qu'il est amer ! Quel long éloignement va te » séparer de ton père ! Quoi ! ce sein ! ces joues, ces » cheveux blonds !... Je pleure en t'embrassant. Va, » ma fille ! »

On chante déjà sur Iphigénie les hymnes funèbres, et elle ignore encore son destin. Dans une de ces cantates mythologiques qui sont les airs de bravoure du théâtre grec, le Chœur des femmes évoque les noces de Thétis et de Pélée d'où naquit Achille. Il rappelle le glorieux banquet dressé pour les dieux, sur le mont Pélion, les bois résonnants de flûtes et de lyres, Ganymède, l'échanson céleste, versant à la ronde le nectar puisé dans les cratères d'or, et les cinquante filles de Nérée dansant, comme des vagues, « sur le sable brillant de blancheur ». Il dit encore l'invasion joyeuse des Centaures attirés par les fumets du festin, qui galopaient tout autour, en brandissant, comme des thyrses, leurs jave-

lots verdoyants. Mais l'épithalame triomphal tourne bientôt à la complainte funéraire ; et l'on croit voir Iphigénie jetée d'avance sur la table, toute sanglante et comme en pâture à ces dieux cruels qui la réclament aujourd'hui.

« Ainsi les dieux célébrèrent l'hymen de la noble Thétis, l'aînée des Néréides, avec l'illustre Pélée. — Pour toi, Iphigénie, les Argiens couronneront ta belle chevelure, comme on couronne une génisse tachetée, sortie, pure, des antres de la montagne. Ils plongeront le couteau dans ton sein, ô toi qui ne fus point nourrie au son de la flûte pastorale et des chansons des bergers, mais élevée auprès d'une noble mère, et destinée à l'hymen des fils d'Inachos. »

Il éclate enfin, le secret terrible ; les feintes se démasquent, les voiles se déchirent. L'autel, dépouillé de ses joies menteuses, apparaît dans sa structure meurtrière, non plus nuptial, mais fatal, avec son attirail de sacrifice humain, ses victimaires implacables, et la Déesse affamée qui attend sa proie. La mère sait l'arrêt porté sur sa fille, Iphigénie apprend qu'elle va payer de son sang la rançon de la flotte hellène captivée dans les eaux d'Aulis. Le père, contraint par les sommations des chefs et les fureurs de l'armée, a consenti à l'immolation ; il s'agit de le fléchir et de l'attendrir. Les sombres reproches, les sourdes menaces de Clytemnestre n'ont rien obtenu.

II

C'est au tour d'Iphigénie de parler. Elle n'affecte point une fermeté mensongère ; la frayeur de la mort, si naturelle à l'âme d'une jeune fille, palpite naïvement à travers ses plaintes. Les fibres de la vie menacée en elle, tressaillent et gémissent, et il en sort une prière d'une douceur déchirante.

« J'incline à tes genoux mon corps, comme un rameau de Suppliant. Ne me fais pas mourir avant le temps, il est si doux de voir la lumière! Ne me force pas à m'en aller sous la terre! La première, je t'ai nommé du nom de père, et tu m'as appelée ta fille; la première, penchée sur tes genoux, je t'ai donné et j'ai reçu de toi de tendres caresses. Tu me disais alors : « O ma fille ! te verrai-je, un jour, heureuse et » florissante, dans la maison d'un illustre époux? » Et moi je te disais, suspendue à ton cou, et pressant ton menton que je touche encore : « Te recevrai-je vieillissant, ô mon » père, dans la douce hospitalité de ma maison, pour te ren » dre les soins qui ont nourri mon enfance? » Je garde la mémoire de ces paroles, mais toi tu les as oubliées, et tu veux me faire mourir. Oh! non, par ma mère qui, après m'avoir enfantée dans la douleur, souffre, une seconde fois, pour moi les douleurs de l'enfantement! Qu'ai-je de commun avec l'hymen de Pâris et d'Hélène? D'où ce Pâris est-il venu pour ma perte? Mon père, tourne les yeux sur moi ; accorde-moi un regard, donne-moi un baiser, afin que je les emporte avec moi si mes prières ne te fléchissent pas. »

Le petit Oreste est là, porté par sa nourrice et tendant vaguement les bras vers son père. Elle tourne

en sa faveur ce geste innocent ; du nouveau-né qui s'ébat, elle fait un suppliant qui implore.

« O mon frère! tu es un faible défenseur pour les tiens. Cependant pleure avec moi, et supplie ton père que ta sœur ne meure pas. Vois, mon père, il t'adresse une prière muette. Ah ! compatis à mon sort, et prends pitié de ma vie : Rien n'est plus doux pour les mortels que de contempler la lumière. Sous terre, tout est néant et ténèbres. Personne ne souhaite la nuit des Enfers. Insensé qui veut mourir ! »

Ainsi gémit-elle avec la mélodie d'un jeune cygne : à demi jetée dans le sépulcre, on dirait qu'elle se rattache aux fleurs qui croissent à l'entour. Mais Agamemnon demeure inflexible, le décret de l'Oracle est irrévocable. Alors un changement à vue héroïque transfigure soudainement la jeune fille ; étant vouée, elle se dévoue : Iphigénie prend un élan enthousiaste vers le sacrifice. L'idée de sauver, en mourant, les femmes de la Grèce du rapt des Barbares, l'exalte et l'enflamme. On voit ce timide visage s'empourprer d'une rougeur de gloire. Elle seule barre le passage à cette flotte frémissante qui va venger l'injure de l'Hellade : que l'armée passe donc sur son corps pour frayer, vers Troie, sa voie victorieuse !

« Je me donne à l'Hellade ! immolez-moi, guerriers ! Tuez-moi, et courez renverser Troie ! Ses ruines seront les monuments de mon sacrifice ; ce seront mes enfants, mon hymen, mon triomphe ! Il est dans l'ordre que les Hellènes commandent aux Barbares, et non les Barbares aux Hellènes. Ceux-là sont nés pour l'esclavage, ceux-ci pour la liberté. »

Dès lors, plus de faiblesses ni de défaillances, sa dernière larme est tombée. A sa mère qui lui demande ses volontés dernières, Iphigénie dicte un testament d'allégresse :

« Ne coupe pas les tresses de tes cheveux, loin de toi les habits de deuil!... Tu ne me perds point, je vivrai toujours, et ma gloire rejaillira sur toi. » — « ...Que dirai-je de ta part à tes sœurs ? » — « Ne les couvre pas non plus de noirs vêtements. » — « Quelle parole amie leur rapporterai-je de toi ? » — « Qu'elles soient heureuses, et Oreste que je vois ici, élève-le pour en faire un homme. » — « Est-il quelque chose que je puisse faire pour toi, de retour à Argos ? »

Et à cette mère courroucée et sombre qui médite déjà la vengeance, elle répond par ce mot de pardon sublime : — « N'aie point de haine pour mon père, ton époux, à cause de moi. »

Restée seule avec le Chœur, Iphigénie commande les apprêts de sa mort, comme ceux d'une fête ; l'hymne qu'elle entonne semble conduire un joyeux cortège plutôt qu'une procession funéraire. Cette prairie bordée par le bois sacré d'Artémis, où elle doit tendre au couteau son sein virginal, on dirait qu'elle va y mener, devant la statue de la déesse, une ronde religieuse. Le supplice se change en apothéose ; Iphigénie meurt avec ravissement, dans le baiser de la Patrie délivrée.

« Qu'on apporte les corbeilles ! Qu'on jette l'orge lustral sur le feu ! Conduisez-moi au sacrifice, triomphatrice d'Ilion et des Phrygiens ! Apportez les guirlandes qui vont ceindre ma tête. Voici ma chevelure à couronner. Apportez l'eau des

libations, formez des danses autour de l'autel, en invoquant la grande Artémis. Je vais, puisqu'il le faut, accomplir l'oracle par mon sang répandu. O ma mère vénérable! je t'offre maintenant mes larmes, car pendant le sacrifice, il ne convient pas d'en verser... — O terre d'Argos! Mycènes, ma patrie! O jour splendide, rayonnement de Zeus! je vais passer à une autre vie. Adieu, douce lumière! »

C'est son dernier cri, et sa disparition semble en effet l'évanouissement d'une créature lumineuse qui s'éteindrait dans la nuit.

Iphigénie ne meurt pas dans la tragédie d'Euripide, comme dans le récit d'Eschyle. Selon des légendes mythologiques consacrées, le poète la montre enlevée par Artémis de l'autel, au moment où Calchas marquait sur sa gorge l'endroit où il allait la frapper. — « A sa place, une biche d'une taille extraordinaire et d'une beauté merveilleuse, gisait palpitante, et la pierre était arrosée de son sang. »

Dénouement d'une beauté céleste, dont l'imagination prolonge le miracle. — Le jour est tombé sur le sacrifice ; c'est l'heure où Artémis revêt sa forme nocturne, une blancheur de lune mêle déjà en elle l'astre à la déesse. Elle passe dans son cortège d'étoiles, emportant sur son sein la vierge évanouie. Son bras l'enlace, svelte et clair comme le croissant qui brille à son front. Sa victime va devenir sa prêtresse : tout à l'heure Artémis déposera Iphigénie, endormie encore, sur les marches d'un temple de la Tauride.

CHAPITRE III

LES FEMMES D'EURIPIDE.

(*Suite.*)

I. — Polyxène. — Macaria.
II. — Evadné. — Mégara. — Médée. — Les Mères des *Suppliantes*. — Électre. — Antigone. — Hécube.

I

C'est d'un cœur aussi intrépide que Polyxène s'offre, dans *Hécube*, à la mort. Au moment où les Grecs, chargés de butin, allaient quitter les ruines enflammées de Troie, le fantôme d'Achille s'est dressé hors de son tombeau, couvert de ses armes. D'un geste terrible, il a arrêté les navires qui déjà tendaient leurs cordages ; d'une voix menaçante, il a réclamé sa part du massacre. Une soif cruelle le dévore, pareille à celle qui, dans l'*Odyssée*, fait accourir les âmes des morts, comme des mouches avides, « avec un frémissement immense », au bord de la fosse où Ulysse égoutte les victimes. Comme elles, il il est altéré « de sang noir », et il lui faut, pour l'étancher, la chair exquise d'une vierge royale. Po-

lyxène, la plus jeune fille de Priam, va être immolée au spectre affamé. Ulysse annonce à Hécube l'irrévocable sentence ; il résiste froidement à ses prières éplorées, Polyxène est avertie de son sort, et sa jeune âme reçoit, sans fléchir, l'effroyable arrêt. Sa mère veut la prosterner aux pieds du vainqueur, la plier aux supplications ; mais elle refuse de s'avilir et rassure Ulysse contre l'importunité de ses larmes : — « Je te vois, Ulysse, cacher ta main sous tes vêtements et détourner le visage, pour que je ne puisse » toucher ton menton. Rassure-toi, tu as échappé à ce » dieu des suppliants que je pourrais faire parler. Je » suis prête à te suivre, et parce que la nécessité le » veut, et parce qu'il me convient de mourir. » Elle poursuit sur ce ton de noble assurance, acceptant la mort avec joie, comme un affranchissement de la servitude. Au moins l'enlèvera-t-elle libre encore, à ce prix, elle lui paraît douce. — « Mes yeux, » en se fermant, verront encore le jour de la liberté ; j'offrirai volontairement ce corps à Hadès. » — Elle voit l'existence que lui réservait l'esclavage : les travaux serviles ; l'insulte du maître, l'opprobre de sa couche « naguère désirée des rois », et un seul sentiment lui reste, la juste impatience de sortir de cette vie souillée. Elle pleure sur sa vieille mère qui s'attache à elle « comme le lierre à l'arbre » ; mais, craignant trop de s'attendrir, elle presse Ulysse

de la détacher de ses bras. — « Emmène-moi vite,
» et d'abord couvre ma tête d'un voile, car, avant le
» coup mortel, je sens mon cœur brisé par les cris
» de ma mère, et mes gémissements brisent le sien.
» O lumière ! je puis encore invoquer ton nom ; mais
» de toi je n'ai plus rien que l'intervalle qui me sé-
» pare du glaive et du tombeau d'Achille. »

Sa mort, racontée par Thaltybios, a quelque chose de nuptial et de triomphal ; ce sacrifice humain prend l'éclat d'une Panégyrie. Le jeune Achille veut cette jeune victime ; on la lui donne puisqu'il la réclame ; mais sans insulte et sans haine; et, lorsqu'elle se couche sur sa tombe, il semble qu'elle s'étende sur un lit d'hymen. Polyxène a détourné les mains qui voulaient la saisir : — « O Grecs, qui avez détruit
» ma patrie, c'est volontairement que je meurs ; ne
» portez point la main sur moi ! Je présenterai de
» moi-même ma tête au couteau. Laissez-moi
» libre, au nom des dieux, afin que libre je meure.
» J'aurais honte, moi qui suis reine, d'être appelée
» servante chez les morts. » — La foule a applaudi, « par un murmure pareil à celui des flots ». Alors elle a déchiré sa robe de l'épaule jusqu'à la ceinture, et découvert son sein « beau comme celui d'une statue ». — Le marbre, dans la poésie grecque, semble toujours recouvrir les plus violentes catastrophes ; la douleur et l'agonie même s'enveloppent

des lignes de la statuaire. Mais ce marbre est vivant, cette sculpture tressaille ; le cœur n'en palpite pas moins pour être contenu dans un sein parfait.

« Voici ma poitrine, jeune guerrier, — dit Polyxène à Néoptolème, — tu peux la frapper, si tu le veux. Préfères-tu m'égorger? ma gorge est toute prête. » Et lui, plein de pitié, voulant et ne voulant plus, tranche enfin, avec le fer, le passage du souffle et de la voix. Une source de sang jaillit. Mourante, elle eut soin de tomber avec décence, et de cacher aux yeux des hommes ce qu'ils ne doivent point voir. »

Divine et touchante image ! La Pudeur frémissant d'un chaste effroi sous l'étreinte brutale de la Mort. La poésie et l'art ont copié cent fois ce geste adorable. Que de vierges et que d'héroïnes se sont passé comme de main en main, sur les échafauds, cette draperie décente ramenée par Polyxène sur son corps sanglant !

A peine est-elle tombée qu'on la divinise. Les Grecs lui font une ovation funèbre, ils couvrent son corps de feuillage, les branches de pin pleuvent, comme des palmes, sur son bûcher. — « Et si quel- » qu'un paraît les mains vides, il s'entend dire aus- » sitôt : « Quoi, lâche ! tu te tiens tranquille, tu » n'apportes rien, tu n'as rien à offrir à cette » généreuse jeune fille ! » — Ainsi, jusque dans l'horreur du sacrifice humain, l'âme hellénique reparaît, cruelle parfois, mais jamais basse ni hai-

neuse, planant sur la mort, parant les victimes que lui réclame le Destin, et, en échange de leur vie, leur offrant la gloire. Au fort du combat, les guerriers grecs frappent souvent sans colère. Achille, dans l'*Iliade*, reste sourd aux supplications de Lycaon, qu'il tient terrassé sous sa lance. — Patrocle est mort, et son ombre veut être assouvie ; lui-même, Achille, doit mourir jeune : — « Donc, meurs, ami ! »

Dans les *Héraclides*, l'élan de Macaria vers le sacrifice est plus haut encore, car il est purement volontaire. C'est avec une spontanéité passionnée qu'elle vole à la mort. Les enfants d'Hercule, après la mort de leur père, persécutés par Eurysthée, se sont réfugiés à Marathon, au pied de l'autel de Zeus. Démophon, fils de Thésée et roi d'Athènes, a pris leur défense, il refuse de les livrer au tyran d'Argos. L'armée d'Eurysthée envahit l'Attique, une bataille a être livrée. Mais un oracle a retenti qui ne promet aux Athéniens la victoire que s'ils immolent à Perséphone une vierge née d'un illustre père. Aucun citoyen ne consent à dévouer sa fille pour des proscrits étrangers ; la discorde déchire déjà la cité, entre le parti des Héraclides et celui qui leur est contraire. Au bruit de cette querelle, Macaria, la fille aînée du héros, sort du temple, ardente, inspirée ; un dieu généreux bondit dans son sein. C'est la Pythie du

dévouement qui répond à la Pythie de l'oracle.

« Ne craignez plus les lances d'Argos ! Moi-même, avant d'y être contrainte, je me présente pour mourir, j'offre ma tête au couteau mortel ! Eh quoi ! cette ville ne craint pas d'affronter pour nous un péril immense, et nous, laissant aux autres la peine, nous chercherions seulement à ne pas mourir..... Prenez donc ce corps et conduisez-moi où il faut qu'il meure. Couronnez-moi, consacrez-moi comme il vous semblera bon, et puis soyez vainqueurs de vos ennemis. Mon âme est prête, je veux mourir pour mes frères : je ne tiens pas à la vie et j'ai trouvé, pour en sortir, la plus glorieuse voie. »

Tout ce qu'elle demande, c'est de tomber décemment entre les bras des femmes, loin du regard des hommes. Un fier souci d'immortalité la préoccupe encore ; elle réclame un mausolée magnifique, de pompeuses obsèques, fait aux siens des adieux rapides, et part pour la mort comme pour le triomphe.

II

Des femmes admirables viennent se joindre à ce groupe de Vierges-Martyres : Andromaque et Alceste, dont nous reparlerons tout à l'heure. — Il en est une autre dont l'apparition laisse sur l'esprit l'éclair d'une vision. C'est Évadné, veuve de Capanée, le héros argien foudroyé par Zeus sur les murs de Thèbes, pour avoir défié son tonnerre. Le feu du

ciel ayant consacré son cadavre, Thésée lui a fait dresser un bûcher à part. Au moment où il s'allume, Évadné surgit, en habit de fête, sur un rocher qui domine le foyer funèbre. Elle annonce qu'elle va se précipiter dans ses flammes, et elle entonne un chant enthousiaste, où le souvenir évoqué de la nuit nuptiale semble une fleur cueillie et respirée au bord d'un volcan.

« De quelle lumière resplendissait le soleil, de quelle clarté brillait la lune, à travers le ciel, lorsque les nymphes légères agitaient leurs flambeaux dans la nuit, quand, au jour de mon hymen, la ville d'Argos fit retentir les chants éclatants du bonheur et les louanges de mon époux Capanée, à l'armure d'airain ! Je suis accourue de ma maison, en délire, résolue de partager son bûcher et son tombeau. Car la mort est douce quand on meurt avec ceux qu'on aime. »

Son vieux père essaie en vain de la retenir ; elle lui répond comme du haut des airs, et l'on dirait qu'elle tournoie en battant des ailes, autour du bûcher. — « Me voici sur ce rocher, telle qu'un oiseau » au-dessus du bûcher de Capanée, prête à prendre » mon mortel essor ! » Et elle se précipite à grand vol dans le sépulcre enflammé.

Scène prestigieuse, sans pareille dans le théâtre grec, et qu'on dirait teinte des couleurs de l'Inde : le bûcher y prend l'aspect du *Suttie* des sacrifices brahmaniques. Mais ici point de cortège sacerdotal,

ni de victime tirée du harem, engourdie par les philtres, traînée vers la crémation prescrite par les rites, dans une léthargie somnolente ; ni de cymbales fanatiques, étouffant ses cris. Mais l'acte d'amour de l'épouse libre et unique, aspirant à l'éternité de l'hymen et s'élançant vers l'époux par delà la mort.

Les Mères d'Euripide ne sont pas moins touchantes, quoiqu'il ait été trop prodigue de leurs désespoirs. — Mégara, dans *Hercule furieux*, pleure sur ses fils condamnés par Lycos, avec une suavité pénétrante. On croit voir l'abeille de l'Hymète voltiger sur sa bouche émue, à travers une rosée de larmes.

« Oh! qui de vous serrer d'abord contre mon sein? Par qui commencer? Par qui finir? Quelles lèvres chercheront d'abord les miennes? Oh! que, volant sur toutes, comme l'abeille à l'aile d'or, j'y recueille, dans ces baisers, un trésor de larmes ! »

Jusque dans l'horreur tragique, Euripide a peint l'amour maternel. Quelle scène que celle où Médée, forcenée de jalousie, tient, sur ses genoux, ses enfants qu'elle va tuer, pour se venger de Jason ! L'amour et la fureur s'arrachent son cœur déchiré ; il en sort pêle-mêle des paroles de tendresse et de frénésie. C'est comme le double délire d'une fièvre de lait et de sang. Elle repousse les petits qui sourient sous son noir regard, les rappelle, les rejette en-

core : tantôt elle les étreint, tantôt elle les couve. L'orage qui la bouleverse a des accalmies délicieuses. Ce rayon de miel que Samson trouva dans la gueule d'un lion étranglé, ici c'est une lionne furieuse qui le distille parmi son écume, et qui mêle sa douceur à ses rugissements.

« Chers fils, c'est donc en vain que je vous ai élevés, que j'ai souffert pour vous tant de peines, que mon sein a été déchiré par l'enfantement !... Hélas ! hélas ! pourquoi me regardez-vous ainsi ? pourquoi ce sourire, ce dernier sourire ? Malheur ! malheur ! que ferai-je ! toute ma force s'en va, sitôt que je rencontre les yeux joyeux de mes enfants... O chères mains ! chères lèvres ! nobles et riants visages ! Soyez heureux, mais non pas ici ; le bonheur de cette terre, votre père vous l'a ravi. Délices de vos embrassements, tendres joues, douce haleine filiale ! Sortez, sortez ! je ne puis plus vous voir. La colère est la plus forte ; je succombe au mal. »

Ces douleurs maternelles dont il avait l'instinct si profond, Euripide les a agglomérées dans le Chœur de ses *Suppliantes*. De sept têtes blanchies, de sept âmes navrées, il a formé une sorte de Maternité pathétique parlant d'une seule voix, et qui, comme la *Mater Dolorosa* chrétienne, semble être transpercée de sept glaives dans un sein unique. Ce sont les mères des Sept Chefs tombés sous les murs de Thèbes, entourant d'un cercle de rameaux la mère de Thésée, et lui réclamant leurs corps restés sans sépulture. Rien d'émouvant comme cette prière séculaire, partie de voix cassées et tremblantes, indistincte comme

celle qui gémit à l'unisson dans les temples. Rien d'auguste comme ce chœur de vieilles femmes prosternées aux pieds d'une aïeule, et tendant leurs mains ridées vers son front chenu.

« O vieille mère, je te supplie, moi, vieille comme toi, je tombe à tes genoux! Rachète mes fils, ces corps sans tombeau, abandonnés en pâture aux bêtes des montagnes... Toi, aussi, tu es mère, ô Vénérable, un fils a rendu ta couche chère à ton époux. Tu peux entrer dans ma douleur, tu peux ressentir ce que je souffre, infortunée, pour ces morts chéris que j'ai fait naître. Persuade à ton fils, dont je viens implorer l'appui, de marcher vers l'Ismène, et de mettre en mes mains les corps de mes enfants privés, hélas! de sépulture. Que je presse dans mes bras leurs membres meurtris!... Je ne puis me rassasier de mes larmes; elles coulent comme l'intarissable source qui dégoutte du rocher. Les femmes ont reçu, pour pleurer leurs enfants, je ne sais quelle puissance de désolation. »

L'unité de voix et d'âme dont le poète enveloppe ces douleurs diverses les rend plus navrantes. Qu'on se figure, à l'état tragique, une de ces Divinités primitives que les sculpteurs couvraient d'un triple rang de mamelles, et ce sein multiple soulevé par un seul sanglot.

Les Sœurs ne manquent pas à ce gynécée pathétique. Dans la médiocre tragédie d'*Oreste*, Électre apparaît, un instant, sous un rayon de pitié céleste, au chevet de la couche où le parricide agite ses remords. On la voit, comme dans une chambre de

malade, glisser d'un pas léger, recommander le silence à ses compagnes, un doigt sur les lèvres ; puis, quand son frère s'est réveillé, le redresser sur son lit, essuyer les restes d'écume attachés autour de sa bouche, écarter de ses yeux ses cheveux souillés. Elle berce et elle assoupit son délire, elle exorcise par de douces paroles les Érynnies qui l'assiègent. On dirait une Sœur de charité antique, vêtue, au lieu de bure, d'une draperie de lin.

Du haut d'une tour de Thèbes, Antigone, dans les *Phéniciennes*, se fait montrer par un vieillard les chefs de l'armée d'Argos. Elle cherche des yeux son frère Polynice dans l'épaisseur des phalanges. — « Où donc est celui qu'une même mère a fait naître, » comme moi, sous des auspices si funestes? Cher » vieillard, dis-le-moi, où est Polynice? » Il lui répond : — « Vers le tombeau des sept filles de Niobé, » auprès d'Adraste ; le vois-tu? » Alors un élan lyrique d'amour fraternel l'emporte vers lui, par delà les discordes de sa famille, et le fratricide qui s'apprête. Elle transfigure ce frère ennemi, il éblouit ses yeux en troublant son cœur.

« Oui, je le vois, mais à peine, — dit-elle au vieillard, — c'est comme son image, comme son fantôme. Oh ! si, telle qu'un nuage rapide, je pouvais, à travers les airs, voler vers mon frère chéri, jeter mes bras autour de son cou, presser sur mon cœur le malheureux exilé ! Qu'il est beau sous ses armes d'or ! il rayonne comme le soleil du matin. »

Par-dessus ce groupe de femmes éplorées, se dresse, comme un colosse de douleur, sur le fond de Troie embrasée, l'effrayante Hécube. Tous les malheurs sont tombés sur elle comme un immense écroulement : la ruine de son royaume, le massacre de ses cinquante fils, le meurtre ou l'esclavage de ses filles, l'immolation de ses petits-enfants. Reine, épouse, mère, aïeule, elle a subi toutes les tortures infligées à chacune des conditions de la vie humaine. Le fer a frappé sa fécondité déplorable dans tous ses rameaux ; la servitude l'attelle au char qui a écrasé son peuple et sa race : sa vieillesse semble concentrer les calamités éparses d'un siècle. Elle peut répondre à Agamennon qui s'écrie : « Jamais femme fut-elle plus infortunée? — Jamais, sinon l'Infortune elle-même. » — Sa voix, quand elle se lamente, couvre les plaintes des autres femmes, comme l'immense sanglot de la mer domine les gémissements des fontaines. Ses larmes ont un ruissellement torrentiel ; elle mène, avec une frénésie asiatique, ses deuils innombrables; on la voit meurtrir ses joues de ses ongles, et rouler son vieux corps sur la poussière de la plage. Comme les femmes de Ninive dont parle le prophète Nahum, « elle se » frappe la poitrine si fort, qu'on entend comme » un son de tambourin ». L'aboi de la métamorphose qui l'attend retentit déjà dans ses cris. Aussi le

poète, cette fois excusable, a-t-il redressé hardiment contre l'Olympe ce front qui semble ridé par la foudre. Cette réprouvée des Dieux les maudit moins qu'elle ne les nie. On l'entend grommeler de sourds blasphèmes au milieu des éclats de ses longs sanglots. Elle déclare que la tradition et les lois sont plus puissantes que les Dieux. « Car, dit-elle, c'est » pour nous conformer à la tradition que nous » croyons aux dieux. » Ses prières sont perfides; le doute y serpente. Dans une invocation à Zeus, elle lance cette flèche envenimée qui le frappe au mystère même de son être : — « O toi qui donnes le » mouvement à la terre, et qui, en même temps, ré» sides en elle! Qui que tu sois dans ton impéné» trabilité, nécessité de la nature ou esprit des » hommes... »

Cette fois Hécube est vengée : le trait dardé sur l'Olympien par la main tremblante de cette vieille esclave ne sera plus arraché.

CHAPITRE IV

ANDROMAQUE.

I. — Andromaque dans l'*Iliade*. — Andromaque et Hector aux portes de Troie. — Astyanax. — Le veuvage. — Les lamentations.

II. — L'Andromaque d'Euripide dans les *Troyennes*. — La servitude. — Mort d'Astyanax. — Réapparition d'Andromaque dans une tragédie inférieure.

I

Arrêtons-nous devant Audromaque et devant Alceste. Toutes deux se détachent de ce chœur d'épouses et de mères, par une sorte de supériorité pathétique dans la vertu et dans la douleur.

De toutes les femmes du génie antique Andromaque est la plus parfaite. Épouse, mère, esclave, elle reste admirable sous ces trois aspects. En passant d'Homère à Euripide et d'Euripide à Virgile, elle change d'attitude sans changer de beauté. Les traits douloureux s'accusent à chaque passage, sur cette figure idéale, mais ils ne peuvent la flétrir. Aucun

vestige en elle de cette barbarie héroïque qui se réveille, par instants, comme un sang de fauve, chez les autres femmes de la tragédie et de l'épopée. Elle n'a ni le furieux désespoir d'Hécube, ni l'égarement de Cassandre, ni la haine d'Électre. Une dignité royale l'enveloppe et la suit ainsi qu'un long voile. Elle reste exemplaire, irréprochable, accomplie; moins grandiose peut-être, mais plus accessible à la sympathie de toutes les âmes et de tous les âges. Raphaël aurait pu l'emprunter à Zeuxis sans modifier ses contours; Racine a pu la prendre à Homère et à Euripide sans altérer son type essentiel.

Du plus loin qu'on l'aperçoit dans l'*Iliade*, elle apparaît comme le type auguste de l'amour conjugal et de l'amour maternel. — Hector a quitté, un moment, la bataille qui s'entre-choque dans la plaine: il entre dans le palais de Priam, mais il n'y trouve point Andromaque. Une servante lui dit qu'ayant appris une grande victoire des Grecs sur les Troyens, elle est montée sur la haute tour des remparts. — « Et, » pleine d'égarement, elle s'est hâtée de courir aux » murailles, et la nourrice, auprès d'elle, portait » l'enfant. » — L'enfant est là déjà, inséparable de sa mère, comme la fleur de sa tige. Vivant, il ne quittera plus ses bras; mort, on ne l'arrachera point de son cœur.

Hector va retourner au combat, mais, lorsqu'il ar-

rive aux portes, Andromaque accourt au-devant de lui, et la nourrice l'accompagne, « portant sur le » sein l'Hectoréide bien-aimé, semblable à une belle » étoile. Et il sourit, regardant son fils en silence ». — Radieuse et gracieuse image : la splendeur de l'astre mêlée à la beauté de l'enfant. Elle couronne, comme d'une auréole, cette sainte famille du monde héroïque. — Cependant Andromaque supplie son époux de ne plus s'exposer si ouvertement à la mort. Ses plaintes coulent, douces comme le miel auquel le poète compare souvent les paroles humaines ; mais ce miel est mouillé de larmes, et cela fait un divin mélange.

« Malheureux ! ton courage te perdra, et tu n'as pitié ni de ton fils enfant, ni de moi qui serai ta veuve ; car les Achaïens te tueront en se ruant tous contre toi. Il vaudrait mieux pour moi, après t'avoir perdu, subir la sépulture ; car rien ne me consolera quand tu auras accompli ta destinée, et il ne me restera que mes douleurs. Je n'ai plus ni mon père, ni ma mère vénérable... Tu es, pour moi, un père, une mère vénérable, un frère et un époux plein de jeunesse. Aie pitié ! reste sur cette terre ; ne fais point ton fils orphelin et ta femme veuve ! »

Le héros est ému, mais il est entraîné par son vaillant cœur qui le reporte impétueusement au fort des mêlées. Il n'espère rien pourtant de cette guerre horrible ; il est atteint du pressentiment qui frappe, dans l'*Iliade*, comme d'une entaille de hache au tronc

des grands chênes, tous les guerriers marqués pour la mort. Il sait que Troie est condamnée par les dieux et qu'elle doit périr. La Fatalité plane, comme dans un cirque, sur le champ de bataille des héros d'Homère : ils la saluent, ceux qui vont mourir, mais ils n'en vont pas moins au-devant de ses coups certains. C'est assez pour eux de retarder son triomphe, et de laisser sur la terre une noble mémoire. Ainsi, Achille répond à Lycaon qui l'implore :

« Ami, meurs. Pourquoi gémir en vain ? Patrocle est bien mort, qui valait beaucoup mieux que toi. Regarde, je suis beau et grand, je suis né d'un noble père, une déesse m'a enfanté ; et cependant, la mort et la Parque violente me saisiront le matin, le soir ou à midi, et quelqu'un m'arrachera l'âme, soit d'un coup de lance, soit d'une flèche. »

De même, un présage sinistre montre à Hector Andromaque « emmenée pleurante par un Achaïen cuirassé d'airain ». — « Et tu tisseras, lui dit-il, la » toile de l'étranger, et tu porteras de force l'eau de » Messéis et de Hypérié ; car la dure nécessité le » voudra... Mais que la lourde terre me recouvre » mort, avant que j'entende tes cris et que je te » voie arracher d'ici ! »

C'est alors que surgit des profondeurs de la nature ce groupe immortel, le plus beau peut-être du monde poétique, à la fois naïf et sublime, vivant comme la chair et beau comme le marbre, et que,

dans un autre art, Phidias a peut-être seul égalé.

« Ayant ainsi parlé, l'illustre Hector tendit les mains vers son fils ; mais l'enfant se rejeta en arrière dans le sein de sa nourrice à la belle ceinture, épouvanté à l'aspect de son père bien-aimé, et de l'airain, et de la queue de cheval qui s'agitait terriblement sur le cône du casque. Et le père bien-aimé sourit, et la mère vénérable aussi. Et l'illustre Hector ôta son casque, et le déposa resplendissant sur la terre. Et il baisa son fils bien-aimé, et, le berçant dans ses bras, il supplia Zeus et les autres dieux..... Hector déposa son enfant entre les bras de sa femme bien-aimée, qui le reçut sur son sein parfumé, en pleurant et en souriant. »

Ce sourire brillant à travers les larmes reste comme un rayon, sur la physionomie d'Andromaque. Un effet de ciel se mêle à sa délicieuse expression : il semble qu'autour de ce visage attendri de mère, on voit la lumière rire à travers une douce pluie d'été.

Après cette grande scène, Andromaque disparaît longtemps de l'*Iliade*. La porte du gynécée s'est refermée sur elle, elle obéit à l'époux qui lui a enjoint de « prendre soin des travaux de la toile et de la quenouille ». C'est dans cette attitude domestique que la mort d'Hector la surprend, au vingt-deuxième Chant.

Elle tisse des fleurs sur une trame splendide, elle vient d'ordonner aux servantes de mettre un grand trépied sur le feu, afin qu'un bain chaud retrempe la force d'Hector à son retour du combat,

lorsqu'elle entend des hurlements sur la tour. Andromaque s'élance de sa haute demeure, « semblable à une bacchante », et, du sommet des murailles, elle reconnaît le corps d'Hector traîné, tête pendante, dans un tourbillon de poussière, par le char d'Achille. Alors elle tombe à la renverse entre les bras de ses femmes, et, avec elle, tombent, du même coup, toutes ses parures nuptiales. — « Les riches ornements se détachèrent de sa tête ; » la bandelette, le nœud, le réseau et le voile d'or, » présents d'Aphrodite le jour où Hector au casque » mouvant l'avait emmenée de la demeure d'Éétion, » après lui avoir donné une grande dot. » — Transformation douloureuse : c'est comme si l'on voyait une belle plante subitement dépouillée par un vent mortel de ses fleurs et de ses feuillages. Et quel touchant détail que ce voile d'amour donné par Aphrodite, qui glisse et s'abat du front de la veuve, comme pour couvrir d'un linceul le corps de l'époux !

Elle se relève pourtant, la triste Andromaque, mais languissante, à jamais flétrie, et pour gémir sa plainte éternelle. C'est sur son enfant qu'elle pleure tout d'abord : « Astyanax qui, autrefois, » mangeait la moelle et la graisse des brebis, entre » les genoux de son père ; qui, lorsque le sommeil » le prenait, et qu'il cessait de jouer, dormait dans

» un doux lit, aux bras de sa nourrice, et le cœur » rassasié de délices. » Maintenant l'orphelin va subir le mépris et la pauvreté. Elle se le représente s'approchant des compagnons de son père, prenant d'un geste craintif, l'un par le manteau, l'autre par la tunique, repoussé de tous. « Le jeune homme, » assis entre son père et sa mère, le rejette de la » table du festin, et, le frappant de ses mains, lui » dit des paroles injurieuses : Va-t'en, ton père n'est » pas des nôtres. » Effrayantes images, si cruellement vraies dans le monde antique inexorable aux vaincus. La Captivité s'avance, menaçante et la lance au poing: Euripide va nous montrer en action les pressentiments d'Andromaque.

Une dernière fois, elle reparaît dans l'*Iliade*, venant pleurer, la première, sur le lit funèbre d'Hector. Elle y répète les mêmes gémissements variés par des accents tout nouveaux. Homère est le « Père des sources » , comme il appelle l'Ida, dans son poème, et la source des larmes est aussi intarissable en lui que les autres. — Un regret suprême, d'une spiritualité pénétrante, termine cette lamentation : la dernière larme d'Andromaque recèle, dans Homère, un parfum divin. « O Hector ! tu me laisses » en proie à d'affreuses douleurs ; car, en mourant, » tu ne m'auras point tendu les bras de ton lit, en » tu ne m'auras point dit quelque sage parole dont

» je puisse me souvenir, les jours et les nuits, en » versant des pleurs. »

II

C'est dans deux tragédies d'Euripide qu'Andromaque poursuit sa triste carrière, et, dans la première du moins, ce changement de poète est à peine une déchéance. — *Les Troyennes* nous la montrent mise, avec ses compagnes, à l'encan de la servitude. Les captives sont là, sur la plage, gisantes et étalées comme des proies, attendant le chef auquel le sort va les répartir. La victoire antique sévit durement dans cette scène terrible ; elle fait peser son glaive et sonner ses fers ; elle jette des haillons sur l'épaule des reines, et met aux mains qui portaient le sceptre, le balai servile qui nettoiera la maison du maître. — L'histoire confirme ces humiliations pathétiques : Hérodote raconte qu'après la prise de Memphis, Cambyse fit passer la fille de Psamménite devant son père, en habit d'esclave, une cruche sur la tête, pour aller puiser de l'eau aux fontaines.

Hécube échoit à Ulysse, Cassandre à Agamemnon : Thaltybios, le hérault, prononce, d'une voix fatale, ces adjudications de la force. Polyxène, la jeune fille de Priam, vient d'être égorgée sur le tombeau d'A-

chille, comme une brebis d'holocauste. Un char paraît, conduisant Andromaque aux vaisseaux de Néoptolème; et un vers ravissant nous montre Astyanax dormant entre ses bras, « qui suit les mouvements du sein maternel ». Un dialogue, qui n'est qu'une alternation de sanglots, s'engage entre la veuve et l'aïeule. C'est l'idée de passer dans la couche d'un autre qui désespère surtout Andromaque. — « On » dit cependant qu'une seule nuit calme l'aversion » d'une femme pour le lit d'un homme. Honte à celle » qui, perdant un époux, peut consentir à d'autres » amours ! » — Elle se rappelle, avec un chaste orgueil, les vertus dont elle enchantait la maison d'Hector; et c'est comme une statue de la Pudeur, divinement sereine, le doigt sur les lèvres, qu'on verrait surgir dans l'ombre du gynécée. — « Toujours je lui pré» sentais un visage tranquille et une bouche silen» cieuse. » — Mais Thaltybios vient lui annoncer l'implacable arrêt des chefs grecs; leur haine poursuit Hector sur son fils, ils ont dit « qu'il ne fallait pas » laisser croître l'enfant d'un héros » : Astyanax sera précipité du haut de la tour. Alors le désespoir de la mère éclate; rien de violent pourtant ni de furibond : il semble qu'une flûte de funérailles résonne derrière elle, et rythme majestueusement sa douleur.

« Tu pleures, — dit-elle à Astyanax, — ô mon fils, as-tu donc le sentiment de tes maux? pourquoi me presser de

tes mains? pourquoi t'attacher à ma robe, pauvre oiseau réfugié sous mes ailes? Hector ne sortira point de la terre pour te défendre, armé de sa lance redoutable. Il n'est plus pour toi de parents ni d'amis, ni d'armée phrygienne. O fils chéri! que ta mère te presse entre ses bras! Douce haleine que je respire! C'est donc en vain que ce sein t'a nourri, en vain que je me suis épuisée de peines et de tourments. Embrasse encore ta mère, encore une fois, ce sera la dernière; entoure-la de tes bras, applique tes lèvres sur sa bouche..... Pour ce corps misérable, jetez-le, dans vos vaisseaux. Oh! les belles noces auxquelles je marche sur le sang de mon fils! »

Ce n'est pas le cri de la douleur, c'en est plutôt le gémissement : un doux sanglot de colombe qui palpite sur la couvée qu'on vient arracher de son nid.

Andromaque revient encore dans la tragédie d'Euripide qui porte son nom, mais Homère, cette fois, refuserait de la reconnaître. Elle a subi l'embrassement du maître ; Molossos, né de Pyrrhus, a remplacé le jeune Astyanax, et cet enfant de la servitude semble usurper dans ses bras la place du fils de l'amour. Elle l'aime pourtant, elle paraît l'aimer avec une tendresse aussi vive. Elle pleure les mêmes larmes, lorsque Hermione, l'épouse légitime, veut l'immoler à sa jalousie. On lui a d'abord accordé de le remplacer dans sa mort, et elle s'est offerte passionnément aux bourreaux.

« Voyez! j'abandonne l'autel, je me remets entre vos mains; vous pouvez me tuer, m'égorger, serrer à mon cou

le lacet mortel. O mon enfant, je t'ai donné la vie, et, pour que tu ne meures pas, je m'en vais chez Hadès. Si tu survis, souviens-toi de ta mère, et dis à ton père, avec des baisers et des larmes, ce que j'ai fait pour toi. Ah! nos enfants sont notre âme! Celui qui, sans l'avoir connu, raille cet amour, celui-là peut-être a moins de peines, il vit plus heureux; mais c'est un triste bonheur. »

Ses persécuteurs se ravisent, Molossos mourra avec Andromaque : elle l'enveloppe alors du même mouvement d'ailes frémissantes dont elle couvait Astyanax. « Eh ! quoi ! dit-elle aux soldats qui l'entraî-
» nent vous arracherez ce poussin de dessous l'aile
» de sa mère ! » — Et pour lui rendre la tombe moins effrayante, elle promet à l'enfant de s'y coucher avec lui, comme une mère tire du berceau et met dans son lit le nourrisson qui a peur de l'obscurité. — « Cher
» enfant, tu vas dormir sur le sein de ta mère, sous
» la terre, ton corps près de son corps. »

Mais une vertu s'est retirée d'elle avec la fidélité promise à Hector. Ce n'est plus Andromaque « aux bras blancs », la « mère vénérable » ; ce n'est que son pâle et douteux fantôme, répétant sa vie tragique dans un pastiche affaibli.

CHAPITRE V

ALCESTE.

I. — Dévouement d'Alceste. — Les Dieux sans larmes. — Thanatos. — Alceste se préparant à la mort.
II. — Adieux de la mourante à la lumière. — Sa dernière prière. — Charité d'Alceste.
III. — Arrivée d'Hercule. — L'hospitalité d'Admète. — « Hercule Dévorant. »
IV. — Hercule rédempteur d'Alceste. — Il la ramène à Admète. — Silence de la ressuscitée.

I

Entre les tragédies du poète inspirées par le dévouement de la femme, il en est une admirable encore, solennelle et familière à la fois, pleine de nature et de religion, mêlant un prodige de pitié à un miracle d'amour. Si *Alceste* n'est pas le chef-d'œuvre du génie d'Euripide, elle est peut-être celui de son cœur.

Le drame s'ouvre par un funèbre présage. Certains oiseaux, doués d'instincts prophétiques, s'envolent, dit-on, du toit qui va s'écrouler; ici c'est un Dieu

qui quitte la maison où va pénétrer la mort. Apollon, exilé de l'Olympe, a été recueilli dans le palais d'Admète, il a mangé son pain et il a gardé ses troupeaux. Le divin esclave s'est fait le patron et le protecteur de son hôte. Les Parques menaçaient la vie d'Admète, nécessaire à son royaume et à ses enfants; il a obtenu sa grâce, mais il faut qu'un autre acquitte sa dette différée et se voue volontairement aux ciseaux funèbres. Ni le père, ni la mère, ni les amis d'Admète n'ont voulu le devancer au tombeau. Seule, sa jeune femme, Alceste, l'aime jusqu'à la mort; elle a souscrit au terrible pacte, ce jour même elle doit expirer. C'est pourquoi Apollon s'éloigne, «afin de ne pas être atteint de souillure».

L'horreur sacrée que la mort de l'homme inspirait aux dieux a été souvent signalée par les poètes antiques. Ce même Apollon, dans l'*Iliade*, abandonne Hector, lorsque Zeus pesant dans ses balances son destin et celui d'Achille, avant leur combat, «le jour » fatal d'Hector descend vers les demeures de » l'Hadès». Junon délaisse Turnus dans l'*Énéide*, à l'approche de sa dernière heure. Nous allons voir tout à l'heure Artémis quitter Hippolyte, avant qu'il expire. — « Adieu, » — lui dira-t-elle — « reçois » mon dernier salut : il ne m'est pas permis de voir » les morts, ni de souiller mon regard par de funèbres » exhalaisons. »

Grand contraste entre les dieux antiques et le Dieu nouveau. L'Homme-Dieu, dans le christianisme, vient au-devant du mourant, il l'assiste de sa présence et de son exemple; ce sont des bras crucifiés qu'il étend vers lui. Un prophète, dans la Bible, se colle contre le cadavre d'un enfant qu'il ressuscite de son souffle : c'est l'image du Dieu chrétien s'incorporant au moribond qui va renaître dans l'éternité. Les dieux païens, au contraire, se détournaient de la mort, avec une sorte de dégoût superbe, et la pitié même n'altérait point leur sérénité. Dans la scène de l'*Hippolyte* que nous citions tout à l'heure, le jeune mourant cherche à émouvoir Artémis au spectacle de ses souffrances. — « Vois-tu, ma souve- « raine, l'état déplorable où je suis? » — « Je le vois, » — répond la déesse, — « mais les pleurs sont inter- « dits à mes yeux. » C'est pourquoi les hommes ont délaissé, malgré leur admirable beauté, ces dieux sans larmes qui s'écartaient de leur agonie. Ils ont fui ceux qui les fuyaient au moment suprême, pour aller à Celui qui souffrait et mourait comme eux.

Voici venir la Mort, ou plutôt le Trépas, — *Thanatos* — réclamant Alceste. La Grèce donnait la forme d'un Génie mâle au spectre terrible que l'imagination moderne a féminisé. Être vague d'ailleurs, douteux, indistinct, contre l'habitude du symbole

antique presque toujours nettement défini. L'imagination grecque qui figurait merveilleusement toutes les formes et tous les aspects de la vie, semblait impuissante à rendre la Mort. Le plus souvent elle la voilait sous l'euphémisme du Sommeil. Alors c'était *Hypnos*, le bel adolescent que la sculpture a représenté si souvent, appuyé contre une tige de cyprès, et foulant mollement du pied un flambeau éteint. Parmi les reliefs du fameux coffre de Cypsélos que Pausanias a décrit, on voyait la Nuit portant un enfant blanc et un enfant noir, Hypnos et Thanatos, fraternellement endormis sur son sein paisible. Enlacés, confondus, ils se joignaient par les lèvres et mêlaient leurs rêves. Thanatos ne se distinguait de son frère que par la couleur, et par ses pieds disloqués, symbole des mouvements de la vie brisés par la mort. Quelquefois pourtant, le Trépas revêtait une forme qui lui était propre. C'était alors un homme barbu, taillé en athlète, aux larges ailes noires, qui enlevait les hommes dans ses bras robustes. — « Son cœur est d'airain, dit Hésiode, et » son âme est d'airain dans sa poitrine; et il ne » lâche point ceux qu'il a saisis parmi les hommes, » et il est odieux aux Immortels eux-mêmes. » Thanatos, en somme, ne joue dans la mythologie hellénique que le rôle d'un comparse grossier et obscur; et c'est ainsi qu'il se montre dans la tragédie d'Eu-

ripide. Rien en lui de surhumain ni de solennel ; son langage est presque comique, il réplique par des arguments de sophiste à l'intercession d'Apollon. — « Es-tu donc devenu un raisonneur si subtil ? » lui dit le dieu avec ironie. Thanatos pourrait lui répondre comme le diable goguenard de la *Divine Comédie* : — « Tu ne savais donc pas que je suis logicien? »

Tu non sapesti chi'o loïco fossi.

Cependant le Chœur, groupé autour du palais d'Admète, interroge, avec angoisse, son silence : ses strophes alternées peignent les mouvements d'une foule inquiète qui s'alarme et se rassure tour à tour. Il semble parler à voix basse devant cette maison marquée par la mort. Une servante sort du palais, elle raconte les apprêts d'Alceste se parant pour la sépulture : son récit entr'ouvre les portes du gynécée, et la jeune reine apparaît de loin, célébrant les rites de ses funérailles. On la voit laver son beau corps de l'eau pure du fleuve, et tirer des coffres de cèdre ses vêtements royaux.

« Puis, se tenant devant Hestia présente au foyer : « O » déesse ! a-t-elle dit, voilà que je vais descendre aux Enfers, » et je me prosterne pour la dernière fois à tes pieds. Tiens » lieu de mère à mes enfants ; donne à l'un une épouse qu'il » aime, à l'autre un époux digne d'elle. Qu'ils ne meurent » point prématurément comme leur mère, mais que, plus » heureux, au sein de leur terre natale, ils remplissent toute

« la mesure de leurs jours. » Ensuite elle s'est approchée de chacun des autels qui sont dans le palais d'Admète, et, en priant, elle les couronnait de verdure, elle les jonchait de feuilles de myrte, sans pleurer, sans gémir, sans que l'approche de la mort altérât la sérénité de son beau visage. Mais lorsque, entrée dans sa chambre, elle s'est jetée sur son lit, alors elle a versé des larmes, et s'est écriée : « O lit, « où fut dénouée ma ceinture virginale, par l'homme pour « qui je meurs, couche nuptiale, adieu ! je ne puis te haïr, « quoique tu m'aies perdue. C'est pour ne point te trahir, « pour ne point trahir mon époux que je meurs. Peut-être « une autre femme te possédera-t-elle, non pas plus chaste, « mais plus heureuse ! » Et elle le tenait embrassé, et elle l'arrosait de ses pleurs.

II

Les portes s'ouvrent : la jeune reine paraît languissante, soutenue par son époux, enlacée par ses deux enfants. Elle vient saluer le soleil dont ses yeux ne reverront pas la prochaine aurore. — « O soleil ! » lumière du jour ! tourbillons célestes des nuages » rapides ! » — Sa pensée s'envole, comme un oiseau blessé regagnant son nid, vers la terre natale : « — O terre ! ô palais ! ô lit nuptial d'Iolcos, » ma patrie ! » Mais déjà l'air s'obscurcit autour d'elle, les terreurs du monde souterrain l'environnent ; elle, se débat contre le sombre fantôme qui vient la saisir. — « Un dieu m'entraîne à la cour des morts. Ne le » vois-tu pas ? C'est un Pluton ailé... Il me regarde

» sous ses noirs sourcils! Que vas-tu faire? Lâche-» moi! Malheureuse! » — Et toujours ses yeux relevés au ciel cherchent la lumière : — « Soyez heu-» reux, mes enfants! Puissiez-vous tous deux jouir » longtemps du jour! »

Ce regret ingénu de ne plus voir la lumière s'exhale, dans la Grèce antique, de la bouche de tous les mourants. Sous la faulx du trépas, les héros, les femmes, les jeunes filles se tournent vers le soleil, comme des héliotropes moissonnés. Ce qui déchire l'homme moderne, lorsque la mort vient le saisir brusquement, c'est qu'elle l'arrache à sa gloire, à ses passions ou à sa fortune : l'Hellène déplorait surtout l'azur lumineux qui revêtait sa vie d'un si pur éclat. — Qu'est-ce que la Grèce peu fertile et à demi nue? Un ravissant effet de lumière, le mirage de son soleil.

Cependant Alceste, ranimée par les dernières caresses de l'air et du jour, adresse à Admète un prière suprême. La jeune femme n'affecte pas un faux mépris de la mort, elle sait le prix de son sacrifice, et c'est avec un juste orgueil qu'elle se pare de ses bandeaux de victime. Ce salut d'Admète que ni son père, ni sa mère n'ont voulu payer des restes de leur vieillesse, elle va l'acquitter avec sa jeune existence. En retour de ce bienfait, elle demande à Admète, une grâce non pas égale, — « car rien » n'est plus précieux que la vie »; — mais seulement

de rester fidèle à son Ombre, et de ne pas donner à ses enfants une marâtre. Elle pleure en prononçant ce doux testament; elle a peur des ténèbres où elle va entrer, et elle avoue naïvement son effroi, prête à renouveler son pacte mortel, mais trouvant qu'il est bien dur à remplir. Mélange adorable de vaillance et de défaillance : la victime marche gémissante à son supplice volontaire; l'âme entraîne le corps qui résiste et ne la suit qu'en pleurant.

L'heure est venue, Alceste sent la vie fuir de son corps brisé par une blessure invisible. La parole vacille sur ses lèvres ; à chaque reprise du dialogue, on sent baisser le son de sa voix. — « Reçois de ma main » ces enfants... Prends ma place, sers-leur de mère... » Je me meurs, je ne suis plus rien... C'est bien mal- » gré moi... adieu, mes enfants !... » — Et elle s'affaisse sans souffrance, pareille à une fleur ployée par le vent.

Le monde poétique n'a pas de figure plus attendrissante. Alceste ne fait que paraître dans la tragédie d'Euripide ; mais son héroïsme timide, sa sollicitude maternelle, l'ingénuité de son dévouement et de son martyre la gravent dans le cœur en traits ineffaçables. Sa bonté a déjà les entrailles de la charité : elle a le sentiment, peu connu alors, de la pitié pour les faibles et pour les petits. Le récit de la

servante nous la montre confondant ses esclaves avec ses enfants, dans les adieux qu'elle fait à la terre :

« Cependant ses enfants s'attachaient à ses habits et pleuraient ; elle les prenait dans ses bras, et les baisait tour à tour, comme devant bientôt mourir. Et tous les esclaves pleuraient dans le palais, émus de pitié pour leur maîtresse ; elle leur tendait la main à tous, et il n'en est pas de si misérable à qui elle n'ait parlé, et dont elle n'ait reçu les adieux. »

Ailleurs un esclave d'Admète pleure celle « qui » était une mère pour lui et pour tous les serviteurs » du roi ». — « Car elle nous épargnait bien des » maux en calmant la colère de son époux. » Son martyre est plus touchant peut-être que ceux des prétoires. Une jeune Grecque s'immolant à l'amour ou à la vertu n'avait pas, comme une chrétienne, la vision du ciel ouvert sur sa tête. Ses dieux, si ingénieux à embellir la vie, n'avaient rien fait pour la mort. Que lui montraient-ils au delà du tombeau ? L'Hadès ténébreux, semé de formes confuses, la pâle prairie d'asphodèles où des Mânes léthargiques glissaient au bord d'un fleuve somnolent.

Alceste est morte ; son fils, Eumelos, l'appelle avec les cris du désespoir enfantin. Admète ordonne au peuple de porter son deuil ; le Chœur glorifie sa vertu et chante sur elle ces strophes élégiaques qui sont l'office des morts de la Tragédie. En ce mo-

ment, le drame ressemble aux temples tendus de noir qui ont épuisé leurs lamentations. — Tout à l'heure, ils vont se remplir de lumière et de chants joyeux.

III

Hercule survient et demande l'hospitalité. Il va en Thrace, dompter les féroces chevaux de Diomède, qui mangent de la chair humaine dans leurs râteliers d'où le sang ruisselle, et il s'arrête au passage, dans la cité d'Admète, comme il convient à un demi-dieu traversant le domaine d'un roi. C'est ainsi qu'un fragment de Bacchylide le fait voir se conviant lui-même aux noces de Céyx, et lui disant sur le seuil : « Sans être invités, les hommes » de bien peuvent s'approcher du riche festin des » honnêtes gens. » — Sa voix bruyante et franche ranime le drame consterné, la vie rentre avec lui dans ce palais changé en tombeau. Il répond aux questions du Chœur avec une jovialité héroïque. Ainsi, plus tard, devaient gouailler et rire, sous leurs casques, les Chevaliers errants, interrogés par les bourgeois d'une bonne ville. Admète interrompt ses plaintes pour recevoir le grand voyageur. Il commande qu'on ferme la chambre d'Alceste, pleine de

cris et de gémissements, et il détourne par des réponses évasives les questions de son hôte qui pressent un deuil : — « Car il ne convient pas de trou-
» bler par des sanglots la joie du festin, ni d'attrister
» nos hôtes par des larmes. »

La moralité de la tragédie est en partie dans cette scène, elle réhabilite un peu son misérable héros. Admète est un lâche sur lequel Thersite aurait le droit de cracher : il a accepté l'horrible échange offert par les Parques, il a laissé Alceste mourir à sa place. Tout à l'heure, dans une scène odieuse, il accablera d'injures cyniques son vieux père, coupable du crime de n'avoir pas voulu la remplacer dans la tombe. Jamais Euripide n'a porté plus bas sa triste manie de fouiller le bas-fond des âmes, et d'en extraire les ignominies qu'elles recèlent. Le malheur est que cette scène abjecte éclabousse un divin chef-d'œuvre : c'est comme une tache de boue sur le marbre blanc d'un tombeau. Mais ce fils pervers, cet ignoble époux est en même temps un hôte généreux. Son hospitalité est plus forte que sa douleur : il trouve une place au milieu de son palais en deuil pour accueillir l'étranger. C'est pourquoi il est béni par les Dieux, c'est pourquoi Alceste lui sera rendue.

Cependant Hercule s'est assis à la table d'Admète ;

il y apporte un appétit athlétique et une soif immense. La maison retentit bientôt du joyeux tonnerre de son rire. Un esclave s'indigne de ce tumulte importun ; il peint dans un récit que la brosse de Rubens aurait pu traduire, l'orgie du demi-dieu couronné de myrtes, hurlant des chants bachiques, apostrophant les esclaves, et vidant d'un trait, dans sa vaste bouche, les coupes bouillonnantes de vin noir. Mais, par un contraste poignant, autour d'Hercule aviné, les serviteurs pleurent leur maîtresse, et, « par l'ordre d'Admète, cachent à » l'hôte leurs yeux humides de larmes ».

La Grèce, si libre avec ses Dieux, s'est souvent égayée d'Hercule en débauche. Les poètes qui l'ont le plus hautement célébré, raillent volontiers sa voracité. « Hercule insatiable » : (*Bouphagos*, *Adephagos*, *Pamphagos*, *Polyphagos*) son glorieux nom est souvent accolé à ces sobriquets carnassiers. Les Argonautes, disait-on, avaient été obligés de le débarquer à moitié chemin ; son appétit formidable absorbait les vivres de l'expédition et menaçait de les affamer. Pindare, dans une ode perdue dont il ne reste que ce passage, montre Hercule arrachant deux bœufs du monceau de charbons où ils rôtissaient, et les dévorant tout ardents. On croit voir un Dieu famélique engloutir pêle-mêle les vic-

times du sacrifice, avec les braises de l'autel. « Alors, » j'entendis le bruit des chairs déchirées, et le profond » gémissement des os brisés. » Un fragment d'une comédie perdue d'Épicharme décrit, avec une sorte d'effroi, les mastications de sa faim canine. — « D'a- » bord, si tu le voyais manger, tu en mourrais. Son » gosier gronde, sa mâchoire craque, ses molaires ré- » sonnent, ses canines grincent ; il siffle des narines » et il agite les oreilles. » — Quelques vers d'une tragédie d'Eschyle, également disparue, et qui lui était consacrée, sont comme les fragments d'un bas-relief mutilé qui, rajustés, représenteraient le héros tarissant les cruches, échauffé par le fumet des victuailles, et tournant la broche comme il brandirait la massue. — « La bouche du vase est étroite. Est- » il bien grillé, le cochon ? Surveille encore la cuis- » son, mais prends garde de te brûler. » — Aristophane, dans les *Grenouilles,* rit aux éclats de sa gourmandise. Bacchus dit à Hercule qui l'accompagne aux Enfers : — « Quand il s'agira de cuisine, » fais-moi la leçon. » La servante de Perséphone s'écrie, prenant pour lui un esclave qui a revêtu sa défroque : — « Ah ! c'est donc toi, Hercule bien- » aimé ? Entre. Dès que la Déesse a su ton arrivée, » elle a vite enfourné le pain et mis sur le feu trois » marmites pleines de pois cassés ; elle a fait griller » des galettes et rôtir un bœuf tout entier. » Plus

tard, Callimaque, dans un de ses *Hymnes*, exhorte Artémis à ne plus rapporter seulement des lièvres et des oiseaux de ses chasses, mais des taureaux et des porcs sauvages ; parce qu'un redoutable mangeur s'est assis, avec Alcide, au banquet des dieux.

Aux yeux des Grecs, qui comprenaient la vie sous tous ces aspects, ces intempérances ne diminuaient en rien la grandeur d'Hercule. Il n'en restait pas moins le justicier héroïque, le déblayeur du chaos, l'exterminateur des tyrans et des monstres, la Vertu faite homme. Mais la structure même de ce colosse magnanime l'asservissait à des appétits dévorants. Il fallait des tonneaux et des hécatombes pour alimenter la « Force Héracléenne », comme l'appelle Homère. Des porcs rôtis, engloutis par tranches, sont dus à qui vient d'abattre le sanglier d'Érymanthe. On peut manger un bœuf entier quand on a dompté le taureau vomissant la flamme. Il y a du Gargantua dans Hercule : quand il a terrassé les brigands et les hydres, il se rue formidablement en cuisine. Après avoir combattu dans Homère, il pourrait aller souper chez Rabelais, en tête-à-tête avec Gargamelle. De là ces parodies qui, devant la grandeur du type, nous paraissent aujourd'hui presque sacrilèges. — Sem jeta son manteau sur l'ivresse de Noé ; les Grecs auraient dû étendre sur la gloutonnerie d'Hercule la peau du lion de Némée.

Cependant le héros sort de table, à demi ivre, et raillant d'abord l'attitude chagrine de l'esclave. La poésie d'Euripide prend le relief de la statuaire pour caractériser sa gaieté. Elle le montre tel que le représentent ses statues, allègre et cordial, brusque et débonnaire, tout rayonnant de la joie des forts, borné comme un géant et bon comme un dieu. Lorsque le serviteur lui apprend que la maison est en deuil, non point, comme il le croyait, d'une femme étrangère, mais d'Alceste elle-même ; lorsqu'il lui dit quelle douleur il a profanée, son brave cœur éclate en regrets touchants. Aussitôt il conçoit le projet de ravir Alceste au Trépas. Aucun doute, nulle hésitation devant l'audace de cette lutte. Son cerveau rudimentaire ne discute jamais les résolutions de ses muscles, son front étroit n'arrête pas les grands élans de son âme.

« Où est sa sépulture ? Où irai-je pour la trouver? J'irai à la rencontre du Trépas au noir péplos, je l'épierai, et j'espère le surprendre, près des tombeaux, buvant le sang des victimes. Je me mettrai en embuscade, je fondrai sur lui, et si je puis l'étreindre dans le cercle de mes bras, il n'en sortira, les flancs tout meurtris, qu'après que la femme me sera rendue. »

Ici reparaît encore l'idée subalterne que les Hellènes se faisaient de la destruction. La Mort chez eux n'a rien d'idéal ; c'est un monstre qui tue, un ogre qui mange, mais contre lequel on peut lutter corps

à corps, et qu'Hercule assommera du même bras qui broya Cacus. — Les Chants de la Grèce moderne ont gardé cette mâle tradition. Thanatos y revit sous la figure de Charon : tantôt c'est un noir cavalier ailé, qui attache ses victimes au pommeau de sa selle, pour les emporter aux Enfers ; tantôt un vieillard farouche et robuste, embusqué aux tournants de la vie, qui fond sur les hommes et qui les terrasse. Dans un de ces beaux Chants populaires, l'agonie d'un pâtre frappé à la fleur de l'âge prend la forme d'un combat d'athlètes. Charon l'attend au défilé d'une montagne :

« D'où viens-tu, svelte berger aux cheveux nattés ? » — « Je vais chercher du pain et m'en retourner aussitôt. » — « Et moi, berger, Dieu m'envoie chercher ton âme. » — « Mon âme, je ne la livre pas ainsi : je ne suis ni faible ni malade. » — « Viens, luttons ensemble sur cette aire de marbre. » — « Si je suis vaincu, ô Charon, tu prendras mon âme ; si je suis vainqueur, laisse-moi et va-t'en à ton plaisir. » — Ils allèrent et luttèrent depuis le matin jusqu'à midi. — Mais vers l'heure du goûter, Charon terrassa le berger.

Hercule tient sa promesse, il reparaît bientôt devant Admète, tenant une femme voilée par la main. Il lui présente cette femme comme une captive gagnée dans une lutte, et il le prie de la lui garder, jusqu'à ce qu'il soit revenu victorieux des chevaux du roi de la Thrace. Admète refuse ce dépôt comme une impiété ; il lui semblerait violer la sombre fidé-

lité qu'il a jurée à Alceste, en introduisant une autre femme dans son gynécée. Alors Hercule soulève le voile de l'étrangère, et Admète reconnaît le pâle visage d'Alceste ressuscitée : — « O doux » regards de ma bien-aimée ! C'est bien toi ! Contre » tout espoir je te possède, moi qui croyais ne plus » te revoir ! »

Un trait d'une délicatesse infinie, c'est l'attitude d'Alceste dans cette dernière scène. Pas un mouvement et pas une parole : même lorsque sa draperie s'écarte, elle reste immobile et muette comme une statue dévoilée. Hercule apprend à Admète qu'il lui est interdit d'entendre sa voix avant qu'elle soit purifiée de sa consécration aux Divinités infernales. J'aime mieux voir dans cette réserve un scrupule religieux du poète laissant à la morte sa dignité d'Ombre. Alceste a été initiée aux profonds mystères de la mort ; elle a vu l'invisible, elle a entendu l'ineffable ; toute parole sortie de ses lèvres serait une divulgation sacrilège. Ce silence mystérieux la spiritualise et la rattache par un dernier lien au monde éternel.

CHAPITRE VI

HIPPOLYTE.

I. — Avènement de l'amour, au théâtre, dans l'*Hippolyte* d'Euripide. — Phèdre, possédée d'Aphrodite. — La Maladie de l'amour dans l'antiquité. — Symétha.

II. — Langueurs et fièvres de Phèdre. — La Nourrice. — L'indignation d'Hippolyte. — Suicide de Phèdre.

III. — Hippolyte, type de la jeunesse héroïque et chaste. — Ses amours avec Artémis. — L'hymne du retour de chasse.

IV. — Hippolyte contempteur d'Aphrodite. — Vengeance de la déesse. — Apparition d'Artémis à son lit funèbre. — l'*Euthanasie* d'Hippolyte.

I

Il faut s'arrêter aussi devant l'*Hippolyte Couronné* d'Euripide. Sur la scène antique qui nous est connue, c'est là que l'amour apparaît pour la première fois. Eschyle et Sophocle l'avaient proscrit de leurs drames redoutant sa terrible influence sur la vertu des héros ; Euripide osa le montrer dans toute son ardeur. De la passion qu'il alluma dans le cœur de Phèdre, a jailli l'inextinguible flamme qui dévore, depuis des siècles, tous les théâtres du monde. L'avènement

du tyran de la scène date de cette tragédie mémorable. Les paroles brûlantes de Phèdre mortellement éprise du fils de Thésée, sont, au théâtre, les premiers soupirs de l'amour.

La Phèdre d'Euripide n'a qu'une entrée et qu'une scène. Elle ne quitte que pour mourir le lit de repos où elle apparaît, douloureusement étendue, comme sa sœur Ariane, sur son rocher de Naxos. Cette attitude l'exprime tout entière : Phèdre, dans la tragédie grecque, est une malade, ou, pour mieux dire, une ensorcelée. Aphrodite la « possède », dans le sens infernal que la langue chrétienne donnera plus tard à ce mot. Comme Satan dans le corps des démoniaques, la déesse, irritée des vertueux mépris d'Hippolyte, est entrée en elle, pour perdre le contempteur de son culte. Aphrodite le dit elle-même, dans le prologue qui ouvre le drame :

« Lorsque Hippolyte quitta la demeure de Pithée, pour assister à la célébration des Mystères, sur la terre de Pandion, la noble épouse de son père Thésée, Phèdre, le vit et fut éprise d'un violent amour que j'allumai moi-même dans son cœur..... Depuis ce temps, Phèdre gémit, et, frappée des traits d'Éros, elle se consume en silence, et aucun de ses serviteurs ne connaît son mal. Hippolyte, le fils de l'Amazone, dit que je suis une déesse malfaisante ; il fuit et méprise les voluptés du lit. C'est Artémis, la sœur d'Apollon, qu'il adore comme la plus grande des divinités. Sans cesse il parcourt avec elle les vertes forêts, orgueilleux de cet honneur, trop insigne pour un mortel. Je n'en suis pas jalouse car que pourrais-je envier ? mais je vais châtier les outrages

qu'il a commis envers moi. Ma vengeance est prête et sera facile. »

C'est sous cette forme de haut mal, de fléau divin, que l'Amour se manifestait souvent dans le monde antique. Les modernes l'ont enveloppé de décence et de réticence ; ils ont recouvert ses traits physiques de nuances idéales, ils ont allongé ses ailes pour mieux se voiler. Regardons-le dans sa nudité primitive, tel que les Anciens, plus près que nous de la nature, se le figuraient. C'était un jeune dieu violent et méchant, aveugle, couleur de feu, armé des ailes de l'oiseau de proie, sorti d'un œuf couvé par la Nuit, allaité par une panthère, tyran redoutable des dieux et des hommes. Ses flèches étaient de bois de cyprès, l'arbre des funérailles ; il les trempait dans du plomb fondu, et les lançait au hasard, de la terre au ciel. Ceux qu'atteignait le trait embrasé, tombaient blessés à mort ; leur vie était frappée à la racine et desséchée dans sa source. — « Éros » — s'écrie l'Anacréon authentique — m'a frappé, » comme eût fait un forgeron de sa grande cognée, » et m'a fait prendre un bain dans le torrent glacé. » — « Maintenant je connais Éros, — dit le chevrier d'une Idylle de Théocrite — c'est un dieu » accablant. Sans doute il a sucé la mamelle d'une » lionne, et sa mère l'a nourri dans une forêt. Eros

» me brûle jusqu'au fond des os. » Il tombe à terre, à la fin de sa plainte, comme un pâtre frappé d'insolation, qui se couche sur l'herbe, la tête dans ses mains, et attend la mort. — « J'ai mal à la tête ; » mais que t'importe ? je ne chante plus. Je vais tom- » ber et rester là gisant, et les loups me mangeront, » et ce sera pour toi comme si tu mangeais du miel ! »

Plus tragique encore est la Symétha du même poète, lorsque, composant ses sortilèges sous la lune, elle raconte à Hécate comment lui vint son amour.

« ..... J'étais à moitié de la route, quand je vis Delphis et Eudamippe allant ensemble. Le duvet de leur menton était plus blond que la fleur d'hélichryse ; leurs poitrines étaient bien plus luisantes que toi-même, ô Lune ! car ils quittaient à l'instant le beau travail du gymnase. — Sitôt que je vis Delphis, aussitôt je devins folle ; aussitôt mon âme prit feu, misérable ! ma beauté commença à fondre, et je ne sais comment je revins à la maison. Une maladie brûlante me ravagea, et je restai dans le lit, gisante, dix jours et dix nuits. — Et mon corps devenait, par moments, de la couleur du thapse ; tous les cheveux me coulaient de la tête, et il ne me restait plus que les os et la peau. »

On dirait que ce n'est pas une passion, mais un empoisonnement qu'elle décrit. Plus tard, lorsque Delphis appelé paraît au bord de sa couche, son saisissement ressemble à une attaque de catalepsie.

« Tout entière je devins plus froide que la neige ; du front, la sueur me découlait, à l'égal des rosées humides ; je ne pouvais plus parler, pas même autant que, dans le

sommeil, les petits enfants bégaient en vagissant vers leur mère. Mais je restai comme figée, de tout point pareille, en mon beau corps, à une image de cire. »

Et, plus loin, elle s'écrie comme si elle ressentait une morsure : — « Ah ! ah ! odieux Éros ! pourquoi, » te collant à moi comme une sangsue de marais, » as-tu bu tout le sang noir de mon corps ? » Ainsi parlerait une jeune fille slave au vampire féroce qui vient la saigner au cou, la nuit, dans son lit.

La poésie et l'histoire antique retentissent de ces foudroiements de l'amour. Tâtez le pouls de Sapho à travers le rythme brûlant de son ode, c'est celui d'une fièvre mortelle que les flots seuls éteindront. — Antiochus, dès qu'il a vu Stratonice, se met au lit pour mourir, et ne se relève qu'après l'avoir obtenue. Les poètes de l'*Anthologie* parlent souvent de baisers « qui enlèvent l'âme jusque des ongles ». Lucrèce, quand il peint de couleurs si sombres les violences et les ravages du désir, rappelle Thucydide racontant la peste d'Athènes.

II

C'est de cette maladie sacrée que la Phèdre d'Euripide est atteinte « jusqu'aux moelles de l'âme », comme dit sa Nourrice : victime d'Aphrodite, jouet

de sa puissance, complice involontaire de la haine qu'elle porte au fils de Thésée. Son rôle est passif comme une agonie; il ne se compose que de gémissements terminés par une disparition soudaine et funèbre. — Voyez-la quand elle apparaît toute ployée et toute accablée, écartant d'une main languissante l'importunité de ses voiles :

« Soulevez mon corps, redressez ma tête; mes membres se brisent aux jointures. Esclaves, soutenez mes mains défaillantes. Que ce voile pèse à ma tête! détache-le, laisse flotter mes cheveux sur mes épaules..... Hélas! hélas! que ne puis-je, au bord d'une fontaine limpide, boire à longs traits une eau pure! Que ne puis-je, couchée sous les peupliers, me reposer dans une prairie touffue! »

C'est une fiévreuse qui demande à boire, et qui se retourne, de son lit brûlant, vers une vision d'eaux vives et de frais ombrages. Les images des jeux virils qu'elle y mêle trahissent son amour pour le beau chasseur. Elle ne nomme pas Hippolyte, mais c'est vers lui que ses rêves équestres s'élancent. — « Conduisez-moi sur la montagne! Je veux, dans la forêt de pins, poursuivre les faons tachetés, sur la piste des chiens carnassiers. Que ne puis-je approcher le javelot thessalien de mes cheveux blonds, et lancer au loin son dard acéré! » Pausanias raconte que, de son temps, on montrait encore, à Trézènes, un myrte dont les feuilles étaient toutes criblées : « Et l'on assure — dit-il — que ce

» myrte n'est pas venu ainsi, mais que c'est Phèdre » qui, dans sa rêverie, en perçait les feuilles avec » son aiguille de cheveux. » Cette feuille de myrte lentement transpercée, il semble qu'on la voie entre les mains de Phèdre, et que ses plaintes soient rythmées par l'aiguille distraite qu'elle y plonge. A peine sort-elle de sa rêverie morbide : elle n'adresse point une seule parole à Hippolyte, quoiqu'elle se rencontre une fois avec lui ; l'idée seule d'un aveu fait frissonner sa pudeur. Ce n'est que sur les instances des femmes qui l'entourent, qu'elle laisse tomber son secret dans leur sein, comme le fruit meurtri d'une plante qu'on secoue. Elle n'attend rien, elle n'espère rien, elle a horreur du mal qui la brûle, et la mort lui semble l'unique moyen d'en guérir. C'est contre son gré, et en la trompant, que sa Nourrice révèlera à Hippolyte son fatal amour. Elle est partie, disant qu'elle allait chercher un philtre qui éteindrait ses sens enflammés, Phèdre l'a crue et l'a laissée faire. Elle lui a même demandé curieusement : « Si ce philtre était de ceux qu'on buvait, ou si « l'on devait s'en oindre le corps. » C'était là, en effet, le remède unique en de pareils cas. Cette sorte d'amour étant une magie, la magie seule pouvait en guérir. Au poison versé par une déesse, il fallait l'antidote que composait une sorcière. Il n'est guère de poème amoureux, dans l'antiquité, où l'on

n'entrevoie quelque vieille fée thessalienne remuant des *charmes* dans son chaudron démoniaque, à la requête d'un amant. A Rome, Canidie seule pansait les cœurs blessés par Vénus.

Mais la Nourrice a trahi son secret : Phèdre entend la voix d'Hippolyte qui repousse l'entremetteuse, avec des éclats de colère. Il paraît bientôt, farouche, indigné, secouant l'impur message comme une fange dont il va « se purifier dans une eau courante ». La Nourrice lui a fait jurer le silence, et Hippolyte périra plutôt que de violer ce serment ; mais il le rétracte dans le premier transport d'horreur dont il est saisi, et il s'éloigne sans abaisser son regard sur la malheureuse qui gît à ses pieds.

Alors Phèdre se sent perdue : elle est innocente pourtant, puisqu'elle subissait cet amour néfaste, et qu'elle l'étouffait jusqu'à en mourir. Mais elle croit qu'Hippolyte va l'accuser, elle sera déshonorée devant son époux, et sa honte retombera sur ses deux enfants : son parti est pris, inspiré par le désespoir. Pour sauver sa renommée, elle se tuera en calomniant Hippolyte : des tablettes liées à sa main le dénonceront à Thésée comme ayant violé le lit conjugal.

Son crime est affreux sans doute, mais, au moment où elle le commet, Phèdre l'expie en se vouant à la mort. Il s'explique aussi par la haine que recè-

lent ces passions funestes, plus changeantes que des nuées d'orage. Que l'homme adoré résiste ou se lasse, l'amante effrénée se change en furie. — Médée, trahie par Jason, égorgera ses enfants et brûlera vive sa rivale. Cette Symétha de Théocrite, que nous avons vue tout à l'heure se pâmer d'amour, médite le meurtre de l'infidèle, s'il tarde encore à lui revenir. Elle apparaît, sous son rayon de lune, le sourcil froncé, la lèvre méchante, fixant sur lui un œil homicide. C'est par un sifflement de vipère que se termine son incantation. — « Maintenant je l'enchan-
» terai avec des philtres, et s'il m'outrage encore,
» oui, par les Parques ! il frappera à la porte de
» l'Hadès, grâce à ces poisons terribles que je garde
» dans une corbeille, et que je tiens d'un hôte as-
» syrien. »

III

La sculpture grecque, si admirable dans les images de la jeunesse héroïque, n'a pas créé de plus noble éphèbe qu'Hippolyte, le beau chasseur, adorateur d'Artémis, qui, sans voir jamais son visage, converse avec elle dans l'épaisseur des forêts. La Vierge céleste l'a initié à ses purs mystères ; elle l'a fait à son image, chaste et libre comme elle ;

comme elle aussi invulnérable à l'amour : elle a formé son adolescence dans l'énergique exercice de la chasse et dans l'air salubre des bois. Il vit en une communion sainte avec la Déesse ; il l'adore sur les sommets qui sont ses autels, dans les sanctuaires des ronds-points touffus et des vallées closes ; il respire son haleine éparse dans les aromes des feuillages.

La légende chrétienne rapporte des histoires de Saints, — saint Eustache et saint Hubert, — grands chasseurs devant le Seigneur, qui, poursuivant un cerf dans l'épaisseur des taillis, le voyaient tout d'un coup s'arrêter sur un haut rocher, tandis qu'un crucifix lumineux se dressait entre ses ramures. Ils tombaient à genoux et ils adoraient. L'Hippolyte d'Euripide rappelle ces veneurs mystiques. C'est aussi dans les bois qu'Artémis se révèle à lui, invisible et pourtant présente, remplissant les feuillages de la fraîcheur de son souffle, mêlée aux passages du vent dans les branches, aux blancheurs des ramées argentées par l'aube, lançant ses flèches d'or parmi les rayons qui transpercent les verts rameaux des futaies. S'il ne peut voir son visage, il entend sa voix, cette voix sereine et terrible qui retentit dans la violence des torrents et murmure dans la douceur des feuillées. Artémis est sa protectrice et sa reine ; c'est elle qui a versé dans son âme la pureté dont

elle est l'essence, qui aguerrit et embellit sa jeunesse en la revêtant d'une grâce vigoureuse. Comme les nymphes qui accompagnent sa patronne, Hippolyte a fait vœu de chasteté à l'auguste Vierge, il s'est fiancé à elle dans l'éther et dans l'idéal. La chasse est pour lui ce qu'elle était au moyen âge, pour Gaston Phœbus ; un exercice joyeusement vertueux, qui fortifie le corps et purifie l'âme, en écartant d'elle les désirs oisifs et en la tenant à l'écart de toute corruption. On pense à Hippolyte, lorsqu'on lit dans le *Roy Modus*, ce vaillant éloge du chasseur :

« Les veneurs en ce monde vivent plus joyeusement que aultres gens. Car quand ils se lèvent au matin, ils voyent la très belle matinée, et le temps cler et serein, escoutent le doulz chant des oizeaux et ramage des rossignols. Et quand le soleil est levé, voyent la belle rosée sur les raincettes et herbettes luisantes au soleil, qui leur donne moult joye au cueur... Et sans blasonner aucunement, en tels exercices on peut fuyr les sept péchez mortels. Or qui fuyt les sept péchés mortels, selon notre foy, il doist être saulvé. Doncques bon veneur aura en ce monde joye, liesse et déduict, et après aura paradis encore. »

C'est de la chasse que l'Hippolyte d'Euripide revient, au début de la tragédie, entouré de ses compagnons armés d'épieux et de javelots, jeunesse florissante dont il est le prince. L'hymne qu'il chante à Artémis résonne comme une fanfare religieuse ; une mâle candeur le pénètre ; il s'en exhale

le parfum des fleurs sauvages qu'il suspend au socle de la statue.

« Salut! ô Artémis, la plus belle des vierges qui habitent l'Olympe! O ma souveraine, je t'offre cette couronne, tressée par mes mains, dans une prairie intacte, que jamais le pied des troupeaux ni le tranchant du fer n'ont osé violer, où l'abeille seule voltige au printemps, et que la Pudeur arrose d'une eau pure. Ceux qui ne doivent rien à l'étude, et à qui la nature inspire la sagesse, ont seuls droit d'en cueillir les fleurs; les méchants en sont bannis. Reçois donc, ô chère Déesse, reçois, d'une main pieuse, cette couronne pour tes cheveux d'or. Seul, parmi les mortels, je jouis du privilège de vivre auprès de toi, de m'entretenir avec toi, et, si je ne puis voir ton visage, au moins j'entends ta voix divine. Fais que ma vie finisse comme elle a commencé. »

L'initiation orphique se rapproche ici du mysticisme chrétien. C'est avec cette ferveur ingénue que les paladins celtiques aimaient les fées forestières, et les chasseresses cuirassées d'azur qui poursuivaient la licorne. Pérédur et Parceval pourraient donner l'accolade chevaleresque au fils de Thésée : Artémis parlant à son fidèle, du fond des ombrages, fait songer aux *Voix* qui ravissaient Jeanne d'Arc sous les chênes de Domrémy.

IV

Voué comme il l'est à ce chaste culte, Hippolyte

renie Aphrodite. La communion sublime dont il jouit avec Artémis lui fait mépriser la déesse des molles voluptés. Lorsqu'à son retour de la chasse, il déposait une couronne sur l'autel de sa protectrice, un vieil esclave l'exhortait à honorer également l'image de Cypris ; il a rejeté injurieusement ce prudent conseil. — « C'est de loin que je l'adore » — répondait-il au vieillard — « car je suis pur. Parmi les dieux » comme parmi les hommes, chacun a ceux qu'il » préfère. Je n'aime pas une déesse, dont le culte a » besoin de la nuit. » — Hippolyte pèche gravement en prononçant ces paroles, et la main d'Aphrodite est déjà sur lui. Il blasphème en elle la divinité de la vie féconde, la flamme créatrice qui suscite et qui renouvelle tous les êtres ; il méprise le don le plus magnifique que les dieux aient fait aux mortels. Mais cette vertu hautaine qu'il expiera par sa mort, le colore d'une teinte admirable : l'ombre des forêts s'y mêle à la pourpre des nobles pudeurs.

Cypris s'est vengée ; Poséidon, invoqué par Thésée, a lancé sur son fils le monstre marin. Hippolyte est ramené sur la scène, dans les bras de ses compagnons. Il endure de cruelles souffrances et il va mourir, mais avant d'expirer il a le temps d'absoudre son père et de se voir justifié. Ce n'est pas tout, Artémis vient consoler l'agonie de son chaste amant. Elle lui apparaît

dans sa splendeur immortelle, l'odeur balsamique des bois qu'elle exhale rafraîchit ses plaies et calme sa fièvre. — « O souffle divin ! quoiqu'en proie aux » douleurs, je l'ai senti, et mon corps s'en est trouvé » soulagé. » — Les larmes sont interdites à la déesse, mais il semble qu'on voie ses yeux fixes verser sur lui la paix des étoiles. Ils échangent des paroles de piété, de mélancolie, de tendresse. — « Tu vois, ma sou » veraine, les maux que je souffre. » — « Je le vois, » mais tu sais qu'il ne m'est pas permis de pleurer. » — « Ton compagnon de chasse, le gardien de tes statues » va mourir. » — « Hélas ! toi qui m'es si cher, tu » péris ! » — Le clair de lune azuré qu'Artémis déploie sur Endymion endormi, n'est pas plus céleste que la sérénité qu'elle répand sur Hippolyte expirant. Elle lui promet des honneurs sacrés, une gloire impérissable, les larmes des vierges coulant sur sa tombe, comme une rosée d'immortalité.

« Dans les siècles à venir, les jeunes vierges, avant leurs noces, couperont leur chevelure en ton honneur, et pleureront longuement sur toi. Elles te chanteront dans leurs élégies alternées. Tu seras l'éternel sujet de leurs chants plaintifs, et jamais l'amour que te porta Phèdre ne tombera dans l'oubli. Mais toi, fils du vieil Égée, prends ton enfant dans tes bras et presse-le contre ton cœur. Ce n'est point ta volonté qui l'a perdu : les hommes sont excusables de se laisser tromper par les dieux. Pour toi, Hippolyte, je t'exhorte à ne point haïr ton père, car seule la destinée a tout fait. Adieu, reçois mon dernier salut. Il ne m'est point permis

de voir les morts, ni de souiller mon regard par de funèbres exhalaisons. Et déjà je te vois approcher du terme fatal. »

Ainsi meurt-il, justifié et réconcilié, le pardon sur les lèvres, en paix avec lui-même et avec les autres, dans le ravissement d'une vision sublime. C'est « la bonne mort », l'*Euthanasie* souhaitée et glorifiée par les Grecs comme le bien suprême. La poésie antique ne l'a jamais montrée sous des traits plus purs.

CHAPITRE VII

LES BACCHANTES.

I

Un autre chef-d'œuvre nous attire dans le théâtre d'Euripide, religieux comme un drame sacerdotal, fantastique comme un opéra moderne, le seul modèle qui nous reste des tragédies Dionisyaques, celles d'Eschyle et de Sophocle ne s'étant point conservées Les *Bacchantes* d'Euripide sont, dans la poésie de

la Grèce, ce que le grand Vase Borghèse est dans sa sculpture, le plus beau monument bacchique qui nous soit resté de l'antiquité.

Dans les *Bacchantes*, le sujet domine le poète : ce contempteur des fables retourne franchement à la foi païenne, il se rejette à corps perdu dans la religion populaire. Sa raison se noie dans l'amphore dont le breuvage mystique est le sang d'un dieu.

C'est qu'on ne touchait pas impunément à ce dieu terrible. D'abord, en le blasphémant, la tragédie aurait, comme Cham, raillé son père ivre. Elle était sortie de son culte, elle était née sur les chariots de ses fêtes, le dithyrambe aviné avait été sa première voix. Et puis il était dans la nature de Bacchus de troubler et de fasciner les esprits. Il violentait les sens, il emportait l'imagination. A son approche, les philosophes s'agitent comme des corybantes, et vocifèrent ses cris sacrés. Je les vois tous plus ou moins entraînés, draperies flottantes, ceintures relâchées, dans la ronde orgiaque qui tourbillonne autour de son char.

C'est Bacchus vengeur que célèbre la tragédie d'Euripide. Aucun dieu plus vindicatif: « O Porte-lierre, » toi qui te souviens des injures ! » s'écrie l'Hymne Orphique qui lui est dédié. Ses vengeances ont la rage et l'acharnement des ivresses. C'est en lui-même, comme dans une amphore capiteuse, que

Bacchus puise la folie furieuse dont il frappe ses ennemis. — Lycurgue, roi de Thrace, s'est déclaré contre lui, il a fait arracher les vignobles de tout le pays : Bacchus lance sur lui le vertige. Lycurgue, halluciné, abat d'un coup de hache son fils Dryas qu'il prend pour une vigne ; lui-même, croyant déraciner un cep, se coupe une jambe : le dieu l'achève en le livrant aux dents de ses panthères et aux ongles de ses Ménades. — Les trois filles de Mynias, Alcithoé, Leucippé et Arsippé, refusent d'accompagner les femmes d'Orchomène aux fêtes Dionisyaques. Ces vierges sages méprisent Bacchus et ses vierges folles ; elles restent à leurs métiers et à leurs fuseaux, tandis que la ville retentit des chants de l'orgie sacrée. Le dieu irrité envahit le gynécée sacrilège et le remplit de ses épouvantes. Les quenouilles se chargent de pampres, un dragon s'élance d'une corbeille de laine, une pluie de vin jaillit du plafond. Leucippé, affolée, prend son jeune fils pour un faon, et elle le déchire. Bientôt un vol de chauves-souris s'échappe, avec des cris lugubres, de la maison incendiée : ce sont les trois filles de Mynias métamorphosées par Bacchus.

II

Mais la plus tragique victime de Bacchus vengeur

est Penthée, roi de Thèbes, dont les *Bacchantes* d'Euripide dramatisent si puissamment la légende.

Le Dieu, déguisé sous une forme humaine, est revenu dans Thèbes, sa ville natale, pour la convertir à son culte. Les sœurs de sa mère, Agavé, Autonoë, Ino, ont renié sa puissance divine, et il les a déjà frappées de sa possession. Elles errent sur la montagne, en proie au vertige. Penthée, le roi morose dont le nom fatal signifie « Deuil », veut proscrire ses fêtes ; Bacchus va faire éclater sur lui sa puissance. Sa famille terrestre, châtiée et terrifiée par ses coups, servira d'exemple à quiconque osera combattre sa divinité. Il amène avec lui, de Lydie, une troupe de Ménades à demi barbares, ses esclaves et ses dévotes, harem effréné qui le suit partout, et il leur ordonne d'assiéger le palais de Penthée d'un chant de défi. Le Chœur éclate d'une seule voix, et le ronflement des tambours accompagne, comme le roulement d'un orage, ses strophes frénétiques.

« Quelle joie pour Dionysos, lorsque dans les montagnes, après la course des Thiases, il se laisse tomber sur le sol, couvert de la nébride sacrée, avide de boire le sang du bouc et de dévorer sa chair crue ! Il s'élance dans les montagnes de Phrygie, Bromios, le premier, crie : Evohé ! Evohé ! De la terre coule le lait, coule le vin, coule le nectar des abeilles ; la vapeur de l'encens syrien s'en exhale. Bacchus, cependant, agite la flamme de sa férule, pousse de ses cris la marche furieuse, et jette au vent sa molle chevelure. On l'entend qui crie : « Allons, allons, Bacchantes ! délices du Tmolos

et de ses sources aux sables d'or, chantez Dionysos, avec vos tambourins sonores ! Evohé, Evohé ! A la montagne ! à la montagne ! à la montagne ! » Ainsi dit-il, et joyeuse comme le poulain qui suit sa mère emportée, bondit d'un pied léger la Bacchante. »

L'Esprit du dieu souffle déjà sur la ville, et l'agite d'une subite ivresse : comme le vin nouveau fait éclater les vieilles outres, il ébranle même la tête des vieillards. Cadmos, l'aïeul terrestre de Bacchus, et l'antique devin Tirésias cèdent à son influence. Tous deux ceignent de lierre leur front chauve, revêtent d'une peau de faon leurs membres caducs, et se mettent en marche vers le Cithéron, appuyés sur le thyrse qu'ils espèrent agiter plus tard. Euripide exprime par leur bouche l'abandon absolu que Bacchus impose, le renoncement à la raison qu'il exige et qu'il obtient de ses sectateurs. Ici plus de réticence sceptique, ni de réserve secrète ; le poète se soumet à une puissance supérieure, il adore, et ne discute plus. — « Ne raisonnons pas sur les dieux, » dit Tirésias ; — aucun discours ne peut prévaloir » contre les traditions que nous avons reçues de nos » pères et qui sont aussi vieilles que le temps ; non, » quand la sagesse la plus subtile y ferait tous ses » efforts. » — Plus loin, le Chœur ajoutera : — « Le » dieu hait celui qui ne sait pas tenir sagement sa » pensée loin des voies des esprits ambitieux. Ce que

» le peuple des simples croit et pratique, c'est à quoi » je veux me tenir. »

Cependant Penthée sort de son palais, et proteste, avec un bon sens maussade, contre la folie de son peuple. Il a déjà fait enchaîner, dans la prison publique, les Bacchantes qu'il a pu saisir; bientôt il sévira sur sa mère elle-même et sur ses compagnes. Penthée en veut surtout au charlatan lydien qui les a séduites, à ce jeune étranger « aux tresses blon- » des, à la chevelure parfumée, aux yeux noirs et bril- » lants de la lumière de Cypris ». — « Si je le tiens » une fois dans ce palais, je l'empêcherai bien de » frapper la terre de son thyrse et d'agiter ses che- » veux; car sa tête tombera sous le fer. » — En même temps Penthée fait honte aux vieillards de leur mascarade, et il bafoue aigrement leurs transports séniles. Cadmos et Tirésias le menacent des châtiments du dieu qu'il insulte, l'effroi les saisit en écoutant ses blasphèmes. — « Allons, disent-ils, » prions pour lui, tout emporté qu'il est, et prions » aussi pour la ville, de peur de quelque vengeance » du Dieu. »

Certes, Penthée a en apparence le beau rôle: c'est un buveur d'eau prêchant des gens ivres, un stoïcien prématuré censurant les excès de la bacchanale. Mais au lieu d'essayer de guérir cette épidémie, il la persécute : il veut arrêter un orage, fouetter un tor-

rent, enchaîner le vent et la flamme. C'est en quoi il mérite le reproche de démence que lui renvoient les vieillards. Il y a des courants humains au travers desquels il est insensé de se mettre : laissez passer leurs débordements. Qui sait quelle fécondité charrient leurs ravages ? Qui sait de quel dieu accouchera la montagne retentissante du tumulte des Thyades et des Corybantes ? Ces volcans de licence ou de fanatisme : carnavals et lupercales, hérésies ou sectes bizarres, qui font irruption parfois au milieu d'un peuple, sont les soupapes par lesquelles il se soulage des compressions qui l'étouffent. Sans elles, peut-être, le monde éclaterait.

Ce qui choque encore dans Penthée, c'est l'amertume de son bon sens, et la morale chagrine qu'il y mêle. Il est évidemment de ceux pour qui la règle est un joug, et qui prétendent charger d'entraves la liberté de la vie. — « Eh ! mon ami ! » dit un Fou de Shakspeare à un puritain de sa sorte, « crois-tu » donc, parce que tu es vertueux, qu'il n'y a plus de » gâteaux dorés ni de vin de Canarie au monde ? » — Dante lui-même damne dans son *Enfer*, « ceux qui » furent toujours tristes sous cet air doux qu'égaye » le soleil, en portant au-dedans d'eux-mêmes une » aigre fumée. »

..... Tristi fummo
Ne l'aer dolce che dal sol s'allegra,
Portando dentro accidioso fummo.

Aussi est-ce comme un dieu de consolation et de joie que Tirésias défend Bacchus contre les invectives de Penthée. Il célèbre en lui le dispensateur du breuvage qui dissipe la tristesse de l'homme, mêle son suc généreux au sang de ses veines, et répand sur lui la paix du sommeil.

« Ce dieu que tu railles, il a inventé l'art de tirer du raisin une liqueur exquise, et il l'a apportée aux hommes. Elle délivre les malheureux mortels de leur souffrance, et, quand ils sont abreuvés du jus de la vigne, elle leur donne, avec le sommeil, l'oubli des maux de chaque jour. Il n'y a guère d'autre remède à leurs peines. »

Une idée miséricordieuse s'attache ainsi, dans l'esprit d'Euripide, à la gloire du dieu dont tout à l'heure il chantera la colère. Tirésias pourrait répéter aussi à Penthée l'injonction touchante que la Bible adresse aux rois, dans le livre de la *Sagesse :* — « Laissez le vin à ceux qui sont accablés par le » travail, et la cervoise à ceux qui sont dans l'amer- » tume du cœur. — Les princes ne boiront pas le vin » et la cervoise ; il les laisseront à ceux qui souf- » frent et à ceux qui travaillent dans l'amertume du » cœur. » — Ailleurs, dans un apologue du Livre des *Juges*, la Bible semble faire partager à Dieu même le rafraîchissement et la joie du vin. La vigne répond aux arbres qui lui offrent la royauté: *Num quid possum deserere vinum meum quod lætificat Deum*

et homines? — « Irai-je donc perdre pour régner sur les arbres mon vin qui réjouit Dieu et les hommes? » — Un proverbe arabe dit aussi : « Si Dieu mangeait, il mangerait du pain avec des raisins. »

III

Mais voici qu'on amène Bacchus devant le roi sacrilège ; un miracle a précédé sa comparution. Les chaînes des Bacchantes emprisonnées se sont détachées d'elles-mêmes, et d'elles-mêmes se sont ouvertes les portes de leur prison. Elles se sont tumultueusement échappées vers les forêts où rôdent leurs compagnes. Le roi procède à l'interrogatoire de Bacchus. — Pour bien se figurer la scène, qu'on se représente le Dieu tel qu'il est peint dans la tragédie, et tel que ses statues le montrent : un bel adolescent, aux traits efféminés, aux hanches arrondies, les cheveux bouclés comme ceux d'une femme, la démarche paresseuse et lasse. Une ironie inquiétante sourit sur ses lèvres légèrement bombées ; ses paupières somnolentes sont à demi closes. Son regard est inexprimable : vague et lascif, voluptueux et mélancolique, illuminé d'une flamme sombre, il couve des mystères. C'est l'éclair que darde la nuée orageuse qui flotte au milieu d'un ciel encore pur.

Ne vous fiez pas à sa langueur apparente : ce beau garçon, au visage de fille, peut bondir sur vous soudainement, et vous déchirer comme une proie, si la fantaisie lui en vient : et qui sait si cette fantaisie ne va pas le prendre ?

C'est ce dieu de joie et d'effroi que Penthée questionne avec sa morne rigueur, et les réponses de Bacchus rappellent souvent celles des Martyrs chrétiens à leurs juges.

« Les orgies que tu célèbres, quelles sont-elles? » — « Il » n'est pas permis de les révéler aux profanes... Les Mystères » du dieu se dérobent aux yeux des impies. » — « Puisque » tu prétends avoir vu Bacchus à découvert, quelle figure » avait-il? » — « Celle qu'il a voulue; je n'avais rien à lui » prescrire. »

Jeanne d'Arc répondra comme Bacchus à la même question de ses juges qui lui demanderont quelle figure avait saint Michel? — « Celle qu'il voulait; ce n'est pas mon affaire. »

Plus Penthée le presse, plus Bacchus se retranche dans la folie sacrée de son culte qui rejette le raisonnement, défie le scandale, et veut qu'on se donne à lui corps et âme. En même temps il se proclame tout à tous, non plus seulement dieu hellénique, mais Pan supérieur planant sur le monde. — « Les Barbares, dit-il, célèbrent ces saints Mystères. » — « La sagesse des Barbares, répond Penthée, est bien infé-

rieure à celle des Grecs. » — Il reprend : « En cela, elle est meilleure. » — Il confesse aussi hautement son caractère de dieu nocturne et caché, consommant ses œuvres dans l'ombre. — « Est-ce la nuit » ou le jour que l'on célèbre ces Mystères ? » — « La » nuit, le plus souvent, car il y a quelque chose d'au- » guste dans les ténèbres. » — Les menaces de Penthée ne lui arrachent que des réponses obliques, à double tranchant ; on croit voir le sourire perfide qui les souligne et qui les aiguise. — « Je te tiendrai dans » les chaînes. » — « Le dieu me délivrera lui-même, » quand je voudrai. » — « Sans doute, quand tu l'in- » voqueras, au milieu des Bacchantes ? » — » Main- » tenant même : tout ce qu'on me fait, il le voit, car » il est présent. » — « Et où est-il? Il n'est pas » visible à mes yeux. » — « Avec moi, tu ne le vois » pas, parce que tu es un impie. » — Et, à son juge qui lui dit : « Je suis Penthée, fils d'Agavé et d'Echion, » il lance ce trait final qui fait sentir déjà la pointe et le froid du fer : — « Nom sinistre, de mauvais » augure ! »

Penthée ordonne qu'on jette Bacchus dans un cachot ténébreux « près de l'écurie aux chevaux ». La troupe de ses Ménades, restée sur la scène, l'excite à la vengeance. Elles l'invoquent et elles l'évoquent ardemment au secours du jeune chef en qui elles ne voient encore que son prêtre. — « Vois-

» tu, ô Dionysos, vois-tu tes prophètes dans la lutte » et dans le péril? Viens, ô dieu souverain! descends » de l'Olympe, brandissant ton thyrse aux reflets » d'or, et réprime l'audace de cet homme sangui- » naire!... » — Alors une voix invisible, d'une douceur solennelle, retentit du fond du palais. Le dieu se révèle à ses élues dans un éclat de miracles : « Io! » entendez, entendez ma voix! Io! Bacchantes! Io! » Bacchantes! » — « Quelle est, quelle est cette voix? » D'où vient ce cri d'Evios qui m'appelle? » — « Io! » Io! c'est moi, m'entendez-vous? moi, fils de Sémélé, » fils de Zeus. » Et la terre tremble, les architraves tombent des colonnes, le palais s'embrase, une flamme jaillit du tombeau de Sémélé et monte jusqu'au ciel. Le Chœur tombe à terre, foudroyé d'horreur et de joie. — « Prosternez, prosternez, ô » Ménades! vos corps tremblants. Voici le dieu sou- » verain; il envahit le palais, il le renverse, il l'écrase! » — Bacchus surgit sur ces ruines, calme et souriant au milieu du cataclysme qu'il a déchaîné, comme un jeune enchanteur parmi les fantômes et les monstres du cercle magique qu'il aurait tracé. Il relève et il rassure, avec une sérénité divine, ses femmes terrifiées : — « Femmes barbares, vous voilà éperdues » d'épouvante et la face contre terre! Vous avez donc » senti Bacchus, quand il a secoué la maison de » Penthée? Relevez-vous, reprenez courage, calmez

» le tremblement qui agite votre chair. » — Et le Chœur répond, comme un murmure de voix amoureuses : — « O lumière vivifiante de nos joies et de » nos transports ! avec quelle joie je te retrouve, » après la solitude où tu m'as laissée ! »

Le dieu raconte ses prodiges : Penthée, croyant l'enchaîner dans ses étables, n'a garrotté qu'un taureau ; et, tandis qu'il luttait contre l'animal, haletant et mordant ses lèvres, trempé de sueur et d'écume, Bacchus était assis tranquillement à côté de lui. Ensuite il a formé à son image un fantôme lumineux qui s'est élancé dans la cour, et Penthée, couru à sa poursuite, transperçait l'air et frappait le vide, croyant l'immoler. — Le dieu nouveau, précurseur des momeries néo-païennes de la décadence, apparaît dans ces fantasmagories prestigieuses. Ce ne sont point là les merveilles classiques qu'opéraient les Olympiens de la belle époque. Sous la draperie divine de Bacchus, on voit passer la baguette de jongleur qu'Apollonios de Thyane maniera plus tard.

IV

Mais voici bien d'autres miracles. Un bouvier descend, effaré, des pentes du Cithéron, et raconte le spectacle inouï auquel il vient d'assister. Récit extra-

ordinaire et splendide, où les enchantements du *Songe d'une Nuit d'Été* de Shakspeare se marient aux fureurs de l'orgie antique. Qu'on s'imagine un bas-relief grandiose prenant vie et souffle. Phidias sculptant une féerie en donnerait l'idée.

On voit d'abord les Bacchantes endormies, pêle-mêle, sous les chênes. Le mugissement des bœufs les éveille ; le soleil levant les rappelle à la célébration de leurs rites ; le dieu, réveillé avec elles, tressaille dans leur sein. Elles se redressent en sursaut, rajustent leurs nébrides, délacent les serpents qui les enroulaient, et les renouent en ceinture autour de leurs flancs. Les unes allaitent des chevreaux et de petits loups ; d'autres frappent de leur torche éteinte la mousse et les rochers d'où jaillissent des ruisseaux de lait et des flots de vin, leurs thyrses distillent une rosée de miel. Elles entrent en ronde, et la montagne, suscitée par leurs pieds fougueux, exulte avec elles. Les bergers qui les guettaient les poursuivent ; elles fondent sur eux en hurlant ; ils fuient, éperdus, devant leurs clameurs. Mais il faut une proie à cette tempête déchaînée : les Bacchantes se rejettent sur les bœufs qui paissent. Elles les étouffent, les déchirent ; en un clin d'œil, le troupeau n'est plus qu'une hécatombe éparse et fumante, dont les membres pendent aux arbres sanglants. De jeunes vierges étreignent de monstrueux taureaux,

Pasiphaés meurtrières, et se relèvent bientôt, victorieuses, secouant la peau des bêtes écorchées. Les voilà qui s'abattent ensuite sur les bourgades groupées dans la plaine. Un vol de Harpies ne serait pas plus mortel. Elles pillent et ravagent, enlèvent les enfants ; les flèches qu'on leur lance retombent émoussées. Les fardeaux de leur butin, armes et disques, vases et trépieds, restent suspendus en équilibre, sans lien qui les retienne, sur leurs têtes et sur leurs épaules. Enfin les Bacchantes rentrent dans la forêt, assouvies et ivres; elles lavent leurs bras dans les fontaines ; et leurs serpents, aux yeux d'escarboucle, recourbés sur elles en spirales, lèchent les gouttes de sang qui roulent sur leurs joues.

La statuaire antique a créé de merveilleuses *Bacchanales;* aucune n'égale ce grandiose et sanglant tableau. La grâce y voile l'épouvante, l'extase idéalise le carnage. Il semble qu'on voie prendre corps à cette « Horreur sacrée » que les Anciens adoraient dans l'intérieur des forêts. Bacchus ici s'amalgame avec la Nature : c'est elle qui ramène à la vie sauvage les Bacchantes, qui leur inspire ses énergies effrénées, qui les confond, dans une promiscuité amoureuse, avec les animaux et les plantes. C'est elle qui proclame l'égalité de ses créatures devant sa puissance, en substituant le louveteau au nourrisson sur le sein égaré des mères. Le vin coule sans doute dans l'orgie ;

mais le lait et l'eau qui s'y mêlent ne sont pas moins enivrants. L'air libre des cimes, les senteurs de la sève, les haleines des sources, les effluves de la vie cosmique, voilà les philtres qui transportent et qui affolent les Ménades. La montagne est l'immense trépied sur lequel trépignent ces Pythies orgiaques.

V

La colère de Penthée redouble, au récit du pâtre; mais Bacchus l'a déjà frappé de démence. Il lui offre de le conduire, déguisé en Bacchante, sur le Cithéron, pour surprendre et châtier l'orgie, et Penthée donne tête basse dans l'offre insidieuse. Bientôt il reparaît, grotesquement travesti, escorté par le dieu cruel, qui raille sa victime et souffle, en riant, sur sa raison vacillante. Ses yeux sont atteints de la double vue de l'ivresse : il voit deux Thèbes, deux soleils. Cette marche au supplice est une parodie dérisoire. Bacchus s'amuse à faire délirer Penthée, comme un Spartiate à faire danser un Ilote.

« Ne pourrais-je pas enlever la montagne, avec les femmes qui la remplissent, et la charger sur mes épaules ? » — « Tu le pourrais si tu voulais. Tout à l'heure tu n'étais pas raisonnable, te voilà maintenant comme il faut. » — « Emporterons-nous des leviers, ou déracinerai-je la montagne de mes mains ? » — « Ah ! du moins, ne détruis pas l'asile des

nymphes, et les retraites où le dieu Pan fait résonner sa flûte bucolique. »

Des mots d'une effrayante ironie entrecoupent ce dialogue moqueur ; le fer du thyrse perce sous le lierre qui l'ombrage : — « Tu reviendras porté dans » les bras de ta mère. » — « Tu veux donc faire de » moi un voluptueux ? » lui dit Penthée. — Et le dieu répond : « Tu verras bientôt les voluptés que je te » réserve. »

Le Chœur, confident de la vengeance de Bacchus, l'applaudit par un chant féroce. Moitié Muses et moitié Furies, ces femmes lydiennes chantent et vocifèrent tour à tour ; elles passent, avec la mobilité de l'ivresse, de l'extase, à l'imprécation. Tout à l'heure, comme d'un frais soupir, elles exhalaient cette strophe mélodieuse :

« Quand pourrai-je mêler mes pieds blancs aux danses des bacchanales nocturnes, abandonnant mon cou renversé au souffle de l'air, semblable à la biche qui joue, avec délices, dans la prairie verdoyante ? »

Maintenant elles sonnent, d'une voix furibonde, la curée de l'ennemi tombé dans le piège :

« Courez, chiens rapides de la Rage ! courez à la montagne où les filles de Cadmos tiennent leur assemblée ! Aiguillonnez-les contre le furieux qui vient, sous des vêtements de femme, épier les Ménades... Viens, ô Bacchus ! et, d'un air riant, enlace le chasseur tombé au milieu de leur troupe ! »

Le meurtre qu'elles prédisent est consommé déjà; un messager vient en apporter le récit. Seconde Bacchanale plus effrayante encore, et dont le pathétique fabuleux n'a jamais été surpassé. — Bacchus a entraîné Penthée dans les bois, en face de la vallée profonde, fermée par de hauts rochers, où campent les Ménades. Pour qu'il puisse mieux voir le spectacle, il a saisi la haute branche d'un pin dressée vers le ciel, et l'a recourbée jusqu'à terre, « arrondie » comme un arc, ou comme le cercle que forme le » mouvement d'une roue rapide. » Puis il s'y est assis avec lui, et l'arbre, en se redressant, les a emportés doucement jusqu'en haut. A peine en l'air, Bacchus disparaît, et Penthée reste seul, exposé aux yeux perçants des Bacchantes. Alors une voix retentit : « O femmes, je vous amène celui qui se rit » de vous et de mes Mystères : punissez-le! » Une lumière miraculeuse éclaire le ciel et la terre ; l'air retient son souffle, on n'entend plus ni le cri des animaux, ni le bruit des feuilles. C'est le silence solennel qui précède les exécutions. Les Bacchantes, inquiètes un instant, ont bientôt compris. Elles se ruent, dans une charge furieuse, à travers torrents et rochers, sous l'aiguillon du dieu, à l'assaut de l'arbre; elles le déracinent, elles l'arrachent : Penthée tombe à terre, avec de grands cris. C'est en vain qu'écartant de son front la mitre qui le déguise,

il veut se faire reconnaître de sa mère, qui, d'un bond, s'est jetée sur lui. — « C'est moi, ma mère! » Penthée, ton fils, celui que tu as fait naître dans la » maison d'Echion. Aie pitié de moi, ma mère, et, » quels que soient mes torts, ne tue point ton en- » fant! » La vieille, possédée de Bacchus, écumante, les yeux convulsés, croit entendre le rugissement d'un lionceau. Le pied crispé sur les flancs de son fils, elle tire son bras gauche à deux mains, et l'arrache comme on casse une branche. Ino, de son côté, emporte le bras droit; les autres se pressent à leur suite; la meute grouillante de Bacchus dépèce le tronc démembré.

L'une emporte un bras, l'autre un pied avec sa sandale, des entrailles à découvert; toutes, les mains sanglantes, arrachent d'affreux lambeaux qu'elles jettent çà et là. Le corps entier est dispersé; les rochers, les branches en portent les débris : qui pourrait les rassembler? La tête est restée entre les mains de sa mère qui l'a attachée au haut de son thyrse, la croyant celle d'un lion tué dans la montagne. Elle a laissé ses sœurs parmi les Ménades, et se promène, seule, sur le Cythéron, fière de sa conquête. Elle vient la montrer dans ces murailles, invoquant à grands cris Bacchus, son compagnon de chasse et de proie.

Elle arrive, en effet, la mère misérable, haletante des secousses du dieu qui la tient encore, portant en triomphe son affreux trophée. Elle appelle, à grands cris, le fils dont la tête tranchée ballotte sur son thyrse. — « Où est mon fils Penthée ? Qu'il applique

» des échelles au devant du palais, et qu'il cloue » aux lambris la tête de ce lion que j'ai prise! » Cadmos arrive, rapportant les membres de Penthée, glanés, par ses esclaves, sur le Cithéron. Les yeux de la mère s'ouvrent à sa voix; l'esprit de Bacchus la quitte pour achever sa vengeance; l'horrible illusion se dissipe. Cette tête bestiale qu'elle croit voir reprend par degrés les traits de son fils. Alors les cris de joie font place aux sanglots du deuil et du désespoir.

VI

Si prompt ailleurs à dénigrer l'Olympe, Euripide se garde de blâmer cette vengeance atroce. Tout est permis à Bacchus : on en a peur comme d'un fou, on le vénère comme un thaumaturge. Comme sur la tête du Dragon de l'Apocalypse, sur son front est écrit : *Mystère.* Il est jeune et plein d'avenir, délicieux et inexorable; il a la volupté d'Adonis, l'ambiguité du Sphinx, la cruauté de Moloch. L'esclave voit en lui le libérateur qui abolit le travail, et le convie à une paresse éternelle. — *Isodétès* « le Partageur » est un de ses surnoms populaires. — Le tyran ceint sa tiare, et s'entoure de ses pompes serviles. Déjà les hommes viennent à lui, en

longues foules, attirés par son sourire indécis qui promet à chacun son rêve. Encore un siècle ou deux, et il sera le *Deus Magnus Pantheus*, le Dieu occulte et sans nom, en qui le polythéisme viendra s'engloutir.

Longtemps après Euripide, Théocrite raconte la mort de Penthée, et cette fois ce n'est plus avec un respect prudent, c'est avec une dévotion fanatique qu'il acclame le meurtre sacré. Évidemment, Bacchus est maître, il tyrannise et il terrorise : tout doit plier et se prosterner devant lui.

Et Agavé, la mère de Penthée, ayant décapité son fils, mugit comme une lionne qui a mis bas. Ino, lui mettant le pied sur le ventre, arracha l'épaule et l'omoplate ; Autonoë fit de même, et les deux autres femmes se partagèrent ce qui restait de chair ; et toutes revinrent à Thèbes, rouges de sang, rapportant de la montagne des lambeaux humains, mais non plus Penthée. — Peu m'importe, et que nul n'ose blâmer Dionysos, même si la victime eût été âgée de neuf ou dix ans, et eût subi un supplice encore plus affreux. Pour moi, je veux être pieux et plaire à ceux qui sont pieux. La félicité appartient aux enfants des hommes pieux et non à ceux des impies... Heureuses les filles de Cadmos, elles qui, excitées par Dionysos, ont accompli cette action qui ne peut être blâmée. Car nul ne peut juger les actes des dieux.

La tragédie d'Euripide eut une étrange aventure : elle fut jouée non plus en fiction, mais dans une réalité toute sanglante, sur une des scènes de l'histoire.

On se rappelle le récit de Plutarque : — Artabaze, roi d'Arménie, fêtait dans un grand banquet Hyrodès, le roi des Parthes, son hôte, alors en guerre avec les Romains. Les tables venaient d'être enlevées ; un acteur grec, Jason, de Tralles, chantait le rôle d'Agavé, aux applaudissements de la cour barbare. La porte s'ouvre, un soldat se présente à l'entrée de la salle, et, après s'être prosterné, il jette aux pieds d'Hyrodès la tête de Crassus. Les Parthes poussent des cris d'allégresse. Jason jette à un coryphée le masque de Penthée, ramasse par les cheveux la tête de Crassus, et répète, en la plantant sur son thyrse, les vers de son rôle : « Nous apportons des montagnes ce lionceau qui vient d'être tué. » Nous allons au palais, applaudissez à notre chasse ! » Comme il reprenait son dialogue avec le Chœur : « Qui l'a tué ? » — « C'est à moi qu'en revient l'honneur, » Promaxathrès, un des convives, s'élance de son siège, arrache au comédien la tête du Romain et s'écrie : « C'est à moi de chanter la strophe plutôt qu'à lui ! » Promaxathrès était l'homme qui avait égorgé Crassus.

Quoi de plus terrible que ce coup de théâtre frappé par l'Histoire montant sur la scène ! La catastrophe fait irruption dans la fable, la tragédie ruisselle d'un sang véritable. Son Masque immobile, aux larmes contrefaites, aux pâleurs peintes, contemple,

avec stupeur, la tête fraîchement coupée, qui lui en remontre, et qui lui apprend, par ses yeux hagards, par sa bouche livide, par sa plaie qui saigne, ce que c'est que la douleur et ce que c'est que la mort.

Nous nous sommes arrêtés devant les chefs-d'œuvre : mais que de beautés éclatantes, que de morceaux pathétiques, que de types touchants et superbes le théâtre d'Euripide renferme et révèle encore! Les études, les imitations, les recherches qu'on y a faites depuis tant de siècles n'ont pu l'épuiser. Il ressemble à ces ruines antiques dont les fouilles ont déjà rempli des musées, et d'où sortent encore des bronzes héroïques, des marbres divins.

Une idylle religieuse d'une grâce enchanteresse se détache de sa médiocre tragédie d'*Ion*, l'enfant de chœur d'Apollon, exposé dans une grotte, recueilli dans son sanctuaire et reconnu ensuite pour son fils. Ion apparaît, au prologue, dans la fraîcheur matinale, au seuil du temple de Delphes rayonnant de la lumière du dieu qui se lève. On le voit d'abord chasser, à coups de flèches, les oiseaux qui tournoient autour des offrandes; il leur lance, en même temps, des menaces riantes comme celles qu'on ferait à des enfants importuns.

« Mais quoi ! voici déjà les oiseaux du Parnasse qui délaissent leurs nids ! Oiseaux, je vous le défends ; ne vous posez point sur ces voûtes, n'entrez point dans ce sanctuaire d'or ! Mon arc va t'atteindre, héraut de Jupiter, dont les autres fuient le bec recourbé ! Voici un cygne qui vogue, comme en ramant, vers l'autel. Porte ailleurs tes pieds de pourpre ; ta lyre, émule de celle d'Apollon, ne te déroberait point à mes traits. Fuis, te dis-je, regagne à tire-d'aile les marais de Délos, ou bien ton sang étouffera tes chants harmonieux. Ah ! quel est cet autre oiseau qui s'approche ? Que veut-il ? Construire, sous la corniche, un nid de chaume pour ses petits ? Tremble au frémissement de cet arc ! N'entends-tu pas ? Va-t'en sur les bords de l'Alphée, ou dans les bosquets de Corinthe, nourrir ta couvée, et ne profane plus les offrandes et la demeure de Phœbus. — Je ne voudrais pas vous donner la mort, oiseaux, qui nous apportez les paroles et les augures des dieux. Mais il faut bien que je m'acquitte envers Phœbus des soins que je lui dois, que je serve qui me nourrit. »

On croirait entendre un jeune Brame veillant, dans une forêt de l'Inde, sur l'autel de gazon où il a déposé les gâteaux sacrés.

De cet office d'archer qui le rapproche d'Apollon, Ion passe à des soins plus humbles ; il prend un balai pour nettoyer les dalles du portique. La tragédie grecque ne dédaigne pas ces naïvetés familières ; elle ne croit point s'abaisser en touchant aux choses domestiques. Ce balai du jeune prêtre serait digne d'ailleurs de purifier le parvis de l'Olympe, il est fait de branches de laurier. La plante aimée du Dieu qui enveloppa Daphné transformée, met sa maison en ordre, comme une maîtresse devenue servante.

« Rameau verdoyant du laurier, dont l'office est de nettoyer l'aire du temple de Phœbus, toi qui croîs dans les jardins immortels, sous ses rosées célestes, c'est avec ton feuillage que chaque jour, au soleil levant, je balaye le vestibule d'Apollon. O Péan! O Péan! béni, béni sois-tu, fils de Latone! — Le noble emploi, ô Phœbus! de veiller ainsi à ta porte, d'honorer le siège de tes oracles! Ce ne sont pas les hommes, ce sont les dieux que je sers. Puisse ma vie s'écouler ainsi! »

Cette figure d'Ion est d'une beauté ravissante; la sainteté sacerdotale se mêle en elle à l'innocence enfantine; une vapeur d'encens l'enveloppe. Plus tard, un vieux roi veut l'adopter pour son fils : l'enfant de l'autel refuse de le suivre, préférant la paix des tabernacles à la magnificence des palais.

« Vois, mon père, quel est ici mon bonheur. D'abord, le doux loisir si cher à l'homme, ensuite peu de soucis. Nul méchant ne se trouve sur mon chemin; j'ai ce que les hommes doivent le plus désirer, c'est que la loi, d'accord avec la nature, m'oblige de me conserver pur devant la Divinité. Voilà, mon père, pourquoi mon sort présent me semble préférable à celui qui m'attend ailleurs. Laisse-moi vivre pour moi-même. »

On se rappelle ce jeune empereur allemand du XIe siècle, refusant de sortir du cloître où il était entré pendant une chasse, et s'écriant avec le Psalmiste : « *Hic sunt tabernacula mea, hic habitabo in æternum !* » Racine s'est souvenu d'Ion, en composant son Joas.

Les tableaux abondent dans les tragédies d'Euripide; il élargit, au théâtre, les décors de la parole, les récits mouvants et vivants qui mettent sous les yeux l'action reléguée derrière les coulisses de la scène. Eschyle indique plutôt qu'il ne peint; ses brusques et violentes images ont l'instantanéité de l'éclair. Sophocle décrit d'un trait, et ce trait est la ligne de la beauté même. Dans les contours d'un style moins sublime, Euripide répand à flots la couleur, le mouvement, la magie.

Quelle peinture que celle d'Hercule frappé soudainement d'une folie furieuse, massacrant la femme et les enfants qu'il embrassait tout à l'heure avec tant d'amour! Shakespeare n'a rien de plus effrayant, lui qui a peint si souvent et si terriblement la démence. Jamais il n'a mieux fait entendre les craquements de la raison ébranlée sous les attaques du délire. — Le héros sacrifie, au milieu de sa famille, pour purifier sa maison souillée du sang de Lycos. Au moment où il va plonger dans l'eau lustrale le tison pris sur l'autel, l'Érynnie lancée par Héra lui verse sa rage. L'accès commence, et, de symptôme en symptôme, on suit les progrès de l'empoisonnement moral qui pervertit tout son être.

Il ne semblait plus le même, on avait peine à le reconnaître : ses yeux étaient renversés, ses prunelles sanglantes sortaient de leurs orbites, l'écume dégouttait sur sa barbe

épaisse. Tout à coup, il s'écria avec un rire d'insensé : « O Zeus, mon père! pourquoi allumer le feu expiatoire avant d'avoir tué Eurysthée? Pourquoi, pouvant tout faire en une fois, prendre double peine? Quand j'aurai apporté ici la tête d'Eurysthée, je laverai mes mains d'un double meurtre en même temps. Allons, répandez cette eau, jetez ces corbeilles. Qu'on me donne mon arc : où est ma massue? Je vais à Mycènes. »

Le voilà hors de lui, ses hallucinations prennent corps et figure; il marche et s'agite dans son horrible rêve, comme dans une réalité concentrée. Il croit monter dans un char et, du geste, il fouette les chevaux.

Les serviteurs incertains étaient tentés de rire, et en même temps s'effrayaient; se regardant entre eux ils se disaient : « Notre maître joue-t-il ou bien est-il en délire? » Cependant il parcourt de haut en bas la maison. Arrivé à la salle où l'on dresse les tables des hommes, il s'écrie qu'il vient d'arriver à Nysos; il s'étend à terre, prend de la nourriture; puis, l'instant d'après, il annonce qu'il approche des vallées de l'Isthme. Là, se dépouillant de ses vêtements, il lutte contre l'air et se proclame vainqueur. Ensuite il se dit à Mycènes et profère de terribles menaces contre Eurysthée. Son père alors, saisissant son bras robuste, lui dit : « Mon fils, qu'as-tu donc? quel est cet étrange voyage? Le sang que tu viens de verser a-t-il troublé ton esprit? »

Alors commence le carnage, affreuse parodie de ses travaux héroïques : les Héraclides tombent sous les coups de leur père, comme les Niobides sous les flèches d'or d'Apollon. Leurs attitudes ont la

même beauté tragique, et le récit du poète se déroule comme un long bas-relief inondé de sang :

Il poursuit un des enfants autour de la colonne, avec des enjambées formidables et, le rencontrant en face, lui perce le foie. L'enfant tombe à la renverse, et, en expirant, ensanglante le marbre. Hercule cependant pousse un cri de joie. « Voilà donc, s'écrie-t-il avec jactance, un des fils d'Eurysthée qui a payé pour son odieux père ! » Et il ajuste son arc contre un autre de ses enfants qui, blotti derrière l'autel, croyait s'y cacher. Le malheureux, d'un élan rapide, se précipite aux genoux de son père, il lève des mains suppliantes vers son cou et vers son menton. — « Ah ! mon père chéri ! s'écrie-t-il, ne me tue pas, je suis à toi, je suis ton fils, ce n'est pas le fils d'Eurysthée que tu vas percer ! » Hercule attachait sur lui le regard farouche d'une Gorgone, et, comme l'enfant se tenait en deçà de l'arc, du bois de l'arme qu'il enlève en l'air et fait retomber comme un marteau de forge, il brise sa tête blonde. Après avoir tué ce second fils, il court à un troisième ; mais la malheureuse mère le prévient, emportant l'enfant dans le fond de la maison où elle se renferme. Il s'imagine alors qu'il assiège et qu'il bat les murs des Cyclopes. A l'aide d'un levier, il enfonce la porte, et, d'une même flèche, transperce sa femme avec son fils. Il se retournait sur son vieux père, quand parut au seuil Pallas brandissant sa lance acérée. Elle jeta une pierre contre la poitrine d'Hercule, et le choc arrêta court sa fureur de meurtre. Plongé dans un profond sommeil, il tombe sur le sol, heurtant du dos le fût d'une colonne rompue par la chute de la voûte. Délivrés du soin de le fuir, nous l'attachons avec des cordes au tronçon de la colonne, afin qu'il ne puisse, lorsqu'il se réveillera, se livrer à de nouvelles fureurs. Il dort maintenant d'un sommeil funeste, couvert du sang de sa femme et de ses enfants.

Cette pierre que Pallas, la Sagesse, lance à la poi-

trine d'Hercule furibond, c'est la raison retombant d'un poids qui l'écrase sur l'âme qu'a bouleversée la démence; ce sommeil inerte qui l'abat, c'est la stupeur qui suit les violences de la frénésie. Euripide, dans cette scène admirable, se montre observateur exact et profond autant que grand poète. Hippocrate, doué du génie tragique, ne l'aurait pas écrite autrement.

Un morceau d'une terreur égale est la mort de Glaucé, la jeune femme de Jason, brûlée vive par la robe et la couronne, imprégnées de poisons brûlants, que Médée lui a fait offrir. Sans doute l'art ne doit pas reproduire les excès de la douleur physique ; il peut idéaliser la mort, mais non les tortures. Apollon lui-même se dégrade quand il écorche Marsyas de ses propres mains. Euripide, dans ses drames, a trop souvent oublié la belle sentence hellénique : « Hors » du temple et du sacrifice, ne montre pas les intes- » tins. » Mais ici la peinture est d'une splendeur si terrible, que l'épouvante devient un éblouissement. La magie dont Médée a imprégné cette robe incendiaire, le poète l'a mise dans ses vers.

Cependant la fille de Créon prend cette robe magnifique et elle s'en revêt ; elle pose la couronne d'or sur ses cheveux aux longues tresses, qu'elle arrange devant un miroir limpide, souriant à sa propre image. Puis, s'étant levée de son trône, elle se promène par les chambres, avec une svelte démarche, dans sa blanche chaussure,

ravie de joie par ces présents, et regardant sa taille avec complaisance. Mais bientôt on vit un affreux spectacle : elle change de couleur, elle recule, tout son corps tremble, et c'est à grand'peine qu'elle s'appuie sur son trône pour s'empêcher de tomber. Une vieille esclave, la croyant saisie des fureurs de Pan, ou frappée de haut mal par quelque autre dieu, se met à pousser des hurlements, jusqu'à ce qu'enfin elle voit une écume blanche sortir de sa bouche, ses yeux se convulser, et le sang se retirer de ses veines. Alors elle jette un grand cri, bien différent de ses hurlements religieux... L'infortunée s'éveille bientôt, en proie un double mal : la couronne d'or, posée sur sa tête, lançait des jets prodigieux d'un feu dévorant, et la robe au léger tissu consumait ses chairs délicates. Elle se lève du trône et court par la chambre, secouant sa chevelure embrasée ; elle s'efforce d'arracher la couronne ; mais le diadème reste solidement attaché à sa tête par ses agrafes d'or, et plus elle l'agite, plus le feu flamboie autour d'elle. Elle tombe à terre, vaincue par la douleur, méconnaissable à tout autre qu'à l'œil d'un père. Ses traits défigurés n'offraient plus de formes certaines; le sang mêlé au feu ruisselait de sa tête sur ses joues rongées ; les chairs, comme des larmes de poix ardente, se détachaient des os consumés par un invisible poison.

Inférieurs en sublimité à ceux de ses deux émules, les Chœurs d'Euripide, dans leurs beaux endroits, épanchent une poésie fraîche et brillante. Ce n'est point le torrent d'Eschyle, ni le fleuve profond de Sophocle ; c'est le ruisseau, jailli à mi-côte, qui court, avec une sinuosité agile, à travers les fleurs des prairies. — Parmi ces Chœurs, il en est un d'une beauté parfaite, d'une harmonie plastique autant que lyrique, qui se détache comme un groupe de

Praxitèle dressé au bord de la mer. C'est celui des compagnes d'Iphigénie en Tauride, regrettant la patrie perdue. On croit entendre le *Super flumina Babylonis* du Psalmiste, transposé sur la lyre grecque, plus léger de souffle et de rythme, avec des grâces et des douceurs que la poésie hébraïque n'a jamais connues.

« Oiseau qui, sur les rochers de la mer, chantes ta destinée lamentable, Alcyon, dont la voix, bien comprise des sages, pleure toujours, je mêle mes gémissements aux tiens, oiseau plaintif comme toi, mais oiseau sans ailes ! — Je regrette les douces assemblées des Grecs, je regrette Artémis Lucine qui habite sur le mont Cinthyos, et les palmiers au feuillage délicat ; et le laurier fertile en rameaux, et l'olivier sacré, où Latone s'appuya pour enfanter la déesse, et l'étang aux eaux vives, où le cygne sonore célèbre les Muses. — Que ne puis-je, portée sur des ailes, parcourir l'hippodrome resplendissant du ciel, arrêter mon vol au-dessus de la maison paternelle, et me mêler au chœur des danses où, vierge destinée à un noble hyménée, j'animais, sous les yeux de ma mère chérie, la troupe des jeunes filles de mon âge ! »

Virgile s'est souvenu de cette mélodieuse élégie, lorsqu'il représente, au cinquième livre de l'*Enéide*, les femmes troyennes en Sicile, assises à l'écart sur le rivage, immobiles, les yeux fixés sur l'immensité des flots :

Cunctæque profundum
Pontum adspectabant, flentes.....

Ce souhait d'avoir des ailes, ce désir de s'envoler

à travers l'espace, que le poète prête aux exilées de Tauride, revient constamment sur les lèvres de ses mères et de ses jeunes filles, de ses captives et de ses victimes. Du fond de leur ennui ou de leur détresse, elles envient l'essor de l'oiseau qui passe, joyeux et rapide, dans sa liberté infinie. Cette nostalgie de l'aile est le rêve éternel de l'homme, il en a fait l'attribut du bonheur divin. Il ne conçoit qu'avec des ailes l'Ange, le Génie, la Fée, l'âme elle-même, tous les êtres et toutes les choses supérieures à son existence. Mais cette aspiration à la vie ailée, signe lyrique d'idéalité, est une idée fixe chez Euripide. — Aucun poète antique ne l'a si souvent et plus ardemment exprimée.

Il y a un moraliste dans Euripide. De son temps on l'appelait le « Pédagogue de la scène », et la Pythie le proclamait « plus sage que Sophocle, moins » sage seulement que Socrate, le premier des hom- » mes en sagesse. » Ses pièces sont toutes tissues d'apophthegmes ; une barbe de philosophe pourrait s'ajuster à chacun des Masques de ses personnages. Souvent, quand on attend d'eux un cri de passion, ils énoncent gravement une sentence : à force d'être didactiques, ils ne sont plus dramatiques.

Cependant, comment ne pas admirer les belles paroles, les pensées profondes, les maximes tou-

chantes et frappantes qui circulent dans les tragédies d'Euripide ? On composerait un trésor moral en les rassemblant. Ce sont les médailles de la Sagesse antique, et le relief de l'expression ajoute le prix de l'art à leur valeur édifiante. Beaucoup semblent frappées à l'effigie chrétienne ; des pères de l'Église ont salué Euripide comme un précurseur : l'aube de l'Évangile illumine vaguement son esprit. — Quand il s'écrie : « On voit des hommes apporter aux dieux » une chétive offrande qui tient dans la main, et ils » sont plus religieux que ceux qui immolent des bœufs » en sacrifice, » on croit entendre résonner, dans le tronc du Temple de Jérusalem, l'obole de la veuve glorifiée par Jésus. — Le temple spirituel où le Christ voulait qu'on adorât « en esprit et en vérité », Euripide en a tracé le premier plan dans ces vers : « Quelle serait la maison, bâtie par les maçons, qui » pourrait enfermer, dans l'enceinte de ses murs, la » substance divine ? » — Il a des aperçus sur la vie future, qui élargissent l'intuition païenne, si étroite du côté de l'Éternité : — « Qui sait si ce n'est pas mou- » rir qui est vivre, et si, au contraire, ce que les » hommes appellent la vie n'est pas une mort ? » Il dit ailleurs : — « Il y a un Dieu en nous, » et « Inhumer » un mort, ce n'est que rendre la terre à la terre. » — Comme il présage l'Évangile, il devance aussi les Stoïques. Épictète et Marc-Aurèle ne se sont jamais

fait du Juste une conception plus forte et plus haute : « Le Juste est celui qui vit pour son prochain et non » pour soi. Il est détaché de tout ici-bas, même » de la patrie. Comme toute région de l'air est ou- » verte au vol de l'aigle, toute terre est une patrie » pour l'homme de bien. » Il semble qu'on voit luire l'épée dont Caton se perça le cœur, sous l'éclair de ce trait rapide qui traverse un de ses dialogues : — « Qui » donc est esclave, s'il n'a pas souci de mourir ? »

Euripide n'est pas moins riche en paroles humaines et compatissantes ; il a le sentiment de la pitié et le pressentiment de la charité. — « Malheureux, » dit-il, l'enfant qui ne se fait pas le serviteur de ses » vieux parents ! » — « Celui qui honore ses parents » est aimé des dieux, dans la mort comme dans la » vie. » Un roi de sa tragédie perdue d'*Erechtée* disait, en expirant, à son fils : — « D'abord, il faut » avoir le cœur doux, donner au pauvre son tour » aussi bien qu'à l'homme opulent, et te montrer » également juste et religieux pour tous. » Sur les esclaves, il a de ces paroles secourables qui allègent les chaînes, en attendant qu'elles les brisent. — » L'esclave vaut l'homme libre, s'il est homme de » bien. » — « Hommes libres, nous ne vivons que » par les esclaves. »

C'est par cette face humaine de son génie, et aussi par ses facultés d'émotion, qu'Euripide séduisit le

monde. On comprend que, de son vivant, Athènes l'ait si durement discuté. Son esprit cosmopolite troublait et débordait la Cité encore concentrée dans sa vie locale. Mais la revanche fut triomphante. Quelques années après sa mort, Euripide passionnait les générations nouvelles ; il envahissait toutes les colonies et tous les royaumes helléniques, il triomphait à Rome et s'emparait de la scène latine, par Ennius ; il devenait, à travers la terre, le missionnaire irrésistible de la pensée grecque. Eschyle était trop violent et trop mystérieux, Sophocle trop sacré et trop autochthone, pour cette propagande. Il y fallait cette sympathie générale, ce don des larmes, ces traits de nature, cette pression du cœur, cette agitation de sentiments et d'idées qu'Euripide portait avec lui. Son influence tint du prodige : il ravissait Alexandre, qui le lisait sans cesse, pendant ses campagnes ; il étonnait Aristote, qui le déclarait « le plus tragique des poètes » ; il inspirait la nouvelle comédie d'Athènes, et se vengeait d'Aristophane en créant Ménandre. Son théâtre était comme un Musée pathétique, d'où les sculpteurs venaient tirer des sujets de groupes, dont les peintres copiaient les scènes sur leurs vases et sur leurs tableaux. Il y avait de l'apostolat dans sa renommée, ses poèmes faisaient des miracles. Lorsqu'Athènes fut prise par Lysandre, un musicien de Phocée, appelé au banquet des chefs victorieux, réso-

lus à la saccager, sauvait la ville de la destruction, en leur chantant quelques strophes d'*Électre.* — Les passagers d'un vaisseau poursuivi par des corsaires n'obtinrent le refuge dans un port de Sicile, qu'en récitant des morceaux de ses tragédies. Des maîtres étrangers affranchissaient, pour l'amour de lui, ceux de leurs esclaves qui savaient ses vers. L'*Euripidomanie,* comme on l'appela, devint une sorte de folie sacrée ; elle eut ses Sybilles et ses Corybantes. Philémon faisait dire, dans une de ses pièces, à un personnage : « Si j'étais sûr que les morts, comme le » prétendent certaines gens, eussent encore du sen- » timent, j'irais me pendre aussitôt, afin de voir Eu- » ripide. » — Un jour de brûlant été, le comédien Archélaüs joua, devant les Abdéritains, sa tragédie d'*Andromède.* Les voilà tous saisis de fièvre, possédés du poète comme d'un dieu. Ils s'en allaient par les rues, gesticulant et criant d'une voix lamentable : « Amour, toi, le tyran des hommes et des dieux ! » — Il fallut, dit Lucien, que l'hiver vînt avec un grand froid, pour faire cesser ce délire.

Entre ces apothéoses fanatiques et les dénigrements modernes, il est une place très haute encore, où Euripide doit siéger. S'il n'occupe pas le trône tragique, il reste assis sur la première marche. Eschyle, au-dessus de lui, le regarde peut-être d'un œil sombre ; mais So-

phocle qui porta son deuil, et qui, apprenant sa mort, conduisit ses acteurs sans couronnes aux Jeux du théâtre, salue en lui son plus noble émule ; Socrate lui sourit et l'approuve ; Aristophane, rétractant sa haine, brise sur sa lyre *la* corde injurieuse qui calomnia ce génie ; et ces grands anciens, à distance, ne forment plus qu'un groupe d'Immortels.


ARISTOPHANE

CHAPITRE PREMIER

ORIGINES DE LA COMÉDIE.

I. — Naissance rustique et bacchique de la Comédie. — Charivari populaire des Fêtes Dionysiaques. — Le Dialogue s'en détache. — La table scénique. — Premiers types comiques.

II. — La Comédie entre dans les villes. — Athènes la dégrossit et la forme. — Elle y devient une polémique en action. — Son caractère orgiaque persiste sous sa nouvelle forme. — Les masques et les costumes. — Avènement d'Aristophane.

I

Le pêcheur du conte arabe ramène dans son filet un vase d'airain rongé par la mousse, rouillé par les flots. Il le débouche, le couvercle saute : dans une fumée d'orage, parmi les éclairs, il en jaillit un Génie gigantesque qui monte jusqu'au ciel. Pour faire surgir le génie d'Aristophane dans toute sa grandeur, remontons à ses origines. Pendant des siècles, il a fermenté au fond de l'amphore des vendanges, et c'est de là qu'il s'élance, extraordinaire, effréné, dans une fumée de prodige qui le voile encore aujourd'hui.

La Comédie grecque naît, comme la Tragédie qui se sépara bientôt d'elle, au milieu des ivresses et des licences de l'automne, dans les Dionysiaques champêtres où le peuple fêtait le vin récolté. Le jus des grappes écrasées est son premier masque, le chant des vignerons est son premier chœur. Une sorte de rut sacré s'emparait alors des campagnes. Bacchus était dans l'air, gonflé d'abondance, soufflant l'allégresse : Éole orgiaque, il crevait ses outres, d'où le vin jaillissait comme un vent de joie. On imitait par des danses grossières le trépignement des vendangeurs foulant les raisins dans la cuve, on se ceignait les reins d'une peau de chevreuil, on s'attachait au visage barbouillé de lie des barbes de feuilles. L'arabesque immense et bizarre de Pans, de Corybantes, de Satyres, de Nymphes, de Ménades, qui se ramifiait à Bacchus, comme la végétation des pampres flottants se rattache au cep, prenait le souffle et la vie d'une mascarade enthousiaste. La Bacchanale courait par les champs et par les villages, au mugissement des conques, au bruit des cymbales. En tête marchait le Dieu représenté par un de ses prêtres, armé des cornes de taureau qui figuraient sa force indomptable, le thyrse au poing et le lierre au front. Autour de lui les Ityphalles agitaient, au bout d'un bâton, l'emblème monstrueux de sa puissance créatrice ; leurs danses saccadées imitaient les chan-

cellements de l'ivresse. Le cortège tournait autour d'un autel ; un bouc immolé rassasiait le dieu.

Alors, l'office terminé, le vertige sacré se changeait en raillerie populaire, le tonnerre du rire lançait des éclairs. Du haut de leur chariot, les Bacchants apostrophaient la foule attroupée. Une mêlée joyeuse d'invectives et de lazzi les mettait aux prises. C'était un charivari effréné, au milieu duquel, comme dans la bataille homérique, des combats singuliers se détachaient en relief sur le tumulte unanime. Les masques interpellaient les visages, les coups de gueule se croisaient comme des coups de lances, les brocards emportaient la pièce, le rire mordait jusqu'au sang. Nulle mesure, aucune retenue : l'esprit, déchaîné par le vin, bondissait impudique et nu ; l'obscénité se retroussait sans vergogne. Le bâton phallique battait la mesure de l'orgie, les clameurs de l'*Evohé* lui donnaient le ton. Chacun criait son rêve, gesticulait son désir, lâchait son cynisme, mettait en liberté ses pensées secrètes. Bacchus était là, planant sur la fête et lui soufflant la licence. Il excitait les audaces et déliait les langues ; il lançait les âmes, captivées, tout le reste de l'année, par la raison et par l'habitude, dans la folie sans limites. C'était lui plaire que de délirer, c'était l'adorer que d'extravaguer. Les autres dieux gouvernaient et contenaient toute la vie de l'homme : Zeus le pliait au respect des lois éter

nelles, Pallas purifiait son intelligence, Apollon l'accordait au son de sa lyre, Hermès l'asservissait au commerce et le disciplinait aux jeux du gymnase ; les Grandes Déesses le courbaient sous le joug de l'agriculture. Bacchus n'avait que quelques jours dans ce cycle de devoirs et de fonctions enchaînées, mais ces jours, il les lui fallait tout entiers. Comme dans un ergastule rempli d'esclaves à la tâche, il entrait, la coupe en main, dans le monde obscur d'instincts comprimés, d'appétits inassouvis, d'ardeurs étouffées, que recèle la nature humaine : il enivrait tout cela et le poussait au dehors. L'homme, touché de son thyrse, échappait aux contraintes de l'état social : il redevenait l'être physique, moitié bestial et moitié divin, des créations primitives ; les cornes du Satyre poussaient à son front.

Cependant les huées de l'orgie comique s'éclaircissent bientôt par degrés ; des groupes de dialogue se forment au milieu de la cohue injurieuse. La scène se détache de la multitude et se concentre sur les chariots liturgiques ; un demi-silence se fait autour d'elle. Aguerri par l'exercice de sa verve, aiguisé par la gaieté qu'il excite, le farceur agreste met un peu d'art dans sa turbulence ; à travers l'extravagance du bacchant, l'histrion s'ébauche. Il n'imite plus seulement les Satyres dansants, comme l'Alphésibée de Virgile ; il ne jette plus au hasard ses poignées de

moqueries et de quolibets ; c'est un vice spécial, un ridicule distinct que vise son doigt tendu et que frappe sa langue acérée. L'improvisation prend la cadence et le frein du rythme ; elle s'agite dans un cercle ondoyant encore, et que rompent, à chaque instant, les poussées de la brutalité populaire, mais que referment aussi des rubriques et des répliques convenues. De la charrette nomade qui la cahotait à travers les champs, la scène saute sur une table tapissée de branches. Elle a trouvé un point fixe et un habitacle ; ce n'est point encore la maison, c'est déjà la tente. Comme Thespis pour la tragédie, des poètes surviennent, qui tirent la comédie de son bloc et la façonnent lourdement. Une vague ébauche de composition se dessine, pareille à un bas-relief archaïque. Des types grossiers d'esclaves voleurs, d'athlètes fanfarons, de parasites faméliques commencent à s'y profiler. Le chant n'étouffe plus la parole, l'hymne laisse siffler l'ironie. Comme une paysanne goguenarde égayant de ses saillies rustiques une foire urbaine, la Comédie entre dans les villes, pendant les fêtes de Bacchus. Elle s'y dégrossit et s'y forme, son scenario s'agrandit, des légendes mythologiques s'y déroulent; des épisodes s'en détachent. Phormis à Mégare, Epicharme en Sicile la sèvrent de l'excès du vin; ils la débarbouillent de son écume, sinon de sa lie. Elle chancelle encore, mais elle marche.

Arrivée à Athènes, la Ménade se transforme en Muse.

II

Dès qu'elle paraît dans Athènes, la vocation de la Comédie grecque se déclare ; elle s'empare de la satire politique : c'est l'instinct d'Achille enfant se jetant sur l'épée qu'il voit pour la première fois. Elle devient un pamphlet vivant, armé du dard de l'abeille attique. Elle livre aux risées et aux mépris populaires le stratège ignare, le démagogue impudent, le sophiste corrupteur, le sycophante hypocrite. Elle attaque la guerre votée, bafoue la loi projetée, renverse la renommée érigée ; ses grelots sonnent l'ostracisme. Le théâtre, inspiré par elle, attire les passions et les soupçons, les jalousies et les haines, les gaietés et les colères, qui grondent au Pnyx ou dans l'Agora, et il leur renvoie cette effervescence en éclairs. Ses poètes se font les exécuteurs des hautes-œuvres de la démocratie athénienne, quelquefois aussi s'instituent ses juges. Le peuple se voit traduit et pilorié sur la scène, et il rit de son effigie flagellée par un fouet railleur. Ne demandez pas à cette comédie des caractères étudiés, ni des réflexions générales : elle vit au jour le jour, comme une chasseresse, et ne se nourrit que de proies. L'humanité pour elle se con-

centre dans la Cité, le temps dans le présent, l'idée dans un adversaire, le mal et l'infamie dans le parti qu'elle combat. Sa poétique est une polémique, son but est une cible qu'elle crible de traits. Son art, hâtif et superbe, ne consiste qu'à ciseler des flèches, qu'à décorer et graver des armes. Mais ces armes redoutables semblent commandées par Cypris au marteau magique d'Hœphestos; ces flèches perçantes sont dignes de sonner dans le carquois d'or d'Apollon.

Cependant, alors même que la Comédie grecque prend entre les mains des poètes les formes de l'art, elle garde l'allure violente et les transports démoniaques d'une orgie sacrée. Bacchus ne cesse pas de la posséder, il préside toujours à ses fêtes : son prêtre est là qui le représente, assis à la place d'honneur, sur un fauteuil de marbre magnifiquement sculpté, qu'on a récemment découvert. Les spectateurs arrivent au théâtre, avinés des banquets nocturnes; les acteurs ont bu largement, pour mieux s'inspirer de l'esprit du dieu ; on verse à flots des rasades aux Chœurs qui entrent et qui sortent ; une vapeur d'ivresse flotte sur la scène et sur l'auditoire. Il faut que le poète soit ivre comme la foule ou qu'il le paraisse, que son esprit sente le vin, que sa gaieté se débraille, que sa verve bondisse de la bouffonnerie au lyrisme, avec des sauts de bacchante : sans quoi

mille voix méprisantes lui crieront le dicton célèbre : « Qu'y a-t-il là pour Bacchus? »

La scène rehaussée sur laquelle la Comédie monte, à Athènes, n'entrave, du reste, en rien sa licence native. Tout au contraire, l'outrance est sa règle, l'exagération est sa loi : elle est dressée pour la folie, comme le banquet pour l'ivresse. Ses personnages sont toujours des Masques, encore grossis par l'optique d'un théâtre immense. Ces masques emboîtent comme des casques les têtes des acteurs : leur rictus béant, leur laideur tranchée, leurs grimaces et leurs difformités taillées en ronde-bosse, suppriment toute gradation et toute nuance. Le caractère moyen, l'observation ressemblante, la physionomie vraisemblable, disparaissent sous cette caricature sculpturale. Elle ne peut faire ressortir que les traits saillants, et, pour ainsi dire, l'ossature d'un ridicule ou d'un vice. Chaque type, porté à son hyperbole, reste immobile, de la première à la dernière scène ; le masque est son enseigne grotesque et criarde. — Pour n'en citer qu'un exemple, celui du Parasite avait un nez recourbé comme celui d'un oiseau de proie.

Les comédiens modelaient leurs corps d'après ces têtes colossales. Ils montaient sur des chaussures hautes comme des socles, bombaient leurs poitrines, étoffaient leur ventre, élargissaient leurs épaules à

l'aide de postiches. Leur voix était à l'unisson de ces énormités fantastiques : des lames de métal garnissant la bouche l'enflaient comme une fanfare ou l'aiguisaient comme un cri. Il fallait ces gosiers de bronze pour dominer un peuple qui faisait, au théâtre, le bruit d'une tempête. Chaque histrion grec, comme Démosthènes, haranguait la mer. Imaginez les mannequins gargantuesques des Kermesses flamandes, prenant vie et souffle, bouffonnant et vociférant du haut d'un tréteau, vous aurez le tableau de la Comédie athénienne au quatrième siècle.

Aucune intrigue suivie, aucune composition régulière, n'étaient possibles avec cette machination fabuleuse ; la réalité était fermée au poète. En revanche, la fantaisie lui restait ouverte, illimitée, infinie, sans frontière et sans horizon. Il s'y jetait à corps perdu, libre d'incarner ses haines, de travestir ses rancunes, de métamorphoser ses idées sous toutes les formes de la parodie et du songe. Il ressemblait à un enchanteur qui n'aurait que le pouvoir d'évoquer des monstres.

Aristophane arrive, et de cet art indigeste, abrupt, oscillant, mouillé du vin de la Bacchanale, comme la terre naissante de l'eau du déluge, il tire d'incomparables chefs-d'œuvre. Il n'ordonne point ce chaos, mais son souffle lui imprime des formes mouvantes,

d'une souplesse et d'une poésie merveilleuses. Il fait de la magie avec le désordre, de l'harmonie avec le vacarme, de la grâce avec le cynisme, de la sagesse avec la démence. Une joie immense rayonne sur son œuvre ; ses Masques grimaçants versent la fraîcheur, comme ceux des fontaines. Grâce à Aristophane, on a entendu une fois, sur la terre, le rire inextinguible des Dieux.

CHAPITRE II

ARISTOPHANE.

I. — Caractère d'Aristophane. — Homme de la vieille Athènes, conservateur des traditions nationales, hostile aux innovations. — Clairvoyance de son génie.

II. — Athènes, au temps d'Aristophane. — Premiers symptômes de décadence. — Sa démocratie dégénère en démagogie. — Gouvernement du nombre. — Le soupçon et la délation. — Ruine organisée des riches, rançons exorbitantes des fortunes. — Athènes pervertie par la Sophistique.

III. — Lutte d'Aristophane contre les corrupteurs de la cité. — Son idéal héroïque. — Chœur des vétérans de Salamine dans les *Guêpes*. — Plaintes pathétiques des vieillards dans les *Acharniens*. — Éducation regrettée de la belle époque. — Les jeunes gens allant à l'école.

I

Avant d'entrer dans l'œuvre, arrêtons-nous devant le poète; mais ce poète, comment le fixer? Comment saisir ce serpent ailé qui rampe et qui plane? On le cherchait dans la fange qu'il agitait tout à l'heure; maintenant il vole dans l'éther, entre l'Hippogriffe et Pégase. Quelle chaîne jeter sur ce génie fugace, inépuisable en métamorphoses? Quelle

voix distincte dégager de ce charivari tumultueux, dont les dissonances forment l'harmonie, où l'injure crie, où l'ironie siffle, où la gaieté chante, où la huée alterne avec la pensée, où, dominant tous ces bruits épars, la diffamation semble aboyer, au seuil d'une orgie, par la triple gueule de Cerbère? Quel Esprit préside ce Sabbat païen? Va-t-on trouver, en allant au fond, un noir démon, accroupi sur l'autel bachique, broyant, avec l'écume qui tombe de ses lèvres, la ciguë que boira Socrate? Le visage qu'on cherche se dérobe sous cent masques dont l'un dément l'autre.

Des traits essentiels se dessinent pourtant à travers cette fantasmagorie décevante; ils se rapprochent et ils se répètent, si fréquents et si décisifs, qu'ils finissent par former un type; et ce type est grave, altier, presque austère : un Satyre pensif en donnerait l'idée.

Aristophane est l'homme du passé, conservateur jusqu'à l'archaïsme, contempteur acerbe des choses de son temps; hostile au progrès, si c'est un progrès pour un peuple que de rouler sur la pente qui verse à l'abîme; rétrograde, si c'est reculer que de tourner le dos à la nuit tombante et de remonter vers l'aurore. Les peuples ne remontent pas leurs courants; l'aube ne se relève point dans leur ciel. Mais la philosophie de l'histoire n'était pas inventée du

temps d'Aristophane : il vit Athènes pencher vers la ruine, et fit retentir, comme un cri d'alarme, son rire éclatant. Ce fou était un sage : il a vu de haut et prévu de loin ; ses traits ont visé tous les points vulnérables de son peuple et de son pays. Partout où la raillerie d'Aristophane a passé, un péril mortel a surgi.

II

Athènes, au temps d'Aristophane, resplendit encore; un rayonnement de gloire et de génie l'illumine. Mais déjà les ombres s'amassent, les vices organiques fermentent dans son corps social si dangereusement concentré, des symptômes mortels se produisent. En perdant Périclès, Athènes a perdu sa règle et son frein : la sagesse s'est retirée d'elle. Elle peut voiler la statue de sa déesse tutélaire, l'âme de Pallas a quitté la ville. Sa démocratie, contenue jusque-là par le droit et par la justice, brise toute entrave et s'érige au-dessus des lois. Elle s'asservit en croyant régner, et devient le jouet des ambitieux et des démagogues. C'est une reine fainéante menée par ses corrupteurs et par ses flatteurs. Le Nombre détrône l'Intelligence. Vingt mille têtes oscillantes, qui tournent à tout souffle, se substituent

au front immobile, dressé sur la foule, qui pensait pour elle, et lui faisait accepter ensuite des desseins longuement médités. A Périclès haranguant le peuple, droit et calme, les bras croisés sous son manteau court, avec une sérénité majestueuse, succède Cléon, le corroyeur, plein d'insolence et de hâblerie, à la voix de taureau et au front d'airain. C'est Thersite, à l'Agora, remplaçant Ulysse. Le peuple juge et se déjuge en un jour, il affirme et il se rétracte : un élément se passe de logique, le reflux emporte ce que le flot a porté. Les fonctions publiques sont une loterie ; une fève blanche les adjuge, une fève noire les retire ; et les sages se demandent, avec un triste sourire, si ceux qui s'embarquent ont coutume de tirer au sort le pilote qui gouvernera le navire. Cette démagogie despotique rêve et voit partout des tyrans. Elle a pour sceptre le bâton de Tarquin, prête à écimer toutes les têtes qui dépasseraient son niveau. Des mots vagues et terribles, qui recèlent l'exil ou la mort : « Médisme », « Laconisme », « Conjuration », « Société secrète », flottent par les rues, comme des nuées d'orage ; ils foudroient le citoyen sur lequel ils crèvent. Nul recours et nul appel : les accusés de lèse-majesté populaire doivent se défendre, chargés de chaînes, devant le peuple assemblé. — « Nous avons été plus » de cinquante ans, dit Aristophane, sans enten-

» dre parler de la tyrannie ; maintenant on ne parle » plus d'autre chose. Sur le marché, son nom est plus » commun que le poisson salé. On ne peut préférer un » poisson à un autre, sans être traité de suppôt de » tyrans. » —La délation devient un métier, la magistrature, une industrie lucrative : chaque sycophante reçoit son salaire ; six mille Héliastes jugent et condamnent, à trois oboles par journée. La Justice n'est plus un sanctuaire, mais un atelier national où l'indigent et le fainéant viennent gagner leur pain, en ânonnant des sentences. Il faut des procès pour alimenter cette chicane famélique, les Alliés en feront les frais. Des îles de la mer Égée, des côtes de la Chersonèse ou de l'Ionie, on les force à venir plaider dans Athènes.

La multitude détestant les riches, l'impôt retombe tout entier sur eux. Il met en coupe réglée les fortunes et les patrimoines, il se complique de charges pesantes qui, sous le titre de *liturgies*, écrasent le contribuable accablé. En temps de guerre, l'État contraint le riche à payer l'armement du citoyen pauvre, à nourrir les chevaux de la cavalerie, à équiper le navire dont le commandement lui est assigné. Pendant la paix, il le ruine en hécatombes et en sacrifices, en Chœurs de chant et de danse, en courses de vaisseaux aux fêtes de Poséidon, en tragédies et en comédies aux fêtes de Bacchus. Qu'on se figure un

propriétaire ou un banquier d'aujourd'hui, en dehors de tous ses impôts acquittés, nommé marguillier ou imprésario malgré lui, et contraint, par cette élection, de subvenir aux frais d'une Fête-Dieu ou de monter un grand opéra ; on aura l'idée et la somme des exactions qui pressuraient le riche Athénien : — « Bien fou, s'écrie le poète Antiphanès, qui croit » posséder quelque chose en ce monde! L'*eisphora* » emporte tout ce qu'il a chez lui, la *graphé* le ruine, » le *stratégat* le crible de dettes, le *chorégat* le réduit » à porter une souquenille d'indigent, après avoir paré » son Chœur de manteaux tissus d'or; le *triérarchat* » l'oblige à s'étrangler. » Dans les *Chevaliers* d'Aristophane, Cléon furieux dit au charcutier son rival : — « Je te ferai nommer triérarque, je t'inscrirai sur la » liste des riches, et je m'arrangerai pour qu'on te » donne un vieux navire et des voiles pourries qu'il te » faudra sans cesse réparer à grands frais. »

D'affreuses luttes intestines couvaient sous cette anarchie. Athènes, au dehors, ne tentait pas moins le destin. Elle s'acharnait à la guerre du Péloponèse, qui brisa l'unité de la société grecque ; sa flotte s'était échouée contre Syracuse. Les grandes catastrophes prochaines et lointaines, Ægos-Potamos et Chéronée, assombrissent déjà l'horizon.

La corruption morale s'ajoute à cette démence po-

litique. La rhétorique souffle sur Athènes, comme un vent malsain ; elle y détruit en germe ses plus mâles vertus. L'intempérance de la parole, ce vice originel de l'esprit grec, émousse le ressort des âmes. Les sophistes ouvrent leurs écoles d'argutie et de scepticisme ; on scrute les mystères, on questionne les dieux. Les jeunes gens désertent les luttes de la palestre pour l'escrime de la dialectique, les langues s'exercent aux dépens des muscles. Athènes payera bientôt des mercenaires pour combattre en place de ses fils. Des débauches inconnues s'étalent, l'amour infâme déprave l'amitié. La musique se met à l'unisson des mœurs relâchées ; ses cordes d'airain se détendent, la lyre expire de langueur. Euripide remplit le théâtre d'idées troublantes et de cris plaintifs : il énerve les âmes qu'ennoblissait Sophocle, qu'exaltait Eschyle. La décadence enveloppe Athènes et l'ébranle par tous les côtés.

III

C'est au milieu de cette cité dégénérée que la comédie d'Aristophane se dresse et s'élance, son fouet d'ïambes à la main, seule contre un peuple, combattant l'hydre du Nombre, glorifiant la paix en pleine guerre, bafouant les rhéteurs et les déma-

gogues, déchirant sous les dents du rire les sophismes et les utopies. Ce serait diminuer Aristophane que d'en faire un pédagogue politique, uniquement soucieux de corriger et d'endoctriner, qui travestit son bon sens en folie dans un but tout moral et tout didactique, comme le fabuliste déguise en animaux ses préceptes. Son esprit plane au-dessus des misères locales qu'il raille sur la scène ; il s'en donne la parodie à lui-même, comme un dieu qui rirait d'en haut de l'insanité des mortels. Mais on le rabaisserait davantage encore si l'on ne voyait en lui qu'un bouffon populaire, esclave de Bacchus, et versant, au théâtre, l'hilarité à la plèbe, comme il lui servirait du vin dans un cabaret. Si son génie souffle où il veut, le patriotisme le porte, et la clairvoyance le dirige. Il attaque d'instinct le faux et le mal, il a le flair des idées morbides et des doctrines pernicieuses qui corrompent Athènes ; son goût acéré lui dénonce le mensonge et la perdition. Il voit et il juge les choses de son temps, avec le regard lucide d'un fils de Pallas « aux yeux clairs ».

Les hommes se mesurent à leur idéal : Aristophane a le sien qui est héroïque. C'est l'Athènes des guerres Médiques, haute et pure comme sa Déesse, et, comme elle, armée de la lance. C'est l'âge des grandes et des fortes mœurs, de l'Hellade ralliée dans une fraternité militante. A travers les extra-

vagances de ses comédies, cet idéal évoqué reparaît toujours en visions sublimes. De temps en temps, le rire cesse, le ton s'élève, et les vers grandissent, les mascarades s'écartent; et, par de soudaines perspectives, on entrevoit des champs glorieux, des victoires qui volent, une palme à la main, Marathon et Platée, Mycale et Salamine, la poignée de Spartiates serrés aux Thermopyles, comme un groupe taillé dans le roc, qui soutient sans fléchir l'assaut de l'Asie; et l'immense flotte de Xerxès submergée, au chant du Péan sacré. — Dans une scène des *Guèpes*, les vieux juges mercenaires, raillés par le poète, se ressouviennent tout d'un coup qu'ils ont été les guerriers de Miltiade et de Thémistocle. Leur ridicule s'efface, leur dard grotesque redevient une lance invincible; redressés, comme si le clairon des grandes guerres sonnait leur réveil, ils entonnent ce morceau superbe :

« Si quelqu'un de vous, ô spectateurs, regardant comme je suis faite, s'étonne de me voir amincie par le milieu, et se demande que veut cet aiguillon, je l'en instruirai, fût-il tout à fait ignare. Nous qui portons par derrière cette trompe aiguë, nous sommes les seuls Attiques, les vrais nobles et les indigènes du pays. C'est nous qui, les armes à la main, avons sauvé la patrie lorsque le Barbare vint incendier le pays et enfumer la cité, dans le désir furieux de ravir nos ruches. Aussitôt nous courûmes, avec la pique et le bouclier, pour le combattre, ivres du vin âpre de la colère, debout, homme contre homme, et de rage nous

mordant les lèvres. Une nuée de traits éclipsait le jour et cachait le ciel. Et cependant, grâce aux Dieux, nous eûmes tout chassé vers le soir. Avant le combat, une chouette avait volé sur nos têtes. Puis nous les poursuivîmes, les perçant comme des thons jetés dans les filets. Ils fuyaient, piqués de nos dards, aux joues et aux fronts ; de sorte que chez les Barbares rien ne passe pour plus redoutable que la guêpe attique. — Oh ! alors, j'étais terrible, je ne craignais rien, j'allais sur mes trirèmes détruire l'ennemi. On ne se souciait guère alors d'arrondir des phrases, on ne songeait pas à calomnier ; mais c'est à qui serait le plus brave rameur. Aussi avons-nous pris bien des villes aux Mèdes, et c'est à nous qu'Athènes doit ces tributs que volent les jeunes d'aujourd'hui. »

Ces grognards de Marathon et de Salamine reparaissent dans *les Acharniens*, et c'est avec des accents pathétiques que le poète montre leur vieillesse trébuchant aux pièges de la chicane athénienne, livrée aux morsures des rhéteurs et des avocats. A ce moment, le grand moqueur s'attendrit, et l'on croit voir de grosses larmes rouler sur les joues enluminées de son masque :

« Nous les vieillards, nous les anciens, nous accusons cette ville. Tant de combats sur mer nous méritaient bien d'être nourris par elle, au déclin de notre vie. Loin de là, nous sommes maltraités, impliqués dans des procès, jetés aux railleries de jeunes orateurs, sourds que nous sommes, et trop faibles pour remplir une flûte de notre souffle usé par l'âge. Poseïdon devrait nous protéger, et nous n'avons d'autre soutien qu'un bâton. Debout devant la pierre du tribunal, bégayant d'une voix sénile, nous ne voyons que l'ombre de la justice, tandis que l'accusateur, qui veut se

concilier les jeunes gens, nous accable de sa dialectique. Il nous traîne devant le juge, nous presse de questions, nous tend des pièges de paroles: son attaque trouble, renverse, met en pièces le pauvre Tithon qui, accablé par l'âge, reste bouche close, condamné à payer l'amende. Il pleure, il sanglote et il dit à ses amis: « Ce qui devrait » payer mon cercueil, l'amende me le prend. » — N'est-ce pas une infamie? Quoi! la clepsydre tue le vieillard blanchi, qui, dans l'ardente mêlée, s'est tant de fois couvert d'une glorieuse sueur, dont le courage a sauvé la patrie à Marathon! Nous poursuivions dans les champs de Marathon, tandis que maintenant des misérables nous poursuivent à outrance et nous accablent... J'ai pleuré de pitié quand j'ai vu maltraiter par un archer ce vieillard, qui, par Déméter! quand il était le jeune, le vrai Thucydide, ne se serait pas laissé insulter par la Déesse elle-même. Alors il eût terrassé dix Evathlos, il eût terrifié par ses cris trois mille archers; il eût percé de ses flèches toute la lignée de son ennemi. Ah! si vous ne voulez pas laisser en paix les vieillards, décidez qu'on appareillera les plaideurs. Ainsi le vieillard n'aura en face de lui qu'un vieil avocat édenté; le jeune homme luttera contre les bavards et les infâmes. Qu'à l'avenir, devant les tribunaux, le vieux ne puisse être assigné que par le vieux, le jeune par le jeune. »

Cet âge d'or de l'ancienne Athènes est le regret constant d'Aristophane, son mirage intérieur, sa nostalgie civique. Il voudrait ramener ce printemps sacré, il en radote divinement; les paroles de miel de l'antique Nestor coulent de ses lèvres, quand il rappelle sa pudeur simple et sa rudesse ingénue. Le plus pur morceau de son œuvre est le tableau qu'il a tracé, dans *les Nuées*, de la jeunesse grecque du vieux temps allant à l'école. On croit voir les éphè-

bes de Phidias, les Athlètes et les Discoboles adolescents des musées, ranimés sous un souffle chaste, et descendant en cadence de leurs piédestaux et de leurs métopes.

« En ce temps-là, les jeunes gens d'un même quartier, lorsqu'ils allaient chez le maître de cithare, marchaient ensemble dans les rues, pieds nus et en bon ordre, quand même la neige serait tombée comme la farine d'un tamis. Là, ils s'asseyaient, les jambes écartées, et on leur apprenait à chanter l'hymne : *Pallas terrible, qui ravages les cités*, ou : *Un cri qui perce au loin*, et ils tendaient leurs voix, avec l'âpre harmonie transmise par leurs pères. Si quelqu'un faisait le bouffon ou chantait avec des inflexions molles, on le chargeait de coups, comme ennemi des Muses..... Jamais un enfant, dans la palestre, n'était frotté d'huile au-dessous du nombril ; le reste de leur corps conservait ainsi, comme une pêche veloutée, son frais duvet et sa fleur... A table, ils n'auraient pas osé prendre, avant de plus âgés qu'eux, une rave, un grain d'anis, une feuille de persil, ni manger des poissons, des grives ou se croiser les jambes. »

Si le jeune homme auquel il s'adresse imite leur exemple, le poète lui promet une âme saine dans un corps parfait, et il lui ouvre, comme en rêve, ce jardin antique, vrai paradis du jeune Grec :

« Tu vivras beau et florissant dans les palestres, et tu n'iras pas sur la place publique ergoter et bavarder, comme on le fait aujourd'hui. Mais tu descendras, à l'Académie, te promener, à l'ombrage des oliviers sacrés, une couronne de joncs en fleurs sur la tête, avec un sage ami de ton âge, respirant les bonnes odeurs du smilax et du peuplier bour-

geonnant, jouissant du beau printemps, lorsque l'ormeau murmure auprès du platane. »

Il n'y a rien de plus chaste et de plus riant dans aucune poésie antique. C'est un bas-relief qu'effleure la lumière, et que des rameaux printaniers caressent de leurs ombres. La Grèce, dans cette sobre idylle, a donné son idéal de joie pure et sa fleur humaine.

CHAPITRE III

LES ACHARNIENS. — LA PAIX.

I

Voyons maintenant Aristophane à l'œuvre de ses haines et de ses idées, admirablement habile et sagace sous son délire apparent, se mouvant, avec une agilité merveilleuse, dans un plan tracé dont les lignes flottantes échappent au regard; poursuivant une tactique constante, tandis qu'on peut croire qu'il bat la campagne; ne perdant pas un seul des traits qu'il semble jeter aux vents ou lancer aux nues.

Et d'abord, il est l'adversaire acharné de la guerre

du Péloponèse. Il n'y voit pas seulement la Grèce déchirée de ses propres mains et l'éventualité des défaites, mais encore un foyer de révolutions intestines, la ruine des patrimoines, la perturbation des fortunes, les vieilles lois s'écroulant au contre-coup des revers, les démagogues profitant de l'orage des esprits et du désordre des choses pour escalader le pouvoir; la victoire même périlleuse, et Athènes menacée de la tyrannie du vainqueur. Trois de ses comédies attaquent la guerre, par le spectacle des félicités de la paix opposées à ses catastrophes, par l'ironie emboîtant le pas de la fausse gloire, par la revendication hardie et railleuse de la maison contre la tente, de l'appétit contre la famine, du vin versé contre le sang répandu. Au-dessus des lances qui s'entre-choquent, il arbore le phallus bachique et le thyrse exubérant des vendanges. De même qu'Homère dresse au haut du ciel, dans les nues, sur la plaine poudreuse où les Grecs et les Troyens s'exterminent, le banquet éclatant des dieux, Aristophane montre au peuple d'Athènes, que la guerre affame, la vision des tables chargées et des amphores pleines de la paix.

Dans *les Acharniens*, Dicéopolis, dont le nom signifie « Bonne Politique », a vainement plaidé au Pnyx la cause de la paix. C'est en vain qu'il a

démasqué la fausse ambassade persane, qui vient mystifier le Sénat, avec un train de carnaval et un Satrape qui parle d'avance le jargon des Mamamouchis de Molière; le peuple s'obstine à combattre et rejette la trêve proposée. Alors le bonhomme se fait une paix particulière au milieu de la guerre générale; il envoie à Sparte un messager qui lui rapporte trois traités de trêves en bouteille. Dicéopolis ouvre la première, il la hume et il la déguste; trêve de cinq ans, elle sent à plein nez le goudron: c'est un de ces armistices éphémères pendant lesquels on n'a que le temps de radouber les navires. Dicéopolis la rejette avec une grimace. En voici une autre de dix ans; il en sort aussi une vapeur de bataille : « Elle sent les députés, qui s'en vont, » par les villes, gourmander les alliés trop lents à se » remettre en campagne. » Ce n'est pas encore de ce vin-là qu'il veut boire. Mais la troisième exhale le joyeux fumet d'une trêve de trente ans sur terre et sur mer : « Oh! quel bouquet! par Bacchus! » c'est une odeur de nectar et d'ambroisie. Elle ne » nous dit pas, celle-là : « Munissez-vous de vivres » pour trois jours, » mais elle a à la bouche ce mot » si doux : « Allez où bon vous semble. » — C'est la Dive Bouteille, comme aurait dit Rabelais : Dicéopolis l'absorbe d'un trait, et, libre de craintes, exempt de soucis, il va célébrer les Dionysiaques

champêtres dans son petit domaine pacifié.

C'est alors que l'imagination comique du poète se déploie avec profusion. A peine conçue, la pensée prend corps, l'idée revêt une forme plastique; on dirait que les mots s'élancent de sa bouche, vivants et bondissants sur la scène, et que tout un monde de figures grotesques découle des plis de sa draperie, comme l'essaim des Pygmées de la peau de lion secouée par Hercule. — Il s'agit de démontrer que la guerre détruit le commerce et interrompt les échanges : Dicéopolis a ouvert un marché franc dans sa terre; tout y arrive et tout y abonde, pendant que le dénûment sévit alentour. Un homme de Mégare, affamé par le blocus athénien, est trop heureux, faute d'autre marchandise, de lui vendre, pour une poignée d'ail, ses deux petites filles déguisées en cochons de lait. — Le poète veut encore prouver que la guerre, funeste aux bons citoyens, n'est profitable qu'aux dénonciateurs. Nicarque le sycophante vient rôder autour de Dicéopolis, qui marchande, avec un Béotien, une bourriche de gibier et de poisson frais. Il veut saisir ses denrées comme contrebande de pays ennemi, et l'accuser de trahison devant les archontes. Dans le pays soumis à la guerre, sa délation perdrait Dicéopolis; mais les espions n'ont point droit d'entrée sur son terrain neutre. — « Ah! s'écrie Dicéopolis à son Béotien,

» j'ai ton affaire, prends un sycophante bien em-
» ballé, comme de la poterie. » — « Par Castor et
» Pollux! je gagnerais gros à en emmener un, je le
» montrerais comme un singe plein de malice. » —
« Voilà justement Nicarque qui vient dénoncer. » —
« Qu'il est petit! » — « Mais en lui tout est venin. »
— Dicéopolis prend le sycophante par la nuque, l'emballe comme une cruche dans une botte de paille, et le jette sur les épaules du campagnard qui l'emporte, en échange de ses anguilles.

Le contraste entre les maux de la guerre et les bienfaits de la paix se développe par une série de scènes alternées, d'une diversité saisissante. La faim crie et la misère pleure autour de la grasse oasis où Dicéopolis fait bombance. Un laboureur dont l'ennemi a volé les bœufs lui demande deux gouttes de trêve qu'il refuse; mais il en donne toute une fiole à une jeune mariée altérée d'amour, dont l'époux allait partir pour la guerre, au sortir du repas de noces. En dehors de son enclos, toutes sortes de bruits furieux retentissent : les clairons grondent et les fifres sifflent, les javelots crient sur la meule de l'aiguiseur, les marteaux enfoncent les chevilles et clouent les éperons des navires. — Au dedans, ce ne sont que remuements de vaisselle et que mots de gueule : les marmites gloussent, les fritures glapissent, les petites broches garnies de

grives grincent devant l'âtre brillant d'étincelles.

Voici venir le guerrier Lamachos, agitant son triple panache et la Gorgone qui grimace horriblement sur son bouclier. Par la nuit qui arrive, sous la neige qui tombe, les stratèges l'envoient garder la frontière, tandis que Dicéopolis va se mettre à table et célébrer la Fête des Coupes, par un souper succulent. Un dialogue d'antithèses s'engage entre le soldat qui s'équipe et le soupeur qui festine, duo d'une verve presque musicale et dont l'accompagnement naturel serait l'étourdissant crescendo d'un opéra-bouffe italien. — La cuisine parodie le camp, la batterie culinaire contrefait le fracas des armes, la victuaille qu'on prépare réplique à la bataille qui s'apprête.

« Esclave, esclave, mon havre-sac. » — « Esclave, esclave, une corbeille. » — « Apporte les plumes de mon casque. » — « Apporte les ramiers et les grives. » — « Que ces plumes d'autruche sont belles et dorées ! » — « Que cette chair de ramier est grasse et dorée ! » — « Apporte-moi l'étui de ma triple aigrette. » — « Passe-moi ce plat de lièvre. » — « Ah ! les vers ont mangé le crin de mes aigrettes ! » — « Je vais toujours manger mon civet, avant dîner. » — « ..... Esclave, détache ma lance et apporte-la-moi. » — « Esclave, retire le boudin du feu et apporte-le. » — « Allons, que j'ôte ma lance du fourreau : tiens, tiens bien, esclave. » — « Et toi, esclave, tiens, tiens bien la broche. » — « Esclave, les supports de mon bouclier. » — « Tire les pains du four et apporte-moi ces supports de mon estomac. » — « Mon bouclier rond à tête de Gorgone. » — « Ma tarte ronde au fromage. » — « Esclave, ma cuirasse de

guerre. » — « Esclave, ma coupe, c'est ma cuirasse à moi. » — « Avec cela je tiendrai tête aux ennemis. » — « Avec cela, je tiendrai tête aux buveurs. » — « Prends le boudin. esclave, et partons, il neige ; ah ! il s'agit d'affronter l'hiver. » — « Prends la corbeille, il s'agit d'aller aux festins. »

C'est le contraste comique porté à son comble. L'image d'une caricature, digne de décorer la panse d'une amphore, se dégage de cette scène jubilante ; on croit voir le dieu Gaster, armé d'un tournebroche, ferrailler, avec un gros rire, contre la lance énorme d'Arès.

L'instant d'après Lamachos revient écloppé de la guerre, porté par deux écuyers; tandis que Dicéopolis rentre de son festin, repu et à moitié ivre, chantant à tue-tête, entre deux belles filles qu'il caresse. Tel le vieux Silène, au retour de l'orgie, plein de vin jusqu'au gosier, appuyé aux Ménades qui soutiennent les festons pesants de sa marche, et rencontrant le brancard de lances sur lequel on rapporte au camp Ajax ou Diomède estropié.

II

Ainsi la sagesse est dans la jouissance, le courage est sot, le sacrifice est inepte. Achille est renvoyé à l'ambulance, par Thersite assis au feu du rôti. De l'Iliade homérique, Aristophane semble n'accepter

que les cuisses de bœufs enduites de graisse et les dos de porcs cuits à point. Ne nous hâtons pas trop de nous révolter : la comédie d'Aristophane ne fait point de morale générale et universelle ; la circonstance est son mobile, l'urgence est son élément. Elle se concentre dans le présent et dans la cité, elle ne veut agir que sur l'heure, ses traits ne visent qu'un but local exactement défini. La guerre du Péloponèse est aux yeux du poète une entreprise folle et fatale, qui met en jeu l'existence d'Athènes : pour la diffamer et pour l'étouffer, tous les moyens lui sont bons. Il n'y a pas que des bouffonneries dans *les Acharniens :* entre deux lazzi, Dicéopolis réfute, par toute sorte de raisons sensées, les partisans de la guerre. Mais Aristophane sait que la matière en souffrance pèse plus dans les résolutions d'une foule que les arguments du bon sens. Après s'être adressé à la tête du peuple, il parle à son ventre, il en remue les convoitises, il en fait crier les entrailles. Ce n'est point grand, sans doute, mais c'est persuasif. Le ventre affamé prend des oreilles, lorsqu'on parle de le remplir.

N'oublions point non plus que la comédie athénienne ne souffrait pas les plaidoiries sérieuses, ni les débats raisonnables ; qu'elle était une orgie des sens autant qu'une fête de l'esprit ; que Bacchus lui ordonnait l'excès et la vouait au fou rire. L'éloquence

de Périclès ou de Démosthènes aurait dû, si elle s'était risquée au théâtre, sonner dans le cornet à bouquin, pour parvenir à se faire entendre.

III

LA PAIX

Une seconde fois, Aristophane combat pour la Paix dans la comédie qui porte son nom : gigantomachie facétieuse, farce titanique où le symbole se fait énorme pour crever les yeux les plus obscurcis. C'est là, du reste, son procédé habituel : il incarne la métaphore, il matérialise la pensée. Les Prophètes hébreux, pour être mieux compris de leur peuple, se faisaient les mimes de leurs prophéties. — Osée figure les prostitutions et les infidélités d'Israël, en épousant tour à tour une femme adultère et une fille publique. Ezéchiel se fait lier de cordes sur la place publique : un autre jour, devant la foule assemblée, il perce un trou dans la muraille de sa maison, et il s'en échappe, portant ses ustensiles sur son dos. Cela signifie la servitude des tribus, la prise de Jérusalem et la fuite des Juifs dispersés. — Les allégories d'Aristophane ont quelque chose de ce naïf haut-relief. Pour railler l'inanité des vers d'Eu-

ripide, il les entasse dans une balance qui reste immobile. Les spéculations abstraites s'appelant en grec : « Choses suspendues » ou « Choses d'en haut » — τὰ μετέωρα, — il bafoue celles de Socrate, en le faisant peser dans un panier accroché à vingt pieds du sol.

Dans *la Paix*, le vigneron Trygée, qui a enfourché l'escarbot d'Ésope, pour aller porter à Zeus les plaintes de la Grèce, trouve la Guerre installée au seuil de l'Olympe. C'est un géant farouche qui a pour esclave le Tumulte ; il pile dans un mortier les villes de la Grèce, et chaque fameux stratège lui sert tour à tour de pilon. C'est de l'Eschyle en gaieté: on se rappelle la Force et la Violence, crucifiant Prométhée sur la crête aiguë du Caucase. Les colosses d'Aristophane, comparés à ceux d'Eschyle, ne sont sans doute que des pantins gigantesques. Mais quelle figure frappante des massacres et des destructions ces Croquemitaines tragi-comiques dèvaient imprimer dans l'esprit du grand enfant athénien? On riait, on tremblait à la fois, et chaque coup du pilon sinistre réveillait le bruit des béliers battant les murs des cités. La Guerre a précipité la Paix dans un puits dont elle a bouché l'entrée avec de grosses pierres ; il faut délivrer la déesse : à l'appel de Trygée, tous les peuples de la Grèce accourent en dansant, exaltés

par son nom divin. Ils tirent les câbles et s'attellent aux cordes, la jambe tendue, l'échine renversée ; ils chantent *Yoho ! Yoho !* comme des matelots au cabestan d'une galère. Des allusions mordantes à la faiblesse des uns, à la lâcheté des autres, voltigent sur eux, comme les flammèches d'un fouet d'inspecteur, et stimulent âprement leur zèle. Exhumée par ce vaste effort, la Paix sort enfin de son antre, accompagnée de la riche Automne et de la riante Théoria, patronne des processions et des fêtes. On croit voir surgir, des profondeurs d'une fouille, un groupe éclatant de Divinités enlacées. Elle exhalent, en apparaissant, les odeurs de l'abondance et les parfums de la joie : « Elles sentent les doux fruits, » les festons, les Dionysiaques, l'harmonie des flûtes, » les vers de Sophocle, les grives, le lierre, la » chausse à filtrer le vin, les brebis bêlantes, les » femmes, chargées de provisions, qui courent à la » cuisine, la servante ivre, l'amphore renversée et » une foule d'autres bonnes choses. » — Admirons au passage cette imagination d'enchanteur, et quelle succession d'images riantes, gracieuses, familières, le poète fait sortir en spirales de la fumée d'une haleine.

Mais ce n'est là que le prélude de la symphonie pastorale dont Aristophane va saluer la Paix restaurée. Dans *les Acharniens*, il n'avait peint que la jouissance solitaire d'un gros bourgeois égoïste ; ici

c'est le bonheur d'un peuple rustique renaissant à la vie des champs, aux amours et aux délices du foyer, qui se déroule et s'étale avec une fraîche abondance. Les Cités, réconciliées, s'embrassent et sourient à travers le sang de leurs plaies ; les fabricants d'aigrettes s'arrachent les cheveux, et les marchands de faulx se moquent des armuriers consternés. Dans les campagnes surtout éclate l'allégresse. Tout y fleurit et tout y verdoie : les fruits roulent dans les vergers, des seins tombants de l'Automne ; un chant bucolique s'élève, gai comme un réveil d'alouette, des sillons rouverts :

« Salut! salut! combien tu nous arrives à propos, pour nos souhaits, ô bien-aimée! j'étais tourmenté du regret de ton absence, voulant par-dessus tout revenir au sillon. Tu nous faisais grand profit, ô Déesse désirée! car seule tu nous viens en aide, à nous qui menons le rude labeur des champs. Aussi les vignes, les jeunes figuiers, nos plantes de toute sorte rient du bonheur de te revoir... — Voyez, qu'elles sont brillantes ces bêches de fer, et que les hoyaux à trois dents reluisent bien au soleil! Qu'ils vont tracer des plants bien alignés! Aussi je brûle d'aller moi-même dans la campagne et de remuer cette terre si longtemps délaissée. Souvenez-vous de cette heureuse vie que la Paix nous donnait autrefois. Souvenez-vous de ces beaux paniers de figues sèches ou fraîches, des myrtes, du vin doux, des violettes épanouies auprès de la source, et des olives que nous avons tant pleurées. Adorez la Déesse, pour tant de biens qu'elle vous rend. »

L'idylle s'exalte en chantant ; elle s'enivre de belle humeur, d'hilarité, de bien-être. Les chaumières

relevées s'entr'ouvrent et nous montrent l'intérieur du paysan athénien, vif et lascif comme un Faune, adonné aux joies naturelles, et jouissant de sa simple vie aussi facilement que de l'air léger qu'il respire.

« O joie ! ô joie ! plus de casque, ni de fromage, ni d'oignons ! Ce que j'aime, ce n'est pas à combattre, c'est à boire avec des amis et des camarades, à voir pétiller dans le feu les branchages secs coupés en été, à faire griller des pois chiches sur les charbons et des glands de hêtre sous la cendre, à caresser la jeune Trattha, pendant que ma femme est au bain. Il n'y a rien de plus agréable, quand les semailles sont faites, et quand le dieu les arróse, que de causer ainsi avec le voisin : — « Dis-moi, Comacchidès, » qu'allons-nous faire ? Il me plairait assez de boire, pendant » que Zeus féconde la glèbe. Allons, femme, fais cuire trois » mesures de fèves, mêles-y du froment, choisis parmi les » figues. Syra, rappelle Manès des champs : il n'y a pas moyen » aujourd'hui d'ébourgeonner la vigne ni de casser des mot» tes ; la terre est trop mouillée. Qu'on m'apporte de chez » moi la grive et les deux pinsons ; il y avait aussi au logis » du caillé et quatre morceaux de lièvre, à moins que le chat » n'en ait volé hier au soir, car j'ai entendu, dans la maison, » je ne sais quel tapage infernal. Enfant, apportes-en trois » pour nous, et donnes-en un à mon père. Va demander à » Echinade des branches de myrte avec leurs baies, et qu'en » même temps quelqu'un aille crier, de la route, à Charina» dès, de venir boire avec nous, pendant que le dieu nous » aide et fait pousser nos récoltes.... » O vénérable et royale déesse ! ô Paix, souveraine des cœurs, reine des noces, reçois notre sacrifice !... Fais abonder toutes les bonnes choses sur notre marché : les belles têtes d'ail, les concombres précoces, les pommes, les grenades ; qu'on y voie affluer les Béotiens chargés d'oies, de canards, de pigeons, de mauviettes ; que les anguilles du lac Coparis y viennent par paniers..... Quand la cigale chante sa douce mélodie, j'aime

à voir si les vignes de Lemnos commencent à mûrir. Je regarde aussi grossir la figue, et, lorsqu'elle est à point, je la mange en connaisseur, et je m'écrie : « O aimable saison ! » Puis je broie du thym que je fais infuser dans mon eau. »

C'est du Rubens et du Rabelais, et c'est aussi du Teniers : mais du Rabelais de fine race, du Rubens ennobli par la pureté des lignes et la sérénité des couleurs. Il n'y a pas de magots dans ces petits tableaux d'un Teniers attique ; ils pourraient être suspendus, en ex-voto, à une grotte des Nymphes, dans un bois sacré. Cette Cocagne idyllique n'a rien non plus de la gloutonnerie gargantuesque : ce n'est qu'une débauche d'églogue, l'orgie frugale d'une race svelte et sobre qu'un trait de vin réjouit, qu'une poignée d'olives et de figues suffit à nourrir. Tous ces mets agrestes rassemblés composeraient à peine le hors-d'œuvre d'un festin d'Apicius ou de Trimalcion.

Des intermèdes grossiers et graveleux viennent malheureusement souiller la fin de la pièce. Quand on lit Aristophane, il faut s'habituer à ces soubresauts. Sa poésie est exquise, mais intermittente, bientôt recouverte par la souillure ou l'injure. C'est la source fraîche qui filtre à deux pas de la plage couverte de houle et d'écume : à peine jaillie, elle est absorbée par le flot amer. Hâtez-vous de boire dans la main que le poète vous tend, pleine d'une gorgée de cette eau limpide : pendant que vous buvez, l'eau fuit

entre ses doigts, et sa main va se redresser pour souffleter un ennemi ou mimer une obscénité. Le cri de la satire coupe le chant de la mélodie; la strophe lyrique, au clair sourire, qui dessinait un profil divin, finit en huée impudique. La comédie d'Aristophane n'a pas le temps de rêver, ni de s'attendrir ; l'action la presse, la polémique l'aiguillonne ; elle a son œuvre à faire, ses coups à frapper : Bacchus d'ailleurs n'admet pas qu'elle cesse de rire et de bouffonner.

Je me figure un jeune Satyre, dont l'antre est creusé dans une vallée du Parnasse, et qui se plaît aux concerts des Muses. Mais il lui faut suivre, avec des clameurs, des brandissements de thyrse et des bonds sauvages, le char effréné du Dieu, aux rites duquel il est affilié. De temps en temps, pourtant, il s'arrête, touché d'une plus douce influence. Il cueille une fleur au passage et il la respire avec ravissement, il écoute chanter un oiseau, il regarde lever une étoile ; il détache du rameau d'un hêtre la flûte oubliée d'un pâtre, et il en tire de pures mélodies. Mais les vociférations de ses compagnons le rappellent : s'il s'attarde, il va perdre la piste des proies poursuivies et encourir la colère du Dieu. Le Satyre jette alors la fleur aux buissons, la flûte dans la mousse, et il rejoint, en bondissant, le train violent de la Bacchanale.

CHAPITRE IV

LYSISTRATA.

I. — *Lysistrata*, comédie secrète. — Les femmes dans l'Acropole. — Le lit nuptial mis en interdit. — Tentation de Cinésias. — Explication de ces licences.

II. — Moralité de cette comédie immorale. — Harangues éloquentes de Lysistrata. — La Paix ramenée par l'Amour. — Chants alternés de Sparte et d'Athènes.

III. — Aristophane et Rabelais.

I

C'est encore la cause de la paix qu'Aristophane plaide dans *Lysistrata*, cette comédie si effrontément nue et obscène, que pour la traduire il faut appeler à chaque instant, comme une entremetteuse voilée, la langue latine à son aide. La licence est extrême dans tout le théâtre d'Aristophane ; les feuilles de vigne y sont inconnues, l'incongruité s'y étale, l'impudeur y retrousse à deux mains sa robe, la sensualité s'y roule, parmi des mots crus comme des grappes sauvages, dans une posture de bacchante. Aucune réticence, nulle paraphrase : les traits im-

purs, les boutades cyniques sillonnent, à chaque instant, son dialogue, pareils aux phallus ailés du Musée secret de Pompéia. Mais, dans *Lysistrata*, c'est le sujet même qu'il est presque impossible de montrer aux regards d'un public moderne. Priape y fait irruption sur la scène, hérissé, furieux, haletant; il la remplit de ses délires et de ses chaleurs. — On ose à peine indiquer.

Les femmes grecques, lasses de la guerre, s'emparent de l'Acropole sous la conduite de Lysistrata, matrone hardie et subtile, pleine de courage et de sens. Un complot se forme, une résolution est jurée. Les femmes mettent en interdit le lit conjugal. L'Amour sera frappé d'ostracisme, Aphrodite ne dénouera plus sa ceinture jusqu'à ce que leurs maris aient conclu la paix. Les vieilles tiennent énergiquement le serment prêté, mais les jeunes s'agitent bientôt derrière le rempart, comme des recluses forcées dans leur cloître. C'est à qui fuira par un sentier, sautera par une brèche, sous prétexte de laine à ranger, de lin à teiller, ou de couches à faire. Lysistrata se multiplie pour contenir cette troupe capricante. L'une d'elles « allait enfourcher un moineau » et prendre son vol vers un mauvais lieu.

Cependant les hommes arrivent au pied de la citadelle, exaspérés par l'abstinence, mordus par le dé-

sir, en proie aux cuisantes démangeaisons de la chair. Un vent d'orage amoureux souffle d'Athènes à Sparte. La Grèce est en rut, Cinésias, le plus agité du groupe, appelle, à grands cris, sa femme Myrrhine, qui, stylée par Lysistrata, descend dans une grotte et feint de se rendre. Alors commence une scène de tentation comique, d'une étincelante impudence. Parfumée, demi-nue, savoureuse comme un beau fruit mûr, la femme s'offre, avec une souplesse de branche, à l'époux affamé d'amour. Il va la saisir : elle l'écarte de ses bras tendus, se rapproche, se retire encore... C'est la perfidie du succube mêlée à la malice de la nymphe, c'est l'ondulation fuyante de la vague qui vient mouiller la lèvre ardente de Tantale. — Quand son dernier voile est tombé, Myrrhine disparaît, comme derrière une nuée, laissant brûler Cinésias en flammes.

Qu'un tel groupe ait été porté au théâtre avec le souffle de la vie, la saillie du geste, la palpitation de la pantomime, cela paraît aujourd'hui un monstrueux scandale. Pour le comprendre, il faut se rappeler que la comédie, sortie de l'ivresse d'une fête licencieuse, n'était encore, au temps d'Aristophane, qu'une phallophorie dégrossie. Toutes les images et toutes les idées de sensualité, de génération, de folie, se groupant autour de la divinité de Bacchus, on l'honorait en les évoquant sur sa scène. La pudeur, cette

vierge, était parmi les victimes qu'il fallait, en ces jours d'orgie, immoler au Dieu. Aristote dit expressément que l'État doit interdire toute parole indécente, « sauf dans le culte des dieux qui président, selon la loi, à l'allégresse insolente ». Or Bacchus était le premier parmi ces dieux-là. Rappelons-nous aussi que le naturalisme des cultes anciens divinisait les instincts physiques, et que les temples avaient leur lubricité sainte, comme les bois avaient leur « horreur sacrée ». Les mystères du corps, que nous recouvrons sous un triple voile, s'étalaient sur les piédestaux et sur les autels, et souvent ils n'éveillaient dans les âmes que des idées de vénération religieuse. On voyait, à travers leurs grossiers emblèmes, la vie universelle et les énergies créatrices. Pan marchait sur des pieds de bouc, mais sa poitrine azurée réfléchissait les astres du ciel. — Un témoignage nous est resté de cette ingénuité des anciens : Hipparque avait fait graver des sentences morales, pour l'édification des passants, sur la gaîne des Hermès phalliques plantés au seuil des carrefours et à l'angle des chemins d'Athènes.

II

C'est ainsi que sous son dévergondage la *Lysistrata*

d'Aristophane cache un sens honnête. Elle rappelle au bonheur domestique les hommes possédés par la fureur de la guerre, elle jette les femmes, comme des Sabines effrénées, entre les armées d'Athènes et de Sparte aux prises. De graves et hautes paroles interrompent ses énormités. Au magistrat qui lui demande de quel droit les femmes qui ne prennent point part à la guerre se mêlent des affaires de la République, Lysistrata répond avec ce cri des entrailles :

« Ah ! misérable ! Mais elle nous est un fardeau bien plus pesant qu'à vous. Nous enfantons des fils qui vont combattre loin d'Athènes. »

Ailleurs, elle dit ce mot très profond : « Que je sois née femme, qu'importe? si je sais remédier à vos malheurs. Je paye ma part de l'impôt, en donnant des hommes à l'État. »

Quand les ambassadeurs de Sparte réduite, comme Athènes, par la famine de l'amour, viennent traiter de la paix, Lysistrata prend l'éloquence d'une prêtresse, pour prêcher la concorde aux Grecs. Elle leur montre, dans un rayonnement de lumière, Olympie et Delphes, ces fédérations de chars et de lyres où les douze peuples de l'Hellade se reconnaissaient frères, en mêlant, dans des Jeux augustes, leurs langues et leurs âmes.

« Amène-moi les Laconiens, mais sans rudesse, sans insolence ; nos maris n'étaient que des maladroits. Conduis-les ici, en souriant, comme il sied aux femmes... Amène-moi aussi les Athéniens. — Laconiens, approchez-vous ; et vous, Athéniens, de ce côté. Écoutez-moi : je ne suis qu'une femme, mais j'ai du bon sens ; la nature m'a douée d'un jugement droit, que je développe encore, grâce aux sages leçons de mon père et des vieillards. Je vous ferai d'abord un reproche que vous méritez tous également. Vous qui, à Olympie, aux Thermopyles, à Delphes, dans vingt autres lieux, arrosez les autels de la même eau lustrale, et ne formez qu'une famille, ô Hellènes, vous vous détruisez les armes à la main, et vous saccagez les villes grecques, quand les Barbares sont là, menaçants ! »

A ces frères ennemis, elle rappelle les services rendus, les secours portés, les délivrances réciproques. — « Liés par de tels services, pouvez-vous être » en guerre ? Cessez cette guerre criminelle, récon- » ciliez-vous ! »

La réconciliation s'opère sous le charme de cette voix persuasive ; les promesses de la couche nuptiale, qui se rouvre à ses exilés, fléchissent tous les cœurs. Aphrodite est là, comme au troisième chant de l'*Iliade*, « avec ses yeux éclatants et son sein d'où naissent les désirs », lorsqu'elle enlève Pâris de la mêlée sanglante, pour le déposer sur le lit parfumé d'Hélène. La guerre est étouffée sous les oreillers. Un vaste banquet de noces rassemble les couples longtemps séparés. A la sortie, des hymnes éclatent, non plus obscènes, ni même amoureux, mais héroïques

et sublimes, et qu'un chœur d'Eschyle pourrait entonner. Ce sont les Spartiates qui se ressouviennent de la guerre Médique et des grands combats fraternels.

« O Mnémosyne, inspire ces jeunes gens et la muse qui connaît nos exploits et ceux des Athéniens. Ceux-ci, près d'Artémisium, s'élancèrent comme des Dieux, sur les vaisseaux ennemis et défirent les Mèdes. Nous, conduits par Léonidas, nous aiguisions nos défenses comme des sangliers ; notre bouche écumait, nos jambes ruisselaient de sueur. Les Perses étaient aussi nombreux que les grains de sable de la mer. Reine des forêts, Artémis chasseresse, viens parmi nous, Vierge divine ! Protège ce traité, préside à cette paix, rends-nous l'amitié facile et durable : plus de mensonge, plus de fourberie. Viens parmi nous, Vierge chasseresse ! »

Les Athéniens chantent à leur tour, et leur chœur moins rude se ressent d'une race moins austère. C'est la lyre, après le clairon et la fanfare des trompes sonnant dans les bois.

« Amène le Chœur, les Grâces avec lui. Invoquez Artémis, invoquez Apollon, son divin frère qui préside aux danses, et Bacchus dont les yeux flamboient, quand il s'avance parmi les Ménades, et Zeus qui brandit la foudre étincelante, et son Épouse auguste, bienheureuse. Invoquons aussi les autres dieux et prenons-les tous à témoin de cette paix que Cypris a faite. Alala ! Io ! Pœan ! sautez, bondissez comme pour célébrer une victoire : Evohé ! Evohé ! »

Mais c'est aux Laconiens, en leur qualité d'hôtes, que l'honneur du dernier chant appartient, et, comme pour purifier les licences de sa comédie, le poète

leur fait célébrer les chastes vierges de Sparte, menant leur ronde près de l'Eurotas.

« Quitte encore une fois l'aimable Taygète, Muse laconienne. Viens chanter avec nous Apollon, dieu d'Amyclée, et Pallas, et les vaillants fils de Tyndare qui s'exercent au bord de l'Eurotas. Oh ! viens, entre dans la ronde, accours d'un pied léger. Sparte se plaît aux chœurs religieux et aux danses retentissantes. Nos jeunes filles bondissent, au bord du fleuve, semblables à des cavales. Elles frappent la terre d'un pied précipité, et secouent leurs chevelures, comme des bacchantes agitant leurs thyrses. A leur tête, la belle et chaste fille de Latone dirige le chœur. Allons, rattache avec une bandelette tes cheveux dénoués qui flottent, bondis comme une biche, frappe des mains pour animer la danse, et célèbre avec nous Pallas, la vaillante déesse des combats. »

Ainsi la priapée finit par une ode, la vision d'une danse de jeunes filles termine et couronne ce tableau lubrique. Artémis sort des bois, dans sa majesté virginale, l'arc à l'épaule, le croissant au front, et va s'accouder amicalement sur la statue de Priape. Aristophane est plein de ces contrastes ; tour à tour immonde et superbe. De l'obscénité à la sublimité il ne fait qu'un bond. Avec lui, l'âme est relevée presque aussitôt qu'abaissée.

III

Il faut s'entendre d'ailleurs sur la licence d'Aristophane. S'il est obscène, il n'est pas lascif; il touche les

sens, sans les chatouiller. Ses larges nudités n'ont rien d'égrillard ; elles se déploient en plein soleil, avec une innocence animale. Le désir se montre chez lui aussi naturel que la faim ; c'est un appétit comme un autre : il ne songe pas plus à voiler le lit, qu'à cacher la table. On l'a souvent comparé à Rabelais. C'est en ceci surtout que leurs génies se rapprochent : Rabelais, comme Aristophane, reste sain dans l'impureté. Son fumier a la vertu de celui des étables ; il guérit les consomptions de l'esprit, les phthisies de l'âme. Les ordures semées sur son livre recèlent, comme l'engrais du champ, des trésors de fécondité. Les vices de ses personnages perdent toute laideur, en s'étendant sur des proportions colossales. Leurs ripailles énormes, leurs « beuveries » intarissables ne vous répugnent point ; car c'est au banquet de la Nature qu'ils semblent assis. Le festin de Trimalcion soulève des nausées ; la gloutonnerie de Gargantua, engloutissant des montagnes de tripes et d'andouilles, ne choque pas plus que l'absorption d'un élément dévorant. La luxure a aussi chez Rabelais quelque chose de largement libre et naïf qui fait violence au dégoût. Il faut mépriser singulièrement la matière pour l'étaler et en rire ainsi. L'ironie d'ailleurs voltige toujours, comme une flamme, sur les parties bourbeuses de son œuvre, et leur enlève l'odeur de la corruption.

Mais Aristophane a, de plus que Rabelais, la jeunesse et la beauté de la race, et les ailes d'un esprit agile, libre de contraintes et d'entraves, né en pleine lumière dans un air limpide, sous la sérénité d'un ciel transparent. Les fatras et les terreurs d'un moyen âge ne pèsent point sur lui. Il est en harmonie avec son pays et avec son culte, lorsqu'il s'abandonne à la joie des sens, et Rabelais n'y est pas. Il n'apostasie ni ne pèche contre la morale de son siècle en chantant la chair, et Rabelais la transgresse. Il pense et rit, au grand jour, devant son peuple et ses prêtres, et Rabelais est obligé de compliquer sa pensée d'énigmes pour la soustraire aux profanes. L'*in pace* et le bûcher le menacent, s'il est trop compris. Rabelais est un moine défroqué en rupture de vœu et de dogme, dans un monde encore à demi gothique : Aristophane est un Satyre heureux et joyeux, jailli du sol attique, bouillant de sa sève, en accord parfait avec lui, qui peut tout oser et tout dire, étant sûr de faire rire les hommes et les dieux.

CHAPITRE V

LES CHEVALIERS.

I. — Cléon, le démagogue. — Sa trivialité et son insolence. — Sa politique à outrance. — Courage d'Aristophane s'attaquant à lui.

II. — Sphactérie. — Cléon stratège, malgré lui. — Victoire volée à Démosthènes. — Triomphe de Cléon.

III. — *Les Chevaliers.* — Démos (le Peuple) dupé par son valet, Cléon. — Le Charcutier prédit par l'oracle, rival de Cléon. — Assaut de huées et d'injures. — Lutte de flatteries et de bassesses autour de Démos. — Victoire du Charcutier. — Agoracrite. — Transfiguration de Démos.

IV. — Parabase d'Aristophane, rappelant, dans *la Paix,* sa lutte contre le démagogue tout-puissant.

I

En même temps qu'il combattait la guerre, Aristophane, dans *les Chevaliers,* attaquait la démagogie représentée par Cléon. C'était prendre le monstre aux cornes. Cléon, depuis la mort de Périclès, était le chef de la démocratie athénienne, non pour la conduire dans les nobles voies, mais pour la pousser sur ses mauvaises pentes. Ce gros tanneur, au ventre énorme, à la face cynique, à l'œil torve, béant au

soupçon, mal léché et mal embouché, résumait, comme dans un type grossissant, tous les vices et toutes les violences de la plèbe. Insolent jusqu'à la furie, calomniateur effréné, il avait des poumons de bronze pour propager la délation et faire rugir l'invective. Aucune voix ne tenait dans les assemblées contre ce hurlement continu. Sa haine des supériorités plaisait à la foule ; il la prenait aussi par ses flagorneries abjectes et par sa trivialité turbulente. Aux odeurs de tannerie qu'il apportait dans la politique, elle reconnaissait un des siens. A l'éloquence sculpturale et presque immobile de Périclès, Cléon avait substitué une vocifération de crieur public et des gestes d'énergumène. Selon Plutarque, ce fut lui qui, le premier, « donna l'exemple de crier à la tri-» bune, de rejeter en parlant sa robe en arrière, de » frapper sur sa cuisse et de marcher à grands pas, » pendant son discours ». Les lettrés d'Athènes, en écoutant ce corroyeur tumultueux, pouvaient se rappeler la fable homérique des peaux de bœufs écorchés par les compagnons d'Ulysse, dans l'île d'Apollon, qui « rampaient comme des serpents et mugissaient effroyablement ». Sa politique, comme son caractère, était une fureur : guerre à outrance, extermination des ennemis, suspicion haineuse de tout talent ou de toute vertu qui dépassaient le niveau commun. Ce fut lui qui fit décréter par la mul-

titude l'égorgement en masse des Mityléniens révoltés ; et si l'âme du peuple n'avait été agitée d'un remords subit, si, après une nuit visitée sans doute par les Euménides, il n'eût rétracté, le matin, le décret atroce proféré la veille, si le navire expédié pour contremander le massacre était arrivé en retard d'une heure, Athènes, par le crime de Cléon, aurait été couverte d'un sang inexpiable. Ce tribun farouche recélait un fripon vénal : il faisait métier et marchandise de ses délations, menaçant de procès les citoyens riches, et se désistant lorsqu'ils lui payaient leur rançon. Il montait la garde autour du trésor public, avec les grondements du Dragon gardant les pommes d'or, mais il le pillait en dessous. Aristophane, dans ses *Acharniens*, rappelait déjà que les *Chevaliers* lui avaient fait « revomir cinq talents » extorqués aux alliés d'Athènes.

Il est de mode, aujourd'hui, de réhabiliter la peste et la fièvre. On tire, tour à tour, des gémonies, les condamnés de l'histoire ; on revise leur procès en l'étudiant à rebours, et on les acquitte bruyamment. L'érudition se plaît à ces paradoxes, cela lui donne une pointe d'excentricité qui la rajeunit. Tibère et Néron sortent de ce prétoire fantasque, lavés des « calom- » nies » de Tacite ; Philippe II est encensé avec la fumée des auto-da-fé ; Alexandre VI, déjà délivré de l'enfer des mauvais propos, attend, dans un purga-

toire indulgent, qu'on le canonise. Cléon a donc trouvé, dans ces derniers temps, des apologistes. Encre perdue, zèle inutile : les deux génies qui le tiennent à leur pilori ne le lâcheront pas. Il reste marqué du burin de Thucydide et du fouet d'Aristophane. Ces stigmates-là ne s'effacent point.

En tout temps, l'audace aurait été grande d'assaillir ce redoutable adversaire, la Masse incarnée ; mais cette audace semblait une démence, le jour où Aristophane lança ses *Chevaliers* contre lui. On était au lendemain d'un exploit superbe volé par Cléon. Le charlatan populaire avait escamoté une victoire. C'était sous une peau de lion qu'il pouvait maintenant aboyer et hurler au Pnyx.

II

Démosthènes, un des meilleurs stratèges athéniens, s'était emparé de Pylos, ville maritime de la Messénie. Il avait vaincu l'armée et brisé la flotte de Lacédémone, accourues pour l'en expulser. Il tenait bloqués, dans la petite île de Sphactérie, quatre cent vingt hoplites, l'élite de l'aristocratie dorienne : l'épée ou la famine devaient les exterminer tôt ou tard. L'orgueil de Sparte fléchit devant ce malheur suprême, elle se crut décapitée si cette tête de sa noblesse périssait. Une trêve fut conclue, des ambas-

sadeurs vinrent proposer une paix digne des deux peuples, et le renouement de l'ancienne alliance. Du même coup, la guerre du Péloponèse était terminée, et Athènes victorieuse pacifiait la Grèce. Mais Cléon monta à la tribune et ralluma la colère du peuple, en irritant ses soupçons. L'ennemi était à terre : il fit voter son écrasement par des conditions de paix outrageantes. Les fourches étaient trop basses, Sparte refusa d'y passer. La guerre fut donc reprise et concentrée dans l'îlot où sa dernière phalange était enfermée. Mais Sphactérie tenait bon, l'âme des Thermopyles y avait passé. Une forêt épaisse masquait aux Athéniens le nombre et les défenses de ses combattants. Des barques hardies la ravitaillaient, en forçant le blocus ; des plongeurs surgissaient, la nuit, comme des Tritons tutélaires, et jetaient sur la côte des sacs pleins de vivres. Ce siège d'une poignée d'hommes entassés sur un rocher menaçait de parodier celui de Troie par une longueur ridicule : c'était l'Iliade travestie.

Démosthènes envoya demander des renforts : le parti de la paix, qui avait Nicias à sa tête, profita de cet incident ; il réclama la reprise des négociations. C'est alors que fut jouée, dans l'assemblée du peuple, la scène qu'a racontée Thucydide, une des plus plaisantes comédies que la Démagogie ait données au monde.

Cléon s'emporte contre les alarmistes et les pacifiques, avec sa virulence habituelle. Il soutient qu'il serait facile, « si les stratèges étaient des hommes », de prendre les Spartiates enfermés dans Sphactérie, en un seul assaut. « C'est du moins ce que je voudrais faire, dit-il, si j'étais stratège. » Un tumulte s'élève ; cent voix lui crient de l'assemblée : « Pour-» quoi ne t'embarques-tu pas sur-le-champ, si tu » crois la chose si facile? » — Nicias, le chef de la réaction, voit son ennemi politique le pied dans un piège, saisit l'occasion et le pousse au fond. Il déclare qu'il est prêt à lui céder le commandement, s'il veut tenter l'entreprise. Cléon, étonné d'être pris au mot, essaye de battre en retraite. « C'est ton de-» voir de partir, dit-il à Nicias, tu es général, et » non pas moi. » Mais la foule s'amuse de son embarras : la popularité a de ces caprices, elle aime à taquiner ses idoles. Les cris redoublent : « Il faut qu'il » parte et que Nicias lui cède son pouvoir. » La bravade de Cléon jetée en l'air, au milieu du peuple, lui revient sous la forme d'une sommation impérieuse : il est mis au pied du mur, tout recul devient impossible. Voilà Cléon stratège malgré lui et vainqueur forcé. Ne pouvant éviter le péril, il s'y jette à corps perdu, le front haut, affirmant qu'avant vingt jours il aura tué ou fait prisonniers tous les Spartiates retranchés dans l'île. Un rire universel éclate,

et les hommes sensés — rapporte Thucydide — se réjouissent en songeant que l'affaire, de quelque manière qu'elle tourne, aura certainement une issue heureuse : Sphactérie sera prise, ou Athènes sera débarrassée de Cléon.

Mais la Fortune est ironique; elle plaisante parfois avec les hommes et les choses, et il lui plut d'illustrer Cléon. Lorsqu'il arriva devant Sphactérie, l'île était à moitié rendue. Un incendie allumé par les Athéniens avait brûlé la forêt qui la recouvrait : le petit nombre et la faiblesse des assiégés paraissaient à nu. Démosthènes avait préparé la victoire par une tactique infaillible; Sphactérie fut prise en une nuit, et trois cents Spartiates furent faits prisonniers.

Qu'on s'imagine le triomphe de Cléon, après ce raccroc prodigieux. Il avait gagné son pari avec la Victoire; elle était venue, ailes basses, à l'échéance fixe qu'il lui avait assignée. Pour la première fois, Athènes voyait des Spartiates pris vivants, et c'était un spectacle à faire frémir sous la terre, avec un bruit d'armes indignées, les Trois Cents de Léonidas soupant chez Pluton. Le fanfaron se transformait en héros; il avait le cœur d'Achille, s'il poussait les cris de Thersite. Une couronne de lauriers d'or lui fut décernée.

III

Or ce fut six mois après Sphactérie qu'Aristophane mit Cléon en scène. En pleine gloire, en pleine ovation, il arrache l'idole de son autel, le triomphateur de son char, et il le jette sur le théâtre, en proie à ses ïambes, comme aux bêtes féroces d'une arène. La témérité était telle qu'aucun acteur n'osa jouer le rôle, qu'aucun fabricant de masques ne voulut modeler celui de Cléon. Alors Aristophane se barbouilla le visage de lie, couvrant ainsi sa hardiesse de la couleur de Bacchus, et il monta sur la scène pour représenter son ennemi.

La diffamation politique n'a jamais produit un pareil chef-d'œuvre, jamais le rire n'a fait de pareilles morsures. Cette fois l'ironie est trempée de haine ; un échevellement de serpents coiffe le masque comique, comme celui de Méduse. Le Peuple figure dans la pièce sous son propre nom de Démos, et sous la face hébétée d'un vieillard du Pnyx, tombé en enfance, quinteux et morose, à moitié aveugle et à moitié sourd, aussi crédule aux mensonges de la tribune qu'aux fourberies du trépied. Démos est la dupe d'un corroyeur paphlagonien,

qu'il a pris à son service depuis quelques mois. Ce corroyeur, c'est Cléon, et les deux autres esclaves du Peuple, Nicias et Démosthènes, gémissent sur la crédulité du vieux maître grugé et mystifié par ce vil coquin.

« L'homme au cuir fait le chien couchant, il le flatte, le caresse, le choie, le dupe à plaisir, moyennant quelques petits bouts de rognures qu'il lui abandonne. « Peuple, lui dit-il, juge une cause, c'est assez ; puis va au bain, mange, avale, dévore, reçois les trois oboles. Veux-tu que je te serve un bon plat ? » Alors le Paphlagonien nous dérobe ce qu'un de nous a préparé, et en fait cadeau à notre vieillard. L'autre jour, je venais de pétrir, à Pylos, une galette lacédémonienne : le rusé coquin tourne autour de moi, l'escamote, et offre, en son nom, ce gâteau qui était de ma façon. »

Le gâteau de Pylos, c'est la victoire de Sphactérie préparée par Démosthènes et dérobée par Cléon ; et cette victoire, Aristophane l'arrache hardiment de la gueule du Cerbère démagogique qui la détenait.

Mais un oracle a prédit qu'un marchand de boudins doit supplanter le marchand de peaux dans la faveur de Démos. Justement voici un Charcutier qui traverse la place, avec son éventaire de tripes et sa poêle à saucisses. Nicias et Démosthènes l'arrêtent au passage, ils le proclament le sauveur d'Athènes. — « Félicité, richesse, puissance, demain » tu auras tout. Tu seras le maître du marché, des » ports, du Pnyx ; tu pourras casser les généraux,

» les charger de chaînes, les jeter en prison et tu » feras la débauche au Prytanée. » L'homme se débat et résiste, plus ahuri qu'un pourceau qu'un aigle enlèverait de son auge pour le transporter dans l'Olympe. Il objecte sa grossièreté, il confesse son ignominie ; mais plus il se ravale dans l'interrogatoire qu'on lui fait subir, et plus on lui prouve qu'il est fait pour grimper droit au pinacle. C'est le triomphe du sens-dessus-dessous, la proclamation du monde renversé.

« Voyons, est-tu de naissance honnête ? » — « Non, par les dieux ! je sors de la canaille. » — « Enfant de la fortune ! tu es fait pour la chose publique. » — « Mais je n'ai pas reçu la moindre instruction, je ne sais que lire, encore assez mal. » — « Voilà ce qui peut te faire tort, de savoir presque lire. La démagogie ne veut pas d'un homme instruit ni honnête ; il lui faut un coquin et un ignorant. »

Ainsi armé de son insolence, cuirassé de sa crasse et de sa sottise, le Charcutier entre en lice contre Cléon, et il semble alors qu'on assiste à une tempête dans un ruisseau, profond comme une mer, dont les éclaboussures seraient des flots de boue. — « Je t'étourdirai de mes hurlements, » dit Cléon. — « Et moi, de mes beuglements, » répond son rival. L'esprit, lui aussi, est étourdi par ce vacarme injurieux, par les abois de ces deux molosses du cynisme lancés l'un sur l'autre. Mais Cléon ne

s'attaquant qu'à un être de raison, sans personnalité et sans prise, aboie et mord dans le vide, tandis que chaque insulte de son adversaire le déchire aux endroits sensibles.

« Perché sur une roche, tu guettes l'arrivée des tributs, comme un pêcheur guette les thons... Tu trais la bourse des étrangers opulents... Tu palpes les accusés, comme des figues, pour savoir lequel est encore vert, ou mûr, ou pas mûr... Tu fais comme les nourrices qui, sous prétexte de goûter les plats de leurs nourrissons, en avalent les trois quarts. »

Leurs impudences se mesurent, leurs fronts d'airain s'entre-heurtent, et c'est à qui sera le plus dur.

« Par Poséidon ! — s'écrie Cléon, — toi, me vaincre en impudence ! Si tu y parviens, que je n'aie plus ma part des victimes offertes à Zeus sur la place publique ! » — « Et moi, je jure par les coups de poing qui ont tant de fois plu sur mon dos depuis mon enfance, par les couteaux qui m'ont lardé, par les balafres dont je suis couvert, que je serai plus effronté que toi : aussi vrai que j'ai arrondi mon ventre en me nourrissant de boulettes qui avaient nettoyé des doigts crasseux. » — « De boulettes comme un chien ! Et un misérable qui s'engraisse de la pâture d'un chien ose combattre un cynocéphale ? »

Un piquant tableau de larcin puéril s'intercale au milieu de ces engueulements. On dirait le vol de miel ou de fruits d'un Éros anacréontique, parodié par un joli polisson d'Athènes :

« J'ai bien d'autres tours dans mon sac, des souvenirs

d'enfance. J'allais rôder près des cuisiniers et je leur disais : « Regardez, mes amis ; ne voyez-vous pas une hirondelle ? » C'est le printemps qui arrive. » Et pendant qu'ils avaient le nez en l'air, je volais un morceau de viande... Ils n'y voyaient que du feu ; ou, si l'on se doutait du tour, je cachais la viande entre mes jambes et je niais de par tous les Dieux. Aussi un orateur dit-il en me voyant faire : « Cet en- » fant ira loin, il y a en lui l'étoffe d'un homme d'État. »

Mais les grossièretés reprennent de plus belle. — « J'avoue que je suis un voleur ; conviens que tu en es un autre ? » — « Par notre Hermès des halles ! pris sur le fait, je me parjure devant ceux qui m'ont vu. » Puis ce sont des roulements de menaces énormes, et l'on croit entendre les poings furieux de deux pugilistes martelant leurs faces meurtries, leurs côtes écrasées : — « Je tannerai ton cuir. » — « Je t'écorcherai, et de ta peau je ferai un sac à voleur. » — « Je te clouerai par terre. » — « Je te hacherai en petits morceaux. » — « Je t'arracherai les paupières, » — « Je te crèverai le jabot. » Le chœur excite l'ignoble champion ; il l'appuie de ses huées et de ses insultes. C'est à une meute tout entière que Cléon tient tête.

Maintenant il s'agit de gagner le Peuple qui survient au bruit de la rixe. Alors la lutte recommence sous une autre forme ; les insulteurs se changent en flatteurs, les dogues se font chiens couchants. Ils dorlotent le bonhomme qui oscille entre leurs fla-

gorneries alternées, et dont « les oreilles s'ouvrent » et se replient tour à tour, comme des parasols ».

« Peuple, — dit le Charcutier — essaye ce coussin que j'ai cousu moi-même. N'as-tu pas usé ton derrière sur le banc des rameurs à Salamine ?... Tiens, voici une petite boîte d'onguents pour mettre sur les ulcères de tes jambes. » — « Moi, je vais t'épiler tes cheveux blancs, pour te rajeunir. » — « Prends cette queue de lièvre pour essuyer la chassie de tes yeux. » — « Quand tu te moucheras, Peuple, essuie tes doigts après mes cheveux. » — « Non, aux miens ! » — « Aux miens ! »...

C'est une surenchère de bassesses, une lutte à plat ventre. Des sorties sérieuses l'entrecoupent, et le Charcutier, soulevant son masque, découvre, par endroits, le visage du poète accusant en face l'ennemi.

« Peu t'importe que le peuple règne en Arcadie, mais tu comptes piller et rançonner plus à ton aise les villes tributaires. Tu veux que la guerre enveloppe comme d'un brouillard tes friponneries, que le Peuple n'y voie goutte, et, dans le besoin qui le presse, n'attende son pain que de toi seul. Mais si jamais la paix lui est rendue, s'il retourne à ses champs, se réconforter avec du blé nouveau et de bonnes olives, il saura de quels biens tu le sevrais, tout en lui payant un salaire, et il se lèvera plein de haine et de colère, brûlant de déposer contre toi son suffrage. »

Cependant, après avoir assourdi le Peuple de faux oracles, ses deux serviteurs font le siège de son estomac. Ils le gavent, ils le farcissent, ils l'empiffrent,

ils lui portent les morceaux aux dents. On se rappelle ces estampes rabelaisiennes qui représentent Gargantua avalant la moutarde que « quatre de ses gens lui jettent en la bouche, à pleines palerées ».

« Regarde, c'est moi qui t'apporte le premier un siège. » — « Et moi, une table. » — « Tiens, voici un galette pétrie avec mon orge de Pylos. » — « Voici des croûtes qu'a creusées la main d'ivoire de la Déesse. » — « Voici de la purée de pois, et elle est exquise ; c'est Pallas qui l'a écrasée elle-même. » — « O peuple, la Déesse veille sur toi ; elle étend une marmite, pleine de bouillon, sur ta tête. »

Les plats affluent et disparaissent dans la bouche béante du vieillard, tous lardés des actualités les plus épicées, des allusions les plus vives. Le sel attique qui les relevait s'est évaporé ; mais, de cette cuisine politique, il reste un mouvement inouï, un bruit entraînant, un fumet de verve qui enivre encore. C'est le brio des pantalonnades italiennes, centuplé par le sujet même. Ici Géronte n'est rien moins qu'un Peuple incarné ; le Mascarille et le Scapin qui le bernent portent les masques énormes du théâtre antique.

Le Charcutier l'emporte ; Démos reprend à Cléon son anneau et sa couronne, et les livre à son rival, vainqueur dans la lutte de l'ignominie. — Vous cherchez le Charcutier, il a déjà disparu. Le combat fini, Aristophane, comme il remettrait 'épée au

fourreau, rejette dans sa boîte cette marionnette de sa polémique. Agoracrite paraît à sa place, c'est-à-dire le poète en personne, évoquant ses vœux et ses espérances dans une vision triomphale. Le Peuple, plongé par lui, comme le vieil Eson, au fond d'une chaudière enchantée, en sort rajeuni et transfiguré, retrempé dans la vertu de ses grands ancêtres, vénérable et beau comme un jeune aïeul.

« Il est redevenu tel qu'il fut autrefois, du temps d'Aristide et de Miltiade. Saluez de vos cris de joie l'apparition de l'ancienne Athènes qui renaît à vos yeux, admirable, digne des hymnes du poète, et habitée par l'illustre Peuple !... Le voici qui s'avance, les cheveux retenus par une cigale d'or, dans tout l'éclat de son antique costume. Parfumé de myrrhe, il exhale l'odeur, non des procès, mais de la paix. »

Quant à Cléon, Agoracrite le jette à la voirie comme un chien crevé. — « Et ce paphlagonien — dit le Peuple — cause de tous nos maux, quel châtiment lui infligeras-tu? »

— « Il ne sera pas bien cruel : je le condamne à exercer mon ancien métier. Établi seul, près des portes, il débitera du boudin d'âne et de chien. Toujours ivre, il échangera de gros mots avec les prostituées, et ne boira que l'eau des baignoires. »

IV

Cette comédie qui nous paraît si terrible, qui ail-

leurs aurait peut-être ensanglanté le théâtre, passa saine et sauve dans l'immense liberté d'Athènes. Avec sa magnanimité native et son esprit généreux, le peuple rit de lui-même et couronna son railleur. Cléon survécut à cette flagellation formidable, sa popularité coriace n'en fut pas même entamée. Mais Aristophane resta fier de sa tentative. Dans une admirable parabase de *la Paix*, il rappelle, avec orgueil, comme un Travail d'Hercule poétique, sa grande lutte contre le démagogue tout-puissant :

« Ce ne sont pas des particuliers obscurs, ni des femmes que le poète met en scène dans ses comédies ; mais, intrépide comme Hercule, c'est aux plus grands qu'il s'attaque, sans s'arrêter à l'odeur fétide des cuirs, ni aux menaces de la boue. Il a le droit de dire : « Oui, j'osai le premier assaillir cette bête aux dents aiguës, aux yeux farouches qui » lançaient la flamme, entourée de cent impudiques flatteurs » qui la léchaient à l'envi. Elle avait la voix retentissante » d'un torrent, l'odeur d'un phoque, les cuisses d'une lamie » et le derrière d'un chameau. A la vue d'un tel monstre, je » n'ai pas reculé d'effroi, mais, pour votre salut, pour le salut des insulaires, j'ai sans relâche lutté contre lui. »

CHAPITRE VI

SOCRATE ET LES SOPHISTES.

I. — Aristophane acquitté de la mort de Socrate.
II. — Athènes envahie et pervertie par les Sophistes. — Périls qu'ils lui faisaient courir. — Réactions religieuses. — Changement des points de vue.
III. — Aristophane excusé de la méprise des *Nuées*. — Laideur et sordidité de Socrate. — Son embauchage philosophique. — Sa dialectique cauteleuse. — La pêche aux thons. — Socrate, mauvais citoyen d'Athènes. — Son patriotisme jugé par ses disciples.

I

Autant que les démagogues, Aristophane haïssait et poursuivait les Sophistes, perturbateurs des idées et corrupteurs des intelligences. L'abîme appelle l'abîme ; Athènes était prise entre ce double gouffre. De là cette comédie des *Nuées* qui assombrit la mémoire du poète, et qui lui imprime le rictus d'un génie méchant. Aristophane a passé longtemps pour le véritable meurtrier de Socrate, et la postérité ne l'a pas encore acquitté du crime d'avoir broyé, sur la scène, la ciguë qu'on fit boire à ce philosophe.

Ce crime est apocryphe, cette accusation est injuste ; une date suffit pour la réfuter. Les *Nuées* furent représentées, vingt-quatre ans avant le jugement de Socrate. Une calomnie ne perd pas plus un homme à vingt-quatre années de distance qu'un stylet ne le tue à vingt-quatre pas. La pièce, mal reçue d'ailleurs par le peuple, n'obtint aucun des prix du concours, et le poète protesta lui-même, à plusieurs reprises, contre cet échec. — « Spectateurs ! » s'écrie-t-il, dans une parabase des *Nuées* qu'il avait refaites, — « j'en atteste Bacchus, mon » dieu nourricier ; je vous dirai franchement la » vérité. J'espérais vaincre et passer pour habile. » Confiant dans votre bon goût et l'excellence de la » meilleure et la plus travaillée de mes comédies, » je l'ai soumise une première fois à votre juge» ment. Mais je me retirai, injustement vaincu par » d'ineptes rivaux. » — Comment cette arme brisée entre les mains de l'agresseur, et le jour même du combat, aurait-elle pu porter un coup si mortel ? Il ne paraît même pas que Socrate et son école en aient gardé rancune au poète. On sait combien Platon admirait ces comédies, qui ne quittaient pas son chevet. Il a dit, dans une célèbre épigramme, que « les Grâces cherchant un sanctuaire indestructible, » le trouvèrent dans l'esprit d'Aristophane ». Quatre ans après les *Nuées*, il le montre, dans son

Banquet, conversant amicalement avec Socrate, et buvant à la même coupe « qu'ils se passent, l'un » à l'autre, de droite à gauche ». Il n'y avait donc entre eux aucun ressentiment implacable. Le théâtre comique à Athènes était une sorte de mer, dont les tempêtes et l'écume ne dépassaient pas le rivage. Ses excès n'offensaient guère plus que ceux d'un élément en fureur. Bacchus était là pour tout couvrir et réconcilier. Le même parti, d'ailleurs, qui tua le sage, censura et menaça le poète. Aristophane était bâillonné par les Onze, en même temps que Socrate buvait leur poison.

Mais Aristophane, disculpé du meurtre de Socrate, l'est-il de l'avoir odieusement calomnié? On peut, du moins, plaider les circonstances atténuantes. Ce n'est point un homme, c'est une secte qu'Aristophane attaque dans sa comédie. Il eut le tort de la personnifier dans un philosophe qui était, au fond, l'adversaire et le contraire des Sophistes, et de prêter à Socrate ce qui appartenait à Gorgias. Mais cette erreur de noms n'affaiblit pas la force de sa polémique. Comme le Démon de l'Écriture, le Socrate des *Nuées* s'appelle *Légion*. Rendez-lui ce nom véritable, la comédie, qui est un chef-d'œuvre, redevient honnête. Sa colère tombe juste et ses railleries portent coup.

II

Athènes, au moment où les *Nuées* parurent, était possédée par cette légion démoniaque. Les Sophistes y tenaient une foire de mensonges et de vanités. C'était la Plaie des langues, plus redoutable que celle des sauterelles, qui frappa l'Égypte. L'importance que la parole avait conquise à Athènes favorisait leur commerce. La démocratie athénienne était un vaste prétoire. D'un jour à l'autre, chaque citoyen pouvait être cité devant les Dikastes, appelé à l'Aréopage, contraint de monter à la tribune aux harangues, pour plaider une cause, soutenir une candidature, ou réfuter un accusateur. L'exercice de la parole lui était aussi nécessaire que celui des armes. Un hoplite, marchant au combat sans bouclier et sans glaive, n'aurait pas été plus dénué et plus exposé qu'un Athénien, jeté, sans talent oratoire, dans la vie civique. Cette nécessité explique le succès inouï des Sophistes : leurs écoles étaient aussi fréquentées que le seraient des salles d'armes dans un pays de duellistes. Ils apprenaient à qui les payait l'art de lier les arguments et de parer les répliques, de contester une évidence, et de prouver un mensonge. Toute probité d'esprit se perdit bien-

tôt dans ces logomachies immorales. Le vent de la période emporta les idées, l'escrime du raisonnement tint lieu de la raison et du droit. On s'habitua à soutenir indifféremment le pour et le contre. Gorgias promettait à ses élèves « de rendre, en » toute circonstance, le discours faible, c'est-à-dire » la mauvaise cause, victorieux du discours fort, » c'est-à-dire de la bonne cause ».

Cette manie de la discussion devint bientôt une épidémie. Des affaires publiques, elle s'étendit à la religion et à la morale. Il fallait fournir sa mouture à ce moulin effréné de la parole, instrument de la démocratie athénienne, que les souffles changeants de la place publique obligeaient à tourner toujours. Les rhéteurs, pour l'alimenter, y jetaient pêle-mêle les vérités, les paradoxes, les traditions, les lois, les Dieux même. Tout cela dépecé, broyé, trituré par les rouages sonores de la thèse et de l'antithèse, se résolvait en poussière dans les disputes des écoles. Quelques Sophistes professaient publiquement l'athéisme : « Je ne » sais rien dire des Dieux, » écrivait Protagoras en tête du livre qui le fit bannir ; — « Sont-ils ou ne » sont-ils pas ? Deux choses m'empêchent de me » livrer à cette étude : l'incertitude de la question » et la brièveté de la vie humaine. » Il soutenait encore que toute pensée était vraie pour celui qui la

pense, mais seulement à l'instant où son esprit la conçoit, de sorte que, sur le même sujet, à des moments différents, l'affirmation et la négation avaient une valeur égale. D'autres déclaraient que le vrai et le faux, le juste et l'injuste pouvaient être parallèlement démontrés par des raisons adéquates. Cette rhétorique à tout faire dépravait et vidait les âmes. Elle désossait les consciences pour les rompre aux voltiges de la phrase et de l'argutie. Les orateurs jonglaient avec les questions jetées à pile ou face, comme les bateleurs de l'Inde avec des poignards à double tranchant. Polycrate, comme programme de son enseignement, écrivait une défense de Clytemnestre et un panégyrique de Busiris. Il devint de mode, d'après lui, de réhabiliter les monstres et de célébrer les fléaux. La vermine eut ses avocats et la maladie ses louangeurs. On composait l'éloge de la Mouche et de la Punaise, de la Surdité et du Vomissement.

En disséquant la morale, les Sophistes scrutaient aussi la nature. Leur physique audacieuse commençait à fouiller les choses. Ils déraisonnaient à perte de vue sur les éléments et les nombres, sur le chaud et sur l'humide, sur les phases de la lune et sur les cercles du ciel. Avortements féconds, erreurs respectables! La science vagissait dans leurs explicatoins enfantines. Mais cette science prématurée se

heurtait partout à la religion. Le monde était plein de divinités ; chaque bruit était une voix, chaque phénomène était un prodige, on respirait avec l'air des souffles sacrés. Quand l'homme voulait explorer un astre, sonder un fleuve, pénétrer la cause d'une tempête, un dieu irrité surgissait qui lui barrait le passage et lui défendait d'avancer. Que devenait Zeus, si la foudre provenait du choc des nuages, au lieu d'être lancée par sa main terrible? Analyser la formation de la terre, c'était éventrer Dèmèter et violer Cybèle. Anaxagore niait Apollon, en soutenant que le soleil n'était qu'une masse enflammée, de la grandeur du Péloponèse. Pour de bien moindres méfaits, Prométhée avait été condamné aux chaînes du Caucase et au bec rongeur du vautour. Si les *Météorologues*, comme on les nommait, poursuivaient leur œuvre, Pan pouvait déjà pousser le cri funèbre qui retentit, cinq siècles plus tard, sur les plages de la Campanie : « Les Dieux s'en vont ! »

Le péril aurait été grand partout; à Athènes, et dans toute la Grèce, il était mortel. Ces petites cités helléniques, flottantes comme des îlots sur l'immensité du monde barbare, ne pouvaient vivre et durer que par un attachement profond à leurs lois et à leurs croyances. Elles ne tenaient qu'à cette ancre. Les fondations de leurs temples et les piédestaux de leurs Dieux étaient leurs racines. Ces

Dieux formés à leur image, incorporés à leur sol, personnifiaient leur génie. Ils n'étaient, à vrai dire, que ce sol lui-même, avec ses champs, ses eaux et son ciel, incarné dans de nobles formes. Les légendes mythologiques se confondaient avec leur histoire. Enlever à un peuple grec ses ancêtres et ses héros fabuleux, c'était l'avilir et le dépouiller : il n'était plus qu'une tribu bâtarde, sans famille et sans patrimoine. Nier les Dieux, discuter les mythes, contester les traditions et les lois, c'était bouleverser la Cité. Elle n'avait plus de droit ni de raison d'être; les pierres du foyer national étaient renversées.

Athènes était si naturellement libérale, si amoureuse et si avide des exercices de l'esprit, qu'elle tolérait ces dangereux discoureurs. Elle laissait vivre et grandir en elle des doctrines que Sparte aurait étouffées à leur naissance, dans le sang, comme elle étranglait ses enfants malsains. De temps en temps, cependant, l'instinct de conservation l'emportait. Des réactions terribles châtiaient les impies et vengeaient les Dieux. Diagoras et Anaxagore n'échappaient que par la fuite, au supplice; on chassait Protagoras et on brûlait ses écrits; Prodicos, avant Socrate, buvait la ciguë. Les prêtres et les prêtresses se rassemblaient au crépuscule, pour excommunier Alcibiade accusé d'avoir

mutilé les Hermès, et le maudissaient, selon le rite antique, en secouant, à deux mains, leurs longues robes écarlates. Athènes, en ces jours de crise heureusement rare, offre le spectacle le plus contraire à l'idée lumineuse que l'on conçoit d'elle. Un terrorisme religieux y règne. Des citoyens sont condamnés à mort pour avoir tué un oiseau consacré à Esculape, ou arraché un arbrisseau dans un bois sacré. L'enfant d'une prêtresse qui a ramassé une feuille d'or tombée de la couronne de Diane est jeté dans le Barathron. Pallas devient vindicative et méchante, comme une Madone espagnole blasphémée par des hérétiques. On croit voir les flammes d'un auto-da-fé rougir de reflets sinistres les marbres du Parthénon.

Vingt-cinq siècles se sont entassés depuis. De cette hauteur de perspective sur l'histoire générale de l'Humanité, le point de vue change et les aspects se transforment. L'impiété devient un progrès, le sacrilège, une révélation. Anaxagore est un précurseur. Les Sophistes même, au pire sens du mot, n'ont pas été inutiles : ils ont déblayé des préjugés, remué des idées, suscité des efforts et des découvertes : il y eut des semailles dans leur poussière, des créations sont nées de leurs destructions. Mais il était permis à un contemporain de les exécrer et de les maudire ; car il voyait les maux présents qu'ils faisaient à leur

pays, sans pouvoir deviner le bien que l'avenir tirerait de leurs audaces et de leurs licences. L'Humanité peut les absoudre, Athènes avait raison de les condamner ; et Aristophane, en les accusant, fit acte de grand et bon citoyen.

III

Son tort grave, nous l'avons dit, est d'avoir pris Socrate pour personnifier les Sophistes ; mais ce tort n'est pas sans excuse. Nous ne voyons Socrate que revêtu d'une lumière idéale, transfiguré par le martyre, sous l'auréole du soleil couchant avec lequel il s'endormit dans une mort sublime. Les contemporains qui le coudoyaient tous les jours l'envisageaient autrement. Tout en lui pouvait paraître suspect et damnable à un conservateur athénien.

— Que voulait cet homme errant et oisif, qui n'avait d'autre métier que d'embaucher les esprits ? A quoi tendaient ses questions subtiles et son ergotage perpétuel ? Sa laideur ignoble choquait un peuple amoureux du beau. Il avait le front abrupt, les yeux effrontés, la bouche cynique, la barbe hirsute, le nez écrasé, le ventre enflé d'un Satyre. Au milieu des beaux éphèbes dont il s'entourait, c'était Silène ou Marsyas dans un groupe de demi-dieux. Les potiers

copiaient sa face sur le ventre de leurs amphores, quand ils avaient un masque bachique à représenter. Son accoutrement sordide salissait les yeux : comme Élie jeta à Élisée son manteau, Socrate aurait pu léguer à Diogène le pallium de bure rapiécé, qu'il portait l'été comme l'hiver. Ses pieds calleux battaient à nu le pavé, et Aristodème pouvait s'étonner de le voir, le jour du *Banquet*, sortir du bain avec des sandales. Platon lui a prêté les ailes et la musique divine de son style, mais sa conversation réelle rampait terre à terre. Il farcissait ses propos de trivialités et de quolibets. Il recherchait les comparaisons tirées des coqs et des cailles, des marmites à soupe et des cuillères de figuier, des vétérinaires et des palefreniers. Sa parole sentait les odeurs de l'échoppe et du carrefour. Tout le jour il courait les marchés, les boutiques des barbiers, les maisons des courtisanes, les gymnases, sans autre but que de controverser et de discourir. Il détachait les enfants de l'autorité de leur père, quand ceux-ci voulaient les empêcher de philosopher : « Car, disait-il, qui s'oppose » à la sagesse est un insensé, et il n'y a aucun compte » à tenir de l'insensé. » On le voyait, embusqué sous les portiques, comme un voleur d'âmes, arrêter les jeunes gens, les prêtres, les stratèges, les juges, au passage, pour les mettre à la torture de sa dialectique et leur arracher l'aveu de leur ineptie. Cette

dialectique, masquée de fausse bonhomie et d'hypocrite envie de s'instruire, ressemblait étrangement à la sophistique, et Aristophane pouvait s'y méprendre. Elle consistait à tisser, maille à maille, une série de questions captieuses auxquelles l'interlocuteur répondait d'abord naïvement. D'autres questions réduisaient ensuite à l'absurde ses premières réponses. Plus il allait, plus il s'enlaçait dans les contradictions tendues sur sa fausse voie. Acculé enfin à un terme absurde, il y tombait sous les pointes aiguës d'un dilemme, affolé, stupéfié, inerte, convaincu d'ignorance et de niaiserie.

Les pêcheurs siciliens ont une façon traîtresse de prendre les thons. Ils les attirent, à la clarté mouvante de leurs torches, dans un labyrinthe de filets flottants, dont les dédales se rétrécissent par degrés pour aboutir à un cul-de-sac qui s'appelle la « chambre de mort ». Là le poisson s'aperçoit enfin qu'il est pris, il se débat, il tournoie par bonds convulsifs dans le réseau qui l'enserre. Mais toute issue est fermée, toute fente close, et le harpon aux deux dents s'enfonce bientôt dans sa chair. Cette pêche perfide est l'image exacte de l'ironie — Εἰρωνεία — socratique, captant et circonvenant ses victimes.

La moralité du but ne justifiait pas l'ambiguité des moyens. Les vérités ne doivent pas être prises au piège, les principes ne sont pas des proies que l'on

capture dans un guet-apens. Il y avait du Méphistophélès dans Socrate, et maint passage des *Dialogues* rappelle la scène de Gœthe, où le vieux Diable, affublé de la robe de Faust, s'amuse à embrouiller la cervelle de l'étudiant naïf qui venait consulter le savant docteur : « Je suis si abasourdi de tout cela, — s'écrie le jouvenceau sortant de ses griffes, — » qu'il me semble qu'une roue de moulin me tourne » dans la tête. » La plupart des auditeurs de Socrate éprouvaient, à l'entendre, un pareil malaise. — « Je me » sauve de lui, comme un esclave fugitif, » — dit Alcibiade dans le *Banquet* — « puis, quand je l'aperçois, » je suis honteux des aveux qu'il m'a arrachés, et » souvent je verrais avec plaisir qu'il ne fût plus de » de ce monde. » — Platon lui-même compare au contact de la torpille l'effet engourdissant de sa dialectique. Les uns s'enfuyaient du plus loin qu'ils le voyaient venir, en se bouchant les oreilles ; les autres lui gardaient une rancune mortelle d'avoir été pris, par ses questions cauteleuses, en flagrant délit d'imbécillité.

Aristophane était donc dans le sentiment et dans l'opinion de son temps, en faisant de Socrate la personnification des faux sages. Il se trompa sans doute, mais son erreur est excusable, car la raison du philosophe portait le même costume que la folie des Sophistes. A l'époque des *Nuées*, d'ailleurs, Socrate n'était

point le vieillard auguste, parvenu au comble de la vertu et de la sagesse, dont Xénophon a recueilli les paroles d'or. Les illusions de la métaphysique l'obsédaient encore ; il cherchait péniblement, par des voies obliques, la cime lumineuse qu'il devait atteindre plus tard. Mais le poète aurait eu la vue claire de sa doctrine, qu'il n'aurait pas moins attaqué Socrate. Cette doctrine, bienfaisante au monde, était funeste à Athènes ; en servant l'Humanité, elle trahissait la Cité. Or, Aristophane était un Athénien dans le sens le plus rigoureux du mot, un autochtone de vieille souche, enraciné comme un olivier dans la terre sacrée de Cécrops. Adapté aux formes antiques qui constituaient son pays, concentré dans son intérêt immédiat, il ne voyait rien au delà de sa mer et de ses remparts. Cette courte vue absolue était une clairvoyance relative : Aristophane ne se trompait pas en combattant dans Socrate un ennemi d'Athènes.

Il faut oser le dire, en effet, ce grand « citoyen de la Terre », comme Socrate s'appelait lui-même, n'était pas un bon Athénien. Il érigeait sa morale au-dessus des lois, il proclamait sa conscience seul juge du bien et du mal, il affranchissait le devoir des ordres des Dieux et des préceptes de la tradition. Athènes antique n'admettait pas qu'on se désintéressât de sa vie active ; l'indifférence politique était pour elle un crime capital. « Nous seuls » — disait Périclès

dans son Oraison funèbre des morts de Potidée, — « considérons le citoyen entièrement étranger aux « affaires publiques, non comme un homme paisible, » mais comme un être inutile. »

La cité accaparait l'homme tout entier et le pliait à tous ses services. Prêtre dans sa famille, quelquefois pontife de sa *phratrie* ou de sa tribu, juge au civil et au criminel, avocat dans ses propres causes, orateur dans celles de sa ville, soldat dans toutes ses guerres, apte à toutes les fonctions, éligible à tous les emplois, il devait se multiplier pour la défendre et pour la servir. Socrate se tenait à l'écart des fonctions publiques ; il évitait les assemblées du peuple, « son Démon lui défendait de se mêler aux affaires ». Il restait les bras croisés sous son manteau, au milieu de l'agitation générale, et cette attitude dédaigneuse raillait tacitement la patrie à l'œuvre. Sa critique n'épargnait aucune des institutions vitales de la république. Son enseignement avait de ces mots qui remuent le ciel et la terre, mais les colonnes d'Athènes en étaient du même coup ébranlées. Il assistait aux fêtes et aux sacrifices et n'attaquait pas ouvertement la religion de l'État, mais il y glissait, comme un serpent sous l'autel, une ironie insinuante qui la minait sourdement. A sa parole, les Dieux, sculptés par Phidias dans l'or et l'ivoire, se décolorent et s'effacent. Ce ne sont plus que de pâles fan-

tômes, à travers lesquels on voit blanchir l'aube indistincte d'un culte nouveau.

Si l'arbre se juge par les fruits, l'enseignement de Socrate fut assurément fatal à Athènes. Tous ceux de ses disciples qui se jetèrent dans la vie publique trahirent ou opprimèrent leur patrie : Alcibiade en tête, puis Thrasymène et Critias devenus les chefs des trente tyrans atroces qui décimèrent Athènes, au profit de Lacédémone. Xénophon lui-même tourne vite au condottiere mercenaire, se met à la solde des Perses, déserte ensuite dans le camp de Sparte, et combat, à Coronée, contre son pays. Le patriotisme n'était pas décidément une vertu socratique. Les apôtres étouffent dans l'enceinte étroite d'une cité ; il leur faut le monde. Ils passeraient sur le corps de leur patrie renversée, pour faire avancer d'un pas leur idée.

Aristophane n'est donc pas si coupable d'avoir dénoncé, sous le nom et sous la figure de Socrate, la faction pernicieuse qui ruinait Athènes. Sa calomnie fut sincère et sa méprise clairvoyante. Son malheur est de n'avoir pas deviné, dans celui que Zénon appelait plus tard « le bouffon d'Athènes », un des maîtres de l'humanité future. En diffamant Socrate, il a servi son temps, mais offensé l'avenir. La postérité ne lui a point pardonné son sacrilège involontaire. Il faut savoir reconnaître les Dieux travestis.

CHAPITRE VII

LES NUÉES.

I. — Le Socrate des *Nuées* personnifie tous les vices d'esprit de la sophistique. — La théologie byzantine et la scolastique du moyen âge en germe dans les arguties des sophistes.
II. — Les *Nuées* dans la mythologie hellénique. — Leur évocation par Socrate. — Fantaisie et poésie de leurs chœurs.
III. — Lutte du juste et de l'injuste. — Culte de la beauté juvénile et virile en Grèce. — Absence de haine dans la comédie d'Aristophane.

Encore une fois, raturez des *Nuées* le nom de Socrate, écrivez à la place celui de Gorgias ou de Prodicos, et la comédie redevient clairvoyante et juste. Elle perce Athènes à la langue, comme Pâris frappa Achille au talon, non pour la tuer, mais pour l'avertir : c'était sa seule partie vulnérable. Ce sophiste, perché au plafond dans un panier à viande, chez qui le bonhomme Strepsiade, et ensuite son fils Phidippide, viennent apprendre l'art d'équivoquer, de mentir selon les règles, et de payer leurs dettes en monnaie de mots, ce pseudo-Socrate résume tous

les vices de l'esprit grec : l'ambiguité, l'ergotage, les roueries de la dialectique, l'agitation des questions oiseuses, l'analyse tenace et subtile des infiniment petits de l'intelligence. Il mesure le rapport entre le saut des puces et la longueur de leurs pattes; il découvre que le bourdonnement du cousin ne sort pas de sa trompe, mais de son derrière; il anatomise les genres et dissèque les rythmes, désarme Zeus de la foudre pour en investir le « Tourbillon aérien », et, par-dessus l'Olympe aboli, proclame le Chaos, les Nuées et la Langue, seules divinités du monde renversé.

Toute la décadence intellectuelle de la Grèce est écrite dans cette parodie prophétique. Par delà la sophistique naissante de son siècle, Aristophane entrevoit le temps où Athènes, destituée de sa gloire, ne sera plus que la maîtresse d'école de Rome victorieuse. Il voit venir, comme une nuée de sauterelles dévorantes, l'immense essaim de rhéteurs, de grammairiens et de mystagogues, qui s'abattra, à Alexandrie, sur le cadavre du monde. Il devine les théologiens de Byzance discutant sur le *Logos* et sur l'*Homousios,* sur la lumière créée ou incréée du Thabor, toutes questions dont les lazzi de son philosophe posent les prémisses. Son intuition semble, plus loin encore, devancer les siècles. Cet abstracteur de quintessences qui coupe en quatre les syl-

labes, n'est-il pas l'ancêtre de ces scolastiques du douzième siècle, qui se battaient à coups d'arguments cornus, et ruminaient des entités creuses, sur la paille des écoles de la rue du Fouarre? Dans cette cellule du faux Socrate, où des disciples accroupis épluchent des mots en bâillant aux astres, je crois entendre braire l'âne de Buridan, mourant de faim entre ses deux boisseaux d'avoine, et grogner le porc du fameux problème des Cornificiens : « Le porc » qu'on mène au marché est-il tenu par le porcher » ou bien par la corde? » Parmi les Nuées, grosses d'êtres étranges, que le poète évoquera tout à l'heure, je crois voir tournoyer l'horrifique Chimère de Rabelais : *Quæstio subtilissima : Utrum Chimæra, bombycinans in vacuo, possit comedere secundas intentiones?* « Question très subtile : On demande si » la Chimère, bombycinant dans le vide, ne pourrait » pas dévorer les secondes intentions? »

II

Ces Nuées qui planent sur la comédie, en formant son Chœur, sont prises d'abord par le poète comme symboles des illusions et des vanités de l'enseignement des sophistes. Elles naissent du vide, obscurcissent le ciel, couvent et enfantent les tempêtes.

Un rayon les dissout, un souffle les échevelle et les décompose. Chacun voit ce qu'il veut dans leurs configurations flottantes qui s'amalgament et se déforment l'une par l'autre. Elles ébauchent des monstres, elles creusent des cavernes, elles construisent des tours et des pyramides, elles simulent des masques difformes et des animaux fabuleux ; des silhouettes s'y profilent, sitôt évanouies qu'aperçues. — « As-tu vu quelquefois dans le ciel, dit Socrate à Strepsiade, des nuées semblables à un léopard, à un taureau ? » — « Oui, certes ; après ? »

« Elles se métamorphosent comme il leur plaît. Voient-elles un débauché à longue chevelure, velu comme une bête, tel qu'est le fils de Xénophante ? Pour se moquer de son infamie, elles prennent la forme de Centaures. » — « Et lorsqu'elles voient Simon, le voleur des deniers publics, que font-elles ? » — « Pour le représenter au naturel, elles se montrent tout à coup en loups. » — « C'est donc pour cela qu'hier, apercevant ce Cléonyme qui a jeté son bouclier, comme c'est le plus poltron des hommes, elles se changèrent en cerfs. » — « Et aujourd'hui elles ont vu Clisthène l'efféminé ; regarde... les voilà femmes. »

Rien de mieux conçu que cette allégorie ironique pour figurer les mensonges et les inconsistances du sophisme. Les Nuées sont les fantasmagories de l'éther, comme les paradoxes sont les fumées de l'esprit.

Mais la poésie l'emporte bientôt sur la parodie. Aristophane procède par coups d'ailes ; les change-

ments à vue de sa pensée sont aussi soudains que ceux de sa scène. Dès que les Nuées paraissent, son ton change, sa foi se réveille. Il se sent en présence d'une de ces puissances naturelles que le génie grec exprimait par des personnes et des vies divines. Au lieu des larves grimaçantes qu'il y raillait tout à l'heure, il y voit de nobles déesses, et il adore en elles les nourrices de la Terre et les mères des eaux.

Trop indécises et fugaces pour être incarnées, comme les Naïades et les Nymphes, diffuses et confuses, dessinées par le tremblement, effacées par l'évanouissement, les Nuées jouent pourtant leur rôle dans la mythologie hellénique. C'est par une nuée modelée en femme que Zeus trompa les désirs sacrilèges d'Ixion, amoureux d'Héra : Ixion viola le divin fantôme parmi les éclairs, et les Centaures naquirent de cet hymen orageux. C'est du sein des nuées que Zeus fondit en pluie d'or sur Danaé, personnification de la terre aride. C'est de leur carquois sonore qu'il lançait sa foudre. Les nuées abritaient les amours de l'Olympien, sur le sommet des montagnes. Leurs molles blancheurs promenaient des déités dans le ciel. Elles accouraient, à l'appel des Dieux engagés dans les batailles de l'*Iliade*, pour envelopper les héros en péril et les transporter hors de la mêlée.

Aussi est-ce sur le mode de l'enthousiasme lyrique qu'Aristophane les célèbre. Son Sophiste burlesque, qui tout à l'heure niait les Dieux, prend, pour les évoquer, la lyre et le ton de l'hymne. Il semble qu'on le voit grandir comme un Enchanteur, et que d'un geste sublime il atteigne au ciel.

« O Roi ! Air immense, qui portes la terre dans l'espace ! Ether lumineux ! et vous, Nuées vénérables qui roulez dans vos flancs la foudre ! Levez-vous, ô souveraines ! et apparaissez au Sage dans les régions célestes !... Venez, Nuées que j'adore, montrez-vous à cet homme, soit que vous reposiez sur les cimes de l'Olympe couronné de neige, ou que vous meniez des rondes sacrées, avec les Nymphes, dans les jardins de l'Océan, votre père, ou que vous puisiez les ondes du Nil dans des urnes d'or, ou que vous habitiez les marais Méotides ou les rochers neigeux du Mimas. Écoutez ma prière et soyez favorables à mon sacrifice. »

Les Nuées répondent à l'incantation. Des acteurs, drapés de longues gazes flottantes, les figuraient sans doute grossièrement sur la scène : mais la poésie du chant qu'elles entonnent est si magnifique, que ces effigies dérisoires devaient en paraître toutes transfigurées. Un paysage céleste envahissait le théâtre, avec ces vers rayonnant de la splendeur de l'azur sur le miroitement de la mer et l'immensité des grands horizons.

« Nuées éternelles, élevons-nous dans notre mobile essence, du sein paternel de l'Océan tumultueux, et montons en vapeurs agiles sur les sommets des hautes montagnes,

aux chevelures d'arbres, d'où nous contemplons les hauts promontoires, la terre sacrée, mère des moissons, et les frémissements des fleuves divins, et la mer retentissante aux profondes plaintes, que l'œil infatigable de l'Ether frappe de ses rayons. »

Puis, d'un coup de main de statuaire, écartant la toile qui couvre ses groupes, le poète fait tomber les robes de brume qui voilaient les divinités aériennes. « Mais » secouons ces brouillards pluvieux qui cachent notre » immortelle beauté, et promenons au loin nos » regards sur le monde. »

Et les Nuées surgissent, telles que l'imagination les rêve en les animant : des nudités diaphanes, aux chairs de nacre et aux yeux d'étoiles, le front jonché des roses de l'Aurore, les pieds baignés dans des lueurs de lune, frissonnantes aux caresses du vent, ayant la beauté du jour, la souplesse de l'onde et la douce inquiétude des choses qui vivent sous la loi des souffles. Aux railleries obligées que la comédie leur prête, pour soutenir son sujet, elles mêlent des strophes gracieuses et propices, répandues sur Athènes comme une rosée de bénédiction.

« Vierges chargées de pluies, allons, sur la terre de Pallas, voir cette contrée de Cécrops, virile et riante, où se célèbrent les mystères ineffables, où le sanctuaire s'ouvre à l'initié... Que de victimes offertes aux Dieux du ciel ! que de temples au faîte élevé ! Que de statues ! que de processions saintes ! A toute époque, on ne voit que festins sacrés, victimes couronnées ; et, au retour du printemps, les

joyeuses fêtes de Dionysos, les luttes harmonieuses des chœurs et la grave mélodie des flûtes. »

Leurs plaisanteries même ont une malice fantastique : fées bien plutôt que déesses, quand elles portent à la Terre les messages de la Lune rencontrée au vol de leur course.

« Comme nous nous disposions à venir ici, la Lune nous a abordées et nous a chargées de souhaiter joie et bonheur aux Athéniens et à leurs alliés. Puis, elle nous a dit qu'elle était en colère, et que vous la traitiez fort mal, elle qui ne vous paye pas de paroles, mais qui vous rend de réels services. D'abord, chaque mois, vous épargnez, grâce à elle, au moins une drachme de lumière ; car chacun dit en sortant le soir : « Esclave, n'achète pas de torches, il fait un beau clair de lune » ; et mille autres bienfaits. Cependant vous ne calculez pas les jours, votre calendrier n'est que confusion. Aussi les Dieux accablent-ils la Lune de menaces, toutes les fois qu'ils s'en retournent chez eux, frustrés du repas de leur sacrifice, parce qu'on n'a pas célébré la fête que ramenait l'ordre des jours. »

Les sylphes de Shakspeare pourraient rapporter de pareils messages de leurs voyages aériens.

Quel intermède pour une comédie qui passe pour une huée meurtrière vociférée par un délateur ! A lui seul, il ferait douter de son odieuse renommée. La poésie ne jaillit pas de la poche à fiel ; les fleurs ne s'entrelacent pas aux serpents qui coiffent les Furies.

III

Aussi bien, c'est encore dans cette comédie mal famée qu'intervient une lutte héroï-comique où le génie d'Aristophane s'élève jusqu'à la grandeur. Pour achever l'esprit du jeune Phidippide, déjà entamé par ses arguties, le pseudo-Socrate fait battre devant lui le Juste et l'Injuste ; non point à l'état abstrait, et dans le vague d'une prosopopée, mais dans la vie de l'apologue, et sous la forme de deux champions déguisés en coqs de combat. On les apportait sur la scène, armés d'un ergot et casqués d'une crête, enfermés chacun dans une cage, et on les lâchait l'un sur l'autre. La querelle s'engage : l'argument captieux s'escrime contre le raisonnement vrai, le poignard tordu cherche à prendre en traître l'épée droite. Le Juste représente les vieilles mœurs, les lois primitives, l'antique pédagogie dorienne, montée au ton d'une mâle orchestrique, sculptant le corps de l'éphèbe avec le ceste et le strigile du gymnase, et modelant son âme sur le type des héros d'Homère. L'Injuste personnifie les théories nouvelles, l'éducation sophistique, les vices efféminés qui dépravaient la jeunesse déviée par les fausses leçons des rhéteurs. C'est Aristophane qui parle par la voix

du Juste, et il a mis tout son idéal dans les louanges de l'ancienne Athènes qu'il lui fait si gravement célébrer. Nous avons déjà cité l'admirable groupe des jeunes gens allant à l'école, pieds nus, serrés en bon ordre, « quand même la neige serait tombée, » comme la farine d'un tamis ». C'est, en poésie, le pendant de la frise du Parthénon qui représente les vierges d'Athènes suivant la procession des Panathénées, deux par deux, un vase à la main, le front incliné, laissant pendre leurs bras nus sur les plis droits de leurs tuniques longues. — « Quelles vieilleries ! » — s'écrie l'Injuste, riant de cette jeunesse archaïque, et pour qui cette antiquité récente est déjà une ridicule antiquaille, — « Sommes-nous revenus au temps » des fêtes de Polieus, des Bouphonies, du poète Cé» cidas et des cigales d'or ? » — Mais le Juste lui répond par cette fière parole : — « Voilà pourtant par » quelle discipline j'ai formé les hommes de Mara» thon. »

Et il reprend ses graves remontrances ; il exhorte l'adolescent à fuir les bavardages de la place publique et les délices amollissantes des bains chauds. Il veut qu'il danse, dans les fêtes, nu, comme on était autrefois, dans l'héroïque Éden de la Grèce ; qu'il fuie les courtisanes: elles n'auraient qu'à lui jeter, en signe d'accointance, la pomme mordue par leurs dents lascives, et sa renommée en serait

flétrie; qu'il rougisse à la vue d'une action honteuse, et qu'il s'enflamme s'il entend railler la vertu; qu'il marche couronné de pudeur; qu'il ne contredise point la voix de son père et ne reproche pas son âge au vieillard qui a nourri son enfance. — Si le jeune homme se conforme à ce pur modèle, le poète lui promet la beauté parfaite ; et, de même que le statuaire taillait dans le marbre l'athlète vainqueur aux jeux d'Olympie, il modèle la statue vivante de l'éphèbe embelli par la vertu et fortifié par la gymnastique. — « Si tu t'appliques à pratiquer mes leçons, ta poitrine » sera robuste, ton teint brillant, tes épaules larges, » ta langue courte, tes reins charnus »... — La caricature après la sculpture : — « Mais si tu imites » les mœurs du temps, tu auras le teint pâle, les » épaules étroites, la poitrine grêle, la langue lon- » gue, les reins petits... et tu sauras délayer de ver- » beux projets de lois. »

En promettant à son disciple un corps parfait digne de son âme, le Juste lui proposait la récompense la plus haute. Car la beauté, chez les Grecs, don des Dieux et signe d'une belle vie, était la première aristocratie. Aristote disait que « s'il existait » des hommes aussi beaux que les images des Immor- » tels, les autres hommes s'accorderaient pour leur » vouer une obéissance absolue ». Les beaux jeunes gens étaient, de droit, princes de la jeunesse; ils mar-

chaient en tête des cérémonies et des fêtes, ils décoraient la cité. — « Je t'ai vu, ô Télésicrate ! » chante Pindare dans une *Olympique*, « souvent victorieux » dans les fêtes solennelles de Pallas, alors que les » jeunes filles, dans le silence de leur pensée, sou» haitaient d'avoir un époux et un fils tels que toi. » — Platon dit de Charmide, que « partout où il parais» sait, personne ne regardait autre part, et que tous » le contemplaient comme la statue d'un Dieu ». Hérodote raconte que, dans une ville de Sicile, un jeune homme appelé Philippe fut adoré à cause de sa beauté, et qu'après sa mort en lui éleva des autels. Callicrate est cité parmi les héros de Platées, par l'unique raison qu'il était le plus beau des Grecs qui combattirent ce jour-là. Phidias grava sur un doigt de sa statue de Jupiter Olympien : « Pantarcès est beau. » Un esclave de Nicias était affranchi, sur le théâtre d'Athènes, par une acclamation du peuple, parce qu'il avait paru, dans le rôle de Dionysos, aussi beau que le Dieu lui-même. Rappelez-vous encore la fascination presque religieuse des convives du *Banquet* de Xénophon, quand Autolycos, le beau vainqueur au jeu du pancrace, entre dans la salle : — « Telle qu'une lumière qui, brillant soudain » dans la nuit, fixe tous les regards, ainsi la beauté » d'Autolycos attirait sur lui tous les yeux. Des » assistants qui le contemplaient, il n'en était aucun

» dont l'âme ne fût émue. Les uns étaient silencieux, » les autres faisaient quelque geste... Les convives » soupaient en silence, comme par ordre d'une puis- » sance supérieure. »

Une comédie où de telles scènes se rencontrent ne peut être bassement inspirée. Si la haine l'avait conçue, elle en porterait les stigmates. Son rire serait crispé, son sarcasme amer, l'ironie y grincerait des dents. Rien de pareil dans les *Nuées :* le poète en veut aux sophistes. Socrate, dont il méconnaît la doctrine, lui offre, pour les personnifier plaisamment, sa face camarde et ses allures excentriques ; il le prend et le remanie à sa guise : son type est trouvé. Aucune cruauté d'ailleurs dans la façon dont il le bafoue ; on ne sent nulle part une passion méchante, qui s'acharne et qui s'assouvit. La véritable haine est sérieuse ; elle prend corps à corps et ne lâche pas sa victime ; elle tourne et retourne son fer dans la plaie. La moquerie d'Aristophane voltige autour de son personnage, agile, égayée, distraite par mille détails comiques et fantasques, sur lesquels elle court, à chaque instant, se poser. Socrate l'amuse plus qu'il ne l'irrite ; il lui rit au nez, du même rire dont Molière éclatera plus tard devant le Marphurius du *Mariage forcé*, et le Maître de philosophie de M. Jourdain. L'hilarité croissante de ses bouffonnes invectives ne démasque jamais une rancune secrète ; et,

lorsqu'au dénouement, Strepsiade, battu par son fils que la science nouvelle pervertit, brûle la maison de Socrate, on peut dire qu'il l'incendie dans un feu de joie.

HAPITRE VIII

L'ASSEMBLÉE DES FEMMES. — PLUTUS.

I. — L'*Assemblée des Femmes.* — Réfutation vigoureuse du communisme des biens et de la communauté des femmes.

II. — *Plutus.* — La Grèce avait fait de la Richesse une divinité subalterne. — Chrémyle attire Plutus dans sa maison et le proclame Dieu suprême. — Le Plutus du *Second Faust* de Gœthe.

III. — Reproches et remontrances éloquentes de la Pauvreté. — Saint François d'Assise.

I

Le Sophisme ne divague pas toujours dans les nues ; il descend sur la terre où il engendre des utopies chimériques, qui se transforment bientôt en factions sociales, si elles ne sont pas étouffées à temps. Ces erreurs, vieilles comme le monde, vagissement et radotage de l'Humanité : émancipation des femmes, propriété collective, abolition de la famille, couvaient sourdement dans Athènes. Rêvées par les sophistes, elles étaient exploitées par les démagogues. Elles éclipsaient même, comme de mauvais songes, l'esprit lumineux des sages : Platon a écrit, dans sa

République, le code du harem et de la gamelle. Aristophane, avant Aristote, réfuta ces théories insensées. Il lança sur elles l'*Assemblée des Femmes* et *Plutus,* deux comédies d'un bon sens mordant et d'une vigueur meurtrière. Elles restent sans réplique, après tant de siècles. Aucun argument plus fort que ces parodies n'a été trouvé. — Il y a, à Rome, une vieille tête antique de marbre, que le peuple appelle *Bocca della Verita,* et qui mord, dit-on, les parjures lorsqu'on introduit leurs mains dans sa bouche. Jetez les systèmes du socialisme moderne dans le rictus du masque d'Aristophane, son éclat de rire les mettra en pièces, il n'en restera pas un lambeau.

Dans la première comédie, les femmes déguisées en hommes, affublées de barbes postiches, envahissent le Pnyx et la tribune aux harangues. Elles s'emparent du pouvoir et mettent les lois sens dessus dessous. Plus de riches et plus de pauvres, plus de famille ni de patrimoine. Égalité des parts au ratelier indivisible de la cité parquée en troupeau, promiscuité des sexes dans un lit banal comme la rue, d'où sortiront des enfants vagues, dont le peuple entier sera le père putatif. — « Mais, si nous vivons de la » sorte, comment chacun pourra-t-il reconnaître ses » enfants ? » — « Les plus jeunes regarderont les » plus âgés comme leurs pères. » En quelques traits, hardiment jetés, le poète pousse à l'absurde ce nou-

veau régime. Le communisme est décrété, les fortunes privées sont agglomérées en tas sur la place publique. Un bourgeois naïf se hâte d'apporter ses ustensiles à la masse : tout y passe, son tamis et sa marmite, son trépied et son miroir, ses fioles et ses amphores. Un autre, plus avisé, se moque de ce niais zélé ; il serre ses hardes, cache sa monnaie et se garde de jeter une drachme dans le tronc suspect. Mais, lorsque sonne l'heure du banquet public, quand le héraut annonce qu'on met les lièvres à la broche et les poissons sur le gril, le citoyen réfractaire accourt, les dents longues et le nez ouvert au vent des fourneaux.

« J'irai : pourquoi tarder? la République l'ordonne. » — « Et où vas-tu, puisque tu n'as pas déposé ce que tu possèdes? » — « Au banquet. » — « Si les femmes ont du sens, elles exigeront d'abord que tu déposes ton bien. » — « Mais je le déposerai. » — « Quand ? » — Ce n'est pas moi qui tarderai. » — « Comment? » — « Il y en aura de moins pressés que moi. » — « En attendant, tu vas dîner ? » — « Que faire? L'homme de sens doit prêter son concours à l'État. »

A peine construite, la ruche a ses frelons, le phalanstère a ses parasites.

La communauté des femmes n'est pas moins plaisamment bafouée. La loi nouvelle décrète l'égalité de la laideur et de la beauté, de la vieillesse et de la jeunesse, devant le désir. Bien plus : Thersite, amoureux d'une femme, en même temps qu'Achille, a sur lui droit de préséance. Il faut passer par Hécube pour

être admis dans les bras d'Hélène. Un jeune homme rôde sous la fenêtre d'une belle fille : « La volupté » réside dans le galbe pur de ses jambes, elle s'épa- » nouit sur ses seins arrondis » Il s'enflamme, il frémit d'amour : — O mon bijou ! mon idole ! fille » d'Aphrodite ! confidente des Muses ! sœur des » grâces ! Ah ! ouvre-moi, serre-moi sur ton cœur, » c'est pour toi que je souffre ! » — Mais trois horribles vieilles, à cheval sur la loi votée, comme sur un balai de sabbat, le poursuivent, avec des griffes de Harpies et des soupirs de Parques en chaleur. Il subira l'étreinte d'Atropos, avant de goûter les baisers d'Hébé. C'est un groupe affreusement comique que celui de cet éphèbe, en proie aux nausées d'un furieux dégoût, meurtrissant d'atroces invectives la momie lubrique qui l'entraîne vers son lit funèbre : — « Qu'on » m'enterre au seuil de sa porte ; puis, qu'on mette » cette coquine-là debout sur mon tombeau ; qu'on l'enduise de poix toute vivante, qu'on lui coule du » plomb sur les pieds jusqu'à la cheville, et qu'on » l'allume en guise de lampe funéraire ! »

II

Aristophane poursuivit cette polémique sociale dans *Plutus*. *Plutus* est, comme on sait, une comédie

« moyenne », écrite ou refaite sous la censure ombrageuse des Trente. La politique était bannie de la scène, toute personnalité était interdite : Aristophane dut sevrer sa muse du vin de la bacchanale, et la débarbouiller de sa lie. Le rire se resserre dans cette dernière pièce, l'obscénité rajuste prudemment sa tunique, la langue n'a plus cette licence flottante qui rappelle le mouvement et le bruit du flot. Il y a de la castration dans sa correction. Mais si le style est moins large, la moralité est plus haute. Une gravité imprévue se mêle à la gaieté du poète, et son masque, à demi levé, découvre un noble et sérieux visage.

C'est l'iniquité apparente des répartitions de la fortune, qu'Aristophane explique et justifie, dans *Plutus*, par une philosophie supérieure. — Chrémyle, pauvre laboureur de l'Attique, gémissait de sa pauvreté ; il voyait s'enrichir, autour de lui, les démagogues et les sycophantes, et il accusait les Dieux d'injustice. L'oracle d'Apollon, qu'il a consulté, lui ordonne de ramener dans sa maison le premier passant qu'il rencontrera en sortant du temple. Ce premier venu est un aveugle, et cet aveugle, d'aspect sordide, — « parce qu'il sort de chez le ladre Patrocle, » qui ne s'est pas baigné depuis sa naissance, » — cache, sous son manteau troué, la divinité éblouissante qui fascine les Dieux et les hommes. C'est Plutus,

le Dieu de la richesse, ou plutôt la Richesse elle-même, comme son nom l'indique.

La Grèce pauvre et sobre, qui, selon Hérodote, « avait l'indigence pour sœur de lait », toute portée par sa nature aux choses de l'esprit, s'était bien gardée d'idéaliser ce Dieu inférieur. Sous prétexte que l'or se tire du sein de la terre, elle l'avait relégué dans le groupe souterrain des Dieux infernaux. Elle en avait fait un parent lointain et disgracié de Pluton. Le sage Hésiode, avec son génie de paysan sacré, enfoncé dans l'agriculture, ne le conçoit qu'issu des biens de la glèbe. Il lui donne un berceau d'épis, il le fait naître de Déméter fécondée par Jasios, après un triple labour.

« Déméter, la plus vénérable des déesses, enfanta Ploutos, s'étant unie d'amour au héros Iasios, en un champ trois fois labouré, dans la fertile Crête : le bon Ploutos qui va par toute la terre et sur le large dos de la mer. Et tout homme qu'il rencontre ou qui vient à lui, il le fait riche et lui donne une grande félicité. »

Malgré cette illustre origine, Plutus n'en reste pas moins, dans la légende grecque, un dieu obtus et presque stupide, digne de coiffer les oreilles d'âne de Midas. On le représentait sous la forme d'un vieillard aveugle, tenant une bourse à la main. Dans la comédie d'Aristophane, il apparaît bêtement crédule, à peu près comme un Financier comique de notre

ancien repertoire. — C'est avec le même noble dédain que Milton, dans le *Paradis perdu*, parle de Mammon, le démon du lucre :

« Mammon, le moins élevé des Esprits tombés du ciel ; car, dans le ciel même, ses regards et ses pensées étaient toujours dirigés en bas, admirant plus la richesse du pavé céleste où les pieds foulent l'or, que toute chose divine ou sacrée dont on jouit dans la vision béatifique. »

Ce n'est point pourtant la faute de Plutus s'il gaspille sottement ses dons. Il était né clairvoyant, résolu à ne les distribuer qu'aux bons et aux sages. Mais Zeus l'a frappé de cécité, craignant que sa justice n'empiétât sur sa toute-puissance ; comme ces empereurs byzantins qui crevaient les yeux au frère ou au neveu dont ils redoutaient l'ambition. Au lieu d'être une Providence, Plutus n'est plus qu'un Hasard.

Chrémyle promet de rendre la vue au Dieu, s'il consent à s'installer dans sa maison et à l'enrichir. En attendant, il lui démontre qu'il est le roi des Dieux et des hommes. — Sans lui, Zeus croupirait, affamé et délaissé sur son trône, car, sans argent, pas de sacrifices. Depuis le talent d'or qui paye l'hécatombe jusqu'à l'obole de cuivre qui solde un gâteau, tout le budget de l'Olympe est entre ses mains. Plutus est le maître du monde. Les courtisanes vont, robes ouvertes, au devant de sa pluie dorée ; les chevaux et

les chiens de chasse accourent au son de sa bourse, comme les abeilles au bruit de l'airain ; les citoyens ne viennent à l'Assemblée qu'attirés par l'appât de ses trioboles. C'est lui qui enrôle les armées, qui équipe et lance les galères, qui forge les glaives, qui gagne les victoires : tous les arts, toutes les inventions humaines sont créées par lui et pour lui. Plutus, pour tout dire, est le seul vrai dieu. — L'esclave Carion alterne avec son maître, dans cette lutte de flagorneries. Les louanges rivalisent, les coups d'encensoir montent l'un sur l'autre. C'est un crescendo moitié bouffe et moitié lyrique, où chaque vers renchérit.

Il y a du vrai dans ce dithyrambe, comme il y en aura tout à l'heure dans l'apologie de la Pauvreté. L'Argent est le nerf de l'activité humaine et le levier de la terre. Il attaque et renouvelle la Nature, il réalise l'idée de l'inventeur et l'idéal de l'artiste ; les Argonautes partent, à sa recherche, sur leurs vaisseaux hasardeux, et découvrent des mondes, en voguant vers les mines où il est enfoui. Sous ses larges semailles, les temples surgissent, les cités grandissent, le bronze fermente dans des moules divins, les statues s'élancent du marbre fait chair, la matière brute prend les mille formes utiles ou riantes que l'industrie lui imprime, les tissus ondulent en flots mouvants de pourpre et de soie, les pierres précieuses jaillissent de la terre obscure, comme les astres du

ciel nocturne, et viennent se poser sur le front des femmes. Pindare, dans une de ses odes, célèbre magnifiquement la richesse :

« La Richesse, ornée de talents, apporte les occasions diverses, et met au fond du cœur le souci ardent de la gloire, la Richesse, astre resplendissant, véritable lumière pour l'homme ! »

Goëthe, dans son *Second Faust*, concevant l'argent sous ce grand aspect, a réhabilité magnifiquement le Plutus hellène. Il apparaît, non plus aveugle et difforme, mais beau, grandiose, auguste, vraiment divin, avec la sérénité d'un dieu et l'embonpoint d'un sultan, couché sur les tapis d'un char de triomphe, et caressant, d'une main étoilée de bagues, sa barbe orientale.

« Sa dignité ne peut se décrire, mais son visage frais et rond comme la lune pleine, ses joues en fleur qui s'épanouissent sous l'appareil du turban, une riche aisance dans les plis de sa robe. Que dire de son maintien ? Il me semble reconnaître un souverain. »

Le Caprice, sous la forme d'un enfant ailé, conduit le quadrige. C'est lui qui suscite le Dieu, naturellement un peu lourd, qui lui inspire les fantaisies prodigues et les belles largesses. L'idole sort, à sa voix, de son inertie métallique, et répand les dons autour d'elle, comme un génie bienfaisant.

« Je suis la Prodigalité, qui se sastisfait en dispersant son propre bien. Moi aussi je suis riche immensément, et me

tiens l'égal de Plutus. J'anime et décore ses danses et ses fêtes; ce qui lui manque, je le lui donne. »

Sa main sonore jette sur son passage des poignées de joyaux.

« Voyez, il me suffit de claquer des doigts, et, sur-le-champ, des lueurs, des étincelles jaillissent autour du char. Tenez! voilà un collier de perles! A vous les agrafes d'or, les bracelets, les pendants d'oreilles; à vous aussi les peignes et les couronnes sans défaut, les pierres précieuses montées en bague!... Il pleut des bijoux, comme dans un rêve! »

III

Cependant la Pauvreté indignée se dresse devant Chrémyle et ses compagnons, qui conduisent Plutus au temple d'Esculape. Elle n'entend pas qu'on lui rende la vue, car c'en est fait d'elle, s'il répartit également ses biens entre tous les hommes. A son apparition des cris d'effroi retentissent : on la maudit et on l'injurie. Mais l'âpre déesse tient tête à ses insulteurs, elle veut les ramener à son joug étroit, elle leur prouve que le communisme de la richesse serait la ruine et la mort. — Si tout le monde devient riche, qui donc voudra battre le fer, construire des navires, coudre, tourner, tailler le cuir, tanner, blanchir le linge, fendre la terre avec la charrue? Les hommes, splendidement misérables, finiraient par mourir de

faim sur des coffres d'or. « Sévère maîtresse de l'ar-
» tisan », la Pauvreté le contraint, par le besoin, aux créations du travail. Sa mamelle avare distille la sève des races saines. Les fils de Plutus ont le ventre gros, les jambes épaisses, les mains nouées par la goutte : les siens « sont maigres, à tailles de guêpes,
» et redoutables aux ennemis ». — Et, comme Chrémyle lui reproche ses haillons et sa vermine, sa nourriture abjecte et ses taudis immondes, la Pauvreté répond fièrement :

« Ce n'est pas ma vie que tu as décrite, tu t'en es pris à celle des mendiants. Ma vie n'est ni ne sera jamais telle. Le mendiant ne possède jamais rien, le pauvre vit économe et appliqué au travail. Il n'a pas de superflu, mais ne manque pas du nécessaire. »

Accablée de huées, elle s'éloigne, en disant gravement à ses renégats : « Un jour, bientôt, vous me rappellerez. »

La comédie n'a jamais parlé un plus haut langage. Quel bon sens éclatant d'esprit ! Quelle conception pénétrante et ferme des lois rigoureuses de la vie sociale ! Les sophismes des sectaires viendront éternellement se briser contre cette réfutation taillée dans le marbre de l'art antique. Qu'est-ce, en effet, que l'activité humaine, sinon une lutte opiniâtre contre la pauvreté? Elle est cet Ange mystérieux avec lequel Jacob se battit et s'essoufla toute une

nuit : duel divin auquel il dut, malgré sa défaite, l'élection de sa race et la destinée de son peuple. C'est contre la pauvreté que se tournent tous les assauts et tous les efforts, toutes les dextérités et tous les outils du travail. Le marteau du forgeron, la rame du marinier, le soc du laboureur, la hache du manœuvre ne sont occupés qu'à combattre l'éternelle ennemie, souvent anéantie, toujours renaissante. Bataille féconde qui a ses vaincus et ses victorieux, mais d'où résultent le mouvement et la vie des sociétés qui la livrent. L'aiguillon de la Pauvreté est, on peut le dire, le sceptre du monde.

Il serait curieux de comparer cette Pauvreté sage et humaine à la Pauvreté mystique que saint François d'Assise épousa, et qu'il chante, dans un de ses hymnes, avec une ferveur passionnée :

« Seigneur, ayez pitié de moi et de madame la Pauvreté ! Voici qu'elle est assise sur le fumier, elle qui est la reine des vertus... C'est elle qui vous reçut dans l'étable et dans la crèche, et qui, vous accompagnant tout le long de la vie, prit soin que vous n'eussiez pas où reposer la tête.... Tandis que votre Mère, à cause de la hauteur de la Croix, ne pouvait plus atteindre jusqu'à vous, en ce moment, madame la Pauvreté vous embrassa de plus près que jamais. Elle ne voulut point que votre Croix fût travaillée avec soin, ni que les clous fussent en nombre suffisant, aiguisés et polis, mais elle n'en prépara que trois ; elle les fit durs et grossiers pour mieux servir les intentions de votre supplice. Et pendant que vous mouriez de soif, elle

eut soin qu'on vous refusât un peu d'eau, en sorte que ce fut dans les étroits embrassements de cette épouse, que vous rendîtes l'âme. Oh! qui donc n'aimerait pas madame la Pauvreté par-dessus toutes choses! »

Dante a chanté ces fiançailles austères; Giotto les a peintes dans la fresque de l'église d'Assise, où l'on voit la Pauvreté, en robe déchirée, belle comme une vierge, maigre comme un spectre, tendre la main au jeune moine enivré d'amour. Un chien aboie contre eux, deux enfants leur jettent des pierres et mettent sur leur chemin des fagots d'épines. Ce sont là leurs bouquets de noces.

Nous sommes loin d'Aristophane et de sa morale toute pratique, sans surnaturel et sans arrière-plan. Ainsi les idées se transforment selon les religions et les races. Mais, sous un point de vue si divers, n'est-il pas étrange de retrouver, à une telle distance, la Pauvreté glorifiée sur le théâtre d'Athènes, devant l'autel bachique, sous un ciel habité par des Dieux joyeux, comme elle le sera, quinze cents ans plus tard, devant la croix du Calvaire dans un couvent de l'Ombrie?

CHAPITRE IX

LES FÊTES DE DÉMÉTER ET DE PERSÉPHONE

I. — *Les Fêtes de Déméter et de Perséphone.* — Les poètes ennemis : Aristophane et Euripide. — Scenario de la comédie.
II. — *Les Grenouilles.* — Lutte poétique d'Eschyle et d'Euripide aux Enfers. — Moqueries et parodies réciproques. — Le jugement des balances. — Eschyle l'emporte sur son rival.
III. — Rôle dérisoire de Bacchus dans *les Grenouilles.* — Explication de ce sacrilège apparent. — Tolérance et familiarité des Dieux grecs, frères aînés des hommes. — Aristophane y croit en les parodiant, et Euripide n'y croit plus.
IV. — Indulgence pareille du catholicisme, aux époques de foi, envers les railleurs. — La fête des Fous. — Le Christ des tremblements de terre, au Pérou.
V. — Ténèbres et étroitesse du tombeau païen. — Les Enfers. — Leurs Dieux et leurs Démons.
VI. — Voyage souterrain de Bacchus. — La barcarolle des grenouilles. — Apparition des initiés. — Les mystères. — Mot sinistre d'un mort rencontré.

I

La guerre qu'Aristophane déclare aux perturbateurs politiques et philosophiques de l'ancienne Athènes, il la fait à Euripide, qui est pour lui leur complice. S'il a une haine constante et acharnée, c'est celle-là. Tandis qu'il épargne Cléon mort, il

poursuit Euripide jusqu'aux enfers, le fouet à la main. Quand il s'attaque à lui, le rire de son masque comique montre toutes les dents d'une morsure. En dehors des satires spéciales lancées contre Euripide, pas une comédie (une seule exceptée, les *Guêpes*) où son nom et son œuvre ne soient déchirés, si bien que, dans le prologue de cette pièce, le poète croit devoir avertir le public que, par extraordinaire, il laissera cette fois son ennemi tranquille. C'est une curée de moqueries effrénées, pareilles aux Bacchantes dépeçant Orphée.

Rien de plus naturel que cette guerre à mort; il y avait antipathie foncière entre leurs génies. Toutes les idées qu'Aristophane abhorrait, toutes les nouveautés qui l'exaspéraient, Euripide les propageait sur la scène. C'était le romantique d'Athènes vis-à-vis de son classique opiniâtre, le libéral cosmopolite en face du conservateur exclusif. Euripide, pour Aristophane, est un mauvais citoyen et un mauvais poète : il ne corrompt pas moins la tragédie que les mœurs, il avilit la muse et il agite la cité. Tout l'offusque et l'irrite en lui : sa sentimentalité et son scepticisme, son bavardage philosophique et son humeur élégiaque, ses familiarités bourgeoises et ses audaces religieuses. Homme de tradition et de résistance, il redoute les prophéties vagues, les paroles troublantes, les insinuations équivoques, les

aspirations subversives, dont ces drames inquiets sont remplis. Les cris de cette montagne en couches l'horripilent. Quel dieu ou quel monstre, funeste à Athènes, va-t-elle engendrer?

Nous avons dit ailleurs ce qu'il y eut d'injuste et de routinier dans cette persécution à outrance. Mais, Aristophane étant donné, on comprend combien Euripide devait l'irriter. Euripide, comme Socrate, son ami, est un précurseur; il fait brèche à l'État ancien pour le livrer aux innovations. Il lance sa trirème sacrée, construite par Thésée et radoubée par Solon, sur un avenir inconnu chargé de tempêtes. Sa tragédie, comme le cheval de Troie, est grosse d'idées ennemies recouvertes d'un appareil religieux, qui doivent tôt ou tard bouleverser la cité.

Dans *les Acharniens,* Aristophane avait déjà mis Euripide en scène. Dicéopolis, pour attendrir les gens de son bourg ameutés sur lui, va emprunter à Euripide une défroque lamentable. C'est l'occasion d'une scène, où toute la friperie pitoyable dont il habillait ses héros déchus, est secouée, au nez du public, avec une verve bouffonne. Les haillons de Philoctète, la tunique crasseuse de Bellérophon, le bâton et l'écuelle ébréchée de Télèphe, passent tour à tour dans ce burlesque inventaire. Rien ne choquait davantage le goût des purs lettrés athéniens,

que les plaies et les guenilles dont Euripide salissait ses drames. Cette façon de remuer les émotions inférieures, d'arriver à l'âme en déchirant les entrailles, déconcertait l'idée sublime qu'ils se faisaient de la Tragédie. Cet étalage sordide leur semblait souiller la majesté du théâtre. Ils ne reconnaissaient plus la noble Muse d'Eschyle et de Sophocle, grimée en mendiante, pour arracher une aumône de larmes aux yeux du public.

Dans *les Fêtes de Cérès*, Aristophane traîne Euripide, sur les tréteaux de la farce, comme sur une claie. Les Athéniennes, rassemblées pour la célébration des Mystères, complotent la mort de l'insulteur de leur sexe. Le poète effrayé recourt à son beau-père, Mnésiloque. Il le rase, il l'épile, il l'attife du mantelet et du bonnet de nuit d'une douairière attique, et l'envoie, en cet attirail, plaider sa cause au milieu du conciliabule forcené. Mais Mnésiloque renchérit sur les injures d'Euripide; il prétend que les femmes lui doivent non point un châtiment, mais une récompense, pour avoir adouci leurs vices en les exhibant sur la scène. Cette défense malsonnante fait suspecter l'orateur. On l'arrache de la tribune, on dévisage sa barbe mal rasée et sa peau velue. Les lunettes de l'Abbesse du conte de la Fontaine ne sont pas plus inquisitoriales que les yeux perçants de ces matrones impudiques inspectant

l'intrus. Mnésiloque reconnu est attaché au poteau. Euripide vient alors, sous toute sorte de déguisements décrochés du vestiaire de ses tragédies, au secours de son beau-père en péril. Il apparaît tour à tour en Persée, en Ménélas et en nymphe Écho, pour le délivrer. Le sel de ces parodies s'est évaporé, les coups ne portent guère dans cette facétie caricaturale. L'exécution est en effigie : ce n'est point le véritable Euripide, c'est son mannequin qu'on y voit berné.

II

LES GRENOUILLES.

Mais, dans *les Grenouilles*, l'attaque se précise, la lutte est sérieuse, et la solennité de la mise en scène l'agrandit encore. Les Enfers en sont le théâtre, un Dieu la préside, et c'est Eschyle en personne qui va combattre Euripide.

Eschyle n'est plus, Euripide et Sophocle viennent de mourir. Avec eux le génie tragique s'est retiré de la scène. Bacchus, mal desservi par de chétives rapsodies, descend aux Enfers, pour en ramener un des grands poètes qui illustraient et charmaient ses fêtes. Lorsqu'il y débarque, il trouve ce monde sou-

terrain en révolution. Il y a une royauté tragique chez les morts, Pluton a son poète lauréat. Eschyle occupait glorieusement ce trône ; mais Euripide est venu. Il a récité ses vers sophistiques devant les fripons, les coupeurs de bourses, les brigands et les parricides, et cette canaille des Enfers a pris feu pour lui. Elle veut détrôner le vieux poète et faire régner à sa place le nouveau venu. Une joute poétique va décider de la querelle : Bacchus en est le juge, la résurrection sera le prix du vainqueur.

La lutte s'apprête superbe et sévère. Ce sont les Jeux Olympiques de la Tragédie, qu'on va célébrer. En guise de cestes et de disques, on apporte des cubes pour jauger les mots et des coudées pour les mesurer. Chaque vers sera pesé dans les plateaux d'une balance. Le matériel symbolique dont Aristophane aime à se servir prend ici un aspect grandiose. On se rappelle ces lourdes balances chargées d'âmes qu'on voit, dans les Jugements derniers sculptés des porches gothiques, osciller, sous les yeux du Christ, entre le ciel et l'enfer. — Les vers peuvent être aussi élus ou réprouvés ; ils ont la sublimité qui exhausse ou la vulgarité qui rabaisse : les vers sont des âmes.

Le Chœur annonce l'arrivée d'Eschyle, par une fanfare formidable. Rien n'exprime mieux ce qu'Athènes mêlait d'étonnement à son admiration

pour le génie surhumain d'Eschyle, que la façon dont Aristophane le met en scène aux Enfers. Il en parle comme d'un géant fabuleux, c'est dans le style colossal de l'*Orestie* et des *Perses* qu'il taille son image. Eschyle est représenté donnant de la tête contre son adversaire, et lui jetant « le regard torve d'un taureau furieux ». Il éclate « comme un pin qui s'enflamme ». Ses mots casqués secouent « des aigrettes ondoyantes ». Sa bouche mugissante lance des vers « charpentés comme des navires ». Au moment où il va parler, Bacchus s'écrie, comme les marins en détresse, sacrifiant à Typhon, le dieu des tempêtes : « Un agneau ! un » agneau noir ! Esclaves, apportez vite ; la trombe » va éclater. »

La trombe éclate, en effet, avec des violences superbes, des ironies grondantes, des ricanements d'athlète homérique, indigné d'être poussé, dans l'arène, contre un débile adversaire. Eschyle prend entre ses mains redoutables la tragédie d'Euripide, et il la dépèce morceau par morceau. Il épluche les loques de ses rois pleurards, il s'irrite de ses impiétés, il déchire ses subtilités, il l'accuse d'énerver par ses arguties les citoyens qu'exaltaient ses chants héroïques ; il critique âprement ses prologues oiseux et factices, fait le pari de terminer chacun de leurs ïambes par ce refrain banal : « *perdit sa fiole* », et

gagne sa gageure. Son ton s'élève lorsqu'il dénonce ses Phèdre et ses Sthénobée, et qu'il lui reproche d'avoir osé montrer sur la scène des femmes amoureuses. — « Non, tu n'as jamais connu Cypris ! » lui dit Euripide : — « Et je m'en vante ! » répond Eschyle, avec une pudeur farouche. Le vieux poète semble, en effet, ignorer l'amour ; il baisse des yeux de vierge devant Aphrodite. Son théâtre est chaste comme une tente : les passions en armes y sont seules admises. Sa Muse altière, vouée aux combats, s'est coupé le sein, comme les Amazones, pour mieux ajuster l'arc et lancer le trait.

Aristophane approuve cette austérité. Un de ses griefs contre Euripide est d'avoir lancé l'amour sur la scène. Phèdre fait rougir le poète de *Lysistrata*. Il admet la lubricité dont on rit, il réprouve la passion dont on pleure ; il préfère la robe retroussée qui fait ricaner, au voile soulevé qui fait tressaillir. Il ouvre sa porte à Priape, jamais à Éros. Contraste étrange qui se rattache aux orgies natales du théâtre grec qu'aucun attendrissement ne devait troubler. Le Satyre convoite, il n'aime pas.

Toute cette polémique d'Eschyle contre Euripide est d'une terrible énergie. Par moments on croirait voir Dante dans l'Enfer, penchant sa tête sourcilleuse que hérisse un laurier brûlé, sur le cercle où gît un ennemi damné.

De son côté, Euripide raille l'emphase énorme d'Eschyle, et le tintamarre oriental de ses métaphores. Il les compare aux « chevaux à tête de coq » et aux « boucs à bois de cerf » des tapisseries persanes. Il gonfle un mot, monstrueux comme l'outre d'Éole : « *Phlattothrattophlattothrat* », et prétend renfermer toute la poésie de son rival dans cette boursouflure. Mais aucune critique sérieuse n'entame le génie d'Eschyle, à travers cette lutte. Aristophane est franchement pour lui, à peine l'effleure-t-il d'une griffe caressante : on sent qu'il l'admire, en le parodiant. Lorsque Euripide se moque des personnages muets qu'Eschyle installait parfois dans ses tragédies, comme des statues pathétiques, Bacchus dit : « J'aimais leur silence. » Ailleurs, le Dieu poussant la plaisanterie plus loin qu'il ne sied, Eschyle le rappelle gravement au respect : — « Bacchus, lui dit-il, ton vin n'est pas parfumé. »

La balance tranche la querelle : les paroles lapidaires d'Eschyle font sauter en l'air les pointes et les quintessences d'Euripide ; elles sonnent comme des armes d'airain, quand on les jette sur l'un des plateaux. — « Qu'il monte lui-même dans un des plateaux de la balance, s'écrie le vieux Tragique, avec sa femme, ses enfants, et son ami Céphisophon, et tous ses ouvrages ; moi, dans l'autre plateau, je ne mettrai que deux de mes vers. » Bacchus décide

qu'Eschyle est vainqueur : c'est lui qui va revivre et revoir la lumière d'Athènes; Sophocle occupera son trône pendant son absence.

III

On peut s'étonner qu'une comédie où Euripide est accusé d'impiété soit précisément celle où Aristophane pousse la dérision jusqu'au sacrilège. Bacchus joue, dans *les Grenouilles,* le rôle d'un poltron hâbleur. Pour se rendre aux enfers, il endosse la peau de lion d'Hercule ; mais sa couardise perce sous ce déguisement héroïque. Il tremble à chaque bruit, il se cache derrière son esclave, lorsqu'une Empuse lui apparaît, sur les bords du Styx, avec une jambe d'âne et une jambe d'airain. Les menaces d'Éaque lui font descendre le cœur dans le ventre : on le voyait ignoblement accroupi, sur la scène, dans la posture d'un dieu stercoraire. Il reçoit, avec des cris et des lazzi de Scapin rossé, les étrivières du juge des Enfers. Et quel Dieu le poète bafoue-t-il ainsi publiquement ? Celui-là même dont sa comédie célébrait la fête ; Bacchus est pilorié sur son propre autel.

C'est l'homme que la philosophie de Socrate scandalise, et que le scepticisme d'Euripide irrite, qui se

permet ces énormités. C'est lui qui, en cent autres endroits de ses comédies, livre l'Olympe aux risées du peuple. La contradiction est si forte qu'elle paraît inintelligible. Elle s'explique pourtant quand on la pénètre, et l'on comprend comment Aristophane pouvait conspuer les Dieux sans cesser de croire en eux et sans passer pour impie.

Et d'abord, les Dieux grecs sont d'essence légère et de matière malléable. Aucune roideur dogmatique ne les isole de l'humanité. Leur théologie est une poésie, ils sont nés de l'imagination riante des aëdes. Le ciseau des sculpteurs les a formés à l'image de l'homme. Hésiode dit, dans sa *Théogonie*, que « les Dieux et les hommes sont enfants d'une » même mère, la Terre au large sein ». Pindare chante superbement au début d'une Néméenne : — « Il y a la race des hommes, il y a celle des Dieux ; » toutes deux sont issues de la même mère. Une » différence de puissance les sépare : l'une passe, » tandis que le ciel d'airain est pour l'autre une de- » meure éternelle et inébranlable. Cependant la » grandeur de l'esprit et les qualités du corps nous » rapprochent des Immortels. » — Les stoïciens diront plus tard : « L'homme est un dieu mortel. » Les Dieux grecs se rapprochent encore de l'homme par leurs amours, leurs aventures, leurs légendes. Ils se mêlent à ses combats, habitent ses champs

et ses fleuves, s'unissent à ses femmes. La montagne ne vient pas à Mahomet, le Sinaï ne va pas à Moïse ; mais l'Olympe descend, à chaque instant, vers le pasteur ou le héros grec. Les Immortels vont et viennent, du ciel à la terre, avec la familiarité et la facilité des oiseaux. S'ils portent au sublime les vertus de l'homme, ils participent aussi à ses vices et à ses faiblesses. Rien de ce qui est humain ne leur est étranger. Les phénomènes naturels qu'ils personnifient se transforment, dans le clair-obscur des fables, en passions célestes et en esclandres merveilleuses. Chaque orage de Zeus pleuvant sur la terre est un adultère ou une bonne fortune ; chaque tempête est une colère de Poseïdon ; la fécondité universelle devient la promiscuité d'Aphrodite : le crépuscule du matin éteignant les étoiles et chassant les nuages s'incarne dans Hermès qui vole les bœufs d'Apollon et tue Argos aux mille yeux. L'imagination grecque se jouait à travers ces flottants symboles ; elle tirait à elle leur partie humaine, tout en adorant les forces divines qu'ils représentaient.

Les Olympiens rient à la vue d'Arès pris au filet, entre les bras de Cypris ; ils éclatent, lorsqu'ils voient Hœphestos s'agiter, autour de leur table d'or, sur ses pieds boiteux. Pourquoi n'aurait-on pas ri de ces Dieux risibles à leurs heures, si sociables et si

abordables, frères aînés des hommes autant que leurs maîtres ?

La Comédie était consacrée à cet élément burlesque de la religion. « Si le monde n'avait pas le soupir, le monde étoufferait », dit un proverbe oriental ; il étoufferait aussi, s'il n'avait pas le rire. Bacchus, aux jours de ses fêtes, lui ouvrait cette large soupape. Tous les doutes, toutes les défiances, toutes les pensées inquiètes et mauvaises que l'âme aurait aigries en les concentrant, s'exhalaïent, au théâtre, dans une explosion de gaieté sacrée. Les Dieux s'y prêtaient aux licences de l'homme et se réjouissaient de leur joie. La Tragédie, d'origine plus noble, de portée plus haute, ne comportait pas ces licences : chaque mot y était pesé au poids du sanctuaire ; les folles saillies de Thalie auraient pris sur les lèvres crispées de Melpomène la gravité du blasphème. Les bouffonneries d'Aristophane semblent, à première vue, cent fois plus impies que les sentences voilées d'Euripide. Mais l'un s'amuse et l'autre calcule ; Aristophane joue avec les Dieux et Euripide les discute. C'est la différence d'un fou de cour, fidèle à ses maîtres, à travers ses boutades et ses insolences, au conspirateur respectueux qui dénigre à mots couverts et qui mine sourdement leur pouvoir.

IV

C'est justement parce que la croyance d'Aristophane n'était point douteuse, que ses parodies étaient tolérées. Les religions sont débonnaires, aux époques de foi. Tant qu'elles sont sûres de leurs fidèles, elles leur permettent de s'égayer dans le temple. Ces niches filiales, faites par des enfants soumis à un ancêtre indulgent, ne tirent pas à conséquence. Jupiter sourit, lorsque Thétis tire sa barbe majestueuse d'une main folâtre : Thétis est de la famille et de la maison. Le catholicisme lui-même permettait d'étranges incartades dans les siècles et dans les pays où il n'était pas discuté. Au moyen âge, que de saints moqués et chansonnés par les fabliaux ! La Vierge entendait, sans se fâcher, des couplets étrangement grivois, mêlés aux cantiques qu'on chantait, le jour de Noël, autour de la Crèche. Les excès de la fête des Fous valaient ceux des Dionysiaques. Ce jour-là, un clergé dérisoire envahissait bruyamment l'église ; un pape de carnaval usurpait le trône de l'évêque ; des clercs avinés tournaient autour des piliers et chantaient à tue-tête un office burlesque sur des missels tournés à l'envers. On brûlait de vieilles savates dans les encensoirs, on faisait griller des bou-

dins et des saucisses sur la table sainte. La farce finie, tout rentrait dans l'ordre, et le peuple revenait le lendemain, à mains jointes, dans l'église profanée la veille. Sophocle pouvait dire aussi, sur le même théâtre où Aristophane avait bafoué la voracité d'Hercule et la poltronnerie de Bacchus : « Si quel- » que autre ville sait honorer les Dieux, celle-ci » l'emporte par sa piété sur toutes les autres. »

De même que le pâtre de l'Arcadie bâtonnait la statue de Pan, lorsque son troupeau ne prospérait pas, le lazzarone napolitain injurie et hue saint Janvier, quand il tarde à opérer son miracle. En Espagne et en Italie, que de cérémonies locales, licencieuses comme des mascarades ! On danse des fandangos à Séville, le jour de la Fête-Dieu, devant l'ostensoir. La Passion est représentée par une parade enfantine, où l'on voit un petit garçon, couronné d'épines, le front taché de gouttes de sang peintes, cheminer, une croix de carton sur l'épaule, entre ses camarades travestis en licteurs romains : une petite Mère Douloureuse, toute vêtue de noir, suit le cortège, avec sept poignards dorés plantés dans le cœur. — A Cusco, au Pérou, la procession du « Christ des tremblements de terre » promène, par la ville, au milieu d'une cohue d'Indiens ivres, des idoles aussi monstrueuses que celle des Incas. La Vierge est debout sur un brancard ; gigantesque

poupée poudrée, vernie au copal, plongeant dans un vertugadin de quinze pieds de tour, le cou pris dans une vaste fraise de guipure, tenant d'une main un scapulaire, de l'autre un éventail colorié ; ses yeux sont garnis de prunelles de verre que des ressorts cachés font mouvoir. Des histrions, masqués de têtes de cerf, gambadent autour d'elle ; saint Blas l'escorte, costumé en troubadour espagnol, sous une ombrelle qu'un ange suspendu balance sur sa tête. Derrière s'avance le Christ, jaspé de filets de sang, coiffé de ronces, accoutré d'un jupon de dentelles, et cloué à sa croix par de gros rubis. Un mécanisme l'agite et le fait trembler des pieds à la tête. Une question de préséance surgit entre les deux simulacres, devant le portail : c'est à qui cédera le pas à l'autre. Ils se confondent en révérences saccadées, et la Vierge, avant de passer le seuil, se retourne pour voir si elle est suivie par son Fils. Au moment où le Christ s'enfonce dans l'église, la foule l'interpelle avec des cris sauvages ; elle lui reproche de l'abandonner, elle lui fait jurer de revenir l'an prochain ; ce sont des pleurs et des hurlements. Dès qu'il est entré, un rire immense emporte cette douleur ; l'eau-de-vie ruisselle, les guitares ronflent, les castagnettes claquent, les danses trépignent autour des feux allumés devant le parvis.

Aucune idée de profanation ne se mêle à ces

bacchanales liturgiques ; une dévotion sensuelle et effrénée les inspire. Il y a sans doute tout un monde entre leurs orgies barbares et les spirituels dévergondages de la Grèce ; mais elles aident à comprendre comment la comédie athénienne pouvait rire des Dieux sans les blasphémer.

Deux cultes, seuls, n'ont jamais souffert la familiarité ni la moquerie. Jéhovah est invisible et inaccessible. Il n'y a rien de commun entre lui et l'homme, que le commandement et l'obéissance ; il ne parle que par la voix du tonnerre. Son nom même est ineffable, et c'est un crime de le prononcer. Qui touche à son Arche est frappé de mort. — L'Allah musulman n'est pas moins sévère. Si quelque derviche tourneur ou hurleur s'avisait de bouffonner devant lui, il le foudroierait de ce verset terrible du Coran : « Crois-tu donc que ce soit en » plaisantant, que nous avons créé le ciel et la » terre ? »

V

La lutte d'Eschyle et d'Euripide est précédée, dans *les Grenouilles,* par le voyage de Bacchus entrant aux Enfers : scène capitale entre toutes ; car, à travers sa couleur burlesque, elle ouvre un

jour sur l'idée étroite que les Grecs se faisaient de la vie future.

« Le soleil ni la mort, — a dit un moraliste — ne peuvent se regarder fixement. » Cela était vrai surtout pour les Grecs, élus de la vie et de la lumière. Leur horreur de l'autre monde ne les portait pas à l'approfondir. Achille exprime là-dessus toute la pensée de sa race, lorsqu'il dit à Ulysse, « qu'il ai- » merait mieux être, sur la terre, le garçon de » charrue d'un pauvre métayer, que de commander » en roi à tout le peuple des morts ». Beaucoup auraient dit aussi, avec Euripide, « que la vie, même » dans les pires conditions, est préférable à la mort » la plus glorieuse ». La religion, chez les Grecs, si ingénieuse à embellir la vie, n'avait rien fait pour idéaliser la mort en bien ou en mal. Elle ne dépassait guère, sur cette question suprême, le mythe grossier de l'*Odyssée,* qui représente les âmes, exténuées par la perte du sang vital, et buvant, pour se refaire, avec une avidité famélique, le sang du bélier égorgé au bord de leur fosse. Au début même de l'*Iliade*, un mot fait voir le peu que pesait l'âme détachée du corps des héros : « Chante, Muse, cette » colère funeste d'Achille, fils de Pélée, qui préci- » pita dans le Tartare tant d'âmes généreuses de hé- » ros, et les livra *eux-mêmes* en pâture aux chiens » et aux oiseaux. » Eux-mêmes, αὔτους, ce sont les

corps opposés aux âmes, ψυχάς, mânes vides, larves vaines, qui vont errer aux lieux souterrains. Plus tard, Achille, s'efforçant en vain de saisir l'ombre de Patrocle, qui lui apparaît pendant son sommeil, s'écrie tristement : — « Grands Dieux ! même dans la » demeure d'Hadès, il subsiste donc de l'homme » une âme et un fantôme, mais la réalité de la vie » les a complètement abandonnés. »

Les philosophes des âges qui suivirent dégagèrent sans doute de ce mythe obscur une idée plus claire d'immortalité ; les Mystères surtout vinrent l'éclaircir. Mais la fable homérique n'en resta pas moins le fond des croyances sur la vie future. L'imagination hellénique ne parcourut jamais qu'à tâtons le pays funèbre. Le *Schéol* hébreu n'est guère plus obscur que le sépulcre païen. Quelle différence entre l'Enfer et le Purgatoire de Dante, d'une architecture si solide, d'une topographie si précise qu'on a pu en tracer des cartes, et les fantasmagories nébuleuses de l'Hadès et de l'Élysée évoquées par les poètes de l'antiquité ! C'est le royaume du clair-obscur, une région douteuse et blafarde, coupée de plaines stériles et de bocages rabougris. Des marais fétides y croupissent, des fleuves somnolents s'y traînent, des torrents sulfureux y grondent. La division même entre le séjour des justes et la géhenne des méchants n'y est point nettement établie.

Le Tartare côtoie les prés d'asphodèles, où sont parquées les Ombres élues. C'est comme si l'on passait, dans un même canton de l'Hellade, d'un site affreux à une paisible vallée. Quelques grands coupables, Tantale et Sisyphe, Ixion et les Danaïdes, subissent bien des châtiments spécifiés ; mais la foule des âmes criminelles ne souffre que du vague malaise d'être privées de la lumière et dénuées de leurs corps. La félicité monotone des Ombres vertueuses ne paraît guère plus enviable que la misère des impies. Elles glissent sur leurs pâles prairies avec une sérénité somnolente, n'ayant d'autre plaisir que de simuler les actions de leur vie terrestre. Les unes chevauchent des coursiers imaginaires, les autres poussent sur l'arène des chars fantastiques. Orphée, dans la grande fresque de Polygnotte à Delphes, assis sur un tombeau, chantait en s'accompagnant de sa lyre ; les filles de Pandaréos, couronnées de fleurs, jouaient aux osselets ; Ulysse, dans l'*Odyssée*, voit Orion chasser les spectres des bêtes fauves qu'il avait tuées autrefois dans les montagnes sauvages de Délos. Lorsqu'il veut embrasser sa mère et qu'il se croit le jouet d'un rêve, sentant qu'elle s'évanouit dans ses bras, sa mère lui dit tristement : « Hélas ! mon enfant, Perséphone, la fille de » Zeus, ne se joue point de toi : mais telle est la loi » des mortels. Quand ils sont morts, en effet, les nerfs » ne soutiennent plus les chairs et les os, et la force

» du feu les consume aussitôt que la vie abandonne » les os blancs, et l'âme vole comme un ange. »

Les Divinités infernales ne sont pas moins obscures que le royaume qu'elles habitent. Au premier plan, on aperçoit nettement Aïdès ou Pluton, immobile, les yeux fixes sous un froncement de sourcils farouche, coiffé d'un bonnet nuageux — κυνέη — qui le rend invisible, et tenant droit son grand sceptre noir; puis la morne Perséphone, assise à côté de lui, qui respire gravement une fleur de narcisse. Les Érynnies, secouant leurs fouets de reptiles, sont encore distinctes. Mais Até, l'orageuse déesse du vertige; l'Empuse, qui boite sur sa jambe d'âne et sur sa jambe d'airain; les Kères, vierges-vampires, aux robes rouges, qui planent sur les champs de bataille, enfonçant leurs ongles dans la chair des blessés, et les emportent aux Enfers, en suçant le sang de leurs veines; Polydegmon (celui qui reçoit de nombreux hôtes), personnification de Eurynomos, le démon bleu, couleur des mouches putrides, qui, accroupi sur une peau de vautour, dévore la chair des morts jusqu'aux os; *Ocnos,* symbole de l'aveuglement et de la vanité du labeur humain, représenté sous la figure d'un homme qui tresse une corde de joncs que mange à mesure une ânesse, échappent même à la vie du rêve. Ce ne sont plus que des monstres vagues, informes parce qu'ils ont été mal

conçus, ébauchés comme des cauchemars, changeants comme les hallucinations de la peur, sans identité fixe, sans forme durable; qui s'agitent et qui s'amalgament confusément dans la nuit.

VI

Aristophane prend, comme toute chose, l'Enfer au comique ; mais sa parodie est à l'aise dans une région si peu définie. Elle ne s'y heurte contre aucune terreur solidement fondée. L'Enfer, tel qu'il le dépeint, est une espèce de monde souterrain qui répercute le nôtre, avec des reflets troubles et des images atténuées. Bacchus, consultant les fils d'Alcmène sur l'itinéraire du Tartare, espère bien y rencontrer des auberges et des fontaines, des cuisines et des lupanars. Plus tard, en effet, des cabaretières acariâtres lui réclameront le prix des viandes et des fromages qu'Hercule a engloutis sans payer, et la servante de Proserpine, bavarde et leste comme une soubrette de Regnard, viendra l'inviter, de la part de sa maîtresse, à un grand festin. Caron, quand il fait passer Bacchus dans sa barque, échange avec lui des propos gouailleurs.

Mais voilà qu'une musique agreste sort du marais infernal. C'est le chœur des Grenouilles qui salue iro-

niquement le Dieu au passage. Leurs première notes sont un peu bourbeuses « : *Brékékékékex*, *coax*, *coax*, *Brékékékex*. » Bientôt le chant s'éclaircit, il devient clair et cristallin, comme le gazouillement des eaux vives. On croirait entendre la chanson moqueuse de petites naïades, suivant à la nage un bateau de pêcheur :

« Humides filles des marécages, que notre voix harmonieuse s'accorde aux hymnes des flûtes. Répétons ces chants que nous entonnons en l'honneur de Bacchus nysien, le jour de la fête des Marmites, quand la foule ivre se porte vers notre temple du marais. »

Le *coax* revient comme le son aigre qu'un pâtre en gaieté tirerait de son chalumeau, pour mieux faire goûter la mélodie qui va suivre, et le chant reprend plus liquide et plus frais encore :

« Nous sommes aimées des Muses aux belles lyres, et de Pan aux pieds de bouc, qui s'amuse à faire chanter les roseaux. Nous sommes aimées d'Apollon, le Dieu de la cithare, parce que nous faisons croître, dans l'eau de nos marécages, le roseau qui sert de chevalet à la lyre. Les jours de beau soleil, nous nous plaisons à sautiller, en nous élançant, parmi le souchet et la pimprenelle, et à chanter tout en nageant; et quand Zeus verse la pluie, du fond de l'étang, nous mêlons nos voix agiles au bruit des bulles bouillonnantes ».

Cette ravissante barcarolle prélude à un intermède d'une beauté sublime. En débarquant du Styx, Bac-

chus et Xanthias voient des torches odoriférantes ondoyer dans un bois de myrthes ; ils entendent des flûtes joyeuses mariées à des voix ravies. Un hymne enthousiaste éclate ; ce sont les Initiés d'Éleusis qui célèbrent en dansant leurs pieux Mystères. « Iac- » chos ! Dieu vénéré, accours à notre voix. Iacchos ! » ô Iacchos ! viens dans cette prairie, avec tes saints » compagnons. Qu'autour de ta tête se balancent, » en épaisses couronnes, les rameaux de myrthe » chargés de fruits. Que ton pied hardi marque la » mesure de cette danse rythmée par les Grâces, » cette danse religieuse, chérie des saints initiés ! — » Agite les torches ardentes, ravive leur éclat, Iac- » chos ! astre brillant des Mystères nocturnes ! La » prairie s'illumine de mille feux. Les vieillards se- » couent le poids des ans et tendent le jarret pour » s'unir aux rondes ; et la jeunesse, amie des danses, » bondit, ô Bienheureux ! autour de ton flambeau, » sur les prés où luisent les fleurs humides des ma- » rais... Allons, dans les prairies jonchées de roses, » former, selon nos rites, ces chœurs gracieux aux- » quels président les Parques vénérables. C'est » pour nous seuls que luit ici le soleil ; ses rayons » éclairent les Initiés qui ont mené une vie pieuse, » également chère aux étrangers et aux citoyens. »

La poésie antique n'a rien de plus céleste que cette procession mystique traversant en extase un

Enfer burlesque. A l'insu du poète peut-être, elle révèle le fond des Mystères. On sait quel secret inviolable s'étendait sur les rites et sur l'enseignement des deux Grandes Déesses. Les écrivains anciens n'en parlent qu'avec d'énigmatiques réticences. La porte du temple d'Éleusis est restée fermée. Tout au plus, lorsqu'on y regarde, entrevoit-on, à travers d'étroits interstices, un drame hiératique qui se joue, des flambeaux qu'on éteint et qu'on rallume soudainement, de l'encens qui fume, les grands gestes blancs du hiérophante bénissant la foule, une coupe qui passe de main en main, et où des hommes, vêtus de peaux de faon, boivent un breuvage consacré. On aperçoit encore des fantômes qui surgissent et s'évanouissent, des rayonnements de lumière qui fendent les ténèbres, puis un faucheur mystérieux moissonnant silencieusement un épi. En se penchant sur les textes qui parlent confusément des Mystères, c'est à peine si l'on entend des chocs de cymbales, des éclats de prédication, des mots augustes solennellement proférés, des cantiques d'allégresse succédant à des bruits de lamentations. Et l'on peut dire, au seuil du temple d'Éleusis, comme Dante à la porte du Purgatoire : « Il me sembla entendre une voix qui » chantait, au milieu d'autres sons très doux : *Te* » *Deum laudamus !* — Ce que j'entendais me fai- » sait ressentir ce qu'on éprouve d'ordinaire quand

» la voix et l'orgue se marient : tantôt on entend,
» tantôt on n'entend plus les paroles : »

> « Io mi rivolsi, attento al primo tuono,
> E *Te Deum laudamus* mi parea
> Udire in voce mista al dolce suono.
>
> Tale immagine appunto mi rendea
> Ciò ch' io udiva qual prender si suole,
> Quando a cantar con organi si stea :
>
> Ch' or si, or no, s'intendon le parole. »
>
> (*Purgator*, cant. IX).

Mais Aristophane, en nous montrant les fidèles d'Éleusis qui jouissent d'une béatitude éternelle, soulève le rideau du sanctuaire. On entend clairement, à travers leur chant mystérieux, la vie future affirmée, la rémunération proclamée, le salut promis à ceux qui se sont fait initier aux secrets des Dieux et qui ont observé leurs lois. Le dogme de l'immortalité de l'âme s'est levé dans la *cella* d'Éleusis, et la comédie profane du poète apparaît illuminée de cette grande aurore.

Ce n'est point là sa seule note grave. On a beau railler et rire de tout, il est difficile de descendre aux Enfers, sans que l'horreur du lieu vous saisisse Il y a une parole terrible dans *les Grenouilles*, étonnamment imprévue sur la bouche d'un Grec, et que les spectres de Shakspeare pourraient prononcer. — Xanthias, fatigué de son bagage, prie un mort, qui

va traverser le Styx, de s'en charger à sa place, moyennant salaire. Le mort répond : « Plutôt revivre ! » — Et c'est là vraiment un mot d'outre-tombe.

CHAPITRE XIII

LES OISEAUX.

I

Au-dessus du théâtre d'Aristophane, une comédie plane, si haut dans l'azur et dans le caprice, qu'aucune fantaisie moderne ne l'a dépassée; merveilleuse comme une féerie, musicale comme un opéra, légère comme un rêve, hors du temps et hors de l'espace, libre des haines et presque des souvenirs d'ici-bas. Avec les ailes de ses *Oiseaux,* la comédie d'Aristophane prend quelque chose de leur innocence. Elle a la fraîcheur de l'air qu'elle habite, la sérénité du jour qui l'éclaire. Son ironie est une mélodie, son rire est un chant. C'est *le Songe d'une Nuit d'Été* de la Grèce. Shakspeare

a rêvé le sien sous le même ciel. Le duché d'Athènes n'est pas moins fantastique que Néphélococcygie, et les oiseaux d'Aristophane pourraient chanter, sans dissonance, avec les sylphes de Titania.

L'oiseau, du reste, semble fait pour charmer l'esprit et élever l'âme. Il est la grâce et la joie de la création. Homère parle des « innombrables sourires des flots » ; les oiseaux sont les innombrables sourires de l'espace. L'orgueil de l'homme, affirmant sa royauté sur le monde, hésite devant eux. Ils ont sur lui une supériorité décisive, celle de l'aile qui les lance aux nues, les berce sur le vent et dans la lumière : ni temps pour eux, ni distance ; le vol leur fait une ubiquité. En face de l'oiseau, tous les autres êtres sont plus ou moins de tristes captifs, asservis à la gravitation, traînant aux pieds la chaîne de la pesanteur. Quand l'imagination humaine crée des figures surnaturelles, elle leur donne des ailes pour exprimer leur sublimité. Qu'est-ce que l'Ange? — un oiseau de Dieu ! — Leur science incontestable, quoique différente de la nôtre, paraissait infinie dans les premiers âges. Les hiéroglyphes de leur vol traçaient les augures et prophétisaient les saisons ; leurs cris rendaient les oracles de l'atmosphère. L'itinéraire de leurs migrations, orientées vers des buts certains, suivant, sans jamais errer, des voies invisibles, semblait un prodige. Ils étaient les prêtres de l'air.

L'intelligence reconnaissait leur instinct pour maître. De leur essor vers le firmament ne rapportaient-ils pas des secrets divins? Le pivert guidait la marche des colonies étrusques; les armées antiques s'avançaient ou reculaient selon la consigne des corbeaux et la direction des corneilles; la conquête d'un peuple a souvent dépendu de l'appétit d'un poulet sacré.

Toutes les religions ont honoré ou divinisé les oiseaux. Jéhovah, dans la Bible, est porté par les *Chérubs* à six ailes. Par la voix d'Isaïe, il dit à son peuple : « Ceux qui ont foi en moi prendront des » ailes comme l'Aigle, et ils voleront partout, au lieu » de travailler. » Tous les phénomènes de l'univers, le soleil, la lune, les traits de la foudre, les intermittences de l'éclair, les feux de l'aurore, les nuages qui roulent, les ombres qui se déplacent, apparaissent, dans les Mythes védiques, sous la forme d'oiseaux divins. L'Égypte adorait l'ibis qui purgeait de reptiles les rives de son fleuve, et son Dieu qui jugeait les âmes portait une tête d'épervier. Tout est ailé dans la Perse de Zoroastre : Ormuzd et Ahriman, les Génies de la lumière et les Génies des ténèbres, les taureaux sacrés et les dragons monstrueux, dont le vol « fait le bruit d'un camp ». Un oiseau aux pieds d'or ombrage de ses ailes l'empire d'Iran ; sa poitrine couve les astres propices; et, penchant la tête çà et là, il laisse tomber les grains de vie sur la

terre. Des myriades d'oiseaux merveilleux volent dans l'inextricable forêt des épopées brahmaniques. On y voit des perruches qui nichent dans les cheveux des ascètes, et des rois pieux qui nourrissent des faucons affamés de leur propre chair. Mahomet dit dans son Coran : « Avez-vous jeté un regard sur les » oiseaux volant dans le ciel ? Quel autre que Dieu a » le pouvoir sur eux ? Certes, il y a dans ceci des » signes pour ceux qui savent comprendre ».

Le Christianisme lui-même a béni et sanctifié les oiseaux. La colombe plane sur ses autels. Le moyen âge leur prêtait un vague instinct religieux : on disait qu'ils jeûnaient, le jour du Vendredi Saint, jusqu'au lever des premières étoiles. La *Légende Dorée* est pleine d'oiseaux, amis des Saints, frères lais emplumés des moines, hôtes familiers des cénobites. Ils recouvraient en leur faveur le don des auspices. Un faucon vola sur la tête de saint Baldric cherchant une retraite dans la solitude, comme pour l'inviter à le suivre : le Saint marcha, les yeux en l'air, s'arrêta lorsqu'il le vit s'abattre, et fonda son ermitage à l'endroit où il s'était posé (Montfaucon). Le vol circulaire d'un pigeon traça le plan du monastère de Hautvilliers. Saint Dunstan, le moine irlandais, priait un jour, au seuil de sa grotte, les bras étendus : une mésange le prit pour un homme de pierre,

et vint pondre dans sa main ouverte. Le moine ne voulut pas tromper la confiance de l'innocente créature; il se crucifia dans son immobile attitude, et attendit, pour abaisser ses bras, que l'œuf fût éclos. — Les hagiographes de saint François d'Assise comptent, parmi ses vertus, l'amour des oiseaux. Les *Fioretti* nous le montrent couronné d'un nimbe d'hirondelles qu'il apprivoise à la prière : « Mes petites » sœurs, leur disait-il, qui ne savez ni filer ni coudre, aimez Dieu qui vous a vêtues de plumes, et » qui vous fait voler dans le ciel. » Et les oiseaux posés sur ses épaules, nichés dans son capuchon, perchés sur ses mains stigmatisées, accompagnaient son cantique, comme les notes d'un orgue aérien. — Une autre fois, il racheta des tourterelles sauvages à un jeune homme qui allait les vendre au marché : « O bon jeune homme! lui dit-il, donne-les » moi, afin que ces oiseaux si doux, qui dans la » Sainte Écriture sont le symbole des âmes humbles, » chastes et fidèles, ne tombent pas dans les mains de » cruels qui les feraient mourir. » Le jeune homme, touché, laissa entre ses mains les colombes ; il les prit dans son sein, et se mit à leur parler tendrement : « O mes tourterelles, simples, innocentes et » chastes! pourquoi vous laissez-vous prendre? » Maintenant je veux vous sauver de la mort, et vous » faire des nids, afin que vous fassiez des petits et

» que vous multipliiez, selon le commandement de » votre Créateur. » Il leur fit des nids, et les tourterelles commencèrent à pondre des œufs et à les couver devant les Frères, comme auraient fait des poules toujours nourries de leurs mains. « Elles ne » s'en allèrent point jusqu'à ce que saint François, » avec sa bénédiction, leur donna congé de partir. »

II

Mais la Grèce entre toutes les races, le polythéisme entre tous les cultes, eurent l'intuition et l'idolâtrie des oiseaux. Ils triomphent dans la mythologie hellénique, sous toutes les formes du symbole et de la merveille, ils y voltigent dans l'apothéose. — Zeus s'était insinué dans le corps flexible du Cygne, pour s'enlacer à Léda, et Hélène, la plus belle des femmes, était sortie de l'un des deux œufs de cet hymen ailé. Quand le Paon faisait la roue à côté d'Héra, il déployait les mille yeux d'Argus, le monstre sidéral, personnification du ciel étoilé. L'Aigle, étreignant la foudre, perchait sur le sceptre de Jupiter : le dieu le lançait, comme un faucon, sur ses proies terrestres, et Ganymède était tombé palpitant, de ses serres, au pied du trône de l'Olympien. Apollon prenait l'envergure de l'Épervier pour fon-

dre au secours des héros, dans les batailles de l'*Iliade*. La Chouette, qui voit clair dans la nuit, comme la sagesse dans l'incertitude, veillait sur le casque baissé de Pallas. Un vol de Colombes emportait, de Paphos au ciel, sous une pluie de roses, dans un sillage de parfums, le char de Cypris.

Sur la terre, d'innombrables métamorphoses faisaient, du monde des oiseaux, une résurrection volante des ancêtres. Des rois et des héros, des vierges et des princesses revivaient, sous une forme ailée, au milieu de leur peuple et dans les champs paternels. Leurs Mânes glissants fendaient l'air, les arbres étaient hantés par leurs doux fantômes. Philomèle pleurait dans la plainte du rossignol ; un cri de vierge délivrée, échappée au rapt, éclatait dans la note aiguë de l'alouette.

Les oiseaux n'étant ainsi que des hommes transformés, des femmes enchantées, comment les supposer sans langage? Les Grecs ne doutaient pas qu'ils eussent un idiome. Quand une hirondelle passe dans l'*Iliade* ou dans l'*Odyssée*, Homère lui attribue toujours une voix qui parle et qu'on peut comprendre. Les deux tourterelles de Dodone, perchées sur des hêtres, criaient aux passants : « Zeus » a été, Zeus est, Zeus sera ! ô Zeus ! le plus grand des dieux ! » On entendait distinctement, dans le cri de

la huppe : « *Pou? Pou?* » — Où? Où ? — Térée cherchant partout son fils et le réclamant aux échos. — Il y a, dans la légende d'Hercule, une sorte de Geneviève d'Arcadie, appelée Phillo, fille d'Alcimédon. Le héros l'aima et il en eut un enfant. Le père de Phillo fit exposer la mère et le nouveau-né, dans les halliers d'une montagne. Une pie, à force d'entendre crier le nourrisson, apprit à le contrefaire, et Hercule, errant dans les bois, fut conduit, par ces vagissements, auprès de son fils. — Quelques devins privilégiés comprenaient la langue des oiseaux et conversaient avec eux. Apollonius l'avait apprise en mangeant le cœur d'un dragon. Mélampos y fut initié par deux serpents qu'il avait sauvés de la hache d'un bûcheron. Un jour qu'il dormait, ils rampèrent vers ses oreilles et ils se mirent à les lécher mollement de leurs langues. Quand Mélampos se réveilla, son ouïe était transparente, et il comprenait toutes les voix de l'air et toutes les rumeurs. Un jour, il avait entendu converser entre eux des vers qui rongeaient les poutres d'une maison.

Cette philologie des oiseaux n'est-elle après tout qu'une folle conjecture? Qui n'a prêté le sens d'un vocabulaire à certaines phrases de leur chant? N'entend-on point tinter dans leur ramage des monosyllabes mystérieux? L'interrogation, la réponse, la moquerie, la gaieté, l'effroi, la tendresse y résonnent

en accents distincts. Des voyageurs, entendant jaser une peuplade de l'Océanie, prirent de loin leur dialecte pour un gazouillement de passereaux attroupés.

Pas de nid qui n'ait son dialogue, une causerie babille dans tous les buissons. Le cardinal Benno raconte que l'archevêque Laurens, qui avait l'oreille des anciens Augures, se promenant avec le pape Sylvestre dans les vignes du mont Cœlius, entendit un moineau annoncer à ses compagnons qu'un chariot de blé venait de verser près de la porte Majeure, et qu'en se pressant d'y courir, ils pourraient y faire un large festin. Ne semble-t-il pas qu'on entende un avertissement tout pareil dans le cri vif d'un oiseau revenant à tire d'aile vers la haie où pose son essaim? A ce cri, comme à la nouvelle d'un message, la bande s'éparpille et prend sa volée. — Qui n'a surpris les débats d'un parlement aérien, dans l'immense rumeur des hirondelles rassemblées, à l'époque de la migration, sur les toits d'un palais ou sur les tours d'une église? On y entend se heurter les avis contraires; des voix d'anciens dominent avec autorité les objections des plus jeunes. Chacun de leurs Exodes vers la terre promise du soleil, loin de la tyrannie de l'hiver qui va les poursuivre avec son armée de nuages, a peut-être son petit Moïse. — Tous les poètes comprennent l'élégie d'amour et d'extase, que le rossignol, ivre du parfum des roses, entonne sous

la feuillée de mai blanchie par la lune. Tous s'efforcent de la répéter dans leurs vers; et ce poème des nuits étoilées ne sera jamais entièrement traduit.

Un conte musulman dit que Salomon ordonna, un jour, aux oiseaux, d'ombrager toutes les voies aboutissant au Temple qu'il avait bâti, et les oiseaux obéirent. Ceux qui venaient au Temple des quartiers les plus lointains de la ville, marchaient sous l'entrelacement de leurs ailes, comme à l'ombre d'une forêt touffue. J'arrive par une avenue semblable, frayée dans la forêt des légendes, à la comédie des *Oiseaux* d'Aristophane, qui est aussi le temple poétique le plus riche et le plus grandiose, que la sympathie humaine leur ait consacré.

III

Deux citoyens d'Athènes, Pisthétairos (celui qui veut en faire accroire aux amis) et Evelpide (celui qui espère toujours), fuient la ville bavarde et criarde, retentissante de querelles et de plaidoiries, pour l'harmonieux pays des Oiseaux. Ils quittent le guêpier trivial pour le nid céleste. Le Geai et la Corneille sont leurs guides. Un site rocailleux se présente. Evelpide frappe contre une roche; le Roitelet les reçoit au seuil du royaume ailé; ils sont arrivés.

Pas plus d'appareil ni de mise en scène. Dans la sphère même du merveilleux, la Muse attique reste toujours simple; elle ne fait pas de grands gestes de magicienne pour évoquer ses prodiges : un sourire, un mot lui suffit. — Que de grimoires et de tintamarres, quelles effroyables mixtures capables d'empoisonner le monde et d'enfumer les étoiles, il faut aux sorcières de nos légendes, pour manipuler leurs philtres magiques! Comparez-leur la Symétha de Théocrite, distillant le sien sous la lune : une poignée d'orge, un brin de laurier, un rayon de cire, une goutte d'hippomane, une frange de manteau, et son *charme* est fait. Du maléfice même, la Grèce ne prend que la fleur; la baguette de ses enchantements est une branche de laurier-rose.

Le roitelet à tête d'or est, dans d'autres mythes, le rival et l'ennemi de l'aigle, et, comme le nain du géant, il triomphe souvent de lui par la ruse. Une fable antique le montre défiant au vol son rival, et tous les oiseaux avec lui. L'aigle, d'un élan, fend le ciel par-delà les nues. Mais, au moment où il va être proclamé monarque des airs, le roitelet s'échappe de son aile, où il s'est blotti, et se pose victorieusement sur sa tête.

Aristophane humilie ce petit superbe; il en fait l'esclave de la Huppe, qui fut autrefois Térée, un des ancêtres des vieilles dynasties athéniennes, et

qui joint ainsi à la science de l'homme la divination de l'oiseau. La huppe est, en effet, dans toutes les mythologies et toutes les magies, un oiseau fatidique et surnaturel. Elle prédit le bon vin, en chantant avant les vendanges ; quand elle glousse, elle dénonce le renard embusqué sous l'herbe. Elle a le don d'ouvrir les lieux fermés avec une plante qui croît ou qui décroît selon les phases de la lune. Si un homme se frotte les tempes avec du sang de huppe, il voit en rêve des choses merveilleuses. Celui qui porte la tête d'une huppe dans sa bourse ne sera jamais trompé par les astuces des marchands. La huppe, selon les traditions arabes, ne quittait jamais Salomon ; elle lui parlait à l'oreille et lui révélait les sources qui coulent sous la terre. Azz-Eddin-El-Mocadessi, dans son poème, *les Oiseaux et les Fleurs,* lui fait prononcer cette sentence mystérieuse : « Celui » qui ne sait pas tirer un sens allégorique du cri aigre » (des gonds) de la porte, du bourdonnement de la » mouche, de l'aboiement du chien, du mouvement » des insectes qui s'agitent dans la poussière ; celui » qui ne sait pas comprendre ce qu'indiquent la mar- » che de la nue, la lueur du mirage, la teinte du » brouillard, celui-là n'est pas du nombre des Intel- » ligents. »

C'est donc peut-être autant sur sa vieille renommée de fée orientale que sur sa métempsycose

athénienne, qu'Aristophane a choisi la huppe pour en faire la reine du monde des oiseaux. Les voyageurs l'interrogent; ils cherchent « une cité moel-» leuse, où l'on se repose sur d'épaisses couvertures », où la paresse soit la loi et la volupté le devoir. La Huppe hésite, ne sait que répondre; alors Pisthétairos conçoit une idée sublime : — « Que les oiseaux bâtissent une ville dans les airs, ils seront les maîtres du monde. Cette ville éthérée subjuguera les Dieux, en bloquant l'Olympe ; elle les affamera, en confisquant au passage l'encens des autels et la fumée des victimes. Les Immortels deviendront leurs clients et leurs tributaires. » La Huppe est séduite, elle réveille le rossignol, sa compagne, pour lui faire part de ce grand projet; et jamais aubade plus fraîche ne réveilla, sur les fleurs, dans la blancheur de l'aurore, une maîtresse endormie :

« — Chasse le sommeil! Que l'hymne sacré jaillisse en soupirs de ton gosier divin! Roule en légères cadences tes fraîches mélodies, pour plaindre le sort d'Itys, qui nous a fait verser tant de larmes! Ta voix pure s'élance du milieu des ifs au feuillage sombre, elle monte jusqu'au trône de Zeus. Là, Phœbus t'écoute, Phœbus aux cheveux d'or, et sa lyre d'ivoire s'accorde à tes plaintes. Il rassemble le chœur des Dieux, et de leurs bouches immortelles s'élance un concert de voix bienheureuses. »

Le rossignol répond, mais le poète n'ose parler pour lui : il ne croit pas la parole humaine capable

d'exprimer son chant ineffable. La voix de chair ne se trouve pas assez pure pour traduire la musique du ciel. C'était une flûte cachée derrière la scène, qui soupirait les répliques du virtuose ailé. — « Quel » gosier a ce petit oiseau ! » s'écrie Pisthétairos, lorsqu'il interrompt les cadences; « c'est du miel » dont il a rempli tout le taillis ».

Cependant la Huppe bat le rappel et sonne la diane du peuple aérien, mêlant la roulade au vers, le gazouillement à la strophe, et les onomatopées agiles de la langue de l'air aux mots qui tournoient et se font ailés pour les suivre. C'est la ronde de l'horizon, faite par un chant qui file comme une étoile.

« Epopoi, poi, poi, popoi, epopoi, popoi, ici, vite, vite, mes compagnons de l'espace ; vous qui pillez les guérets fertiles, innombrables tribus au vol rapide, mangeurs d'orge, butineurs de grains ; et vous dont la douce voix fait entendre autour des glèbes le petit cri : tio, tio, tio, tio, tio, tio, tio, tio ; et vous qui, dans les jardins, sautillez sur les rameaux du lierre, oiseaux des montagnes qui becquetez les fruits de l'olivier sauvage et de l'arbousier ; accourez à ma voix : trioto, trioto, totobrix ; vous aussi qui, dans les vallées marécageuses, dévorez les cousins au dard aigu, et vous qui habitez la belle prairie de Marathon, étincelante de rosée ; et toi, francolin diapré ; vous aussi, alcyons qui volez au-dessus des flots gonflés de la mer, venez apprendre la grande nouvelle ! Que toute la race au long cou soit ici rassemblée par moi ! Sachez qu'il nous est arrivé un vieillard à l'esprit subtil, qui apporte une idée toute neuve et projette une grande entreprise. Venez tous à cette conférence : ici, ici, ici, ici. Toro, toroto, rotototyy, kikkobau, kikkobau, torotorotoroto, torolililiy ! »

Les Oiseaux répondent à l'incantation ; ils arrivent par nuées défilent par spirales; on entend rouler un tourbillon d'ailes. Mais leur curiosité se tourne en une fureur, lorsqu'ils aperçoivent les deux hommes, introduits dans leur sphère sacrée ; ils se croient livrés, par un traître, à la race impie des chasseurs et des oiseleurs. L'essaim se dresse en phalange, il se hérisse de becs irrités et d'ongles ouverts ; des mots d'ordre stridents comme des coups de clairon, des excitations colériques retentissent à travers les rangs.

« Io ! Io ! en avant ! attaque ! lance-toi sur l'ennemi ! prends ton vol ! enveloppons-les de nos ailes pressées ! Malheur à eux ! Ils vont nous servir de pâture ! Ni les forêts de la montagne, ni les nuées du ciel, ni la mer blanchissante, ne les soustrairont à nos coups. Allons, pique, déchire ! Où est le chef de cohorte ? Qu'il engage l'aile droite ! »

La Huppe apaise à grand'peine ces guerriers fougueux ; elle les décide enfin à écouter les deux étrangers, et Pisthétairos harangue leur armée volante, comme Démosthènes, plus tard, apostrophera la tempête.

C'est par la flatterie qu'il les désarme, c'est en leur jetant des grains d'encens qu'il les apprivoise. Pisthétairos rappelle aux Oiseaux leur antique suprématie sur le monde. — « Quelle est l'aïeule de la terre ?
» — L'alouette ! — Son chant a devancé la première
» aurore ; elle existait avant Zeus, avant Kronos, avant

» les Titans. Ésope le prouve, lorsqu'il raconte que le » père de l'alouette, étant mort, resta cinq jours sans » sépulture, faute de terre pour l'ensevelir; ce qui » força l'alouette à déposer son corps dans sa propre » tête. Les oiseaux ont autrefois régné sur les hommes. » Il est évident que le coq gouvernait la Perse, puis- » que, aujourd'hui encore, le Grand-Roi porte seul » la tiare droite sur le front, tandis que les autres » Persans doivent la porter inclinée. Le milan a été chef » des Grecs, et le coucou, Pharaon d'Égypte. Les » sceptres homériques, que surmontaient des figures » d'oiseaux, constatent ces royautés primitives. Les » plus grands Dieux ont des oiseaux pour ministres. » Quelques-uns même sont ailés : Mercure et la Vic- » toire, Éros et Iris. » — Rien de riant et de léger comme ces récits de charmeur; vocalises de la fable, fioritures du mythe, contes brodés sur un tissu d'air. On croit entendre l'Oiseau Bleu, soufflé par une fée, sifflant son histoire au peuple emplumé.

Il s'agit donc de construire une ville qui arrêtera les Dieux au passage, comme une douane aérienne, lorsqu'ils descendront sur la terre pour s'accoupler aux mortelles, et qui les forcera de payer tribut. Les hommes devront également reconnaître l'empire des oiseaux, sous peine de moissons pillées et d'arbres fruitiers ravagés. On dresse déjà en partie double la taxe des sacrifices : pour une brebis immolée à Nep-

tune, une poignée d'orge jetée au canard ; pour un bœuf voué à Hercule, un gâteau de miel offert à la mouette. Le sacrifice solennel d'un moucheron mâle est voté au roitelet, chaque fois qu'on égorgera un bouc sur l'autel de Zeus : caricature exquise, faite pour être gravée, par le burin de Glycon ou de Dioscoride, sur la cornaline d'un camée. En revanche, les oiseaux combleront de bienfaits les hommes. Ils monteront la garde du champ, ils défendront le verger contre l'innombrable et vorace légion des insectes. Les chouettes tomberont sur les sauterelles acharnées aux fleurs de la vigne, les grives avaleront par milliers les moustiques rongeurs du figuier. Combien leur culte sera d'ailleurs moins onéreux et plus innocent que celui des Dieux ! Les oiseaux ne réclament pas des temples de marbre, fermés à deux battants par des portes d'or : ils habitent, sous les buissons, des chapelles de mousse et des sanctuaires de verdure. Leurs fidèles ne seront point contraints, pour les adorer, de traverser les déserts d'Hammon ou de gravir la montagne de Delphes ; mais, debout, au milieu des arbousiers agrestes, ils tendront vers les nids leurs mains pleines de froment : que quelques grains coulent entre leurs doigts, et leurs prières seront exaucées.

Ainsi parle ce théologien des feuillages, et l'on dirait l'Ariel de Shakspeare, converti à la religion des

Oiseaux. Ses louanges les exaltent, leurs plumes frémissent, leurs gosiers se gonflent. Ils entonnent cet hymne triomphal, où la pitié tombe, sur les hommes rivés à la terre, des hauteurs sublimes que le vol atteint.

« O cher, ô gracieux, ô le plus aimable des Oiseaux, toi qui accompagnes tous mes chants, rossignol, te voici, te voici ! Tu apparais à la vue, m'apportant de mélodieux accords. Mais toi qui fais si bien résonner sur la flûte les doux sons du printemps, prélude aux anapestes ! — Faibles mortels attachés à la terre, créatures d'argile, semblables à une génération de feuillage, race infortunée qui rampes sans ailes, sur la terre fangeuse, dont la vie n'est que ténèbres ; hommes qui ressemblez à des rêves, écoutez les Oiseaux, êtres immortels, éthérés, toujours jeunes, toujours occupés d'éternelles pensées. Vous apprendrez de nous la vérité sur les choses célestes, la pure essence des êtres ailés, l'origine des Dieux et des fleuves, de l'Érèbe et du Chaos ; et vous pourrez dire de notre part, à Prodicos, de désespérer du reste. »

Ils racontent leur généalogie immémoriale, leur aînesse divine, antérieure et supérieure à toute création ; ils se proclament les premiers nés de la Vie et de la Nature.

« Il existait le Chaos et la Nuit, et, au commencement, le noir Érèbe et le Tartare ; mais ni la terre, ni l'air, ni le ciel n'étaient encore. Dans le cercle infini de l'Érèbe, avant tout, la Nuit aux ailes noires pondit un œuf non couvé, d'où, par la révolution du temps, jaillit l'Amour, père des Désirs, battant son dos de ses ailes d'or, rapide comme les vents d'orage. Accouplé au Chaos volatil et ténébreux, dans la

profondeur du Tartare, il engendra la race des Oiseaux, qui vit le jour la première de toutes. »

Cette filiation leur tient au cœur; ils la revendiquent; leur hymne, pour mieux l'attester, sourit gaiement dans son enthousiasme : — « Nous sommes » nés de l'Amour, cent preuves le démontrent. » Nous avons des ailes, et nous en prêtons aux » amants. » — Ils rappellent les services que les oiseaux rendent aux hommes ; les avertissements de la grue invitant, par son départ, le laboureur aux semailles, les présages de l'hirondelle, criant l'arrivée du printemps, toutes les affaires humaines, mariages et commerce, navigation et voyages, suspendus aux augures que décrit le vol des Oiseaux.

« Si vous nous reconnaissez Dieux, nous serons vos Muses devineresses; par nous, vous connaîtrez les vents et les saisons. Nous ne nous retirerons pas fièrement, comme Zeus, au plus haut des nues, mais nous serons parmi vous, et nous vous donnerons, ainsi qu'à vos enfants et aux enfants de vos enfants, richesse et santé, bonheur, longue vie, paix, jeunesse, rires, chœurs et festins. »

Cette bénédiction donnée à l'homme par l'oiseau, cette protection assurée par le nid à la maison qui l'abrite, était une croyance populaire en Grèce. Athénée nous a conservé la « Chanson de l'Hirondelle », que les enfants allaient chantant, de porte en porte, en avril :

« Elle est venue, elle est venue l'hirondelle, ramenant la belle saison et la belle année; blanche sous le ventre et noire sur le dos! N'iras-tu pas quérir, dans ta grasse maison, une corbeille de figues et une coupe de vin, et une éclisse de fromage, et de la fleur de froment? L'hirondelle ne refuse rien, pas même un petit gâteau. Nous en irons-nous les mains vides? Si tu nous donnes, nous nous en irons; si tu ne nous donnes pas, nous ne quitterons pas la place; nous emporterons la porte et son linteau, et la femme assise dedans. Elle est petite, ta femme, nous l'emporterons aisément. Allons, donne, donne donc, si peu que tu donnes, ce sera beaucoup. Ouvre, ouvre ta porte à l'hirondelle. Nous ne sommes pas des vieillards, nous sommes des petits enfants. »

Mendicité ravissante. L'enfant, déguisé en oiseau quêteur, tendait aux aumônes rustiques un nid d'hirondelle, en guise de sébile.

Cependant les Oiseaux séduits approuvent le plan des deux Athéniens. Des ailes postiches les naturalisent, et les bipèdes emplumés éclatent de rire, en se regardant : — « Tu ressembles à une oie peinte sur une enseigne, » dit Evelpide à Pisthétairos; et Pisthétairos lui réplique: — « Et toi, à un merle tondu ras. » La ville décrétée se construit avec une rapidité fantastique. Elle s'appellera Néphélococcygie, « la Ville des Nuées et des Coucous ». Un récit merveilleux nous montre les ouvriers volants à la tâche :

« De Libye sont venues trente mille grues, avec les pierres qu'elles avaient avalées; les râles d'eau les taillaient à coups de bec; dix mille cigognes fabriquaient les briques; les plu-

viers et les autres oiseaux aquatiques apportaient de l'eau dans les airs ; les hérons servaient dans les auges le ciment qu'avaient pétri les oies avec leurs pieds élargis en pelles ; les hirondelles volaient au travail, le bec plein de ciment et leur truelle derrière le dos, comme on porte les petits enfants; les pélicans équarissaient les portes, et on eût dit de grands coups de hache : c'était un bruit comme dans un chantier naval. Maintenant toute l'enceinte est bien close et bien verrouillée : partout des rondes et des sentinelles sur les tours. »

Parodie grandiose et charmante! L'Orient conteur n'a rien rêvé de pareil à cette nidification colossale, à cette Babylone de l'éther, construite à coups d'ailes, maçonnée par des becs qui chantent en même temps. La vérité n'en est pas tout à fait absente : toutes les industries de l'instinct collaborent à l'édifice enchanté. Les oiseaux n'ont-ils pas le génie de l'architecture ? Qui sait s'ils ne l'ont pas enseignée aux hommes? Telle de leur tribu charpente, telle autre menuise; le rouge-gorge est un vannier, et le pic est presque un sculpteur. Le nid résume, dans sa complication délicate, toute la science des arcs et des courbes, des mesures et des proportions. Une vieille légende germanique dit que les hirondelles ont aidé Dieu à édifier la voûte du firmament sur la terre.

Un prêtre inaugure, selon les rites, la cité naissante; il asperge ses fondements avec l'eau lustrale, il sacrifie à ses Dieux. Mais ces Dieux sont réduits et

ramenés aux types de l'oiseau, ils sont refaits à son image, il faut qu'ils montrent leurs ailes pour être admis aux honneurs divins. Un bocage logerait ce Panthéon gazouillant. On invoque le Cygne de Délos, Latone, mère des cailles, Bacchus-pinson, Cybèle-autruche : Diane n'est plus, comme une madone italienne, que la Vierge au Chardonneret.

Les lois, après les Dieux; ce sont celles du monde renversé que peint encore aujourd'hui l'imagerie populaire, lorsqu'elle nous montre des hommes attelés au char des chevaux, des chasseurs chassés par les cerfs, des pêcheurs ramenés par les poissons dans leurs filets d'algues. Revanche des animaux sur l'homme, représailles de leur servitude et de leurs tortures.

« J'entends proclamer partout : « A celui de vous qui tuera » Diagoras de Mélos, un talent ! A celui qui tuera un des » tyrans morts, un talent ! » Nous voulons faire aussi notre proclamation : « A celui de vous qui tuera Philocrate, un » talent; quatre, s'il l'amène vivant. Ce Philocrate enfile les » pinsons dans une brochette, et les vend à sept pour une » obole. Il torture les grives, en les soufflant pour qu'elles » paraissent plus grosses; il passe aux merles des plumes » dans les narines, il rassemble des pigeons qu'il renferme » et attache dans un réseau, et il les force à piper les autres. » Voilà ce que nous voulons proclamer. Et si quelqu'un nourrit des oiseaux enfermés dans sa cour, qu'il se hâte de les lâcher. Ceux qui désobéiront seront saisis par les oiseaux, et nous les enchaînerons, pour qu'à leur tour ils pipent les autres hommes. »

De nouveaux hymnes célèbrent la fondation de la ville. Les Oiseaux se remettent à chanter leur félicité avec un transport d'allégresse. Chant de transfiguration bienheureuse : ils se sentent devenir Dieux, ils nagent dans les rayons de l'apothéose. On croit les voir, l'œil en feu et la plume enflée ; les plus petits se rengorgent, la mésange elle-même fait la roue. Le poète balbutiait d'abord leur langage, il possède maintenant sa gamme infinie, il est initié. Sa verve mélodieuse a pris l'inextinguible enthousiasme du rossignol, l'infatigable haleine de l'alouette. Toutes les cordes vocales des chanteurs du bois vibrent sur sa lyre : devenue ailée, elle flotte dans le ciel parmi les étoiles, comme celle que les Muses donnèrent à Orphée, et dont les Dieux firent une constellation.

« C'est à nous désormais que les mortels adresseront leurs prières et leurs sacrifices. Rien n'échappe à notre vue, à notre puissance. Nos regards embrassent l'univers. Nous préservons le fruit dans la fleur, en détruisant ces mille espèces d'insectes voraces, nés de la terre, qui s'attaquent aux arbres et se nourrissent du germe à peine formé dans le calice. Nous détruisons ceux qui, comme un fléau fatal, ravagent les parterres embaumés ; tous ces êtres rampants et rongeurs périssent sous les coups de la race ailée... Heureuse la race des oiseaux qui, l'hiver, n'ont pas besoin de tunique ! Ils ne craignent pas non plus les rayons brûlants de la canicule. Ils habitent, dans les prés fleuris, au cœur des feuilles fraîches, tandis que la divine cigale, folle de soleil, lance ses cris de pythonisse, quand midi brûlela terre. Nous hivernons au creux des antres, et nous folâtrons avec les nymphes des montagnes ; au printemps nous bu-

tinons, sur les buissons de myrthe, la baie virginale, et les jardins des Grâces tout blancs de fleurs. »

Cependant la ville flottante a mis la terre en émoi ; elle attire les basses convoitises des hommes : une bande d'aventuriers rapaces l'escalade, des mendiants et des charlatans y pénètrent. Un rapsode lyrique, au manteau troué, apporte à Néphélococcygie ses dithyrambes mercenaires : Pisthétairos le renvoie, en lui jetant une tunique : « Il faut aider les poètes, » dit-il à Evelpide, avec une compatissante ironie. Pour les autres, il est sans pitié. Il chasse à coups de bâton un devin qui arrivait tout gonflé du vent de ses faux oracles, un géomètre qui prétend cadastrer l'azur et arpenter l'air, un inspecteur et un marchand de décrets, accourus pour asservir aux lois d'en bas la cité d'en haut, un sycophante qui vient y chercher pâture de mensonges et de délations. La république aérienne bannit de son enceinte les méchants et les parasites, mais elle s'ouvre aux hommes de bonne volonté. Des corbeilles pleines d'ailes attendent ses élus. Ils rejettent au seuil la chrysalide de la pesanteur ; les voilà qui volent et qui planent : leur songe éternel est réalisé.

C'est au tour des Dieux de subir la loi des Oiseaux. Les hommes n'adorent plus ces êtres aptères ; d'ailleurs, la fumée des hécatombes est interceptée et retombe à plat sur le sol. Les Immortels, pris par la

famine, réduits au régime du nectar et de l'ambroisie, envoient Neptune et Hercule, escortés d'un dieu de la Thrace, traiter de la paix. Neptune voudrait discuter, mais Hercule est pressé par sa faim terrible : son estomac gronde comme un orage. Ésaü de l'Olympe, il vend pour un plat fumant sa part de divinité et le sceptre même de Zeus. Le dieu Thrace, glouton comme un fétiche, approuve le marché par des cris de ventre affamé. Zeus cèdera l'empire aux Oiseaux, et il donnera à Pisthétairos en mariage Basileia, la belle Royauté. L'abdication est conclue, l'hymen se célèbre au milieu des chants et des danses. Pisthétairos apparaît, brandissant, comme un joyeux thyrse, la foudre terrible. Une immense auréole d'Oiseaux s'arrondit en couronne autour de son front ; il enlace Basileia sous ses ailes, et monte avec elle vers l'Olympe, dans une glorieuse et amoureuse ascension.

« Que toutes les tribus ailées de nos concitoyens accompagnent les époux dans le palais de Zeus, qu'elles volent autour du lit nuptial. Tends les mains, épouse chérie ! Prends-moi par les ailes et dansons ! Je vais t'enlever et t'emporter dans les airs. »

On a questionné, comme un grave Sphinx, cette comédie volatile ; on a voulu lever le plan des dédales de sa fantaisie, comme les augures trouvaient un sens aux arabesques du vol des oiseaux. La plupart des commentateurs y ont vu la satire d'Athènes, in-

fatuée de sa gloire et de sa puissance. A l'époque où la pièce fut représentée, Athènes était au comble de la fortune. Elle entrait à pleines voiles, en chantant le Pœan de Platée et de Salamine, dans l'expédition de Sicile. L'impétueux génie d'Alcibiade la possédait à la façon d'un démon, et la poussait aux folles aventures. Les démagogues jetaient à la crédulité du peuple des mensonges gros comme le monde, les devins lui prédisaient la domination des terres et des mers, les oracles le faisaient flatter par les Dieux, les vapeurs de l'antre de Delphes lui arrivaient en fumée d'encens. Ce n'étaient que projets immenses, plans démesurés, conquêtes à perte de vue, tributs universels tombant en pluie d'or dans les coffres de l'Acropole : la Méditerranée allait devenir un lac athénien. Aristophane, selon les commentateurs, aurait voulu railler l'infatuation populaire, et Néphélococcygie serait la satire de l'hégémonie fabuleuse rêvée par Athènes.

Il y a du vrai dans cette interprétation de son œuvre ; mais ce serait mettre ses Oiseaux en cage, que de l'y restreindre. Son essor est plus haut, sa sphère est plus large ; ce poème de haut vol n'est point une comédie de combat. Ce qui le distingue justement des autres pièces d'Aristophane, c'est sa gaîté presque inoffensive. L'injure s'y tait, l'agression désarme : à peine çà et là quelque sarcasme soudain qui fond

sur un sycophante ou sur un sophiste, si rapide qu'on croirait voir une cigogne s'abattant du haut des nues sur le sable, et s'envolant aussitôt, un serpent au bec. L'ordure même y est rare, presque imperceptible; au lieu d'être lancée à poignées, ce n'est plus qu'une fiente de moineau qui tombe parfois malignement sur le nez en l'air d'un passant. Évidemment le poète, pour un jour, renonce à la lutte; il s'évade du monde réel, par la porte d'ivoire des songes, dans la région des chants et des souffles; il voltige, en plein idéal, dans l'élément du caprice et de la lumière. Magicien de l'azur, il évoque, au son des harpes d'Éole, sa fantasmagorie magnifique; il en jouit et il s'y repose. Comme les abeilles sur la bouche de Platon, les oiseaux viennent gazouiller sur ses lèvres et il redit en chansons exquises les secrets de la vie ailée qu'ils y ont déposés.

Analysez ce poème enchanteur; vous y trouverez une misanthropie légère, une ironie voilée, un dédain riant et suprême. Allez plus avant encore, un sens profond s'en dégage. C'est, par-dessus les travers d'Athènes, la dérision lyrique des insanités et des vanités humaines. Pisthétairos est fou, la cité qu'il fonde est imaginaire, ses murailles sont faites de brume et de vent. Et pourtant sa folie triomphe : d'épizootie qu'elle était en gagnant la race des oiseaux, elle descend en épidémie sur les hommes. La

ville fantastique les aspire ; ils la croient réelle et veulent l'habiter. Les Dieux eux-mêmes sont forcés d'entrer dans cette faribole aérienne, et, puisque le monde délire, de délirer avec lui. Au lieu d'être précipité sur le sol par les ailes factices collées à ses flancs, Pisthétairos subjugue l'Olympe, détrône Zeus, et il épouse Basileia, la toute-puissante Royauté. — Image grandiosement railleuse de la Folie gouvernant le monde, transformant en faits ses chimères, ses mirages en réalités, ses hallucinations en conquêtes, et décevant éternellement les hommes, avec ses prestiges illusoires, au sein de l'universelle Illusion.

IV

En faisant le tour du théâtre d'Aristophane, nous avons relevé son plan stratégique à demi recouvert par l'exubérance de sa fantaisie. Ce labyrinthe est une forteresse, ses mille dédales convergent vers un point d'attaque. Cette mascarade, désordonnée à la surface, garde, au fond, l'unité et la discipline d'une phalange ; elle cache des glaives sous ses oripeaux. Ses personnages, vivants ou imaginaires, hommes et Dieux, bêtes et fantômes, abstractions et réalités, toute cette troupe chimérique, emportée dans un tourbillon d'inventions folles et de scènes éparses,

s'élance d'une même charge, contre un même groupe d'adversaires, les révolutionnaires et les novateurs de la vieille Athènes. Le poète les poursuit sous toutes les formes de l'agression directe et de l'allusion symbolique. Il licencie à coups de fouet les partisans de la guerre, il cloue Cléon au pilori, il montre l'utopie sociale aboutissant à une promiscuité dérisoire, il lance un guêpier sur les juges mercenaires d'Athènes, il amasse les nuées, comme une tempête sur la maison de Socrate, il descend aux enfers pour découronner Euripide.

Cette lutte dramatique se précise par la parabase. Au milieu de la pièce, le Chœur, jusque-là rassemblé entre l'autel bachique et la scène, défilait le long du théâtre et se rangeait, comme en bataille, devant les gradins. Le dialogue se taisait, l'action faisait une pause, il y avait entr'acte. Alors le Coryphée se détachait du chœur et adressait la parabase au public.

La parabase, c'était le poète sortant de sa comédie, levant son masque et découvrant sa pensée. Il parlait face à face au peuple, il lui expliquait le sens de son œuvre, il rassemblait ses traits épars dans la poignée d'un discours. Là plus d'allégories fantasques ni d'allusions déguisées : tous les voiles étaient déchirés, toutes les fictions écartées. La machine théâtrale se transformait en tribune, l'histrion s'y dressait comme un orateur. Il ouvrait son âme à la foule,

il répandait sa passion sur elle, il apostrophait de front ses ennemis. Comme la flèche de l'archer qui éborgna Philippe, chacun de ses sarcasmes portait un nom gravé sur son fer.

Aristophane est superbe dans ses combats singuliers avec le public; il l'affronte et il le séduit, il le rudoie et il le caresse. La louange grandiose alterne avec la moquerie délicate, les graves conseils à la cité avec l'invective lancée sur le factieux ou le corrupteur. Sa Muse a une façon familière et vive de tirer par la barbe le bonhomme Démos, pour s'en faire entendre, qui rappelle la Thétis d'Homère prenant Jupiter au menton. Il dit au peuple tout ce qu'il a sur le cœur, ses griefs et ses rancunes, ses apitoiements et ses plaintes. Entre deux scènes des *Acharniens*, il quête pour les vieux soldats affamés, dans le casque rouillé de Platée et de Marathon. Dans *les Chevaliers,* il reproche à Athènes son ingratitude envers ses poètes vieillis et déchus, et il lui montre l'antique Cratinos, presque séculaire, jadis lauréat glorieux de la Grèce entière, traînant, en haillons, par les carrefours, ses couronnes fanées et sa lyre énervée par l'âge. Ailleurs, il se glorifie d'avoir osé attaquer Cléon tout-puissant, et il se dresse sur la scène, comme sur le socle d'un piédestal, dans l'attitude de l'Apollon pythien foulant aux pieds le monstre écrasé. Quelquefois aussi, il fait honte aux juges de ses

comédies disgraciées, et, hardiment, il pose sur sa tête la couronne que leurs suffrages lui ont refusée.

Mais Aristophane n'est point seulement un politique et un polémiste, l'homme d'un parti et le pamphlétaire d'un système. Avant, tout il est un poète incomparable et unique, d'une mobilité infinie, d'une imagination merveilleuse, rassemblant tous les extrêmes dans sa souplesse ondoyante, la force et la grâce, la violence et la vénusté, la délicatesse et l'outrance, ailé comme l'abeille et comme le dragon, vomissant des flammes et faisant du miel. L'agilité de son style est étourdissante. Un mime qui, dans le tournoiement de sa danse, changerait cent fois d'habit et de masque, en donnerait l'image. Il passe, en un clin d'œil, de l'entraînante démarche du dithyrambe au saut rustique de l'idylle, de l'adoration à la dérision, de l'enthousiasme au cynisme, du froncement de sourcil sévère d'un sage indigné au gonflement de joues du bouffon poussant la huée. Pour célébrer les Dieux, il a le geste auguste de Pindare, son encensoir qui monte jusqu'au ciel, sa façon d'évoquer chaque divinité, d'un mot radieux, d'une épithète olympienne, comme sous la splendeur d'un éclair. Pour chanter la gloire de la patrie, les victoires des ancêtres, il prend le pas terrible et régulier, la concision ardente, la lance en arrêt de Tyrtée ; et ses vers semblent alors entonnés, dans un stri-

dent unisson, par ces guerriers, que le barde dorien nous montre, « combattant pied à pied, bouclier » contre bouclier, casque contre casque, aigrette » contre aigrette, poitrine contre poitrine, restant » fermes après l'élan, fixés au sol par les deux pieds, » et mordant leurs lèvres avec leurs dents ». S'il insulte ou s'il diffame un ennemi, il brandit sur lui ces iambes meurtriers d'Archiloque, qui forçaient Lycambe et Néobule à se pendre. Si sa strophe s'ouvre sur la campagne, c'est la flûte entre les doïgts du Satyre, remplie du souffle des eaux et des bois.

Puis, une grimace scurrile défigure subitement ces sourires divins, ces traits héroïques : de l'élite qu'il enchantait, Aristophane se retourne vers la populace qui attend son tour. Il descend, du temple ou du portique, à l'échoppe. Il faisait sourire Platon tout à l'heure, maintenant il va faire pouffer les tripiers et les marchandes d'herbes. Il s'avilit, pour les divertir, se rue dans l'obscène, s'ébat dans l'égout. — Attendez : son esprit tourne, sa fantaisie domine... En un instant, le fumier s'est couvert de roses.

Nulle transition visible ne relie ces soudains contrastes. L'élan ébauché s'achève en gambade, la farce désarçonne le lyrisme qui s'envolait entre les deux ailes de Pégase, le vers exquis est éclaboussé par un mot fangeux, l'obscénité débauche la sublimité, la trivialité marche sur le pied de l'élégance

qui passait svelte sur un vers en fleur, et la fait tomber dans un tas d'ordure. Une cohue de lazzi grossiers interrompt de nobles propos, et l'on croit voir le banquet de Platon, envahi par une troupe d'ivrognes qui souilleraient sa table et disperseraient ses convives.

« Inspire-moi, Muse acharnienne, — dit le poète dans un de ses chœurs, — vive et dévorante comme la flamme ! Telle l'étincelle qui s'élance pétillante du charbon d'yeuse, excitée par un souffle rapide, quand on y grille de petits poissons, tandis que d'autres pétrissent la farine ou battent, d'une main agile, l'éclatante saumure de Thasos; telle jaillis, ô Muse, et prête à ton concitoyen des chants rudes, énergiques, sauvages. »

Ce ragoût populaire, qui cuit sur le trépied poétique, inspiré par une muse, c'est le style d'Aristophane : flamme et salure, fumet culinaire et parfum divin, ripaille assaisonnée d'ambroisie, verve qui sent la marée.

Et ce style est incomparable, tout nerf et tout feu, rapide et limpide, du tissu le plus souple et le plus serré, d'une élasticité bondissante, d'une légèreté idéale : sa fraîcheur bouillonne et sa verve vole. C'est le mouvement, et, plus encore, l'étincellement perpétuel; une scintillation acérée, qui darde et qui brille, qui ajuste à la pointe des traits le tremblement des rayons, et qui les fait ressembler à des flèches trempées dans de la lu-

mière. Aristophane est l'enchanteur de sa langue ; il en tire des accords inouïs, des métaphores qu'on traduirait par des arabesques. Il fait battre les mots, comme les jeunes Athéniens de son temps faisaient battre les coqs et les cailles ; il en a d'autres qui ne s'étaient jamais abordés et qui éclatent de rire, en se rencontrant. Mille images opposées se heurtent dans un désordre magique. Autant de cordes à sa lyre, que de lanières à son fouet. Ses rythmes suivent toutes les voltiges de son caprice : ils s'adaptent à toutes ses métamorphoses. Ce sont tantôt des consonnances de répliques battues l'une sur l'autre ; tantôt des mélodies éoliennes, des strophes qui bourdonnent comme dans une bande de soleil, des volées de syllabes aiguës et subtiles. Si le ton s'amplifie, si l'idée se hausse, de grands vers, nourris de la moelle épique, s'allongent avec majesté sur leurs pieds pesants.

Avec la variété, il a l'abondance. Tout est vie et foule, profusion et animation dans sa comédie. La rue y donne et le carrefour y débouche. Elle accroche, par ses mille saillies, la lumière ambiante et les reflets de l'époque. Une myriade de figures, un fourmillement de détails circulent dans les replis de ses vers. Telle de ses scènes ressemble à ces monuments qui, les jours de fête, portent des grappes de têtes suspendues aux angles de leurs corniches et jus-

qu'aux acanthes de leurs chapiteaux. Joyeusetés agrestes, bavardages de femmes, querelles domestiques, rixes de marché, intérieurs de cuisine, scènes de place publique et de tribunaux, Aristophane a tout peint. Si son théâtre avait péri, que saurions-nous de l'Athènes du quatrième siècle ? Ce que Thucydide en a transcrit, dans sa grave histoire, qui a la beauté linéaire d'un vase grec dessiné au trait, la silhouette générale des hommes et des choses, la configuration exacte et brève des événements. Mais la couleur du temps, la ressemblance détaillée du peuple, le mouvement et l'allure des mœurs auraient disparu. Sans Aristophane, tout le sel de la vie attique se serait évaporé dans l'oubli.

Une joie immense remplit aussi son théâtre, supérieure aux hostilités et aux haines qu'il y met aux prises. Le soleil rit sur les champs de bataille, la gaieté d'Aristophane rayonne sur la scène où il exécute ses ennemis. Comme les guerriers sculptés du fronton d'Égine, il rit en frappant, il rit en tuant. Mais le rire archaïque des combattants Éginètes est inanimé et presque stupide ; celui d'Aristophane éclate de sens, reluit d'allégresse. Il résonne au milieu des flagellations et des cris, comme un instrument de fête menant la danse d'un cortège. Il jaillit d'une source intérieure qu'on sent écumante et intarissable. Il est plein de Bacchus et de son esprit.

Le rire effréné d'Aristophane correspond à la trépidation de la Pythonisse rendant ses oracles ; c'est un Dieu qui l'excite et qui le soutient.

Le Chœur est là, d'ailleurs, avec ses flûtes et ses danses, pour maintenir sa comédie à l'état d'ivresse poétique, pour aiguillonner son ardeur et la ramener, quand elle se relâche, au train impétueux de la bacchanale. A chaque instant, il coupe la parole au récitatif des acteurs ; le dialogue se perd dans son chant, comme le murmure d'un ruisseau dans le bruit d'un fleuve ; la raillerie même prend, avec lui, l'essor emporté de l'ode ou le vol léger de la cantilène. Il chante la commémoration des vieilles guerres médiques, la vigueur des antiques mœurs, les délices de la vie champêtre, la joie et l'abondance des vendanges, la splendeur des nuées, la félicité des oiseaux. Le Chœur règne dans la comédie d'Aristophane ; il la déchaîne, il la gouverne, il est l'âme de son mouvement et l'harmonie de son bruit. Elle subit son attraction, elle gravite autour de son groupe. Quand elle sent qu'il va préluder, ses cadences se pressent, son ton s'accélère, son souffle s'active ; les voix, prises d'une sorte de vertige lyrique, se précipitent dans son chant qui les absorbe et qui s'en accroît.

Une exception étonnante signale encore le génie d'Aristophane et en rehausse la grandeur. Il est le

survivant et le type unique de son art. Ses onze ouvrages — sur quarante-trois — sont les seuls qui nous soient restés de l'ancienne comédie d'Athènes. Le monde n'a vu qu'une fois et ne reverra jamais un pareil spectacle : l'orgie menée par le génie, l'État traîné et débattu sur la scène, le théâtre rivalisant avec l'agora, la critique universelle armée de l'audace d'une fantaisie absolue.

Cette comédie sans frein ne fournit, du reste, qu'une courte carrière. Née de la liberté d'Athènes, elle mourut avec elle. Son ressort fut rompu en même temps que celui de la vie publique. Une prospérité solide et confiante pouvait seule supporter cette licence énorme. Quand l'État déclina, elle devint impossible. On ne danse pas sur des ruines, on ne parodie plus un peuple qui meurt. Déjà, dans la vieillesse d'Aristophane, la censure des Onze avait mis une sourdine à son porte-voix. Le Chœur, diminué d'abord, et bientôt proscrit, emporta, en se retirant, le génie même de la comédie, dont il fut le dernier bacchant.

Une transformation était nécessaire : la Comédie nouvelle sortit, expurgée, mais rétrécie, du moule brisé de l'ancienne. Avec les débris du colosse, on fit la statue correcte et polie qui est restée le modèle de l'art épuré. De l'existence publique, agitée et retournée en tous sens, cette Comédie assagie ren-

tra, pour n'en plus sortir, au logis de la vie privée. L'observation rappela l'imagination qui battait les cimes, et la ramena à mi-côte de l'Humanité, au point de vue de la vraisemblance. L'épigramme discrète et la sage maxime remplacèrent les saillies ivres et les boutades excessives. Les personnalités nues et les insolences effrontées furent bannies de la scène. L'intrigue savante, clairement exposée, habilement nouée, logiquement tranchée, se substitua au brusque va-et-vient, aux enjambées démesurées, aux soubresauts tumultueux de la farce ancienne. Les personnages fantasmagoriques, moitié hommes et moitié bêtes, entrecoupés d'abstraction et de réalité, un pied dans le songe, l'autre dans la vie, accoutrés d'ailes de hérons et de dards de guêpes, pilant des villes dans un mortier, montant au ciel sur des escarbots, firent place au père avare, à la mère grondeuse, au fils amoureux et prodigue, à l'esclave rusé, à l'entremetteuse hypocrite, au parasite en quête d'un repas, à tous les types ordinaires et moyens de la vie sociale.

Cette Comédie corrigée était sans doute un progrès, en même temps qu'une nécessité. Elle a servi d'exemple à la nôtre, elle a tracé les cadres et réglé les lois de la scène moderne : Ménandre, à travers les siècles, passe son masque à Molière.

Mais, comme les épopées primitives, comme la

tragédie d'Eschyle, comme l'ode de Pindare, comme la prophétie d'Ezéchiel, comme tout ce qui tient aux hautes origines d'une race et d'un art, la comédie aristophanesque a cette grandeur créatrice qui domine toutes les productions des littératures cultivées. La poésie ne procède point comme la nature ; ses sources sont toujours plus vastes et plus fécondes que ses fleuves. La Comédie formée et perfectionnée par les maîtres est sans doute un chef-d'œuvre de l'esprit humain, mais il manque à sa maturité accomplie ce je ne sais quoi de divin qui inspirait sa sauvage enfance ; — cette enfance orgiaque et grandiose, gorgée de licence, allaitée de vin, bercée dans un antre, au bruit des cymbales, entre les bras des nymphes et des corybantes, comme celle du Dieu dont elle fêtait les mystères.

KALIDASA

LE THÉATRE INDIEN

LE THÉATRE INDIEN

I. — Caractère du Théâtre indien.
II. — La Femme.
III. — *Sakountala*, poème scénique de Kalidasa.

I

Le Théâtre indien est étrange et anormal entre tous ; il débute, deux siècles avant notre ère, deux mille ans après les grandes épopées, et sort du sanctuaire comme la Tragédie grecque. Ses représentations uniques ont la rareté des fêtes séculaires. Ses poètes ne produisent guère que deux ou trois œuvres ; soixante pièces composent à peu près tout son répertoire. Le dérèglement est sa règle ; il passe, en un clin d'œil, de la terre au ciel, il admet les monstres et les animaux dans ses drames. Ses personnages font cent lieues, sans quitter la scène ; ils miment, avec des gestes, la vitesse du char imaginaire qui les emporte à travers l'espace. Pour disparaître entière-

ment, il suffit qu'ils se recouvrent d'un voile. Encore le personnage disparu sous ce voile peut-il rester visible pour un des acteurs, et s'entretenir avec lui, à voix haute, sans que les autres se permettent de rien écouter et de rien entendre. Le génie indien, si profondément idolâtre qu'il incarnerait l'Abstraction, a figuré chacune des passions, que les drames expriment, par une couleur spéciale vouée à un Dieu. L'amour consacré à Vichnou est d'un bleu foncé; la gaîté est blanche, et c'est Rama qui préside à ses jeux; la tendresse est rose et elle échoit à Rourda; la fureur est rouge et appartient à Sakra; l'héroïsme, gris, à Varouna; la terreur, noire, à Yama; le dégoût, bleu-pâle, à Mahakala; l'étonnement, jaune, à Brahma. A chaque pièce qu'on représente, la scène se pavoise aux couleurs de la passion qui y règne. Le drame est tour à tour blanc ou noir, indigo ou pourpre; sa poétique tient dans les compartiments d'une palette. — Par une singularité plus bizarre encore, le Théâtre de l'Inde est polyglotte. Les principaux personnages d'une pièce parlent le sanscrit, la langue savante et sacrée, inintelligible au vulgaire. L'héroïne se sert du prâkrit, idiome gazouillant et doux, qui est au sanscrit ce qu'est au latin l'italien. Ses femmes et ses amies parlent un dialecte moins pur encore. Les marchands et les personnages subalternes ne peuvent employer qu'un patois grossier

qui se subdivise encore en jargons divers, selon les professions qu'ils exercent. Le régime des castes, qui gouverne tout dans l'Inde, explique cette anomalie. D'après ses limitations immuables, le Soudra ne doit pas comprendre ce que dit le Brahme, ni le Tchandala maudit se mêler à la conversation du Soudra. Ainsi, dans chaque pièce, les spectateurs ne comprennent que les discours prêtés aux personnages de leur propre classe : le reste n'est pour eux qu'une pantomime qu'il faut déchiffrer. Qu'on se figure un théâtre ouvert en pleine Tour de Babel.

Le Drame indien rassemble toutes les extrémités et tous les contrastes. Il a tantôt quatorze actes et tantôt une scène ; des mètres de quatre syllabes et des vers démesurés, comme les reptiles du monde primitif, qui déroulent des anneaux de cent quarante pieds. Ici il regorge d'un peuple d'acteurs, là il se réduit à un monologue à répliques, exécuté par un ventriloque. D'un bond, il passe de l'enfantillage au sublime, de la naïveté à l'extravagance, de l'émotion simple et vraie au dévergondage et à la folie. — Parcourons le côté qui nous en éloigne, nous suivrons ensuite la voie qui nous en rapproche. A travers tous les antipodes de mœurs, de religions et de races, l'âme humaine finit toujours par retrouver et par reconnaître son indivisible unité.

Et d'abord, sa partie fabuleuse est inabordable; pour y pénétrer, il faudrait la hache dont s'arment les voyageurs pour frayer leur route à travers les forêts inextricables de l'Himalaya. L'attention la plus robuste s'y égare, comme un éléphant dans les jungles. Entre l'esprit européen et celui de l'Inde se dressent cent millions de Dieux monstrueux, changeants, multiformes, qui s'évanouissent pour reparaître, transformés par des métamorphoses incessantes, lorsqu'on a cru les saisir. L'analyse est aussi impuissante que l'apostolat et que la conquête, à faire sa trouée dans cette mythologie d'une épaisseur effrayante. Prétendre expliquer ses fantasmagories colossales, agglomérées par des générations de fumeurs d'opium, autant vaudrait vouloir fixer les nuées qui se désagrègent aux quatre vents du ciel. L'intelligence est déconcertée par leur fécondité délirante. La mémoire se refuse à contenir ces myriades de divinités fantastiques qui, se multipliant d'elles-mêmes, sans trêve ni mesure, finissent par encombrer l'infini. L'imagination la plus avide recule devant l'énormité de leurs merveilles et de leurs prodiges. — Entre mille autres exemples qu'on pourrait citer, une scène du *Samudra Mathanam* représente les Dieux en train de battre l'Océan, comme le lait dans une baratte, pour faire leur ambroisie avec son écume. Dans un autre poème, une querelle éclate

entre Indra, le roi des Dieux, et son précepteur spirituel Viçcavarcapa. Le dieu courroucé décapite le brahmane de sa triple tête, pour se venger. Un géant terrible surgit des flammes du sacrifice ; il a la taille d'une montagne, la couleur d'un rocher noirci par le feu, il perce le ciel et la terre de son javelot flamboyant, sa bouche profonde comme une caverne engloutit d'un trait l'atmosphère et saisit, pour les dévorer, les trois mondes, tandis que sa langue lèche les étoiles. Les Dieux l'assaillent d'une nuée de flèches : il les absorbe entièrement. Pour le combattre efficacement, il faut que Indra fasse aiguiser sa foudre par la prière et les austérités d'un célèbre pénitent. — Au sortir des livres de l'Inde, on ressent en quelque sorte le dégoût et la nausée du miracle.

L'Inde n'a pas d'histoire, l'ayant ensevelie sous les mythes. Ses drames, pas plus que ses poèmes, n'en ont gardé de vestiges. Il a fallu la sagacité de l'érudition européenne pour reconnaître, dans le roi Tchandragoupta d'une de ces pièces, — *l'Anneau du ministre,* — le Sandracottus cité par les Grecs, que visita Mégasthènes et avec qui Séleucus conclut une alliance. Alexandre lui-même n'a pu laisser son empreinte sur cette mer humaine. Lord Clives et Hastings, ses conquérants d'hier, y sont aussi oubliés que lui. L'existence pour les Hindous n'est qu'un mauvais rêve, un jeu d'apparences éphémères qui

s'entre-croisent et s'agitent sur l'immobilité du néant. Le monde n'est qu'un théâtre illusoire, où les êtres, variations fugitives d'une substance unique, reviennent incessamment souffrir et mourir sous les mille formes de la transmigration. Rien ne commence et rien ne finit ; l'anéantissement est le bien suprême. Dès lors, à quoi bon mesurer le vide ? Pourquoi fixer par des dates les vicissitudes d'un songe infini ? Les faits, les dynasties, les catastrophes, les conquêtes passent, au sein de l'Inde, comme les flots d'un océan insondable ; à peine surgis, ils s'évaporent en chimères et se confondent dans le Néant éternel.

La terrible nature de l'Inde, aussi ardente à détruire qu'elle l'est à créer, prêche d'ailleurs à l'homme cette indifférence absolue. Son luxe éblouissant n'est que le rideau d'une tragédie sanguinaire. Depuis l'insecte jusqu'au tigre, le règne animal y donne l'exemple du meurtre appliqué sur l'immense échelle des espèces. La végétation, plus délétère que la pharmacie de Locuste, distille des poisons mortels ; une fleur tue, la piqûre d'une épine poignarde, l'ombre d'un arbre foudroie. Les forêts et les marécages, chauffés à blanc par un soleil embrasé, élaborent, dans leurs profondeurs, des épidémies exterminatrices. De cette mortalité acharnée, aggravée par les menaces d'une métempsycose perpétuelle, ressort l'idée que la vie humaine n'a pas d'importance

et n'est qu'une illusion douloureuse. Aussi la mort n'apparaît jamais dans le théâtre de l'Inde. Elle n'y dénouerait rien, n'ayant aucune vertu expiatoire. Elle y serait reçue comme une délivrance et non point comme un châtiment. Un des drames de Kalidasa finit par ce vœu lugubre du héros comblé de toute sorte de prospérités : « Que le tout-puissant Civa, » satisfait de mon zèle à le servir, me délivre des » liens d'une seconde naissance ! » Dans d'autres pièces, les victimes ressuscitent exprès pour remercier leurs meurtriers de les avoir délivrées.

La lutte de l'homme contre la passion et l'obstacle est aussi étrangère au Théâtre indien. Ses héros manquent de réalité. Fantômes sonores, ils glissent sur la scène, sans y marquer la trace de leurs pas. Jamais ils ne s'emparent de l'action pour la diriger ou pour la combattre, ils se contentent de la suivre d'un pas indolent. On reconnaît en eux ces princes imberbes, en robes roses, au visage de femmes, que les peintures indiennes nous montrent accroupis sur leur trône, tenant leurs pieds dans leurs mains. Le malheur les plie comme des roseaux et ne leur arrache que des murmures harmonieux. Ils sont le jouet d'événements sans cause qu'ils subissent, au lieu de résister. Il n'y a pas de muscles dans ces êtres frêles, il n'y a que des nerfs, des nerfs frémissants, sensibles, maladifs, qui résonnent comme des cordes de

lyre au moindre effleurement. Un diagnostic naït rahit leur faiblesse morale; c'est leur évanouissement perpétuel. Un malheur annoncé, un ami retrouvé, l'entrée imprévue de la femme qu'ils aiment les fait aussitôt tomber en syncope. La passion les plonge dans une extase heureuse ou morbide. Chez nous, c'est l'aiguillon qui exalte et qui surexcite; chez eux c'est le philtre qui endort ou qui fait voluptueusement délirer. Dès qu'elle les atteint, le somnambulisme commence. Ils vont et viennent sur la scène, chantant leurs visions, divinisant leur désir, tournant autour de leur idée fixe, comme dans le cercle d'un enchantement. Mais rarement tenteront-ils un effort hardi, un acte énergique. Pour qu'ils possèdent la femme qu'ils convoitent, il faudra qu'un Génie quelconque intervienne, ou qu'un Dieu propice la jette dans leurs bras. — Même inertie contre les iniquités et les infortunes qui les frappent. Parqué dans sa caste, ployé par le despotisme, enchaîné par les rites innombrables et minutieux de son culte, l'Indien n'a plus ni volonté ni initiative. La tyrannie sociale s'ajoute à celle de la nature pour briser en lui tout ressort. Aux persécutions, aux cruautés, aux outrages, il n'oppose qu'une résignation léthargique. Aussi voit-on, dans ces drames, les condamnés marcher au supplice, — toujours arrêté d'ailleurs au dernier moment, — avec un fatalisme placide. Leurs

têtes n'offrent pas plus de résistance au tranchant du sabre que les pavots, ces fleurs du sommeil, qu'écimait Tarquin.

Ne cherchez pas, non plus, dans le Théâtre indien, ces caractères variés, originaux, expressifs, qui remplissent les scènes de l'Europe. L'individu n'existe pas dans cet empire des espèces. La caste, dès sa naissance, le jette dans son moule et le façonne à son type. A travers les siècles, le roi ressemble au roi, l'esclave à l'esclave, comme le palmier au palmier, et le brin d'herbe au brin d'herbe. — Ce tigre, que chassent les nababs anglais, est au fond le même que celui qui rugissait dans les forêts du *Ramayana*. Cette antilope, que nourrit une lady anglaise, prenait, il y a cinq mille ans, sa pâture dans la main des ermites qui composaient les *Védas*. De même, le rajah actuel est contemporain du Porus et du Taxile, que combattit Alexandre; la bayadère qui danse devant les touristes débarqués à Calcutta par le paquebot, exécutait les mêmes rondes devant le roi Soudraka. — Ainsi, de drame en drame, fussent-ils séparés par des intervalles séculaires, et sauf de rares exceptions, les personnages du Théâtre indien se ressemblent tous. Le héros et l'héroïne, le roi et la reine, le courtisan et le brahme, le marchand et le laboureur parlent, agissent, se meuvent invariablement, selon les lois de leur rang, selon les rites

de leur caste. Ce ne sont point des personnalités distinctes, ce sont des types consacrés.

Ne demandez pas davantage aux poètes indiens la gaieté comique. Ils essayent parfois de la montrer dans leurs pièces : mais elle s'y fige en plaisanteries mornes ou en ironies machinales. Contraste étrange : le bouffon de la pièce est presque toujours un brahmane gourmand et poltron. Son rôle est de rabattre par une boutade prosaïque le lyrisme habituel du roi qu'il suit comme un Fou de cour. C'est Sancho Pança, ceint du cordon brahmanique, et tenant une queue de vache à la main. Mais, sous ce masque jovial, il n'en reste pas moins un prêtre sacré et presque divin. Aussi son hilarité ne dépasse jamais certaines bornes ; elle se réduit au rire benin et effacé des poussahs.

Que reste-t-il donc à ce Théâtre, débordé par une mythologie effrénée, dénué d'héroïsme et de libre arbitre, de force comique et de caractère, à qui manquent à la fois le sol de la réalité et l'horizon de l'histoire? Il lui reste deux dons qui compensent en partie toutes ces lacunes : le sentiment de la nature et l'enchantement de l'amour. Le paysage et la femme, voilà les prestiges du Drame indien.

Notre Théâtre des deux derniers siècles était si étranger à la nature, qu'il en semblait presque retranché ; on peut dire que le Théâtre de l'Inde en est

envahi. Le soleil l'inonde, la lune le baigne, la forêt l'enveloppe de ses lianes et de ses rameaux, le chant des oiseaux, le murmure des sources, le cri des animaux de toute sorte, couvrent à chaque instant le dialogue de ses personnages. Il est accompagné, comme d'un vague et profond orchestre, par les voix inarticulées de la vallée qui le ferme, ou de la montagne qui l'ombrage. Et cette nature est celle du monde tropical, avec son ruissellement de lumière, sa végétation luxuriante, ses explosions de parfums, ses animaux monstrueux et bizarres!

Cette étrangeté magnifique est la magie du Théâtre hindou. On se croit transporté, dès qu'on y entre, dans une création inconnue. Voici d'abord l'éléphant qui l'encombre de son image. Le nuage qui passe est comparé à sa masse obscure, la montagne à sa croupe énorme, le croissant de la lune à la pointe aiguë de sa défense. Souvent encore il apparaît sur la scène, majestueux et doux, presque humain, folâtrant, au temps des amours, avec une grâce gigantesque. — Dans le *Rama Tcharitra*, de Bhavabhoûti, Rama vient de délivrer l'éléphant favori de Sita, des griffes d'un tigre qui le déchirait :

« Vois, Sita, lui dit-il, mon bras vient d'exaucer ton vœu. Ton éléphant familier, celui qui, dans les premiers ébats de son enfance, allongeait sa trompe adroite et délicate pour saisir autour de tes oreilles les fibres de lotus qui leur servaient de pendants parfumés, maintenant il défie

le puissant monarque des bois. Vois par quelles agaceries il cherche à gagner l'amour de sa femelle, comme il aspire avec sa trompe l'onde embaumée par les boutons du lotus ! comme il en rafraîchit, d'une suave ondée, le corps de sa compagne ! comme il arrache les larges feuilles de la plante humide, et l'élève au-dessus de sa tête, pour la garantir des ardeurs du soleil ! »

Ailleurs, ce sont des singes qui « fardent leurs » joues avec la poussière empourprée des fleurs, » secouent l'énorme fruit du jaquier, ou se traînent » vers le lac, d'un pas languissant, pour étancher » leur soif dans l'onde attiédie ». Ici, sous le gazon, ondoie, comme un flot, l'énorme serpent. « Sur le » dos du monstre diapré de mille nuances, le gril- » lon s'attache en chantant, et boit les gouttes de » rosée qui mouillent ses écailles ». La maison de Vasantaséna, dans le *Chariot d'Enfant,* ressemble à une ménagerie domestique :

« Les cornaks servent aux éléphants des boules de beurre clarifié ; le buffle souffle comme un guerrier qu'on vient d'insulter ; les corbeaux, gorgés de lait caillé, dédaignent les restes du sacrifice ; les colombes gémissent amoureusement ; le perroquet, engraissé de riz, crie comme le savant brahmane qui chante un hymne des Védas ; le *kokila,* ivre du jus des fruits, se plaint comme l'esclave qui transporte l'eau ; les cailles se battent, les perdrix errent, le paon domestique danse avec délice, et, de sa queue brillante de pierreries, évente le palais échauffé par le soleil. Les lotus tremblent sur les étangs des jardins, heurtés en passant par les cygnes, aussi blancs que les rayons de la lune : ils se promènent par couples et suivent les pas d'une jeune fille,

comme pour lui apprendre à imiter leur démarche ; tandis que les grues, aux longues jambes, traversent lentement la cour comme des eunuques. »

Quelle abondance dans cette description! Quel amour des animaux elle révèle! Comme tout cela vole et nage, chante et crie, roucoule et garrule, vit et se repaît largement! On croirait voir ce Paradis des Bêtes que rêvent les enfants.

II

Au sein de cette nature magnifique, couronnée d'oiseaux, submergée de fleurs, s'épanouit la Femme, la reine et l'idole du Théâtre indien. Qu'elle y apparaît gracieuse et charmante, prompte à se donner, facile à séduire, mais irrévocablement liée à son époux ou à son amant ; mettant sa gloire à lui obéir et à l'adorer, s'anéantissant en sa présence, comme devant un dieu! Quel que soit son âge, elle reste une enfant, une enfant craintive et docile, qu'une parole trouble, qu'un regard enivre, et qui mêle, dans ses douces caresses, la puérilité à la volupté. Son caractère est une bonté sainte et tendre, qu'aucune dureté ne peut altérer. Elle baise la main qui la frappe, s'attache à l'homme lorsqu'il la repousse, l'aime encore quand il l'abandonne, prête à le suivre jusque

dans les flammes du bûcher funèbre. C'est pour la femme indienne que semble avoir été écrit ce mot délicieux : « La femme ressemble à la vigne, elle s'appuie et elle enivre. » Car une puissance étonnante d'amour s'exhale de cette fine et mince créature : sa mollesse énerverait les héros d'Homère, combien plus les hommes débiles et efféminés qui l'entourent ! Elle agit sur eux comme un aphrodisiaque animé, les hallucine, les enchante, en fait des enfants comme elle. Jamais la passion n'a parlé une langue aussi idolâtre que celle que lui parlent les poèmes et les drames de l'Inde. Jamais elle n'a mis tant de raffinement à décrire et à caresser sa beauté. C'est une adoration insatiable qui la transfigure tout entière, de la pointe des cheveux à la pointe des pieds. Ses moindres mouvements sont admirés comme les figures d'une danse ravissante, ses beautés les plus secrètes sont scrutées avec la divination de l'amour. — Un amant reconnaît que sa maîtresse doit être entrée dans le bosquet de roseaux qu'il aperçoit au fond d'un jardin : « Car une trace de » pas toute fraîche, élevée en avant, profonde en ar » rière, à cause de la pesanteur de ses hanches, se » dessine sur le sable jaune. » Un autre analyse ainsi un simple regard de sa bien-aimée : « Vois, sa pru- » nelle languissante glisse lentement vers l'angle de » l'œil, à moitié voilée par la paupière qu'abaisse le

» plaisir ; son sourcil se relève en arc élégant : un » tendre frémissement éloigne et rapproche tour à » tour ses cils amoureux. » Les pendants d'oreilles qui battent contre les joues d'une bayadère sont comparés au « luth qui résonne sous les doigts agiles » d'un virtuose » ; le tintement des grelots qui ornent ses pieds, au « bourdonnement d'un essaim d'abeilles ». Souvent, dans les hymnes d'un amoureux, la femme traverse une litanie de métempsycoses qui, de l'étoile à la fleur, la font passer par toutes les splendeurs et toutes les grâces de la création. — Dans *Malati et Madhava*, un jeune homme qui a perdu sa fiancée s'écrie, au plus fort de son désespoir : « Dans ces boutons de fleurs, je revois » la beauté de mon amie ; son œil, je le retrouve dans » celui de la gazelle ; la liane balancée par les vents » a sa grâce. Elle est morte et tous ses charmes sont » dispersés dans le désert. »

Entre toutes ces femmes qui se confondent dans un groupe délicieusement monotone, comme dans un bouquet formé des mêmes fleurs, se détache l'héroïne du *Chariot d'Enfant*, le drame le plus riche et le plus vivant qu'ait produit le Théâtre indien. Vasantaséna est le type de la courtisane amoureuse, la jeune et lointaine aïeule de la Constance de La Fontaine, de la Thisbé et de la Marion de Victor Hugo. Gracieuse et touchante figure ! Rien en elle de la

morbidesse asiatique qui ploie et amollit ses compagnes. Ce n'est plus seulement un enfant nubile, c'est une personne libre et active, qui sait vouloir et se sacrifier. Il y a de l'hétaïre grecque dans cette courtisane riche, intelligente, spirituelle, digne, d'être la maîtresse d'Alexandre, si elle avait vécu de son temps. Elle aime un jeune brahme d'illustre naissance, ruiné par ses largesses généreuses, et se purifie par ce noble amour. Avec quelle pudeur timide, quelle humilité passionnée elle s'offre à lui! Ce cœur qui se donne craint de n'être pas reçu. Le sentiment de son indignité retient ses élans. Elle ne se trahit que par ses regards et par ses soupirs.

Un jour, elle vient le voir, dans sa maison, à la nuit tombante. Le brahme la prend pour une servante, et lui tend le vêtement qu'il vient de quitter. Elle porte amoureusement à ses lèvres la robe parfumée. Alors une parole charmante lui échappe; elle a respiré l'espoir dans ce fin parfum : — « Ah ! s'écrie-t-elle, » l'odeur du jasmin ! Il n'a donc pas renoncé à tous » les plaisirs. » — Une scène admirable est encore celle où la courtisane rencontre le fils du brahme avec sa nourrice. L'enfant pleure, parce qu'il ne traîne qu'un chariot en terre cuite; il voudrait en place un petit char d'or. — « Ne crie pas, mon en» fant, » lui dit Vasantaséna, — « tu auras un char » d'or. » Il la regarde avec des yeux étonnés : —

« Nourrice, quelle est cette femme? » Et la courtisane répond humblement : — « Une servante, que » les vertus de ton père ont achetée. » — « C'est votre » mère, mon enfant, » reprend, pour jouer, la nourrice. — « Tu ne dis pas vrai, s'écrie-t-il. Comment » pourrait-elle être ma mère, puisqu'elle porte de si » belles choses? » Alors Vasantaséna, les yeux pleins de larmes : — « Quelle parole dure pour une langue » si douce! » Puis, détachant les colliers de pierreries qui pendent à son cou : — « Maintenant, je » suis ta mère. Tiens, prends ces bijoux et achète un » char d'or. » — Il n'y a rien dans aucun Théâtre de plus pur ni de plus touchant.

L'idylle naît d'elle-même parmi ces fleurs humaines. Aussi, c'est dans la pastorale élégiaque que la poésie dramatique de l'Inde atteint toute sa perfection. Kalidasa, un poète contemporain de Virgile, nous en a laissé deux modèles dont la délicatesse voluptueuse n'a jamais été surpassée : *Vikrama et Ouvrasi*, et *Sakountala*. — *Vikrama et Ouvrasi* est une féerie musicale, pleine d'apparitions, de chants, de prestiges, traversée par des pantomimes solennelles, telles que celle d'une Reine, debout sur la terrasse d'un palais, et sacrifiant, avec des gestes silencieux, à la nouvelle Lune. Elle célèbre les amours du roi Pouravaras avec l'Apsara Ourvasi, une nymphe du ciel. En se promenant avec sa maî-

tresse, une fée de l'air attire, dans son vol, le regard distrait du monarque. La nymphe, prise d'une bouderie jalouse, s'enfonce dans les arbres de la forêt, comme Galatée sous les saules. Mais un arrêt des dieux interdit aux femmes l'accès de ce bois sacré. A peine y est-elle entrée, qu'elle se transforme en une liane élégante encore et souple comme elle. Le roi, fou d'amour, parcourt la forêt déserte, à la recherche de sa bien-aimée. Son désespoir s'exhale en plaintes d'une poésie merveilleuse. Il la redemande aux montagnes, aux rivières, aux oiseaux, aux éléphants, aux gazelles qui lui répondent tour à tour par des sons ou des augures mystérieux. Le cœur d'Ourvasi semble remplir la forêt et palpiter dans son sein. Il croit reconnaître sa robe flottante dans la nuée qui passe, ses yeux dans les calices humides du lotus, sa démarche dans l'ondulation de l'arbuste. Il la retrouve enfin dans la liane meurtrie qui l'enferme, et il la presse sur son cœur : le charme est rompu. La Nymphe en jaillit, heureuse, délivrée. — Rien de plus tendre et de plus ardent que cet interrogatoire de la solitude ; il réalise l'idéal du génie de l'Inde : la femme confondue avec la nature et ne faisant plus qu'une avec elle ; l'idole du cœur absorbée dans son panthéisme infini.

Mais *Vikrama et Ourvasi* n'est qu'un opéra poétique ; *Sakountala* est la vraie idylle. Arrêtons-nous

devant ce chef-d'œuvre, la fleur et la perle du Théâtre indien.

III

« Veux-tu les fleurs du printemps et les fruits de
» l'automne? Veux-tu ce qui charme et ravit? Veux-
» tu ce qui nourrit et satisfait? Veux-tu dans un seul
» nom embrasser le ciel et la terre? Je te nomme
» Sakountala, et j'ai tout dit! »

C'est le vieux Goethe qui, pareil à un patriarche couronnant une vierge, donne à *Sakountala* cette louange magnifique. L'idylle indienne en est digne. Par sa grâce et son innocence, son rapprochement de la nature et sa fraîcheur lumineuse, elle mériterait d'être appelée le Paradis terrestre de la poésie.

Voici la forêt sacrée, pleine de dédales et de mystères; l'arche du panthéisme habité par les animaux et les patriarches. A sa lisière expirent, comme sur un rivage, les tempêtes et les bruits du monde. Là, végètent pieusement les Ascètes et les Pénitents. sous des arbres monstrueux, comme les Dieux dont ils étudient la substance. Autour d'eux, les singes gambadent sur les réseaux des lianes; les perroquets becquètent le riz des sacrifices; l'éléphant qui passe flaire de sa trompe leurs barbes pareilles à des touffes d'herbe brûlée. Rien n'interrompt leur profonde ex-

tase. L'un rêve, debout sur un pied, dans la pose hiéroglyphique des cigognes. L'autre médite, les bras en croix; un oiseau est venu pondre sur sa main ouverte, et, crucifié dans son immobile attitude, il attend patiemment que l'œuf soit éclos. Celui-ci, plus austère encore, s'est enraciné, depuis des années, au seuil de son ermitage. Il laisse faire la Nature qui, le prenant pour une ruine, le livre tout vif aux végétations et aux bêtes. — « Le grand ana-« chorète se tient immobile, le corps à demi plongé « dans une fourmilière de termites ; un serpent « serre ses reins en guise de cordon brahmanique; « des lianes enlacent étroitement son cou, et les oi-« seaux font leurs nids dans ses cheveux hérissés. »

Le roulement d'un char gronde tout à coup dans le bois sacré. C'est le roi Douchmanta, qui poursuit une gazelle que vise déjà son arc infaillible. Un ermite se jette entre sa flèche et la douce bête qu'elle allait atteindre.

« Cette gazelle, ô roi, appartient à l'ermitage : Il ne faut pas la tuer ! Retire donc ce trait déjà ajusté. Tes armes sont pour défendre l'opprimé et non pour blesser l'innocent. Ce dard, dans un corps aussi tendre, serait comme la flamme dans une touffe de coton. Qu'est-ce que la vie fragile des gazelles, exposée à tes flèches acérées qui ont la dureté du diamant ? »

Qu'elle est touchante cette fraternité du solitaire et de l'animal! L'homme, transporté dans la solitude,

redevient envers les bêtes doux et juste comme l'était Adam. Entre lui et la Nature se rétablit la paix de l'Éden. — C'est ainsi qu'Orcagna et Laurati, dans les fresques du Campo-Santo de Pise, nous montrent, d'après la légende, les biches sauvages venant manger aux mains des Pères du désert.

Combien plus sacrés sont à l'ascète indien ces animaux auxquels la transmigration donne des âmes humaines ou divines! Qui sait si cet éléphant, qui sort du bois avec une lenteur solennelle, et, le soir, se plonge religieusement dans les flots du Gange, n'est pas Ganésa, le dieu de la sagesse? Vischnou se cache peut-être, comme sous un bouclier, sous la carapace de cette tortue dormant à fleur d'eau? Dans l'œil doux et vague de l'antilope, le brahme croit voir flotter un regard de sœur ou d'aïeule. La grande famille des ancêtres rampe, vole, marche et nage autour de l'Indien. Les sifflements, les cris, les bourdonnements, les murmures de la forêt et de la montagne sont autant de voix suppliantes qui lui parlent et qui l'implorent. Aussi, traverse-t-il la création comme un temple dont la poussière même est sacrée; se penchant sur les citernes pour tendre un brin de paille à la mouche qui se noie, couvrant sa bouche d'un morceau d'étoffe, pour ne pas aspirer, par mégarde, l'atome animé qui flotte dans les airs, marchant sur la pointe des pieds près des fourmilières,

soufflant le flambeau qui l'éclaire, quand il voit le papillon de nuit voler à l'entour. « N'écrase pas la » fourmi que tu rencontres sur ton sentier, — lui dit » un proverbe, — car, ainsi qu'à toi, la douce vie lui » est chère. » — Un précepte des Védas ordonne de répandre sur le sol de la nourriture pour les oiseaux et les chiens errants. Couper un arbre sans motif est mis par les lois de Manou sur la même ligne que haïr son père. Des châtiments terribles menacent les cruautés de l'homme contre l'animal. Une légende raconte qu'un chasseur, ayant fait crever les yeux à à cinq cents gazelles rabattues et enfermées dans un parc, afin de les tuer à loisir, fut condamné à renaître aveugle pendant cinq cent mille existences. Dans tous les livres sacrés de l'Inde, la charité envers les bêtes est prêchée jusqu'à la folie. Les bouddhistes ont canonisé un jeune prince, nommé Mahâsattva, pour avoir offert son corps en pâture à une tigresse, qui venait de mettre bas, et dont le lait était tari.

Bien plus, la poésie indienne est née d'un cri de pitié sur la mort et la souffrance d'un oiseau. — Valmiki, au début du *Ramayana*, se promène, après s'être purifié, dans une forêt, et contemple avec ravissement un beau couple de hérons qui marchent au bord du fleuve. Un chasseur, caché près de là, abat d'une flèche le héron mâle qui tombe, sanglant et palpitant, sur le sol; sa compagne voltige autour

de lui en gémissant. L'anachorète, indigné, prononce une imprécation contre le chasseur : « O chasseur ! » puisse ton âme n'être jamais glorifiée dans toutes » les vies à venir, puisque tu frappes cet oiseau, au » moment sacré de l'amour ! » Cet anathème compatissant a pris dans sa bouche la forme du mètre qui sera le mètre indien par excellence, du *cloka.* Bientôt Brahma lui ordonne de célébrer la gloire de Rama sur ce rythme, jailli spontanément de ses lèvres. L'immense fleuve de la poésie de l'Inde sort, comme d'une source, de cette larme versée sur un héron mort.

Cependant de jeunes voix résonnent dans la forêt redevenue silencieuse. Le roi se cache derrière un buisson, et Sakountala, la fille adoptive du vieux Kanva, le saint ermite, apparaît, avec Pryamvada et Anasouya, ses compagnes. Ne vous effrayez pas de ces noms étranges; ils ressemblent à ces fruits des tropiques dont l'enveloppe bizarre recèle un breuvage exquis. Sakountala signifie « la protégée des oiseaux » ; Anasouya, « habile à marier les nuances » ; et Pryamvada, « la belle à la langue de miel ». Sakountala est la reine de ces trois Grâces du désert. Fondez dans un même rêve l'Ève de Milton, la Chloé de Longus, la Virginie de Bernardin de Saint-Pierre, vous aurez cette vierge des forêts indoues. Pour la peindre, telle que l'imagination la conçoit, il faut se rappeler ces divinités de son pays, moitié femmes et

moitié fleurs, dont le buste plonge dans le calice d'un lotus. Elle paraît, et les souvenirs de la beauté classique s'effacent à sa vue. Son charme agit à la façon de ces parfums violents et suaves, qui étourdissent la pensée. Quelle grâce timide, quelle souplesse nerveuse, quelle sensuelle et enfantine innocence ! Voyez briller et languir ses yeux qu'allonge l'antimoine. Les grelots de ses pieds fardés rythment sa démarche. On respire le parfum du corsage en bois de senteur, qui presse ses jeunes seins.

Ce sont d'abord des jeux ingénus mêlés de chastes caresses. Les jeunes filles arrosent les plantes de l'ermitage, et Sakountala leur recommande de donner à boire même à celles dont la floraison est passée. Pour elle, tout s'anime, tout prend l'âme et la forme humaine : la fleur a des lèvres, et l'arbre a des bras. — « Vois, dit-elle ; ce manguier, avec ses » jeunes rameaux agités par le vent, pareils à des » doigts, me fait signe de venir à lui ; je vais me » rendre à son appel. » Elle prie Anasouya de relâcher le corset d'écorce qui froisse sa poitrine ; elle chasse, avec de petits cris d'enfant, une abeille qui voltige autour de ses lèvres ; elle va des arbustes à ses compagnes, louant la beauté des unes, admirant la fraîcheur des autres, les confondant dans ses caresses, s'enivrant de lumière, de parfums, de bonté. La brise du printemps allège sa démarche, et

la fait voler. Ainsi devait folâtrer la première Femme, aux rayons de la première aurore, alors qu'à peine détachée de la Création, elle ne se distinguait pas bien elle-même des fleurs et des arbrisseaux de l'Éden.

Embusqué derrière le feuillage, le roi a surpris les jeux du groupe juvénile. A première vue, il s'éprend de Sakountala. Il s'exalte, il s'enflamme, il accompagne tous ses mouvements de strophes amoureuses. Le souffle lyrique emporte à chaque instant ses paroles ; la phrase commencée en prose prend les ailes et l'élan du vers. On croit entendre un de ces instruments de fête qui cadencent passionnément les pas d'une danseuse. Tout à coup, il sort du buisson et se présente aux jeunes filles. Cette brusque entrée trouble d'abord à peine leur calme innocence. Elle accueillent l'étranger avec le confiant sourire de l'hospitalité primitive. C'est la scène de Nausicaa recueillant Ulysse, transportée sous les bananiers de l'Asie. Mais, tandis que la fille d'Alcinoüs se borne à admirer l'étranger « semblable aux dieux » et à souhaiter que « celui auquel elle donnera le nom d'époux lui ressemble », Sakountala, plus près de la Nature, se laisse naïvement aller aux sensations qui l'attirent. Elle défaille, elle tremble, elle palpite ; la rougeur du désir l'enveloppe et la colore comme une flamme : — « Soutenez-moi,

» mes compagnes, ou je sens que je vais tomber! » — De son côté, le roi fasciné ne peut s'éloigner de l'enchanteresse : — « Tandis que mon corps marche » en avant, mon âme s'enfuit en arrière, comme » l'étoffe de l'étendard qu'un enseigne porte contre » le vent. »

L'amour va vite en Orient, sous ce climat de feu où la végétation et la vie se hâtent, où les femmes éclosent et se fanent, rapides comme les fleurs. A l'acte suivant, Sakountala, « plus faible qu'une liane brûlée du soleil », languit d'amour sur un lit de feuilles; ses compagnes l'éventent avec des lotus. — Allez aux antipodes de cette antiquité primitive, passez de l'Inde à la Judée, de la forêt des Ermites au jardin royal de Jérusalem, vous trouverez une autre fiancée de roi, atteinte du même mal et consumée de la même ardeur. — « Fortifiez-moi avec des flacons, — dit la Sulamite du *Cantique*, — soutenez-moi avec des pommes, car je meurs d'amour! » — « O mes douces compagnes, soupire Sakountala, faites que je trouve grâce devant le roi, sinon il ne vous restera bientôt plus de moi que le souvenir. » — Rien de plus fréquent, dans le Théâtre indien, que ces crises de passion fébrile. Dans la comédie du *Collier*, attribuée à Harcha, roi de Cachemire, l'amie d'une jeune fille amoureuse, la voyant languir, va cueillir, au lac voisin, des

feuilles de lotus, et les applique toutes fraîches sur son cœur brûlant.

Douchmanta reparaît bientôt, majestueux et tendre : alors commence une scène d'amour d'une grâce indicible. Ce roi indien a l'amabilité superbe d'un dieu grec, descendu de l'Olympe pour séduire la fille d'un pasteur ; mais, de l'Asie, il garde cette magnificence de langage qui verse toutes les fleurs de la terre, toutes les étoiles du firmament, sur le front de la bien-aimée. Elle, cependant, se livre avec une douceur d'enfant, une souplesse d'esclave, aux transports de l'amant royal. Tout l'invite à céder, les prescriptions de sa caste, la sensualité de son culte, l'indulgence des dieux qu'elle adore, l'exemple de cette nature voluptueuse et féconde qui l'a nourrie dans son sein. Le trouble des sens n'altère point sa pureté native, elle reste chaste en s'abandonnant. — Telles ces bayadères qui dansent autour d'une idole ; tandis que leur corps se cambre et se renverse lascivement ; leur visage n'exprime qu'une douce piété.

Les ombres du bois ont voilé le furtif hymen ; Sakountala s'est donnée au roi, elle a reçu de lui l'anneau de l'alliance. Une ambassade viendra bientôt la prendre dans la forêt et la conduire à la ville royale. Mais voilà que Dourvâsas, un Solitaire renommé, passe devant sa cabane, en réclamant l'hos-

pitalité. Plongée dans son rêve, comme une colombe sous son aile, Sakountala n'a pas entendu. Alors le moine, furieux, la maudit, et décrète que Douchmanta perdra la mémoire de son visage et de son amour. Ce n'est qu'à grand'peine que Pryamvada, « la belle à la langue de miel », obtient qu'il retire à demi son imprécation, et que le souvenir revienne au roi, à la vue de l'anneau nuptial.

Dourvâsas est un de ces formidables ascètes des épopées brahmaniques, qui luttent corps à corps par l'austérité contre la divinité de leurs dieux. On sait quelle toute-puissance terrible l'Inde attache aux macérations de ses solitaires. A un certain degré de pénitence, ils peuvent enfanter des mondes, faire tomber les astres, créer de nouveaux dieux et détrôner les anciens. De là les mortifications effrénées et surhumaines qu'ils s'infligent : jeûnes séculaires, cilices déchirants, tortures atroces, méditations à faire éclater le crâne. La Nature elle-même s'émeut des effrayantes vertus de l'anachorète ; la mer se soulève, les étoiles pâlissent, les fondements de la terre en sont ébranlés. Les hommes s'écrient : — « Oh ! Brahma ! si ce sage continue ses macérations, » rien ne peut empêcher que l'Humanité ne devienne » athée. » Souvent les dieux s'agitent et tremblent sur leurs trônes, en regardant, du haut de l'éternité, un vieux et sale fakir, accroupi au fond d'une caverne,

les mains jointes clouées par leurs ongles, et occupé, depuis cent ans, à marmoter un monosyllabe ineffable. Que sa vertu s'élève encore, et c'en est fait de leur puissance : le ver luisant dans la fange éclipsera le soleil. Aussi, cherchent-ils, par tous les moyens, à faire tomber ou faiblir l'énergie de sa pénitence. Tantôt ils entrent en pourparlers avec lui ; tantôt ils lui envoient des nymphes célestes ou des courtisanes qui essaient de raviver par leur nudité et leurs caresses ce qui lui reste de chair. Les Tentations de saint Antoine abondent autour des Ermites indiens. Quelquefois ils y succombent : l'amour des femmes est leur seul point vulnérable. — « Y a-t-il quelque douleur qui te gêne dans tes pénitences? » demande, dans une légende bouddhiste, le roi Açôka à un Richi, qu'il rencontre, au milieu d'un bois, debout sous le soleil ardent, entre cinq feux allumés : — « Oui, reprend le Richi, les anti-
» lopes s'accouplent dans la saison du rut. Or,
» quand je vois leurs ébats, alors je suis consumé
» de désirs. »

Exaltés par leur pouvoir et par leur vertu, ces sombres ascètes apparaissent, dans les poèmes indiens, des géants d'orgueil. Ils accablent de châtiments effroyables la moindre offense commise envers eux, la plus légère infraction aux hommages et aux respects qu'ils exigent. Les dieux, pas plus que les

hommes, ne sont à l'abri de leur colère. — Un solitaire ayant à se plaindre de la déesse Ganga (le Gange), la punit en l'avalant. Ce Dourvâsas, qui paraît dans *Sakountala*, maudit un jour Indra, parce que l'éléphant de ce dieu avait fait tomber une guirlande de fleurs dont il avait paré ses défenses. Cette malédiction dessécha les plantes et les herbes ; les hommes cessèrent de sacrifier, les dieux furent vaincus par les démons. Il fallut toute la puissance de Brahma, pour détruire l'effet de son anathème. — « Qui donc, — s'écrie Vischnou dans » un poème, — ne vénérerait pas les Richis, quand » moi, je porte sur mon aigrette la poussière de » leurs pieds ? »

Revenons à l'ermitage que Sakountala va quitter. Ignorante de l'imprécation qui la frappe, elle se décide à aller rejoindre son fiancé royal.

Il n'y a, dans les poèmes de l'Occident, aucune scène comparable à celle du départ de Sakountala. Ce n'est pas seulement de sa famille d'adoption qu'elle se sépare, mais de cette forêt à laquelle elle tient comme l'hamadryade à l'arbre natal. — Les ascètes s'empressent autour de la jeune vierge ; leurs mains levées vers le ciel retombent sur sa tête pour y répandre les bénédictions. Les plus suaves paroles coulent de leurs lèvres : on dirait le miel que distillaient les chênes de l'Age d'or. L'antique Kanva,

le patriarche de cette Thébaïde, serre dans ses bras sa fille de prédilection :

« Que ton voyage soit heureux ; qu'il soit égayé, le long de la route, par des étangs couverts de lotus ; que les arbres te couvrent de leur ombre ; que le vent te souffle doucement au visage ! Puissent tes pieds ne fouler que la poussière veloutée des fleurs ! »

Ses douces et modestes sœurs parent, avec un tendre respect, la fiancée royale. Anasouya « habile à marier les nuances » teint de laque ses pieds délicats et ajuste à ses tempes un voile argenté ; Pryamvada suspend à son cou une amulette protectrice. Ce ne sont que vœux ingénus, câlineries virginales, larmes de regret, mêlées de sourires, et mollement essuyées. — « Ce n'est pas bien, chère » Sakountala, ce n'est pas bien de pleurer dans un » si beau jour. » — La jeune femme adore son père nourricier ; elle se prosterne aux pieds des Ermites, elle décrit la marche sacrée autour des feux du sacrifice ; puis, elle fait ses adieux à l'asile qui ombragea son enfance.

Jamais la voix humaine n'a parlé à la Nature un plus intime et plus doux langage. En se séparant du bois sacré, on dirait que Sakountala défait, tissu par tissu, un long vêtement religieux. Elle va de plante en plante, les nommant par leur nom, les remerciant des parfums et de l'ombre qu'elles lui ont prêtes.

Elle s'agenouille pour embrasser sa fleur favorite, et colle ses lèvres sur le calice de cette fleur, comme sur une bouche adorée.

« — O mon père ! laisse-moi faire mes adieux à cette fleur du Madhavi que j'appelais ma sœur, que j'ai nommée Lumière-des-Bois et dont les touffes rougissantes brillent comme une flamme.

» — O Lumière-des-Bois, la plus belle des plantes, enlace-moi de tes rameaux comme avec des bras. Mon père, aie soin d'elle comme de moi-même. » — Le vieux brahmane lui répond : « Je marierai ta plante chérie avec son fiancé, l'arbre d'amra, qui répand son parfum autour d'elle. Comme tu as trouvé ton époux, elle trouvera le sien. Prends courage, ô ma fille ! Poursuis ton voyage. » — Et il prend à témoin la forêt maternelle, de la piété filiale de Sakountala. — « O vous, arbres touffus, forêt sacrée, Sakountala vous quitte pour aller dans le palais de son époux ; elle qui ne désaltéra jamais ses lèvres, avant que vous fussiez abreuvés ; elle qui, bien qu'aimant les parures, ne cueillit jamais un seul de vos boutons pour en orner ses cheveux, et qui n'avait pas de plus grande joie que de vous voir chargés de fleurs. Veuillez lui donner son congé. »

Une vague tristesse s'empare du Désert, qui voit partir sa jeune reine. Il sent qu'une vertu se retire de lui, il se flétrit comme un corps que l'âme va quitter. Ses oiseaux et ses feuillages murmurent des plaintes inarticulées ; l'âme du bois profond gémit confusément.

« — Écoute ! écoute ! s'écrie une jeune fille, la forêt aussi gémit, quand l'heure de la séparation approche. Les gazelles laissent tomber l'herbe de leur bouche, les paons cessent

leur danse, les lianes font tomber à terre, comme des pleurs, leurs feuilles pâlissantes : leur parfum et leur beauté sont passés. »

L'adieu d'un orphelin arraché du sein maternel serait-il plus touchant que celui du chevreuil de Sakountala à sa jeune maîtresse ? Au moment de partir, elle se sent arrêtée par le bout de sa robe :

« — Ah ! qui marche donc sur mes pieds, et me retient par le pan de ma robe ? » — « C'est le petit du chevreuil, devenu ton fils, sur les lèvres duquel tu as si souvent appliqué le baume sacré, quand il avait été blessé par les aiguillons pénétrants des haies. C'est celui que tu as élevé, en lui donnant à manger des graines de siamaka, dans tes mains ; il ne veut pas quitter les traces de sa bienfaitrice. » — « Pourquoi pleures-tu, douce créature ? Pourquoi me suis-tu, moi qui m'éloigne de ceux avec qui je passais ma vie ? Comme j'ai pris soin de toi quand tu perdis ta mère en naissant, de même celui qui m'a servi de père te donnera ta nourriture. Retourne donc à l'ermitage, va, il faut nous séparer..... Arrachée du sein de mon père, comme une jeune branche de sandal tombée du mont Malaya, comment pourrai-je croître sur un sol étranger !... »

C'est l'originalité de cette figure aimable et ravissante entre toutes. Comme les Nymphes par la fiction, elle appartient, par le sentiment, autant au règne végétal qu'à l'Humanité. Il y a de la sève mêlée au sang qui coule dans ses veines. Fleur humaine parmi les fleurs de la solitude, sa tige frêle s'enlace aux racines des arbres natals, et, lorsque le Destin l'en arrache, la grande forêt souffre et tressaille. On

ne peut l'enlever de ce cadre immense, qui l'accompagne comme un dais de fête. Les arbustes s'attachent à sa robe, une pluie de fleurs jonche ses cheveux, un nuage d'oiseaux plane sur sa tête ; les animaux, apprivoisés par sa bonté, la suivent en long cortège, comme ils suivaient la fille de Noé descendant de l'Arche. Sakountala entraîne, à elle seule, toute la forêt après elle.

De l'oasis ascétique, le poète nous transporte dans le palais du roi Douchmanta. Celui-ci vient de vaquer à ses fonctions royales, et se sent pris de fatigue ; « car, » dit-il dans une image admirable, — le sceptre est » dans nos mains, comme le manche d'une ombrelle » que nous portons pour abriter les autres ». Tandis qu'il se repose, les chanteurs bercent sa sieste, au son des adulations orientales. On le compare au chef des éléphants, « qui se couche un instant à l'écart, après » avoir conquis à son troupeau un gras pâturage ». Lui, calme comme une idole, savoure cette fumée d'encensoir ; il se laisse éventer par ces plumes de paon tombant et retombant en cadence. — Mais voici venir Sakountala, précédée des Ermites qui l'ont escortée pendant son long voyage. Le monde qu'ils voient pour la première fois n'inspire à ces Solitaires qu'un mépris mystique. La ville immense qu'ils viennent de traverser, avec ses dômes, ses tours, ses colonnades, ses coupoles, n'a jeté dans leur esprit

qu'un reflet lugubre. — « A l'agitation de ce peu-
» ple, dit le doyen de la caravane, mon âme qui
» n'a jamais connu que la solitude croit voir le tu-
» multe d'une maison dont l'enceinte serait dévorée
» par le feu. » — « Ce bruit, reprend son compa-
» gnon, m'a d'abord un peu étonné ; mais bientôt j'ai
» regardé ce peuple, comme le pur regarde l'impur ;
» l'homme éveillé, celui qui est endormi ; le maître,
» l'esclave ; l'être vainqueur de ses passions, celui qui
» leur est lâchement soumis. » — Lorsqu'ils retour-
neront dans la forêt sainte, sans doute le vieux Kanva leur demandera, comme saint Paul, l'ermite chrétien, à Antoine, en rompant avec lui le pain apporté par un corbeau, au seuil de sa grotte : « Com-
» ment va le monde ? Les hommes bâtissent-ils en-
» core des maisons et des villes ? »

Cependant Sakountala, rougissante, s'agenouille timidement devant son seigneur. Mais le sortilège du fakir opère : le roi ne reconnaît plus sa fiancée. Son amour s'est effacé, comme un songe, de sa mémoire obscurcie. Elle cherche à son doigt l'anneau de l'alliance et ne le trouve plus : il est tombé dans l'étang où elle a fait ses ablutions matinales. Vainement elle essaie, avec des paroles délicieuses, de conjurer l'enchantement cruel, par la magie des doux souvenirs.

« — Ressouviens-toi, lui dit-elle, du jour où, sous le bosquet des jasmins doubles, tu recueillis dans ta main l'eau que contenait la coupe d'un lotus. Au même instant, mon petit faon s'approcha de moi. Tu l'engageas avec douceur à prendre l'eau, en disant gaiement : « Qu'il boive le premier. » Mais, lui, qui ne te connaissait pas, n'osa point boire dans ta main. Alors je pris cette eau qu'il but aussitôt dans la mienne. Sur quoi tu t'écrias, en riant : « Il est donc vrai qu'on ne se fie qu'à ses pareils ; tous deux vous êtes habitants des bois. »

— Le roi reste sourd à ces reproches, incrédule et insensible à ces plaintes. Accusée d'imposture, l'épouse répudiée s'éloigne, en pleurant : — « O terre, » déesse propice, reçois-moi dans ton sein ! »

Quelque temps après, un pêcheur rapporte à Douchmanta l'anneau qu'il a trouvé dans le ventre d'un poisson. Le roi, délivré du charme qui l'aveuglait, rendu à son amour, monte sur son char et cherche Sakountala par tout son empire. — Un jour, dans une solitude, il rencontre un bel enfant, traînant, par la crinière, un lionceau qui gronde. C'est un groupe digne de la Grèce primitive, que celui de ce petit Hercule indien jouant avec une bête fauve. — « Allons ! ouvre ta gueule, enfant de lion ! ouvre ta » gueule, je veux compter toutes tes dents. » Les femmes qui le soignent ont beau le menacer de la lionne, qui va se jeter sur lui, s'il ne lâche pas son petit, l'enfant s'acharne, rétif et farouche, au lionceau dompté. Le roi se sent attiré par cette grâce héroïque,

bientôt il a reconnu son fils. A ses cris de joie, Sakountala accourt, vêtue de la robe des pénitentes, belle encore, mais amaigrie par les jeûnes ; ses cheveux flottants, noués en une seule tresse, comme ceux des veuves. On dirait Geneviève de Brabant transportée dans une forêt de l'Hymalaya. L'époux, agenouillé, implore son pardon, confesse sa méprise : « Hélas ! dit-il, la guirlande qu'on pose sur sa tête, » l'aveugle la jette de côté, craignant que ce ne soit » un serpent. » Sakountala le relève, avec des larmes de joie. Le ciel s'ouvre, des hymnes éclatent ; ce sont les Dieux qui bénissent le couple réuni et réconcilié.

C'est une surprise et un ravissement que de rencontrer, au milieu de la littérature effrénée de l'Inde, cette fraîche églogue, d'une simplicité relative, d'où les dieux monstrueux sont absents, où l'ascétisme revêt une douceur pastorale. La Nature s'y modère et s'y met à notre portée. Rien que des daims et des gazelles ; point de reptiles démesurés, de bêtes énormes et féroces : l'éléphant lui-même n'apparaît que dans le lointain. Les fleurs exhalent des parfums par trop enivrants ; peut-être aussi se répandent-elles sur la scène avec une luxuriance excessive. Mais, en somme, un berger de Virgile, une nymphe de Théocrite, pourraient vivre dans ce paysage enchanteur. Il en est de même des pensées et des sentiments : sous leur couleur exotique, toutes les âmes peuvent les compren-

dre. La piété, la bonté, l'amour, la douleur y parlent le plus tendre et le plus doux des langages. Née sous les mêmes étoiles, bercée par la même Nature, Virginie, à travers les siècles, reconnaîtrait sa sœur dans Sakountala.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

SOPHOCLE

CHAPITRE PREMIER

SOPHOCLE ET ATHÈNES.

CHAPITRE II

THÉATRE DE SOPHOCLE.

CHAPITRE III

NÉMÉSIS.

CHAPITRE IV

AJAX.

CHAPITRE V

ÉLECTRE.

CHAPITRE VI

LES TRACHINIENNES.

CHAPITRE VII

PHILOCTÈTE.

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

L'ŒDIPE SOLAIRE.

CHAPITRE X

OEDIPE ROI.

CHAPITRE XI

ŒDIPE A COLONE.

CHAPITRE XII

PROLOGUE D'ANTIGONE.

CHAPITRE XIII

ANTIGONE.

EURIPIDE

CHAPITRE PREMIER

EURIPIDE.

CHAPITRE II

LES FEMMES D'EURIPIDE. — IPHIGÉNIE A AULIS.

CHAPITRE III

LES FEMMES D'EURIPIDE.
(*Suite*).

CHAPITRE IV

ANDROMAQUE.

CHAPITRE V

ALCESTE.

CHAPITRE VI

HIPPOLYTE.

CHAPITRE VII

LES BACCHANTES.

ARISTOPHANE

CHAPITRE PREMIER

ORIGINES DE LA COMÉDIE.

CHAPITRE II

ARISTOPHANE.

CHAPITRE III

LES ACHARNIENS. — LA PAIX.

CHAPITRE IV

LYSISTRATA.

CHAPITRE V

LES CHEVALIERS.

CHAPITRE VI

SOCRATE ET LES SOPHISTES.

CHAPITRE VII

LES NUÉES.

CHAPITRE VIII

L'ASSEMBLÉE DES FEMMES. — PLUTUS.

CHAPITRE IX

LES FÊTES DE DÉMÉTER ET DE PERSÉPHONE.

CHAPITRE X

LES OISEAUX.

CALIDASA

LE THÉATRE INDIEN.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY — 15899-11-07.

